61E ANNÉE DÉCEMBRE 1954

★

LA REVUE DE PARIS

PAUL REYNAUD : Les Mémoires du Général de Gaulle
RENÉ MAYER : Réflexions sur le Supranational
JACQUES PERRET : Le Pique-Nique
COMTE MARCHAND : La Mort de Napoléon (Souvenirs)
MARC CHADOURNE : Le Mal de Colleen (I)
GENEVIÈVE BIANQUIS : Lou Andréas Salomé
EMMANUEL ROBLÈS : Images du Salvador
PIERRE-HENRI SIMON : Laclos fut-il marxiste ?
JEAN-JACQUES GAUTIER : Tragédie Classique
R.-J. TRUPTIL : Les Sociétés d'Investissement
PAUL GUTH : Jean Cassou
MARCEL THIÉBAUT : De Proust à Monet

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD, JEAN FAYARD, JEAN MISTLER, GEORGES PILLEMENT, MARCEL SCHNEIDER, SERGE VEBER, PIERRE DE BOISDEFFRE, MARCEL GABILLY

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
PAUL REYNAUD	Les Mémoires du Général de Gaulle	5
RENÉ MAYER	Réflexions sur le Supranational	14
JACQUES PERRET	Le Pique-Nique	21
COMTE MARCHAND	La Mort de Napoléon (Souvenirs)	48
MARC CHADOURNE	Le Mal de Colleen (I)	80
EMMANUEL ROBLÈS	Lou Andréas Salomé	101
GENEVIÈVE BIANQUIS	Images du Salvador	115
PIERRE-HENRI SIMON	Laclos fut-il marxiste ?	125
JEAN-JACQUES GAUTIER	Tragédie Classique	131
R.-J. TRUPTIL	Les Sociétés d'Investissement	134
PAUL GUTH	Jean Cassou	144
MARCEL THIÉBAUT	De Proust à Monet	153
Le Mois à Paris .. 166	Chronique bibliographique	180

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros).. .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros). 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12237 à Genève. } Fr.S. 28,70

Par chèque bancaire .. .. .. Fr.S. 30

Espagne.. .. .. 310 pesetas

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. 340

Italie .. .. Lires 4.360

Angleterre. .. .. £ 2/9

Égypte. .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Florins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse,** il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis*, Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à Distribuidora Francesca de Revistas S.A., 127, av. Juarez-Despacho 401, Mexico D.F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 frs — Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld — André de Fels.

Copyright by Revue de Paris 1954.

LA REVUE DE PARIS *publiera en 1955 :*

Romans et Nouvelles :

LA PRISE DE CONSTANTINOPLE, par **Jean GIONO.**

MONSIEUR DODO, par **LA VARENDE.**

LE PONT JAPONAIS, par **Louise de VILMORIN.**

L'ARMOIRE DE PITCHPIN, par **Hervé BAZIN.**

LE VILLAGE INVISIBLE, par **André DHOTEL.**

LES TOURMENTS DU PASTEUR, par **Jean CASSOU.**

NOËL Sévigné

...la plus jolie façon
de présenter vos souhaits

LA MARQUISE
DE SÉVIGNÉ

Chocolats et
Confiseries de luxe

11, BD DE LA MADELEINE
62, CHAMPS - ÉLYSÉES
1, PLACE VICTOR-HUGO
100, AV. PAUL-DOUMER
47, RUE DE SÈVRES

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation au 30 septembre se totalise à 376 milliards contre 373 milliards au 31 août.

Au Passif, les Comptes de Dépôts progressent de 354 milliards à 356 milliards.

A l'Actif, le Portefeuille-Effets figure pour 245 milliards et les Comptes courants débiteurs pour 65 milliards.

AVEZ-VOUS FAIT CE CALCUL ?

si vous êtes acheteur de la

REVUE DE PARIS

AU NUMÉRO

Vous déboursez chaque mois 190 francs

Si vous êtes abonné, la livraison ne vous revient qu'à 158 francs

vous réalisez ainsi dans l'année une économie de 380 francs

abonnez-vous chez votre libraire ou directement à la **REVUE DE PARIS**

114, avenue des Champs-Élysées - PARIS-8e

LA REVUE DE PARIS publiera en 1955 *(suite)* :

***Romans et nouvelles** (suite) :*

AVEC UN TERRIBLE AIGUILLON,
par **André CHAMSON.**

LE DOMAINE DE MON PÈRE,
par **Marcel JOUHANDEAU.**

L'ASILE,
par **Pierre GASCAR.**

RODOGUNE,
par **A. PIEYRE de MANDIARGUES**

et des textes de **Henry de MONTHERLANT, Paul MORAND, Jacques PERRET, Armand LANOUX, Jean-Louis CURTIS, Emmanuel ROBLÈS, Robert MERLE, Béatrix BECK, Françoise MALLET, Henri THOMAS, Gabriel VERALDI, Georges BAYLE, Danielle HUNEBELLE, William GOYEN, Damon RUNYON.**

***Études littéraires et Essais** :*

HEMINGWAY,
par **André MAUROIS,**
de l'Académie Française.

ÉDITIONS ILLUSTRÉES,
par **Jules ROMAINS,**
de l'Académie Française.

GOBINEAU ET L'ALLEMAGNE,
par **Jean MISTLER.**

FRANÇOIS PONSARD
ET LA DUCHESSE DECAZES,
par **Francis AMBRIÈRE.**

EVELYN WAUGH,
par **R.-M. ALBERES**

FULGENS CORONA,
par **Paul CLAUDEL,**
de l'Académie Française.

L'AMOUR ROMANTIQUE,
par **André BILLY,**
de l'Académie Goncourt.

BALZAC... ET L'AFFAIRE DREYFUS,
par **Félicien MARCEAU.**

TCHÉKOV RETROUVÉ,
par **Philippe SOUPAULT.**

LES SONNETS DE SHAKESPEARE,
par **P.-J. JOUVE.**

ANNA DE NOAILLES
ET LE GOUT DE L'ETERNEL,
par **Edmée de la ROCHEFOUCAULD.**

et des textes de **Henri MONDOR,** *de l'Académie Française,* **Jean COCTEAU, Carl BURCKHARDT, Jacques CHENEVIÈRE, Robert KANTERS, Pierre EMMANUEL, Pierre-Henri SIMON, Pierre de BOISDEFFRE, Bernard de FALLOIS, Michel ROBIDA, François-Régis BASTIDE, Alain BOSQUET.**

***Mémoires, Correspondances et Journaux intimes** :*

JOURNAL DE BOSWELL
EN ALLEMAGNE.

JOURNAL D'AMIEL *(suite)*,
présenté par **Léon BOPP.**

LETTRES ASIATIQUES
DE GOBINEAU,
présentées par **A.-B. DUFF.**

L'ABBÉ MUGNIER ET SES AMIS,
par la Princesse **BIBESCO.**

SOUVENIRS D'ESPAGNE
DU MARÉCHAL SOULT,
présentés par **L. de SAINT-PIERRE.**

LETTRES DE BALZAC
A L'ÉTRANGÈRE *(suite)*,
présentées par **Roger PIERROT.**

LETTRES DE WAGNER
A LOUIS II,
présentées par **Blandine OLLIVIER.**

***Études historiques** :*

VIE ET LÉGENDE
DE DIANE DE POITIERS,
par **Philippe ERLANGER.**

HITLER A VIENNE,
par **Maurice BAUMONT.**

QUI ÉTAIT DARLAN?
par **Jacques MORDAL.**

COLBERT CONTRE FOUQUET,
par **Georges MONGREDIEN.**

L'AFFAIRE DREYFUS,
par **Jacques CHASTENET.**

LA VIE DES AZTÈQUES,
par **Jacques SOUSTELLE**

et des études de **Maurice GARÇON,** *de l'Académie Française,* du **Général KOELTZ, Jean ALAZARD, Adrien DANSETTE, Alain DECAUX, Gérard WALTER, Régine PERNOUD, Louis BAUDIN.**

Récits de Voyages :

AU SAHARA,
par **Jules ROY.**

EN AMAZONIE,
par **Alfred METRAUX.**

UNE MISSION EN ÉTHIOPIE,
par **Alphonse LIPPMANN.**

IMAGES DU PORTUGAL,
par **RÉMY.**

IMAGES DE SINGAPOUR,
par **Agnès CHABRIER.**

PELERINAGES INDIENS,
par **Ella MAILLART.**

Études politiques et sociales :

VERS UNE NOUVELLE ARMÉE ALLEMANDE,
par **Robert d'HARCOURT,**
de l'Académie Française.

LA LIGUE ARABE,
par **Gabriel PUAUX.**

UN DICTIONNAIRE AMÉRICAIN DES IDÉES REÇUES,
par **André SIEGFRIED,**
de l'Académie Française.

UNE NOUVELLE ANGLETERRE,
par **Raymond LAS VERGNAS**

des articles de **Jean MISTLER, Pierre FRÉDÉRIX, Jean ALLARY, Robert LACOUR-GAYET, R.-J. TRUPTIL, J. de SAINT-CHAMANT, Tibor MENDE**

les Études économiques d'**Edmond GISCARD d'ESTAING.**

Articles scientifiques :

LA CRISE DE LA PROFESSION MÉDICALE,
par le Professeur
PASTEUR VALLERY-RADOT.
de l'Académie Française.

LA TERRE NOURRIRA-T-ELLE LES HOMMES?
par le Professeur **Robert DEBRÉ.**

LE BOUTURAGE ANIMAL,
par **Jean ROSTAND.**

LA CORTISONE,
par le Professeur **de GENNES.**

QU'EST-CE QUE LE RHUMATISME?
par le Professeur **de SÈZE.**

RÉFLEXIONS SUR LES CHOCS,
par le Professeur **DELAY**

et des textes de **Jean PIVETEAU, Jean DORST, Édouard RIST.**

Arts et Archéologie :

FRA ANGELICO,
par **J.-L. VAUDOYER,**
de l'Académie Française.

HENRI MATISSE,
par **Cl. ROGER-MARX.**

LA CIVILISATION DE MARI,
par **André PARROT.**

LA FOLIE DE VAN GOGH,
par **Henri PERRUCHOT.**

LES PÉTROGLYPHES AFRICAINS.
par **Marcel BRION**

et des études de **J. CHARBONNEAUX, P. GRIMAL, G. ROUX.**

LES CHRONIQUES

PARMI LES LIVRES,
par **Marcel THIEBAUT.**

LES LIVRES D'HISTOIRE,
par **Pierre AUDIAT.**

IMAGES DE PARIS, par **Denise BOURDET,**

LE THÉATRE, par **Thierry MAULNIER.**

LES PORTRAITS CONTEMPORAINS, de **Paul GUTH.**

LE MOIS A PARIS, par **Claude ROGER-MARX** (Les Arts); **Jean FAYARD** (Le Cinéma); **Serge VEBER** (Cirque et Music-Hall); **Jean MISTLER** (La Musique); **Georges PILLEMENT** (Paris d'hier et d'aujourd'hui); **Pierre MICHAUT** (La Danse); **Bernard de FALLOIS, Pierre de BOISDEFFRE, Marcel SCHNEIDER** (Les Lettres); **Marcel GABILLY** (La Politique), etc.

LES MÉMOIRES DU GÉNÉRAL DE GAULLE

par PAUL REYNAUD

C'ÉTAIT en janvier 1935, quinze ans après la première défaite allemande. Hitler, au pouvoir depuis deux ans, réarmait ouvertement l'Allemagne, formait une jeunesse fanatisée, activait les hauts fourneaux de la Ruhr et venait de quitter la Société des Nations en claquant la porte. Je vis entrer dans mon cabinet un lieutenant-colonel de chasseurs de très haute taille qui venait me demander de participer au débat militaire qui allait avoir lieu à la Chambre, sur les « deux ans », pour y défendre son projet de création d'un corps cuirassé.

J'étais depuis longtemps en désaccord total avec la thèse officielle, inspirée et soutenue par nos gloires militaires, sur la solution à donner au problème militaire français. Au lendemain de la victoire du 11 novembre 1918, la France exsangue était la reine de l'Europe. Mais elle n'avait vaincu qu'avec le concours de toutes les grandes puissances : Russie, Angleterre et États-Unis. Il lui fallait, pour garder la direction du continent, avoir une armée souple et rapide, capable de faire respecter le traité et notamment d'empêcher l'Allemagne de se réarmer. Or, nos grands chefs pensaient que la pesante armée de la guerre de tranchées nous ayant permis de gagner la guerre précédente, — avec quels concours et à quel prix ! — il fallait s'en tenir là. Ils professaient qu'un

front continu est invulnérable. Le fait que, sous leurs yeux, à la fin de la guerre précédente, les chars d'assaut aient prouvé qu'employés à dose massive, ils pourraient crever un front continu, ne les frappait pas. Le fait que s'en tenir à une armée défensive, c'était renoncer publiquement à tenir les engagements de la France envers ses petits alliés et abdiquer en Europe, ne les frappait pas non plus.

Aussi écrivais-je, dès 1924 [1], seize ans avant l'invasion de la France par les panzers de Hitler, que cette belle politique nous vaudrait un jour la résurrection de l'armée allemande qui « commencera par détruire la Pologne pour tendre, par-dessus son cadavre, la main à l'armée rouge ». Et la France ? « Vous ne voulez pas profiter des avantages que vous donne le traité ? Vous êtes partisan de l'attente passive, du recul de dix kilomètres et de la guerre chez soi ? C'est votre droit, mais reconnaissez et proclamez que c'est la France envahie, les usines détruites, les cimetières bouleversés... » Le tout, sans doute, ajoutais-je, sans l'*Union sacrée* d'août 1914.

C'était clair et ce ne fut pas démenti par l'événement, seize ans plus tard. Mais j'avais abandonné la partie, non pas parce que les grands chefs, docilement suivis par les ministres et le Parlement, étaient hostiles à la rénovation de l'armée, mais parce que je fus absent de la Chambre de 1924 à 1928.

D'autre part, j'étais, depuis un an, engagé dans la grande bataille de la dévaluation que je considérais comme urgente pour le redressement de la France de nouveau menacée. Refuser d'aligner le franc sur la livre et le dollar dévalués de 41 %, nous valait une diminution de la production industrielle, un affaissement du moral du pays et même un fléchissement de la natalité. J'annonçais, dès août 1934, que cette politique nous vaudrait, en outre, aux élections générales de mai 1936, le triomphe du *Front populaire*. Ce qui advint. Aujourd'hui, personne ne conteste plus qu'il eût fallu, alors, dévaluer le franc et un gouverneur honoraire de la Banque de France, M. Charles Rist, eut l'élégance, il y a deux ans, de reconnaître que, dans cette grande bataille que je menais seul à la tribune de la Chambre, mes adversaires, dont il était, s'étaient trompés. Mais j'étais alors l'objet des pires attaques. Il ne pouvait donc être question pour moi d'abandonner la lutte. C'est ce que je répondis à ce lieutenant-colonel dont le nom — de Gaulle — ne me disait rien en lui proposant de chercher, avec lui, sur la liste des députés, celui qui me paraîtrait le plus apte à défendre son projet.

— Inutile, j'ai déjà cherché. Si vous n'acceptez pas, mon projet ne sera pas défendu.

— Eh bien, je vous écoute.

1. *Revue hebdomadaire* du 5 juillet 1924 sous le titre : *Avons-nous l'armée de nos besoins ou l'armée de nos habitudes ?*

Avec un élan irrésistible, de Gaulle mit en lambeaux la doctrine officielle. Il m'expliqua ensuite son projet de création d'un corps cuirassé [1] avec une telle force que celui-ci m'apparut comme l'instrument idéal de la politique que j'avais soutenue, notamment dans mon article de la *Revue hebdomadaire*, vieux de onze ans, où je réclamais une armée capable d'aller « vite et loin ». La France m'apparaissant alors, suivant l'expression dont je me servis un jour à la Chambre, comme « la seule grande puissance menacée de mort », je repris la lutte. Je luttai, dans une étroite communion de pensée, pendant trois ans, avec le colonel de Gaulle. Après quoi, il alla prendre le commandement d'un régiment à Metz et, de mon côté, je retournai au gouvernement.

A la tribune de la Chambre, dès le 15 mars 1935, alors que Goering venait de signifier au monde que l'Allemagne se redonnait une aviation de guerre, j'avais fait le tableau de l'invasion de la France par une armée allemande qui négligerait la ligne Maginot, cette icône de l'armée française, et passerait à travers la Belgique, par la route classique des invasions de la France depuis Bouvines, qui est aussi celle du rapide Berlin-Paris. Une fois l'armée belge « refoulée vers la mer » et notre frontière ouverte du Nord attaquée, que se passera-t-il ? Si nous n'avons pas un corps cuirassé « propre à des répliques aussi foudroyantes que l'attaque... tout est perdu ». Voilà qui était clair, de nouveau. A quoi le ministre de la Guerre m'avait répondu : « Nous avons la chance d'avoir la ligne Maginot qui nous a coûté des milliards. Serions-nous assez fous pour aller, au-delà de cette barrière, à je ne sais quelle aventure ? » C'était signifier à nos petits alliés la rupture unilatérale de nos engagements envers eux. C'était la démission officielle de la France en Europe.

Je déposai, le 28 mars 1935, un contre-projet, rédigé par le colonel de Gaulle, tendant à créer ledit corps cuirassé. Ce contre-projet fut repoussé.

Par des discours à la Chambre, des conférences, des articles de presse [2], des livres [3], je tentai d'émouvoir le Parlement et l'opinion. Rien n'y fit.

Et nous entrâmes dans la guerre le 3 septembre 1939, sans une seule division cuirassée. C'est seulement à partir de janvier 1940, en pleine guerre, que nous commencâmes à en improviser. Piteuse improvisation ! Le général Bruneau qui commandait la 1re division cuirassée, en mai 1940, a raconté à la Commission d'enquête de l'Assemblée nationale son « calvaire » : la radio qui ne fonctionne pas pendant le combat parce que les accumulateurs sont trop faibles, ce qui l'empêche de connaître

1. Il l'avait exposé, l'année précédente, dans un livre sur lequel l'état-major avait fait le silence, *Vers l'Armée de Métier*.

2. *Paris-Soir*, par exemple, publia un jour, en première page, un article de moi intitulé : *Nous sommes entrés dans la zone non sanglante de la guerre*.

3. *Le Problème Militaire Français. Jeunesse, quelle France veux-tu ?*

la position de ses unités et de leur donner des ordres ; les chars en panne d'essence ; aucun organe d'éclairage, soit en l'air, soit à terre ; les trousses nécessaires au service des canons manquant « dans les malheureux chars H 39 »... Par contre, on avait saupoudré de chars les six cent cinquante kilomètres du front. Chaque unité d'infanterie voulait avoir le sien.

Quant aux divisions cuirassées de l'ennemi, survolées par leurs stukas, elles firent les ravages que nous avions annoncés. Tout ce que l'on avait appris à notre armée s'écroulait. Stupeur des généraux qui voyaient surgir les panzers devant leurs postes de commandement, des artilleurs qui les voyaient à la gueule de leurs canons, tandis qu'ils tiraient à des kilomètres. Coup de faux de la Wehrmacht sur Dunkerque pour encercler les armées alliées, coup de faux sur le Jura pour encercler la ligne Maginot.

Mon destin fut d'être appelé au pouvoir à la veille du drame que j'avais annoncé et décrit, cinq ans plus tôt, à la tribune de la Chambre. L'armée Corap est « volatilisée ». La panique va-t-elle faire des ravages dans toute l'armée ? Avant toute chose, il fallait sauver l'honneur. L'honneur de l'armée, c'est-à-dire l'honneur de la France ! Redoutable devoir pour le chef du gouvernement car, comme le dit de Gaulle : « Toujours le chef est seul en face du mauvais destin. » Quel autre moyen que de faire appel aux hommes dont les noms avaient une valeur de symbole ? A qui d'autre qu'à Pétain, le « vainqueur de Verdun », « le plus noble et le plus humain de nos chefs militaires », selon Léon Blum, et à Weygand dont Foch avait dit, avant de mourir, que si un jour la France était en péril, c'est à lui qu'elle devrait faire appel ? L'accueil fut enthousiaste, de la droite à la gauche, dans la presse et dans l'opinion. Qui nierait que le résultat fut alors atteint ? La tâche des historiens de l'avenir sera difficile, car parmi les personnages du drame, il en est qui se sont défigurés eux-mêmes par leur conduite ultérieure. Or, c'est leur dernière image qui s'est superposée dans les mémoires à celle du début de la guerre.

J'avais souhaité avoir la proche collaboration du général de Gaulle dès que je formai, en mars 1940, mon gouvernement. L'hostilité du ministre de la Guerre contre le novateur qu'il avait été, m'obligea à y renoncer et il repartit pour le front. Le 6 juin, je le nommai sous-secrétaire d'État à la Guerre. Pendant les dix jours où il exerça ces fonctions, deux missions auprès de Churchill furent l'essentiel de son activité.

Tels furent mes rapports avec lui, avant et pendant la guerre.

***

Les *Mémoires* du général de Gaulle révèlent sa qualité d'âme. Il appartient à une de ces familles qui, toutes ensemble, sont la colonne ver-

tébrale de l'armée française. Combien de fils de généraux sont tombés en Indochine tandis que l'on dépeignait ici comme monstrueuse l'idée d'y envoyer des hommes du contingent !

Depuis que j'ai lu, avant la guerre, *La France et son Armée*, de Gaulle m'est apparu comme ayant la langue d'un grand écrivain. Rien n'est sacrifié au goût du lecteur. Pas de couleur, pas d'images, sauf dans quelques portraits. La pensée s'exprime dans une langue directe, ferme, dure.

Dans ses *Mémoires*, de Gaulle porte sur mon attitude depuis l'invasion de la France jusqu'à ma chute, un jugement plein de noblesse. Nous avions, l'un et l'autre, la même conception de l'honneur de la France et de son armée. Nous pensions, l'un et l'autre, comme je l'ai dit, le 12 juin 1940, au Conseil des ministres de Cangé (près de Tours), que les démocraties étant les plus fortes, devaient finalement l'emporter. C'est une conviction qui restait aussi tenace, en moi, dans ma cellule d'Oranienbourg, en 1942-1943, qu'à Cangé, le 12 juin 1940.

*
**

Lorsque l'on a vécu ces jours, ces heures, ces minutes, on regrette amèrement que les Français n'aient pas creusé plus profondément les causes de cette immense et foudroyante catastrophe, pour en tirer des leçons. Si douloureux qu'il soit, un examen de conscience national s'impose.

Qui est responsable de la catastrophe militaire et de l'armistice ? Le régime, répond de Gaulle. Est-ce vrai ?

Parlons de la catastrophe militaire d'abord. Elle est due au fait que les grands chefs de notre armée, suivis par les ministres et le Parlement, n'ont pas compris la révolution apportée dans l'art de la guerre par l'apparition sur terre et dans l'air du moteur à explosion. Mais, avant 1870, sous le régime impérial, les choses étaient-elles allées mieux ? La France était alors aussi peuplée que tous les états allemands réunis. Pour faire face au danger, il fallait comme eux, instituer un service militaire universel à court terme afin d'avoir de nombreuses réserves. C'était aussi évident qu'il était évident, avant 1939, qu'une armée défensive ne nous permettrait pas d'attaquer la Wehrmacht le jour où celle-ci attaquerait nos petits alliés. Avant 1870, le maréchal Niel, appuyé par l'empereur, déposa un projet de loi en ce sens. Ce projet fut rejeté par le Conseil d'État, par le Conseil Supérieur de la Guerre, combattu au Corps législatif par la gauche et vidé de son contenu par les députés bonapartistes. Moyennant quoi, nous sommes allés nous battre à un contre deux. Et ce fut Sedan, et ce fut Metz. Ce n'était pourtant pas le régime républicain.

Est-ce celui-ci qui empêchait, avant 1939, nos grands chefs et le

ministre de la Guerre de créer un corps de divisions cuirassées ? Est-ce lui qui les obligeait à repousser mon contre-projet ?

L'hostilité des premiers contre les idées neuves n'est pas un fait nouveau. A la différence de l'armée allemande où l'on encourage les novateurs, ce n'est pas d'hier qu'on les considère, dans la nôtre, comme des indisciplinés. Mac-Mahon, qui présidait à un régime d'autorité, ne disait-il pas : « Lorsque je vois le nom d'un officier sur la couverture d'un livre, je le raye du tableau d'avancement » ?

Est-ce que, sous un régime d'autorité, on aurait moins respecté le prestige du maréchal de France Pétain, vainqueur de Verdun, et du général Weygand, bras droit de Foch ?

Qu'il s'agisse du corps cuirassé ou de la dévaluation, je dénonçais, avant la guerre, le fléchissement intellectuel dont nous souffrions. Mais, n'était-ce pas un phénomène plus ancien, plus profond, plus grave ? Ne s'agissait-il pas de la légèreté française que Richelieu a dénoncée en une phrase célèbre ? Jetons un regard en arrière. Écartons la dictature d'un chef militaire de génie, Napoléon, disposant du peuple le plus nombreux de l'Europe qui venait d'exploser sous la Révolution et de renouveler ses élites usées. On peut difficilement présenter cette dictature éphémère comme un modèle de régime permanent.

Sous l'ancien régime, alors que la France était le mammouth de l'Europe, les généraux de Louis XV se faisaient rosser par ceux de la petite Prusse. Et, si nous faisons un bond de quelques siècles en arrière, la catastrophe d'octobre 1415, à Azincourt, n'évoque-t-elle pas la catastrophe de mai 1940 sur la Meuse ? Même ignorance de la révolution apportée dans l'art de la guerre par une arme nouvelle, même désastre et même conséquence : la débandade du troisième corps de bataille, semblable à la débandade de l'armée Corap. Hitler aurait pu dire, au lendemain de la Meuse, ce que dit Henri V de sa victoire d'Azincourt, tant elle avait été facile et écrasante : « Je ne crois pas que je l'aie méritée. Je crois plutôt que Dieu a voulu punir les Français. »

Mais la légèreté que les Français pouvaient s'offrir quand ils avaient la masse, est un luxe qu'ils ne peuvent plus s'offrir dans le monde d'aujourd'hui.

Si les ministres et le Parlement avaient suivi Pétain, avant la guerre, c'est que le peuple de France, épuisé par la saignée de la guerre précédente, voulait dormir à l'abri de la ligne Maginot et que l'élite ne remplit pas son devoir qui était de le réveiller.

Légèreté française, défaillance de l'élite, voilà qui est plus grave, hélas ! qu'une question de régime dont on peut changer comme d'un vêtement.

***

Et l'armistice ? L'avant-veille de ma chute, de Gaulle passa quelques heures à Bordeaux, avant de se rendre à Londres où il allait demander

une aide en bateaux pour faire passer tout ce que nous pourrions en Afrique du Nord, où, dès le moi de mai, j'avais décidé de continuer la guerre. Il raconte qu'à sa question : « Où vous reverrai-je ? » je répondis : « A Alger. »

Pourquoi mon gouvernement n'est-il pas allé à Alger ? Quelle est la cause de ma chute ? Est-ce, cette fois, la faute du régime ? De Gaulle le croit. Soyons précis dans le récit de l'essentiel et la vérité apparaîtra. Nous verrons si la République est innocente ou coupable.

Je me livre, à Bordeaux, à une ultime tentative pour convaincre Weygand que l'intérêt supérieur et l'honneur de la France nous interdisent de déserter le camp des Alliés et de le priver de notre flotte et de notre empire [1]. Que ceux qui s'étonnent que je n'aie pas fait cette tentative l'avant-veille, au deuxième Conseil des ministres de Cangé, se reportent aux documents que j'ai publiés, sur ce Conseil, dans *Au Cœur de la Mêlée* [2]. Ils comprendront qu'*aucun* ministre ne m'ait demandé de le faire, à cause du péril qu'il y avait à laisser derrière nous, en quittant la France, des hommes ayant, l'un une telle gloire, l'autre un tel prestige et tenant tous deux un tel langage. Je ne pus convaincre Weygand. Il ne restait plus au gouvernement qu'à le relever de son commandement. Pour cela, il fallait, au préalable, faire un gouvernement d'hommes ayant la volonté de continuer la guerre aux côtés de nos Alliés. C'est ce qu'avait compris, de son côté, l'ambassadeur d'Angleterre qui le dit à Georges Mandel et tous deux allèrent demander au président du Sénat, M. Jeanneney, d'user de son influence sur le Président Lebrun pour qu'il me charge de faire un gouvernement de résistants. Pour cela, il me fallait, au préalable, donner la démission de mon gouvernement. Ce que je fis. Je convoquai les ministres dans la salle voisine du cabinet du Président de la République pour qu'ils s'y tiennent pendant mon entretien avec lui. Celui-ci a précisé dans sa déposition devant la Commission d'enquête de l'Assemblée Nationale, le 17 juin 1948, que j'avais fait cette convocation pour avoir certains de mes collègues à ma disposition pour le cas où, réinvesti, je formerais un gouvernement de résistants. Mais le Président Lebrun, dont le patriotisme était d'ailleurs irréprochable, subissait l'influence du prestige de Pétain et de Weygand. D'autre part, les deux vice-présidents du Conseil et de nombreux ministres s'étaient prononcés pour la suggestion de M. Chautemps de demander ses conditions à l'ennemi. Enfin, il venait de me voir soutenir *seul* l'union franco-britannique offerte par Churchill. Aussi me dit-il :

— Je désire vous garder, mais je vous demande d'accepter de donner suite à la proposition Chautemps.

— Pour faire cette politique, adressez-vous au maréchal Pétain !

Je lui demandai de convoquer les présidents des Chambres en pré-

1. Les Alliés ont failli perdre la guerre sur mer, en 1942-1943.
2. Page 777.

sence desquels un débat analogue eut lieu, sachant qu'ils se prononceraient pour moi. Ils ont fait le récit détaillé de ce débat : « M. Paul Reynaud a déclaré ne pas vouloir agir contre sa conscience politique, ne pas vouloir donc, demander l'armistice », a déclaré le président Herriot (audience du 26 juin 1945 du procès Pétain).

Mais le Président de la République était tout puissant. Il considéra, a-t-il dit, qu'il devait suivre le sentiment de la majorité des ministres et il désigna Pétain du fait de mon refus. En vérité, la Constitution le laissait libre. Ce n'était donc pas une question de régime mais une question d'homme. Qu'aurait fait un Clemenceau, président de la République ?

De Gaulle écrit qu'il eût fallu « changer le haut commandement, renvoyer le maréchal et la moitié des ministres... Bref, dans une situation sans précédent, sortir à tous risques, du cadre et du processus ordinaires ».

C'est bien ce que j'ai tenté, en restant dans le cadre constitutionnel. Pouvais-je en sortir ? La force était du côté de Pétain et de Weygand. Elle y était même tellement que M. Christian Fouchet, aujourd'hui ministre des Affaires marocaines et tunisiennes, alors élève-officier à l'École d'aviation de Mérignac, a fait à la Haute Cour, le 9 août 1945, une déposition de laquelle il résulte qu'un coup d'État était préparé contre mon gouvernement.

On avait fait croire aux officiers-instructeurs, qui l'affirmèrent aux élèves-officiers, qu'au gouvernement, les « civils » voulaient capituler, tandis que « les grands chefs », Pétain et Weygand, étaient « au contraire décidés à la résistance ». On avait ajouté que les « civils » avaient formé le projet de faire arrêter Pétain et Weygand. Un capitaine-instructeur avait dit aux élèves-officiers : « Vous allez avoir le rôle le plus glorieux de cette guerre, en veillant à la sécurité des grands chefs. » En foi de quoi, pendant les journées des 15 et 16 juin, des brigades d'une trentaine d'élèves chacune, occupèrent certains points de Bordeaux. Le 16, un officier-instructeur déclara devant un certain nombre d'élèves-officiers dont était M. Fouchet : « Je me demande si nous n'avons pas été roulés. » Le lendemain, le capitaine-commandant les invita « à se forger des âmes de vaincus ». Deux heures plus tard, caché dans un avion anglais, M. Fouchet partait pour l'Angleterre.

Tels sont les faits.

Il ne s'agit donc en rien, dans tout cela, de régime. Il s'agit, là aussi, d'hommes et du moral du peuple français. Et c'est plus grave parce que plus profond et plus difficile à réformer.

Sur un point cependant, il a été donné raison à de Gaulle. Sous le régime de la IIIe République, le président du Conseil ne pouvait exclure ses ministres sans le consentement du chef de l'État [1]. Il le peut, aujour-

1. C'est pourquoi j'ai dû donner, le 16 juin, la démission de mon gouvernement tout entier, comme je l'avais fait le 5 juin précédent, pour éliminer certains ministres.

d'hui. En ce sens, de Gaulle a raison d'écrire que le régime ne m'offrait « aucun recours ».

On voit combien ces Mémoires apportent de matière à penser, à débattre, à trancher, dans la partie du récit qui concerne ces jours tragiques.

Ils devraient aussi donner matière à agir. J'ai prouvé, dans un certain débat d'investiture, à quel point je suis partisan d'une réforme de la Constitution tendant à accroître les pouvoirs de l'Exécutif. Mais, ne nous y trompons pas, c'est aussi et surtout pour une rénovation du sens civique que nous devons lutter. C'est la fermeté d'âme des Romains de la République qui nous manque le plus. A cet égard, les Mémoires du général de Gaulle, l'exemple qu'ils contiennent, sont de nature à exalter dans la jeunesse ce qui donne un sens noble à la vie.

PAUL REYNAUD

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

CORNEILLE PAR LUI-MEME

par Louis HERLAND *(Le Seuil)*

On devait à Louis Herland un *Horace ou la Naissance de l'Homme* qui le révélait cornélien fervent, ambitieux de renverser les interprétations traditionnelles aussi bien que modernes d'un génie en qui il veut voir l'expression pure et sublime d'un humanisme sans tache. Chargé de présenter Corneille dans la collection des *Ecrivains de toujours* il s'est plié sans doute à la loi de rassembler dans une forme serrée, outre de précieuses illustrations, tous les renseignements biographiques et la bibliographie essentielle concernant l'auteur puis de cueillir dans son œuvre, tragédies, poèmes, commentaires, correspondances, les fragments les plus propres à révéler l'homme dans son caractère, le poète dans sa plus secrète personnalité. Mais l'intérêt passionné du peintre pour son modèle fait éclater les cadres de l'érudition et le porte au-delà d'une attention sympathique : dans une introduction d'une centaine de pages, Herland suscite un Corneille exemplaire et immense qui dialogue par-dessus les siècles avec Montaigne et Rousseau, avec Rimbaud et Hugo ; un génie tout en contradictions, populaire et princier, réaliste et romanesque. Ce marguillier pusillanime est un créateur de héros, ce sage père de famille brille comme Oronte dans des salons précieux de province ; cet excitateur des volontés est un mélancolique et un triste ; et ce stoïque chrétien a écrit dans *Psyché* les vers les plus tendres de la lyre classique. Tout cela est vrai, bien vu, vigoureusement dit. On regrette seulement qu'Herland cède quelque chose au démon du panégyrique ; qu'il croie devoir abaisser Racine pour grandir Corneille.

La conclusion n'est pas incontestable : « *le plus humain de nos poètes parce qu'il fut le plus intelligent* ». Corneille doit être mis très haut pour des vertus exceptionnelles, le souffle, la grandeur d'âme, le sublime de l'esprit, mais qui sont d'un autre ordre que l'intelligence ; et trop constante est sa volonté de transfigurer l'homme pour qu'une secrète grimace héroïque ne déshumanise pas « quelquefois » ses créatures.

P.-H. SIMON

(Suite de la chronique bibliographique page 124.)

RÉFLEXIONS SUR LE SUPRANATIONAL

par René Mayer

Au printemps de 1953, je reçus à l'Hôtel Matignon la visite du ministre des Affaires Étrangères des Pays-Bas, M. J. Beyen. A la veille de la Conférence de Rome, où les ministres des Affaires Étrangères des Six devaient examiner le projet de Communauté politique européenne élaboré par l'assemblée « ad hoc » de Strasbourg, il venait expliquer au président du Conseil français tout l'intérêt que nos amis et alliés hollandais attachaient, plus encore peut-être qu'à la C.E.D., à la création d'une véritable Communauté politique européenne, dotée de pouvoirs étendus, notamment et surtout en matière économique.

Notre conversation fut franche et confiante. Je n'ignorais aucune des qualités des travaux de l'assemblée « ad hoc ». Je savais que, visant très haut, et composée d'hommes qui partagaient, à un degré élevé, le même idéal qui était celui de M. Beyen et le mien, cette réunion d' « Européens » avait bâti un projet ambitieux. Je me rendais compte des difficultés que certaines de ses dispositions pouvaient soulever. Il y aurait pour la France, eu égard à la texture sociale de son économie, et pour l'Union Française, en raison de notre constitution rigide, des problèmes que la prudence imposait de n'aborder qu'avec de grandes précautions. Et je dis à mon aimable interlocuteur, en guise de conclusion, comme il prenait congé : « N'oubliez jamais, monsieur le Ministre, qu'il n'est pas possible de faire avaler aux Français plus d'une certaine dose de supranational par génération. »

Je ne croyais pas si bien dire, ni avoir ce jour-là prononcé, le premier sans doute, ces mots de « dose de supranational » que je devais retrouver sur les lèvres du président Mendès-France.

J'avais été un adepte convaincu du projet de Communauté charbon-acier et, comme ministre des Finances en 1951, j'avais fait de mon mieux pour en obtenir la ratification par l'Assemblée. J'avais l'espoir qu'ayant ainsi donné une solution à l'un des deux problèmes centraux de la force allemande, la Ruhr, le Parlement français accepterait au moins et parallèlement la Communauté de défense européenne comme solution à l'autre problème central de la même force allemande : l'Armée.

Ci-dessus portrait de M. René Mayer (*Photo Keystone*).

Il était clair pourtant que les résistances seraient bien plus fortes. Non pas qu'elles eussent toutes leur origine dans le caractère supranational des institutions de la C.E.D. Bien d'autres considérations et objections, les unes respectables, les autres moins nobles, s'opposaient à un projet que mon prédécesseur avait signé, que je cherchais à améliorer, du point de vue français, et dont à aucun moment — je le dis en pesant mes mots et pour répondre à de trop fréquentes affirmations — je n'avais garanti à aucun allié de la France, la ratification parlementaire.

Mais le caractère supranational que le Traité de Paris conférait au commissariat de la C.E.D. était l'un des chevaux de bataille des opposants à la ratification. Les partisans du Traité n'ignoraient pas, d'ailleurs, et savaient comme leurs adversaires, que l'armée, la défense du territoire, le service militaire de la jeunesse, se prêtaient difficilement à l'expérience d'institutions nouvelles qui mettaient en œuvre, dans un domaine affectif et sensible, le principe de la supranationalité.

Entraînait-il, ce principe, toutes les conséquences affreuses qu'on a voulu lui prêter ? Les nations sont-elles vraiment appelées à fusionner, à disparaître, à renoncer, à s'éteindre, si les institutions d'une future Europe, comprenant des autorités autres que nationales, c'est-à-dire des autorités qui ont reçu délégation d'une partie des souverainetés nationales, peuvent imposer à un des États membres d'une Communauté une décision qui n'aurait pas son accord dans une simple coalition, régie par le principe de l'unanimité des votes ?

Soutenir cette thèse, n'est-ce pas affirmer à l'avance que la nation soutiendra, en de fréquentes hypothèses, un point de vue obligatoirement minoritaire, c'est-à-dire qu'elle prendra une position contraire à une volonté de coopération internationale ? N'est-ce pas prétendre que l'intérêt de la France, dans une Communauté européenne, est fatalement opposé, dans la faiblesse de son isolement, à la solution rationnelle des problèmes posés par cette coopération et qu'une autorité supranationale, si elle est bien composée du point de vue humain, aura une tendance naturelle à faire prévaloir ? N'est-ce pas refuser de faire confiance à son pays et aborder les solutions européennes des problèmes politiques, militaires, financiers, économiques ou sociaux, avec un complexe d'infériorité singulier et que pourraient justifier seulement nos mauvaises mœurs politiques ? Et, dans ce cas, quelle différence y aura-t-il entre cette pénible situation et la position de la France dans une alliance de même objet ? Dans le sein d'institutions européennes plus lâches, les mêmes intérêts, les mêmes tendances s'opposeront. Un isolement de la France contrastant avec une majorité réalisée contre elle, de façon durable sinon permanente, ne permettrait pas longtemps à cette alliance de vivre, car en Europe on ne peut rien sans la France.

Il est donc bien loin d'être évident que la supranationalité soit pour la France un danger. Au reste, on a raisonné trop souvent en cette

matière comme si le Traité de la C.E.D., de même que le Plan Schuman, n'avait prévu aucun contrepoids à la puissance d'une Autorité européenne supranationale.

L'originalité des deux systèmes parallèles consistait, au contraire, à faire coopérer avec cet Exécutif, un Conseil des ministres nationaux. Le bon fonctionnement d'institutions européennes suppose nécessairement que soient confrontés, et le point de vue des divers États membres, et l'intérêt supérieur de la Communauté qu'ils ont décidé de former. Les consultations de la Haute Autorité du Charbon et de l'Acier avec le Conseil des ministres nationaux ont déjà fourni de bons exemples de la démarche prudente et progressive qui doit mener ces institutions nouvelles de l'ère de la méfiance aux réalisations du succès. Ajoutons que dans le Traité de la C.E.D. le Commissariat supranational était obligé, dans un très grand nombre de cas, d'agir avec l'avis conforme des ministres, et souvent des ministres unanimes. On pouvait critiquer de telles dispositions du point de vue de l'efficacité, on pouvait dire que la vie pratique serait parfois difficile. Mais on ne pouvait pas soutenir, en même temps, que les points de vue nationaux ne seraient jamais pris en considération et que les nations seraient menacées de disparaître.

Il est vrai que cette menace devait, paraît-il, résulter du « tête à tête franco-allemand » inévitable dans le cadre de la Communauté de Défense. Je n'ai jamais beaucoup apprécié cet argument du point de vue de la courtoisie internationale, vis-à-vis des pays du Benelux et de l'Italie. Mais passons. Et venons-en à l'argument principal. Il n'y a pas d'Europe sans la Grande-Bretagne, et il n'est pas possible d'intégrer dans un système supranational une Angleterre qui refuse les abandons de souveraineté. Les accords de Londres et de Paris sont nés de ces prémices dont la fumée a précédé sur l'autel l'holocauste de la C.E.D. Que faut-il penser, du point de vue de la construction européenne, de ces accords et du Traité, signé à Paris le 23 octobre dernier ?

***

A l'heure où j'écris, leur discussion devant les Commissions parlementaires n'a pas encore commencé, et certains de leurs aspects soulèvent des questions auxquelles il n'a pas encore été répondu. Mais, quelle que soit leur portée du point de vue de la défense de l'Europe occidentale, de quelque prix qu'il ait fallu payer la « solution de rechange » en admettant au sein du Pacte atlantique et dans l'Alliance, l'Allemagne de l'Ouest, ce qui nous intéresse ici est de savoir si ces Accords pourront engendrer une véritable construction de l'Europe.

Le système des Communautés supranationales posait la première pierre d'une telle construction par les institutions qu'elle créait. C'est en quoi le Traité de pool charbon-acier, et le Traité de C.E.D. étaient très

différents des types habituels d'engagements internationaux. Ils ne se bornaient pas à prendre acte d'obligations respectives des États signataires. Ils décrivaient en détail — trop en détail peut-être — le fonctionnement d'une administration supranationale, ses rapports avec les États, ses rapports avec les individus, les recours que les unes et les autres pourraient exercer devant une cour de Justice dont les arrêts dégageraient, avec les années, les lignes d'un droit européen. Du fonctionnement de cet ensemble — et on le voit déjà pour la Communauté du charbon et de l'acier — résultait un déplacement des perspectives. Les problèmes ne pouvaient plus se poser sur le plan unique de la conciliation d'intérêts nationaux contradictoires. Le cadre de la discussion s'élargissait peu à peu, comme s'est élargi le cadre économique dans lequel évolue dorénavant, au sein d'un marché commun, la destinée des houillères et de la sidérurgie de l'Europe occidentale. Une assemblée parlementaire contrôlant ces Communautés et leurs exécutifs, élue par les peuples de cette Europe, aurait pris peu à peu conscience des intérêts communs pour les faire prévaloir sur les intérêts nationaux, non pour brimer systématiquement ceux-ci et briser ainsi les moteurs de l'action, mais pour infléchir cette action en vue d'une meilleure organisation de l'économie et de la défense communes.

Je crains que le Conseil consultatif du Traité de Bruxelles, devenu le Conseil des ministres de l'Union de l'Europe occidentale, ait du mal à remplir le même rôle. Je suis assuré même qu'il ne peut y prétendre, puisque c'est de l'abandon de la supranationalité qu'il a fallu payer l'accession de la Grande-Bretagne. Nous voyons fonctionner le Conseil des ministres de l'Atlantique Nord, et nous savons qu'il n'a pu faire sortir du Pacte qu'une alliance militaire, et non la Communauté atlantique dont on parle sans l'édifier. A la vérité, le Conseil de l'Union Européenne pourra, en certaines matières, statuer à la majorité, et prendre des décisions qui s'imposeront ainsi à certains des États membres, qui ne les consentiraient pas dans une alliance pure et simple. Mais une fois ces décisions prises, qui les administrera ? Qui sera en permanence chargé de veiller à ce que, dans chaque pays, elles soient exécutées ? Quelles seront les sanctions et où seront les contraintes ?

Pour que le Traité de Paris puisse ouvrir la voie d'assez loin à une construction européenne ultérieure deux mesures, difficiles à prendre, seraient au moins nécessaires. Il faudrait d'abord que le Conseil des ministres fût composé, en permanence, de membres spécialisés des gouvernements dont le rôle serait de promouvoir, par le travail continu de ce Conseil, les tâches économiques, sociales et financières sans lesquelles l'Europe ne se mettra pas debout. C'est ma conviction profonde que des suppléants des ministres, si distingués, si éminents soient-ils, n'y parviendront jamais. Car ils n'ont pas d'accès direct aux conseils gouvernementaux des divers pays membres, et ne peuvent défendre leurs

vues avec les arguments et le ton de celui qui a été directement mêlé à la discussion internationale du problème.

L'autre mesure a été proposée à Strasbourg par plusieurs de mes collègues, dont MM. de Félice et André Mutter, lorsqu'au Conseil de l'Europe, ils ont demandé que les représentants à ce Conseil et les membres de l'Assemblée de la Communauté de Luxembourg soient élus, dans chacun de leur pays, au suffrage universel. S'il devait y avoir une assemblée des Sept, prévue par les accords de Londres et de Paris, elle devrait être bientôt, sinon dès son institution, composée d'hommes et de femmes ainsi désignés et non par les parlements nationaux. Mais la Grande-Bretagne l'acceptera-t-elle ? Le citoyen britannique de l'Essex et du Northumberland aura-t-il, par la vertu des seuls pactes, à défaut d'institutions véritablement communes, la même vocation européenne que le Français, le Belge, l'Allemand ou le Sarrois ?

Ces derniers connaissent mieux que personne la différence qui sépare un système de Communauté européenne et une alliance. Et le négociateur français a dû éprouver, pour aboutir à la définition du Statut européen de la Sarre, que celui-ci était plus malaisé à préciser et à faire accepter par son interlocuteur allemand, lorsque fait défaut une institution européenne véritable qui soit le tuteur du Territoire de la Sarre, qui fournisse un cadre solide et respecté à son autonomie sous le contrôle d'une Europe unie. Le président Mendès-France a tenu bon. Mais si le « préalable » a vaincu, n'est-ce pas au détriment de l'européisation vraie ? Le fondement moral et politique du règlement n'en est-il pas affecté, comme sa solidité future ? Cela encore dépendra des possibilités européennes qu'à l'usage, l'union créée à Londres et à Paris révélera comme étant les siennes.

Il n'y a pas de construction possible d'une vie internationale dans le monde moderne, sans que des pouvoirs de décision soient définis et délégués qui puissent surpasser les positions nationales et rendre vaines les tours d'ivoire. Mes préférences demeurent donc acquises à la création de ces communautés « fonctionnelles » dotées d'un exécutif supranational dialoguant avec un Conseil des ministres nationaux et contrôlées du point de vue politique par une Assemblée élue, par une cour de Justice sur le plan du Droit.

Je n'ignore pas les arguments qui ont été, malheureusement dirai-je, avancés contre les « technocrates apatrides » que seraient ou deviendraient les membres des Hautes Autorités supranationales. Le président Herriot n'a-t-il pas été jusqu'à dire, le 30 août, à l'Assemblée Nationale « quel Français de cœur accepterait ainsi de représenter son pays » ?

Je suis sûr que, sur ce point, sa parole a dépassé sa pensée. Et il se rappelle sûrement qu'à la Société des Nations, qui lui a dû tant de son prestige, il avait toujours été soigneusement distingué entre les organes

intergouvernementaux et les comités d'experts, lesquels ne représentaient point leurs gouvernements.

J'ai eu moi-même l'honneur d'être, de 1926 à 1940, le membre français du Comité juridique des Communications et du Transit de la Société des Nations. Cet organe restreint, très vivant, a eu à trancher des différends importants qui lui étaient renvoyés par le Conseil de la S.D.N. J'ai toujours abordé ces débats en me rappelant que j'étais un expert indépendant. Et je ne me suis pas senti indigne de la nation française lorsqu'il m'est arrivé, par exemple, de donner raison, dans les affaires des chemins de fer de Dantzig, à la thèse allemande plutôt qu'à la thèse polonaise, parce que je pensais qu'en droit et en fait et eu égard au maladroit tracé des frontières du territoire de la ville libre, c'était l'Allemagne qui avait raison et la Pologne tort. Pourquoi cet état d'esprit, que je persiste après bien des années à considérer comme sain, ne serait-il pas celui des membres des Autorités supranationales ? Choisis par les gouvernements des pays membres des Communautés, à l'unanimité, donc sous le droit de veto, dans des conditions qui doivent permettre la désignation d'hommes compétents, ils seront vite imprégnés d'une mentalité d'objectivité européenne, si j'ose avancer cette expression. Et leur moralité ne permettra pas de mettre en doute, par ailleurs, leur patriotisme de citoyens d'une nation de l'Europe.

A-t-on songé que depuis des années nous poursuivons aux Nations Unies, à la Commission du Désarmement, la création d'une agence de l'énergie atomique qui devrait, d'après les plans avancés par les États-Unis, la Grande-Bretagne, la France, recevoir le contrôle de toute la production atomique dans le monde, depuis la mine jusqu'à la dernière usine d'application guerrière ou pacifique ? Une telle institution disposerait d'un pouvoir supranational formidable, raison pour laquelle apparemment la Russie soviétique hésite encore à l'accepter dans son principe et ses conséquences. Mais le jour où elle l'accepterait, la paix n'aurait-elle pas fait un immense pas en avant ? Et où recrutera-t-on les membres du Conseil directeur de cette agence, si le soupçon pèse sur eux de n'être devenus de bons citoyens du monde qu'au sacrifice de leur patriotisme national ? Faudra-t-il aller les chercher chez les Martiens ? N'existe-t-il pas sur la surface du globe terrestre des savants et des administrateurs, des hommes de recherche et des hommes d'État, à qui les Nations Unies pourront confier cette tâche d'ailleurs écrasante, sans que les Parlements et les États se révoltent à l'avance contre leurs décisions et leur imputent avec « l'apatridisme » une tare qui les exclue de la considération des honnêtes gens ? Non, il ne faut pas mettre en avant d'arguments semblables, sous peine de ruiner à l'avance les efforts tenaces dont le succès conduirait à la paix véritable.

⁂

Enfin, on a traité les Européens, partisans des institutions supranationales, de mystiques. J'accepte quant à moi cette épithète, que je ne trouve point injurieuse, même si elle s'oppose, dans la bouche de ceux qui la profèrent, au qualificatif de réalistes que je respecte également.

Mais ne devons-nous pas penser, et surtout expliquer à ceux qui nous suivent, aux jeunes qui feront peut-être cette Europe que nous aurons seulement rêvée ou essayée, que la mystique, dans la mesure où elle s'oppose au réalisme, est nécessaire à un pays, à une civilisation, à une époque, et que la mystique européenne est sans doute celle qui permettra à notre civilisation de survivre et de se défendre contre d'autres ?

Un journaliste suisse, H. Luethy, a écrit récemment, après le rejet de la C.E.D., dans le périodique *Commentary* qui paraît aux États-Unis :

« *La France retourne à la Realpolitik d'avant-guerre, dont l'opportunisme est le seul principe et l'avantage national immédiat le seul but. Pour les Européens qui ont survécu au dernier grand essai de cette sorte de Realpolitik dans les années hitlériennes, il n'y a rien d'autre à faire que de suivre, bon gré mal gré, la France sur cette route..., l'Europe n'a perdu qu'une idée et il est normal pour la mécanique journalière de la politique de se passer d'idées. Il n'y a qu'une chose qui cloche ; la politique russe, qui ne manque point non plus de réalisme, n'a jamais renié SON idée.* »

Jugement peut-être sévère ; mais avertissement qu'il faut entendre. Le réalisme ne suffit pas à tout. Il a pu commander l'alliance de François Ier et du Grand Turc, mais il n'aurait suffi à faire la France, ni à bâtir les cathédrales.

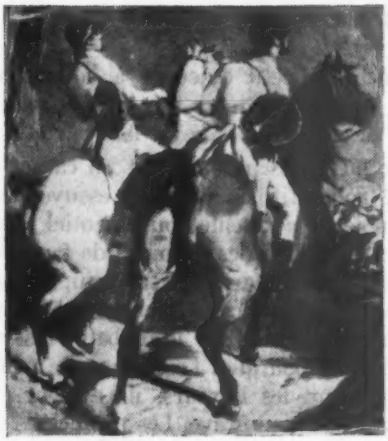
Ne renonçons donc pas à travailler dans le sens du renouvellement, du changement, et ne nous laissons pas décourager par les échecs, les reculs que toute idée ambitieuse, toute mystique, doit fatalement connaître. Méditons d'autres paroles : celles de Lamennais qu'André Maurois citait à Saint-Malo en juillet dernier :

« *Je trouve partout des résistances du passé contre l'avenir, mais je les trouve aussi partout vaincues. C'est pourquoi je ne m'étonne ni ne m'effraie. Quand je regarde l'Europe j'y vois le travail de quelque chose de grand qui va naître. Mais l'enfantement de Dieu sera long.* »

Quand l'enfantement de Dieu est long, les hommes, les pauvres hommes doivent être patients.

Si les Français, convaincus de l'idée européenne, croyant aux nations qui évoluent et qui acceptent des disciplines supranationales, demeurent patients, sans perdre raison ni courage, la France retrouvera peut-être la conduite des affaires de l'Europe, d'une Europe qu'elle doit construire et non pas seulement invoquer.

RENÉ MAYER



LE PIQUE-NIQUE

par Jacques Perret

Le dispositif de départ était en place, on n'attendait plus que la voiture. Une agitation criarde, apparemment joyeuse, avait présidé aux derniers préparatifs et seul un vieil habitué de la famille aurait pu distinguer dans les attitudes et les voix une arrière-pensée, une petite gêne qui contrariait l'expansion du bonheur. Certes, il y avait dans l'air matinal une lourdeur insolite et, une fois de plus, on commençait à prévoir que le grand pique-nique anniversaire se terminerait sous l'orage ; mais l'orage faisait quasiment partie du protocole, c'était la contribution du ciel aux traditions familiales, on n'y trouvait pas à redire et le malaise ne venait pas des conditions atmosphériques. Il n'était pas davantage imputable à la semi-défection de M. Léon Cuisset, appelé oncle Léon par toute la famille, y compris amis et serviteurs, bien qu'il n'y fût oncle que par le mariage de son frère Lucien avec une des filles Lecocq. Le côté universel et populaire de ces fonctions avunculaires était consacré dans le langage du clan par une apocope des plus honorables : l'Oncléon. Les gens qui ne savaient pas demandaient si l'oncléon était un instrument de musique ou une tumeur transmise par le paon domestique et ils ne tardaient pas à comprendre qu'il s'agissait d'un célibataire de nature joviale et généreuse, mais un peu sujette à l'impertinence et qu'il ne fallait pas en abuser. Néanmoins la famille accueillait toujours le vieux garçon avec un plaisir déclaré, à peine mélangé, sachant bien qu'il partirait toujours à l'heure opportune, avant d'agacer les autres et de s'ennuyer lui-même. Au demeurant, il avait habitué ses proches à ne jamais trop compter sur lui et ses défections ne jetaient pas le désarroi. Ainsi, quand le cher plaisantin avait annoncé, par télégramme, qu'il rejoindrait la compagnie avec un peu de retard, directement sur les lieux du pique-nique et par ses propres moyens, il n'y avait eu aucun flottement dans les apprêts de la fête. Non, le petit malaise était sans rapport avec le télégramme ; il venait d'une conversation un

peu animée qui avait sottement gâché le petit déjeuner à la brioche. L'humeur des dames restait sur le qui-vive et les maris, moins vulnérables, en gardaient tout de même le goût d'un café au lait refroidi.

Il est vrai que, dans cette famille où la discussion avait un caractère à la fois héréditaire, endémique et roboratif, on en avait essuyé bien d'autres. La discussion de tout problème accidentel ou essentiel, pratique ou métaphysique, faisait l'objet principal des réunions de famille ; hors de la famille, la discussion perdait son charme et sa vertu, et chacun réservait son talent pour la polémique au foyer, pieusement entretenue comme un feu sacré. Toutefois il était rare que les débats vinssent à maturité avant le repas de midi et c'est pourquoi l'escarmouche matinale avait un peu surpris ; comme disent les boxeurs, ils avaient été cueillis à froid. Évidemment ce n'était pas bien grave. Les promesses de cette belle grande journée n'étaient pas dénoncées pour si peu et tout le monde s'employait d'un effort tacite à sauvegarder les intérêts supérieurs du pique-nique et à ménager ses humeurs pour l'échéance traditionnelle du grand dessert polémique.

Vers dix heures et demie, quand l'arrivée de la voiture fut annoncée à grands cris par les enfants postés sur la route, la compagnie traversa la pelouse pour se rassembler devant la grille avec ses paniers, ses pliants, ses couvertures, ses macfarlanes, ses sacs à ouvrage et ses vélos. Il y avait le grand-père Lecoq dont on fêtait les soixante-quinze ans, homme doux, absent et heureux, avec sa barbe à deux pointes, son canotier à cordonnet, sa lavallière à pois et ses manchettes rondes ; à son bras, la grand'mère opulente et sereine, boitait majestueusement sous une ombrelle à franges. Autour des vieux la famille n'était pas au complet, mais il y avait un certain nombre de tantes, quelques maris, tous les Leupolard, une fraction des Martin, trois Cuisset, l'oncle abbé, un beau-frère artilleur, une belle-sœur qui étudiait le chant et l'ami Steph, petit bossu intellectuel très attaché à la famille. Côté marmaille l'assortiment était heureux, cohérent, vivace ; tous un peu excités par l'air de fête, sauf le jeune Émile Cuisset qui, évincé du pique-nique pour raison disciplinaire, gardait ses distances et cherchait une attitude convenable à son infortune.

C'était lui, Émile Cuisset, marinière de toile bise, culotte bleu ciel à double fond, genoux à croûtes, mains en poches, cou douteux, œil clair, dents vertes, cheveux en courte brosse d'origine punitive, c'était lui qui, au seuil de cette fête, par mégarde ou malice avait allumé une mèche de discorde et voici l'affaire en peu de mots. A la messe de huit heures, pendant la quête, Émile s'était penché sur le côté droit et sans se départir d'un visage angélique, avait commencé de farfouiller sous sa chaise. « Le polisson aura encore joué avec ses sous et il cherche après », songèrent les tantes. En réalité, le petit Émile frottait contre la dalle funéraire d'un saint prêtre de la paroisse, la première capsule d'un ruban

pétardier. Le ruban pétardier, pièce d'artifice enfantine, était alors vendu au mètre chez le marchand de tabac du village ; il suffisait d'en racler un bout sur une surface un peu rugueuse pour déclencher une série d'explosions anodines, mais dont le rythme syncopé évoquait le feu de mousqueterie d'une joyeuse embuscade. On veut bien croire que le scandale n'était pas prémédité de longue date. Selon toute vraisemblance, Émile réservait l'attraction pour le pique-nique ; il avait frotté en douceur, par anticipation, pour s'exercer la main, tromper son impatience, que sais-je, mais le Diable aidant, la pétarade s'était irrésistiblement déchaînée dans la petite église et il faut avouer que l'incident fut pris à cœur par la nef du XIIIe où s'éveillèrent en fracas les plus tragiques échos de la période révolutionnaire et des guerres de religion. Le gloussement éperdu des gamins Leupolard, Martin et Cuisset, auquel s'ajouta le fou-rire des enfants de chœur, l'attitude équivoque du beau-frère artilleur et la quinte sournoise de la nièce cantatrice, n'arrangea en rien la situation morale du jeune Émile, déjà très compromise par de récentes incartades, hélas ! mollement châtiées par une mère trop faible. L'affaire de la boule revint aux mémoires, aggravée de son impunité : quinze jours plus tôt, visant, paraît-il, un merle dans la pelouse des Pondieu, le garnement avait cassé leur boule de jardin ; l'explosion de cet énorme joyau avait été un spectacle extraordinaire, probablement inoubliable, mais les voisins ne s'en jugèrent nullement payés et vinrent s'asseoir longuement sur le canapé du salon pour discuter le prix de la boule. Discussion très intéressante et fort appréciée par tous ces connaisseurs, mais, bien sûr, madame Cuisset n'avait pu moins faire que signifier au gamin son exclusion du pique-nique, punition qui, entre-temps, avait sombré dans l'oubli.

Aujourd'hui c'en était trop. La pétarade sacrilège insultait à la clémence d'une mère. Madame Cuisset était une femme insouciante et débonnaire qui prenait l'éducation de ses enfants comme un art d'agrément, au même titre que le piano, la pyrogravure, le cahier de poésies et le macramé, tandis que M. Cuisset, impétueux voyageur en confiserie, ne faisait au foyer que de brèves escales pour y distribuer sans aucun discernement la taloche gratuite et le sucre d'orge qui ne lui coûtait rien. On pouvait à loisir apprécier les résultats de cette méthode pendant le rassemblement familial des grandes vacances, au cours duquel se déroulait tacitement un véritable championnat des principes éducatifs. Si les Cuisset penchaient pour l'incohérence et la bonne franquette nuancées d'indulgence romantique et philosophale, les Leupolard, soutenus par l'oncle abbé, en tenaient pour la main dure, à la romaine, et les Martin pour les poncifs de la formation virile, utilitaire et accélérée, à l'anglo-saxonne. Il s'ensuivait une confrontation des produits qui pouvait donner lieu à des manœuvres sournoises, mais se terminait le plus souvent par une loyale controverse et un bruyant déballage d'idées générales. Les

enfants se prêtaient à ces rivalités avec un zèle condescendant qui n'engageait à rien car il ne subsistait, dans leur commerce privé, nulle trace d'aucune sorte d'éducation. S'il y avait entre eux une émulation quelconque, c'était plutôt dans le genre malappris.

Le coup du ruban pétardier déchaînant le fou-rire de tous les enfants unis dans le mépris public des bonnes manières semblait démontrer que les meilleures disciplines sont à la merci du moindre feu d'artifice et cela ne mit pas les parents en humeur de conciliation. Dès la sortie de l'office il apparut que, ce jour-là, le sort d'Émile échapperait à l'ordinaire juridiction maternelle et madame Cuisset, redoutant l'humiliation d'un arrêt collectif, prit les devants : cette fois Émile n'y couperait pas de l'exclusion du pique-nique, il l'avait bien cherché, c'était réglé comme du papier à musique, un point c'est tout ; la sentence avait un accent de fermeté assez méritoire mais nul ne s'y fia et l'action des collatéraux n'était pas éteinte pour si peu. Émile s'en doutait. Mieux que sa mère il comprenait que le ruban pétardier couvait un choc en retour assez violent. Sur le chemin de la maison il n'y eut pas de discussion générale proprement dite, la formation en cortège ne s'y prêtant pas, mais on la sentait mûrir et s'échauffer sous le couvert d'escarmouches insignifiantes relatives à la mayonnaise qu'on allait rater avec ce temps-là, au prêche du curé, à l'affaire d'Agadir, à l'incorrigible Oncléon et aux derniers préparatifs de cette journée de liesses. Et tout le monde avait l'œil sur le grand-père Lecoq là-bas, qui ouvrait la marche, tenant dans sa vieille main à manchette ronde la petite main d'Émile qui, peut-être, avait gâché son pique-nique.

Tout le monde sentit la fausse manœuvre, mais pas moyen d'y échapper : c'est au petit déjeuner que fut attaqué de front le problème posé par la pétarade incongrue. Les tenants de l'indulgence foncèrent dans la bataille, vaincus d'avance et aussitôt déconsidérés par l'intervention du beau-frère artilleur qui insista lourdement pour que la chose fût prise à la rigolade, affirmant que, sur le moment, tout le monde avait pouffé intérieurement.

Il fut sommé d'en finir avec ses arguments de corps de garde. C'est alors que l'ami Steph, le petit bossu intellectuel, proposa d'une voix chétive un sophisme élémentaire sur l'innocence ontologique des rubans pétardiers, mais il fut prié un peu sèchement de s'en tenir à l'aspect social et domestique de la pétarade, ce qui déchaîna toute une flopée de vérités empiriques dont la synthèse rondement troussée par l'oncle abbé projeta la question sur le plan universel où tout le monde s'installa, lance au poing. Ainsi le débat sur l'éducation prit une telle ampleur et une telle altitude que le jeune Émile put se croire hors de cause et en mesure de participer au petit combat subsidiaire à la boulette de pain engagé au bout de la table entre les petits Martin et le puîné des Leupolard. Selon le processus ordinaire la discussion soulevait des

relents d'affaire Dreyfus et les voix, feutrées de brioche, se mirent à proférer sur l'avenir de la France des formules pathétiques et contradictoires. Ainsi la grande querelle qu'on pouvait, d'expérience, prévoir pour la fin du pique-nique, avait-elle éclaté prématurément et, ce voyant, le grand-père fit observer qu'une telle avance sur le programme risquait d'altérer l'harmonie d'une si belle journée.

Depuis quelques années le grand-père Lecoq se tenait à l'écart de ces joutes. Il ne les arbitrait même plus, les suivait sans passion d'une oreille saturée, d'un œil à peine attendri, se bornant à constater le bon fonctionnement des activités intellectuelles de la famille. Il venait d'exprimer là un avis très juste et tout le monde s'accorda pour faire la trêve, mais c'était une trêve sous les armes et madame Cuisset, croyant agir habilement, confirma la punition du gamin dans l'espoir de provoquer la clémence unanime.

— Tu en profiteras, dit-elle à voix dolente, pour tenir compagnie à la tante Mathilde.

— Chic ! dit Émile.

C'était gentil pour la vieille tante, mais injurieux pour la famille, ses institutions et ses mythes. A l'apostrophe inadmissible tout le monde fit silence, afin de mettre en valeur la claque attendue, mais il n'y eut pas de claque.

— Stupide enfant, gémit madame Cuisset.

La grâce évidemment n'était plus possible et, sans faire aucune observation, chacun vida son bol refroidi.

⁂

Donc les enfants annonçaient à grands cris l'arrivée de la voiture en disant : voilà le break ! Au point de vue strictement carrossier il ne s'agissait que d'une voiture appelée « omnibus de famille », mais au point de vue Lecoq c'était un break et rien qu'à prononcer le mot break la fête s'annonçait. Le pique-nique d'anniversaire n'était pas concevable en effet sans le concours nominatif du break, seul véhicule de plaisance admis par la grand-mère. Sur son visage ordinairement placide et même inexpressif, l'approche d'un break à son service faisait éclore un sourire de ravissement. Ce matin-là pourtant madame Lecoq, braquant son face-à-main, fit paraître une grande surprise mêlée d'inquiétude : les chevaux étaient conduits par un nouveau cocher.

— Ce n'est pas Laurent ! s'écria-t-elle comme si tout le programme était remis en question.

Le cocher, grand flandrin au nez violet, sauta de son siège pour s'excuser, chapeau bas, de n'être pas Laurent. Laurent avait eu un empêchement.

— Êtes-vous un bon cocher, au moins ? demanda madame Lecoq.

— A mon avis, oui, répondit l'homme qui se tourna vers le grand-père pour le prendre à témoin : je puis mener à flanc de montagne, guides hautes, un attelage d'artillerie à quatre paires d'étalons au triple galop sur un chemin muletier sans parapet. Si besoin est sous le feu de l'ennemi.

— Il ne s'agit que d'un pique-nique, mon ami.

— Le pique-nique, c'est un peu spécial, mais vous pouvez y aller : confiance, exactitude, tempérance et discrétion.

— Vous saurez nous conduire jusqu'à la clairière du Gault-Pauvert ?

Las de s'expliquer sans doute, le cocher fit un geste large, excessif même, pour traduire sa connaissance des routes de l'univers et son aptitude à mener les breaks dans toutes les clairières des mondes habités ou non. Néanmoins, contrariée à l'idée d'être conduite par un inconnu, madame Lecoq fut hissée dans le break et on appela Émile pour qu'il aille embrasser sa grand'mère.

Madame Cuisset trouva Émile en train de soulever la petite Zizi Martin pour lui faire caresser le museau d'un cheval ; c'était presque une sottise mais au point où il en était, inutile de rattacher le grelot.

— Vraiment, dit-elle en lui prenant la tête à deux mains, vraiment, cela ne te fait pas trop de peine de rester ?

— Non, m'man.

— Sûr ?

— Sûr.

— Alors, embrasse-moi.

Vint le grand-père, deux doigts dans le gousset : il mit une petite pièce dans la main d'Émile, sans dire si c'était pour acheter une boîte d'amorces, de plumes ou de roudoudou, sans prononcer une parole qui pût en quoi que ce soit, altérer l'aubaine.

Vint l'artilleur cynique faisant un gros clin d'œil :

— Alors ! sacré farceur, tu es content de couper au pique-nique, hein ?

— Faut tout de même pas exagérer.

Ce fut ensuite l'ami Steph qui s'approcha, hochant de biais sa grosse tête empêchée par la bosse :

— Tous les boutefeux que j'ai connus, dit-il, étaient anxieux de silence et de solitude. D'ailleurs...

— Ça va, ça va, en voiture ! cria l'oncle Eugène qui s'énervait à pomper son vélo, et il ajouta d'une voix un peu serrée par le bouton de valve qu'il tenait entre les lèvres :

— Tant qu'à faire, payez-lui donc tout de suite à ce chérubin une douzaine de pétards pour aller aux vêpres.

Enfin, le petit Victor Leupolard, du haut de la voiture :

— A quoi tu vas t'amuser, dis ?

Émile sortit subrepticement de sa poche l'élastique de son lance-

pierre et toute la marmaille de l'impériale parut soulagée d'un dernier souci. Probable que le lance-pierre fut entrevu par un certain nombre de grandes personnes, mais nulle n'en souffla mot, de telle sorte que le fouet du cocher, tout compte fait, put claquer joyeusement et que la compagnie eut la chance de s'ébranler avec un programme de réjouissances à peu près intact.

***

Émile, ce polisson, avait tout de même assez de cœur pour éprouver du réconfort à ces témoignages de condoléance et d'encouragement. Non seulement il ne vit pas démarrer l'omnibus comme le convoi d'un plaisir défunt, mais il resta quelques instants sur la route pour répondre sans aigreur aux mains qui s'agitaient à la portière et parmi lesquelles il reconnut celle du grand-père dont la manchette ronde brillait au soleil. Les oncles en vélo, eux, ne firent pas de signe, occupés qu'ils étaient de leurs pédales dans la poussière de l'attelage. Quand le cortège eut disparu au tournant, Émile sortit de sa poche un caillou tiède et depuis longtemps choisi, banda son élastique à bloc, tira au zénith, vit le projectile s'amenuiser dans l'azur brûlant et fixa le point de fuite jusqu'au vertige. La pierre ne revint pas. Ce joli coup était rare ; pour le réussir il fallait une heureuse conjoncture du vent, du ciel, de la main, du caillou, de l'angle de tir et de la disposition intime du tireur. Le fait d'être seul argumentait les chances. Quelquefois, il est vrai, la présence de sa cousine Paulette pouvait aider au succès d'une expérience qu'elle suivait toujours avec passion, mais sans doute n'avait-elle pas vraiment le sens de l'absolu car il lui restait jusqu'au soir l'appréhension d'un caillou suspendu sur sa tête.

— Tu es là, Émile ?

C'était la grand'tante Mathilde, impotente, qui l'appelait de sa fenêtre. Elle n'avait pas un sentiment excessif de sa responsabilité mais l'amour y suppléait et la punition d'Émile était une aubaine :

— Ne t'éloigne pas.

— Non.

L'engagement laissait une certaine souplesse de manœuvre, mais, se voyant seul, Émile n'éprouva pas l'envie de s'éloigner. Il grimpa au sapin d'où il s'exerça à quelques tirs plongeants sur un arrosoir qui rendait un son agréable, puis il descendit au cellier dans l'intention de se fabriquer un char romain pour lequel il massacra d'abord une caisse en bon état. Il allait s'attaquer aux roues d'une voiture d'enfant qu'il estimait, à tort, au rebut, quand la tante l'appela pour lui demander s'il n'avait pas déjà faim ; il répondit non, passa dans la cuisine où il s'envoya deux bols de lait caillé, un joli restant de pruneaux et une poignée de chocolat en poudre, sortit avec une forte tartine de beurre à la main et une demi-livre de sucre en morceaux dans sa poche, erra pensivement

dans le potager où il s'empiffra de fraises, alla refaire en tapinois sa provision de cailloux dans le gravier des Pondieu accessible par un trou du grillage, contempla sans remords le trépied de la boule où s'embêtait maintenant un géranium en pot, lorgna le géranium, y renonça, quitta la zone frontalière, tira dans la fenêtre en losange des vécés du jardin, rata une demi-douzaine de moineaux dans les tilleuls, toucha deux tuiles et un isolateur électrique puis, à la tante Mathilde qui, de sa fenêtre, faisait hou ! hou ! il répondit suavement hou ! hou ! et passa au salon avec, de toute évidence, une idée en tête. Il en sortit bientôt à reculons, tirant le grand tapis qu'il traîna sur la pelouse pour le dresser en tente iroquoise sur un bâti composé d'une queue de billard, d'un râteau, d'une tête de loup et d'une tringle à rideau, fit encore plusieurs voyages de la pelouse au salon dont il ramena deux coussins de soie, un vase à long col garni de dahlias, un petit écran oriental, un samovar et divers objets peu habitués au contact de l'herbe. Un de ses jeux favoris et souvent contrarié était d'installer dehors les choses faites pour rester dedans. Sur le seuil de la tente, parmi les pissenlits et les sauterelles, Émile fit de son butin un arrangement soigneux mais peu intelligible puis, s'étant couché à plat ventre en face d'une taupinière il écrasa dessus un gros livre ouvert au hasard sur une double page de texte serré. Il ne semblait pas avoir réellement les idées à la lecture. A portée de sa main, sur un plateau de cuivre barbaresque il avait rangé une sélection de cailloux plats à trajectoire sinueuse dont il usa bientôt pour tirer, assez mollement, sur les papillons. Finalement il s'endormit, le corps à l'ombre, la tête au soleil, le lance-pierre abandonné dans sa main ouverte et cent mille papillons sous les paupières.

***

— Si je n'étais pas venu, tu te réveillais avec une cervelle comme un raisin sec, dit l'homme en reposant le vase de fleurs à demi vidé. Le gamin fit un saut de carpe et se retrouva sur les genoux, haletant de surprise et les cheveux pissant l'eau.

— Bonjour l'Oncléon, dit-il en souriant.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

— Rien.

— A la bonne heure ! Tiens ! sèche-toi la figure, sacré pendard de galvaudeux à mistoufles ! Et l'Oncléon déplia dans le soleil un mouchoir merveilleusement propre.

Homme portant beau, assez grand, bien en chair, habillé à la Jockey Club, la canne sous le bras, la moustache noire un peu retroussée par le cigare en coin, le visage plein, la couleur haute, la voix forte et le rire au fond de la gorge, tel était M. Léon Cuisset survenu dans la pelouse comme un personnage important, très à l'aise dans son rôle.

— Parfait ! parfait ! dit-il en faisant voltiger un coin du tapis au bout de sa canne, on joue les romanichels dans le mobilier de famille ?

— Je suis puni.

— Bigre de bigre, qu'est-ce que tu vas chercher comme matériel pour une punition !

— Non, ça, c'est pas pareil. La punition c'est de ne pas aller au pique-nique.

— Ils sont partis sans toi ?

— Oui. A cause d'une sottise que j'ai faite.

— Ha ! ha ! dit l'oncle Léon en parcourant des yeux le bric-à-brac étalé sur le gazon du grand-père, ils t'auraient laissé seul pour que tu ne fasses plus de sottise ?

Émile préféra soulever les épaules en signe d'ignorance.

— Tout cela est très joli, mon petit gars, seulement moi, tu comprends, je vais au pique-nique, et si j'y vais c'est pour y trouver mon effectif au complet. Moi, la famille, je la prends ou je la laisse, tout ou rien, et aujourd'hui je ne me suis pas dérangé pour un pique-nique restreint, approximatif et miteux. Allez, allez ! je veux pas de tire-au-culs, les punis ne sont pas exempts de service, personne derrière, je ramasse les traînards. Debout conscrit ! en tenue !

— Je suis puni.

— C'est ton affaire et je ne veux pas le savoir. Ouste ! En avant la bleusaille. C'est loin ce pique-nique ?

— A la clairière du Gault-Pauvert, comme d'habitude.

— A pied, ça fait une trotte, hein ?

— Ça dépend.

— Alors en route. J'ai faim.

A la tante Mathilde qui s'agitait à la fenêtre, l'Oncléon fit un noble salut avec inclination du torse et cria dans ses mains en cornet :

— Je vous embrasse, tante Mathilde, et j'emmène le gamin, nous sommes pressés.

Puis à Émile :

— Pas moyen de l'emmener la pauvre tante ? Le fauteuil à roulettes, non ?

— Il est détraqué.

— N'en parlons plus. Allez, tu es prêt ? Ton chapeau.

Au seuil d'une entreprise alléchante, mais téméraire, Émile hésitait encore, n'étant pas très sûr que la caution de l'Oncléon fût de taille à faire avaler un coup pareil. Pris d'un dernier scrupule, il déclara d'une voix un peu gênée :

— Tu sais, je ne m'ennuyais pas.

— Tant mieux, mais c'est pas la question. En route, mauvaise troupe !

— Il faudrait ranger ça quand même, dit Émile en montrant le déballage.

De nouveau M. Léon Cuisset fit un rapide inventaire du tableau, coup d'œil d'expert évaluant un sinistre :

— T'occupe pas, dit-il en prenant son neveu par la main, je me charge de tout.

***

Sur la route brûlante et poudreuse, ils n'avaient pas marché cent mètres que l'oncle s'arrêta :

— Je ferais le tour du monde à pied, dit-il, mais pas sur les routes. On va faire signe à la carriole qui vient.

La carriole était conduite par un paysan cordial qui fit asseoir le monsieur près de lui et le garçon derrière.

— Et vous allez loin comme ça ? dit l'homme.

— Jusqu'à l'orée du bois si ça ne vous fait rien.

— Une promenade en forêt ?

— Pas exactement. Nous recherchons la famille de cet enfant que j'ai recueilli abandonné dans les débris d'un campement oriental. C'est une longue et triste histoire que je suis las de raconter.

— Ça se conçoit, dit l'homme, et alors, vous espérez retrouver la famille dans nos parages ?

— Oui, j'ai tout lieu de croire qu'à cette heure nos gens bivouaquent dans la forêt. Je compte les surprendre avant la tarte et, si Dieu veut, pour les œufs durs.

L'homme glissa un œil vers son voisin, hocha la tête, laissa tomber le dialogue et caressa distraitement de son fouet la croupe du cheval. De son côté, l'oncle sifflota un petit air puis, brusquement, se mit à parler moisson, blé, rendement à l'hectare, cuscute, grêle, engrais chimiques et mulots, avec le désir d'être agréable, jusqu'au moment où l'homme déclara qu'il n'était pas cultivateur, mais propriétaire d'une modeste briqueterie.

— Qu'à cela ne tienne, répondit l'oncle, terre à blé, terre à brique, à chaque terre sa farine, pas vrai ? Et il se lança dans un brillant parallèle de la brique et du pain, fit durcir l'argile et croustiller la miche dans le four banal de la civilisation, exalta le côté réfractaire de certaines briques dont il déplora que d'illustres cités comme Babylone n'eussent pas été bâties, évoqua les fabuleux palais roses que le vent balaye et rebalaye dans la poussière ocracée de la Mésopotamie, et, comme la carriole arrivait à l'orée du bois, l'oncle sortit une pièce de dix sous :

— Mille mercis, nous voilà rendus et il faut nous séparer, dit-il en sautant sur la route avec son neveu.

— Je n'ai pas bien compris l'histoire que tu as racontée au monsieur, dit Émile en lui prenant la main pour escalader le talus.

— Ce n'est pas une histoire. En plus des cinquante centimes, j'ai voulu laisser à cet homme serviable un petit choix de paroles qui l'aideront

à tuer le temps dans sa carriole. Où nous passerons, je tiens à confirmer le caractère mémorable de cette journée.

Ils marchaient dans une allée forestière, d'architecture classique, monumentale.

— On va jusqu'au carrefour des Trois-Anglais et on tourne à droite, c'est bien ça ?

— Pour le break, oui, dit Émile, mais nous, on peut prendre un raccourci par la butte aux Louvarts.

— C'est que, vois-tu, je ne suis pas chaussé pour les raccourcis. Le tour du monde, je le ferais à pied, mais pas par les raccourcis, ou alors chaussé pour. Tu entends mes souliers ? J'aime trop les forêts profondes pour m'y aventurer avec des souliers qui craquent. Là où nous sommes, ce n'est pas pareil, cela fait entrée de château, les vernis du vieux baron grincent dans l'allée centenaire, nous sommes les invités en retard, et là-bas, tout au bout, il y a un perron de marbre et un vestibule sonore où mes souliers feront merveille.

***

Arrivés au carrefour des Trois-Anglais, ils s'arrêtèrent sous le poteau indicateur. L'oncle épongea le cuir de son chapeau, puis choisit un nouveau cigare dans son bel étui à cinq compartiments, deux mains nickelées qu'il referma comme un applaudissement sec en faisant péter le déclic. Le cigare allumé, il fit sauter trois boutons de son gilet et offrit à son neveu une pastille au menthol dans une bonbonnière à ressort qui, elle aussi fit péter son déclic. Un troisième et dernier déclic, beaucoup plus délicat, fut obtenu par la montre à savonnette.

— Midi et demi ! Tu es sûr que le chemin de la Pierre-Brûlée n'est pas plus court ?

— Non. Il faut aller par là, vers la Croix-du-Roi, et tourner aux Petites-Birettes.

S'étant mis d'accord sur la direction, les deux compagnons poursuivirent leur chemin.

— A moins, dit Émile, à moins qu'ils soient allés au rond-point du Faux-Moine, mais ça m'étonnerait.

— Moi aussi. Il n'y a pas de raison qu'ils aient renoncé à la clairière du Gault-Pauvert. Ton grand-père dans son fauteuil de mousse et ta grand'mère sur son pliant, appuyés tous deux au chêne de Frédégonde.

— Frédégonde venait pique-niquer à cet endroit-là ?

— Nous savons que la reine y fut légèrement blessée à la chasse par un sanglier ; après quoi, il est possible en effet qu'elle y ait cassé la croûte sur place avec sa suite ; mais elle n'y est certainement pas revenue avec une ponctualité comparable à celle de la grand'mère Lecoq. N'importe comment, mon petit Mimile, la clairière n'a pas fini de faire parler d'elle, tu vas voir, j'ai l'intention de leur cuisiner un petit entre-

mets surprise et tu vas leur tomber dessus d'une manière un petit peu historique. Une entrée du répertoire, messeigneurs. Ha ! Ulysse, Banco, Latude, Clodomir, le petit Poucet, Émile, celui qu'on n'attend pas. Boum ! c'est moi, n'avalez pas de travers, qu'avez-vous fait de mon œuf dur ? Ha ! ils croyaient se farcir la tarte à l'ombre des forêts pendant que le Mimile se rongeait les sangs dans le cachot des fils maudits !

A chaque exclamation, l'oncle Léon sabrait la fougère à coups de canne et renflait la voix. Il semblait s'émouvoir au cruel destin d'un enfant de Mérovée tondu et mutilé par des oncles sanguinaires impatients de régner.

— Tout de même, fit Émile un peu inquiet de ces dispositions, tout de même, il ne faut pas exagérer. Oublie pas que j'avais fait une sottise.

— C'est pas la question. Il y a un temps pour les sottises et un temps pour les pique-niques, ou alors c'est la fin des familles. J'y suis bien invité, moi, au pique-nique et, sans me vanter, en cherchant pas loin, je trouverais assez de bêtises pour m'exclure à vie de tous les pique-niques de famille.

— Les sottises des grandes personnes, c'est plus la même chose, dit Émile, et la mienne, elle était pas ordinaire.

— Écoutez-moi ce petit vantard ! Bien sûr, avec des punitions pareilles, ils ont la tête gonflée ces troufignons-là. Tiens ! voilà le soleil qui se cache et le coucou qui chante. Tu entends ?

— Quand on a quatre sous en pièces de deux ronds, ça porte bonheur, dit Émile en fouillant dans sa poche.

— Tu parles comme un épicier, Mimile, jette-moi tes sous en l'air et dis tout de suite : chant de coucou jette tes sous, foin des grigous vivent les fous.

Ainsi fit Mimile et l'oncle ajouta :

— Cela me fait penser à saint Ulf qui, ayant trop fait le fou au chant du coucou se fit ermite quelque part dans les environs, tu connais ?

— Celui de la mare Saint-Ulf ? Où il y a dans le fond une vieille vipère à trois têtes ?

— Tu m'étonnes. Ce n'est pas le genre de saint Ulf, homme doux et sobre qui se nourrissait du lait d'une licorne.

— Elles ont existé pour de vrai les licornes ?

— A preuve saint Ulf. Et si elles n'avaient pas existé, comment eussent-elles laissé un nom, veux-tu me dire ? Et après tout je ne vois pas ce qu'elles ont d'extraordinaire. Il y a mille bêtes plus saugrenues dans la création et il faut avoir l'esprit vraiment mal tourné pour douter de la licorne qui n'est jamais, après tout, qu'un petit cheval avec une corne. Si le Bon Dieu a fait le rhinocéros et le pandahu oreillard, la licorne ne lui aura pas fatigué l'imagination.

— Elle est pointue leur corne ?

— Pointue, oui, et torsadée, mais creuse et fragile comme du verre. Souvent elle se cassait en fourrageant sous la mousse pour y chercher des champignons dont les licorneaux sont gourmands. Quand tu vas cueillir des trompettes-de-la-mort, en septembre, avant la rentrée, tu peux encore trouver de ces petites pointes joliment irisées ; on en faisait jadis des éteignoirs à feux follets ou des sifflets à rappeler le temps perdu.

— Je connais un bon coin pour les trompettes de la mort, dans le ravin du Gros-Conil. On peut y passer, dis ? On cherchera des pointes.

— Pas le temps. Il faut arriver avant la fin. L'idéal, vois-tu, serait de faire ton apparition dans la clairière au moment du cidre bouché. Pif ! paf ! dans un jet d'écume. Crac ! c'est notre Émile.

— Oublie pas que je suis puni, fit Émile, de nouveau inquiet.

— Bigre non. Et ne compte pas sur moi pour lever la punition. Mais il y a l'honneur du pique-nique, et nous le sauverons, mon petit gars, fais-moi confiance, je te vais leur fignoler un petit numéro qui mettra tout le monde à l'aise.

— Comment ça ? fit Émile assez méfiant.

— Je ne sais pas encore. Tu causes tout le temps, je n'ai pas le temps de réfléchir.

Ils se turent un instant, puis le gamin reprit :

— Tu ne sais même pas pourquoi je suis puni.

— Si. Une sottise.

— Ça ne t'intéresse pas de savoir laquelle ?

— Vas-y chenapan ! régale-toi du récit de tes crimes !

— J'ai fait partir un ruban pétardier pendant la messe.

— Ah ! Et tu le réservais pour le pique-nique ?

— Oui. Il est parti tout seul, j'ai pas pu le retenir.

— Cela va de soi. C'est comme les fous rires aux enterrements. Je ne te félicite pas, remarque bien, mais dans un sens, quand on a un feu d'artifice sous la main, autant le faire partir tout de suite, avant la fête, on ne sait jamais ce qu'il peut arriver. Beaucoup de grandes personnes viennent à mourir les poches pleines de feux d'artifices éventés.

— Tu dis ça pour me consoler.

Ils marchèrent en silence quelques minutes. Le soleil restait caché derrière une masse de nuages gras, congestionnés où mijotait l'orage et les cimes d'un vert excessif restaient figées sous le ciel d'encre. Du sous-bois fiévreux, des nappes d'odeurs se succédaient sur le chemin, la fougère, la résine, le champignon, la suave senteur du pinupier batave, la menthe poivrée des talus et le mystérieux framboisé des coques d'ombullarias éclatées de chaleur. Le coucou ne chantait plus, il n'y avait d'autres bruits que le crissement inégal des bottines qui dénonçait un boitillement. L'oncle, un peu nerveux, envoyait balader dans les airs les bouts de bois fourchus à portée de sa canne. Son gilet ne tenait plus qu'à un bouton, son faux-col commençait à mollir, le cigare mâché se

consumait de travers et, sous le chapeau à la reculette, son front rouge et perlé trahissait une sourde irritation. L'Oncléon se demandait s'il avait la bonne manière de parler aux enfants, s'il n'avait pas trop de complaisance pour ces pyrotechnies incongrues, si Émile enfin ne le prenait pas pour un vil flagorneur.

— Il m'en reste un bout, dit le gamin.

— De quoi ?

Émile sortit de sa poche le restant du fameux ruban.

— Donne. Je me charge de la suite.

***

Ce n'était pas la bonne route et ils s'en aperçurent en arrivant à la vieille chapelle Saint-Aegype, mais l'erreur n'était pas grave et, pour rattraper le chemin des Cent-Tarins, ils prirent un layon assez mal frayé parmi les bouleaux et les taillis de châtaignier. L'oncle, qui avait trouvé son deuxième souffle, ouvrait la marche à vive allure, en écartant les branches avec sa canne. Dans le galon de son chapeau il avait glissé une vieille plume faisane et, de temps en temps, il sifflotait ou même poussait un joyeux pom pom pom pom sur l'air de *Paris-Belfort* avec imitation de cymbales, ta-tsin ! ta-tsin ! et terminait sur un dzim boum ! pour lancer un réflexion de ce genre :

— A l'heure qu'il est, ils auront déjà mangé les œufs durs ; tant pis, n'en parlons plus. Mais le veau froid, pardon, envoyez le couteau, par ici la belle tranche, et en musique ! avec la gelée.

— Ils ont emporté aussi des cornichons, mais je ne les aime pas.

— Alors, tu t'en fourreras jusque-là. Il faut frapper les imaginations.

Arrivés dans un bas-fond, le sentier devint spongieux et soudain l'Oncléon, tête penchée, s'arrêta pile, écartant les bras pour barrer le chemin.

— Des empreintes, murmura-t-il. Regarde.

— Un cerf ? demanda Émile d'une voix blanche et passionnée. Il y en a dans la forêt. J'en ai déjà vu.

— Non, c'est un sanglier. Un gros lourd, ses pattes enfonçaient.

— Gros comment ?

— Comme moi à quatre pattes, mais plus lourd. Hé ! hé ! Bizarre tout de même ces traces, vois donc.

L'oncle, accroupi, parlait à l'étouffé comme si l'animal était proche.

— Je me demande s'il ne s'agit pas d'un sanglier bourru, souffla-t-il.

— C'est méchant ?

— Ça dépend. Pline dit que les vieux bourrus allaient manger dans leur berceau les bébés étrusques, mais vas-y voir si c'est par méchanceté.

— C'est noir le sanglier bourru ?

— De la famille des bêtes noires, oui, mais la hure est évasée en trombion, le pelage poivre et sel, un peu saumoné sur le ventre, mais encore une fois, il est devenu très rare. Les mâles, aux approches de la saint Jean s'en allaient conquérir de jeunes laies bourrues, à toute allure, ventre à terre jusque dans les Karpathes pour revenir en famille se faire du lard dans les grasses forêts gauloises ; mais ces migrations sont devenues de plus en plus difficiles dans l'état présent de l'Europe. On en tue encore deux ou trois par an dans la Lozère. Ah ! Voilà de nouveau les empreintes.

— Paré ! fit l'oncle en tirant sur la poignée de sa canne pour en dégager quelques centimètres d'une fine lame. Et voilà ! reprit-il en rengainant d'un coup sec, ce qui révéla le quatrième et dernier déclic dans l'équipement de cet homme énergique.

— Sans compter, ajouta-t-il, qu'un coup de lance-pierres bien ajusté dans l'œil..., je compte sur toi.

— Je vais choisir un silex, dit Émile en fouillant dans sa poche. Et s'il arrivait avant nous au pique-nique ?

— Justement, pressons-nous.

Le sentier traversait un bouchon de broussailles dans lequel, plié en deux, la main sur le chapeau, l'oncle s'insinuait avec une agilité surprenante.

— Je retrouve mes jambes de Madagascar, disait-il, patrouille en brousse, rien dans le buffet, la tête en bouilloire et les nougats en compote. A propos, c'est toujours le même break noir avec les roues jaunes ?

— Oui, mais c'est pas Laurent.

— Quel Laurent ?

— Laurent, tu sais bien, le cocher qu'on a toujours. C'est un autre aujourd'hui, qu'on ne connaît pas.

— Un cocher inconnu ? Quelle légèreté ! Mais les chevaux, ce sont des chevaux connus, j'espère ?

— Attends, murmura Émile, l'oreille tendue et bouche ouverte. Écoute voir...

— Bigre oui ! on dirait un air de trompe.

— Ce doit être la chasse des Landerlin.

— Les Landerlin chassent à courre, maintenant ? Depuis quand ?

— Depuis qu'ils ont touché.

— Touché quoi ?

— Je ne sais pas. C'est l'oncle Eugène qui a dit ça l'autre jour avant de se disputer avec le cousin Michel. Tu sais, leur histoire de Panama...

— Compris. Parfait. Honneur aux Landerlin. Vivent les chéquards de la Saint-Hubert, mon petit Mimile, taïaut-ho ! taïaut-ho ! C'est la curée à francs boyaux pour les clébards de la République. Au son du cor, mon petit Mimile et les Landerlin avec nous !

— C'est beau le cor de chasse.

— Tu peux même dire que nous sommes bigrement gâtés. Allez, ouste ! en avant, l'allée doit passer là-bas, on la devine d'ici.

⁂

L'allée où ils arrivèrent n'était pas l'allée des Cent-Tarins mais, selon Émile, un chemin qui devait aboutir à la chaussée Carolus et, une fois là, on serait à deux pas de la clairière. La température se faisait de plus en plus lourde, mais leur course était légère et l'oncle, à peine essoufflé, le chapeau sur l'oreille, ne cessait de raconter mille choses d'une belle voix péremptoire avec des modulations vibrées à l'unisson du cor de chasse qu'ils entendaient tantôt assourdi et soudain rapproché avec un mélange d'échos farceurs qui en faisait une trompe ubiquiste. Et l'Oncléon, stimulé par ces magies, parlait, parlait, soulageant une mémoire prodigieuse comme s'il eût passé plusieurs existences au service de chasseurs préhistoriques ou féodaux, dans le secret des braconniers en bêtes rares et apprivoiseurs d'animaux mystiques. Puis, brusquement :

— Mon petit gars, s'écriait-il, pour le veau froid, j'ai l'impression que c'est cuit. Mais que l'auroch de sainte Bérohilde me taillade les fesses si nous n'arrivons pas comme deux anges de paix entre Panama et Dreyfus, je veux dire entre le gruyère et la tarte.

A ce moment gronda au loin le premier coup de tonnerre. Sans s'arrêter, M. Léon Cuisset leva la tête vers les cimes où passait une forte risée.

— Ne nous laissons pas, dit-il, prendre de vitesse. Cravachons, petit. Il faut arriver avant l'orage et ne pas leur crever dessus avec la colère du ciel, ils prendraient tout de suite la conjoncture au tragique, nous pataugerions dans le malentendu et si ça se trouve nous serons juste bons à donner un coup de main pour ramasser les pliants et porter les paniers dans la voiture ; total, c'est raté ! Ah ! voici l'homme que j'attendais.

Un cavalier rouge s'avançait au petit trot vers les deux voyageurs. Il tira poliment sa bombe de chasse et dit :

— Vous n'auriez pas, messieurs, croisé sur votre chemin un sanglier ?

— Et vous, mon ami, dit l'oncle en soulevant son chapeau, vous n'auriez pas rencontré sur votre route un pique-nique ?

— Ah que si, monsieur ! c'est toute une histoire justement ; notre bête est passée en plein dedans.

— Ça y est, Mimile ! veux-tu parier que l'animal nous a tout gâché ?

— Vous alliez au pique-nique ?

— Pour le dessert seulement.

— S'il en reste, monsieur, car la bête a débouché, m'a-t-on dit, dans le rond des convives entre un artilleur et un ecclésiastique, ravagé la

nappe à coups de boutoir, trébuché dans les plis, roulé, viré, pour s'échapper enfin avec un fort bout de fromage dans la gueule et foncer en direction des Petites Mares par les couverts du taillis Clinchard. Mais cela n'est rien, monsieur.

— Tout de même, c'est intéressant.

— J'arrive donc avec les chiens quelques minutes à peine après le passage de la bête. Je n'insiste pas sur l'état des lieux, l'émoi des dames et l'excitation des enfants, mais voilà qu'un des convives me saute à la bride pour me parler ni plus ni moins que de l'inadmissible négligence des apprentis piqueurs. Alors, moi, aussi sec, je lui dis que j'ai quinze ans de bois et que j'en suis à ma quarante-deuxième bête noire. Si le travail était bien fait, qu'il me répond, vos sangliers ne détruiraient pas les pique-niques des honnêtes gens. Je lui dis qu'un pique-nique raisonnable ne va pas s'installer sur une voie fréquentée depuis Frédégonde. Alors il s'est mis en boule : « Soyez poli, votre costume de cirque ne m'impressionne pas, nous fêtons ici l'anniversaire d'un aïeul et nous prétendons qu'il soit honoré dans le calme et la dignité. »

» Fallait rester chez vous ? je lui dis.

» Ça fait douze ans que nous venons ici à la même date, qu'il me fait. Alors je lui dis :

» Probable que le sanglier en avait assez ! et il me roule des yeux avec une voix de conseiller général : C'est ce qu'on verra, mon ami, nous ne sommes plus au temps des seigneurs, allez dire à votre maître...

— Dire qu'on a raté ça, mon petit Mimile, ton oncle Eugène a l'air en pleine forme.

— Vous êtes de la famille, monsieur ?

— Plus que jamais, bien sûr.

— Vous allez voir, ce n'est pas fini. Nous allions en venir aux paroles malheureuses quand arrivèrent deux autres piqueux avec les fils Landerlin et leurs invités des deux sexes. Quelqu'un du pique-nique se met à crier : Panama ! comme si ç'avait un rapport, enfin vous voyez d'ici le mic-mac et la chienlit. Pour faire diversion, un de mes camarades s'est mis à sonner le Hourvari, et comment qu'il y allait, monsieur, à se faire claquer la carotide. Vous me direz qu'au point de vue strictement vénerie, le Hourvari à ce moment-là n'avait pas le sens commun, d'accord, mais je dois reconnaître que la diversion n'a pas traîné : ni une ni deux, les chiens tombent sur le veau froid, les chasseurs entonnent le refrain, l'artilleur fait sauter le cidre, le tonnerre s'en mêle, les pique-niqueurs commencent à plier bagages pour les porter à l'omnibus, au break, comme ils disaient, mais il paraît que l'omnibus avait disparu, et...

— Disparu ?

— Quand je suis parti, les hommes criaient encore après et les dames commençaient à tourner au vinaigre. Je ne suis pas méchant, si je rencontre l'omnibus je lui dirai qu'on a besoin de lui.

— Nous sommes tout près de la clairière, maintenant ?

— Premier layon à main gauche, mais à mon avis ça ne vaut plus le déplacement et, à votre place, j'irais plutôt m'abriter aux Forges parce que ça va tomber, je vous le dis.

— Nous prendrons le pique-nique dans l'état où il se trouve, déclara l'oncle, et il frappa le sol de sa canne pour prendre son élan.

— Au fait ! reprit le piqueux en retenant son cheval, vous ne m'avez toujours pas dit si vous aviez rencontré le sanglier ou non ?

— Parlons-en ! Votre sanglier, mon pauvre ami, n'est qu'une vieille grande laie bourrue rongée de vermine que nous avons dorlotée quelques minutes cependant qu'avachie sur une fourmilière elle se faisait grattouiller les mamelles avec délices. N'insistez pas pour connaître le lieu, nous sommes d'honnêtes gens, vous et moi, vous n'auriez que mépris pour le dénonceur de bauge. Adieu, mon ami, en route, Mimile !

***

Comme ils s'engageaient dans le petit layon rocailleux, le tonnerre éclata au-dessus de leur tête, sec et fracassant, puis roula ses échos dans les quatre coins de l'horizon avec des boursouflures de colère, des grognements contenus et de lointains sursauts. Émile n'avait pas bronché, mais comme l'étroitesse du sentier empêchait d'avancer côte à côte, l'Oncléon avait tendu sa main derrière lui et le gamin s'en était saisi comme d'une amarre. Un fort coup de vent secoua les cimes, faisant tomber des feuilles et des ramilles.

— Au point où nous en sommes, non seulement il ne faut pas fuir l'orage, mais lui rentrer dedans. Tu es d'accord ?

— Oui, l'Oncléon.

L'Oncléon s'était retourné un instant et son neveu le regardait avec surprise, car ce n'était plus le même homme. En quelques minutes, le vent, la pluie et les éclairs avaient complétement remanié son enveloppe de citadin avantageux. M. Léon Cuisset avait pris de nouvelles mesures, plus majestueuses et plus libres. Ce n'était plus le bel homme à quatre épingles, le boulevardier hâbleur fourvoyé dans la forêt sauvage, mais un géant tranquille et malicieux, insensible à l'accoutrement dérisoire. Il respirait largement, avec bruit, ses épaules de bûcheron s'écartaient si fort que le veston mouillé peinait sur les boutons. Le nez portait une éraflure de ronce, pas du tout ridicule, un bout de feuille morte était collé sur la pommette, la moustache avait pris tournure de Gauloise et la grosse voix rieuse s'ébrouait à l'aise dans le faux-col ramolli.

— Nous irons planter notre étendard dans le pique-nique ravagé ! dit-il en levant sa canne, puis il bascula sur le coin de l'œil son chapeau tout rétréci où pointait encore la plume de faisan. Dans le sentier plus large ils marchaient de front, sous la pluie, la main dans la main et les bot-

tines ne craquaient plus. Sans effort, Émile allongeait son pas à la cadence de son oncle et la canne-rapière à corbin de corne allait en mesure avec le bâton de châtaignier, râclant la mousse et piquant la terre spongieuse.

Un coup de tonnerre éblouissant craqua devant eux en direction de la clairière et l'oncle sentit, entre la main d'Émile et la sienne comme une soudure magnétique.

— Il est peut-être tombé sur la clairière, ce coup-là, dit le gamin en clignant fortement des yeux sous les éclairs.

— On n'en demande pas tant. As-tu déjà mangé de la tarte foudroyée ?

— Comment c'est ?

— Tout recroquevillé comme un petit caramel dur, ça pétille sous la langue et c'est bon à sucer l'hiver.

L'orage tournait en rond au-dessus de leur tête et grondait sans arrêt. A travers les cimes on distinguait le ciel noir, mais le sous-bois restait clair, lustré de lueurs bleutées comme des reflets d'éclairs collés aux feuilles humides. La pluie, toujours molle et lourde, les atteignait davantage, car le couvert était moins dense et bientôt ils se trouvèrent dans une frênaie relativement clairsemée. Émile ne donnait plus la main. Ils allaient côte à côte, librement, le corps penché sous la pluie, mais l'allure vive et nullement penaude. Parfois le gamin faisait quelques pas au trot pour se maintenir en ligne. Ce n'étaient rien moins que des promeneurs du dimanche, mais deux créatures forestières occupées de leur mission d'orage et connaissant bien leur affaire. Émile s'arrêta brusquement.

— Écoute voir. Qu'est-ce que c'est que ça ?

D'habitude, l'Oncléon avait réponse immédiate à tout, mais là, il fut pris sans vert. Impossible de se prononcer devant un bruit aussi bizarre qui venait sur leur droite et s'approchait comme un fragment de tonnerre encore menaçant mais contrarié par le sous-bois. Ils orientèrent l'oreille pour mieux suivre le déplacement de cette rumeur étrange aggravée d'un piaulement inouï, d'une plainte affreusement modulée dans le sillage du météore, comme les cris de la vieille Brunehaut dans la foulée du cheval fou. Émile, qui avait repris la main de son oncle, écarquillait les yeux :

— Tiens ! souffla-t-il, regarde, là.

La chose passa rapidement entre les arbres pour disparaître dans un bouchon de charmille. C'était une haute voiture noire emportée à la diable par deux haridelles possédées. Sur le siège, que fouettaient les branches basses, vacillait un cocher hurleur, immense, tout blanc.

— Le break, souffla le gamin.

— Taïaut ! fit l'oncle en bondissant, canne haute, viens, petit, on va lui couper la route, grouille-toi, ventre à terre, taïaut !

Agile et puissant comme un sanglier, l'oncle détalait entre les arbres,

fonçant dans les touffes, écrasant les bois morts et faisant voltiger derrière lui des paquets de mousse et des grappes de champignons, tandis qu'à voix rauque il lâchait de-ci de-là une invective ou un défi : Omnibus cornu ! break à dormir debout ! palefrenier sans nom ! Arraisonnez ce coucou de sabbat ! On va le coincer dans la chaussée Carolus ! break rebelle et postillon masqué, malle-poste à male-peste ! Aux naseaux, petit, aux naseaux !

Émile suivait le train, la gorge serrée. Il commençait à imaginer une douzaine de squelettes chéris cahotés dans la voiture et condamnés à la promenade sans fin pour la rémission d'un pique-nique raté. Le vieux corbillard de plaisance pour collations posthumes allait zigzaguer au grand galop dans les fins fonds de la forêt expiatoire et le cocher en linceul hurlait un chant funèbre et claquait son fouet comme un ruban pétardier, tandis qu'à l'intérieur, la sourde rumeur des discussions politiques et morales s'éternisait dans la brinqueballe des vitres, le crépitement des bois morts et le grondement du tonnerre.

— Taïaut ! disait l'oncle, ils vont déboucher par là et nous leur sautons à la bride.

L'ignoble complainte se rapprochait dans un fracas de carrosserie tourmentée. Immobile au bord du fossé, l'oncle soufflait puissamment.

— Ne t'inquiète pas mon petit Mimile, les spectres de cocher ne sont jamais bien dangereux et tu vas voir comment je les mets au pas, moi, les breaks fantômes.

A cent mètres environ déboucha la folle voiture au grand trot, effrayante encore, mais déjà le mystère du cocher blanc ne tenait plus qu'à ses bras de chemise. Laissant Émile sur le talus, l'Oncléon alla se planter dans l'axe du bolide, poitrine bombée, jarret tendu, la hanche appuyée sur la canne et le chapeau sur l'œil. Il eut un geste pour prendre son étui à cigares, mais, tout de même, le temps lui manqua et il tendit vers le break emballé une main hautaine et pastorale, comme une main d'évêque dressée devant la ruée barbare. Les chevaux s'arrêtèrent pile, jambes raides, sabots cambrés, raclant la pierraille dans une traînée d'étincelles. Tout frémissants, couverts d'écume et les œillères de traviole, ils poussèrent un hennissement lugubre suivi d'un long soupir vrombissant. Aspergé de postillons baveux, l'Oncléon leur flatta l'encolure et grattouilla le chanfrein avec des mots très doux, puis s'approcha du cocher qui, sous l'arrêt brusque, avait dégringolé par terre. Pour mieux se faire entendre, il prit l'homme au cou par le corbin de sa canne et lui souleva un peu la tête :

— Le voilà donc ce cocher inconnu ! s'écria-t-il, félon, traître, bourreau de break, suborneur de chevaux, renégat de pique-nique et sac-à-vin, si je ne me trompe.

— La foudre, monsieur..., l'électricité, le feu au train, le mors aux dents, bille en tête, Reischoffen, vive l'armée, monsieur.

L'Oncléon ne perdit pas son temps à étudier le cas du cocher. Ayant passé une rapide inspection des harnais, il appela Émile à l'aide pour hisser dans la voiture le colosse inerte et vagissant, mais ce fut en vain, et ils résolurent de le tirer au bord de la route et de l'adosser confortablement au talus.

— Il est mort ?

— Non, il est saoul.

Emile fut envoyé sur le siège y prendre une couverture de cheval pour en couvrir jusqu'au menton le fallacieux foudroyé dont le visage rubicond luisait dans une gloire de fougères. Il ronflait déjà. L'oncle sortit alors son étui à cigares mais les arbres dégouttaient encore et il le remit dans sa poche.

— En voiture !

L'oncle s'arrêta un instant sur le marchepied pour débarrasser le plancher de deux bouteilles vides qu'il balança fort habilement contre un chêne où elles volèrent en éclat. Réjoui par ce coup heureux, il ouvrit le coffre et découvrit, calés entre le sac d'avoine et une rechange de trait, un litre de vin rouge et une bouteille de cognac à demi pleine. Il but à celle-ci une forte rasade et la tendit à son neveu en conseillant une petite gorgée préventive contre le rhume et la fluxion de poitrine. Enfin ils s'installèrent tous deux sur le siège, visiblement heureux de s'asseoir. Ouf ! dit l'oncle, ayant lappé une dernière goulée de cognac, puis il rassembla les guides :

— Nous touchons au bout de nos peines, mon garçon. Jamais fils réprouvé n'aura connu retour plus triomphal, jamais punition n'aura porté de fruits plus heureux. C'est une grande faveur de la Providence, mon petit Mimile, mais ne t'avise pas d'en tirer une règle de conduite. Hue ! mes agneaux, doucement, fini la rigolade, l'hippodrome de Byzance a rejoint les ornières du pique-nique, là..., tt'tt'tt', calmons-nous, voyons ! parfait. As-tu déjà conduit, gamin ?

— Oui, une fois, sur le chemin de la gare, avec Laurent.

— Le chemin de la gare est une carrière innocente, mais Laurent est un bon maître. Je vais donc te passer les guides. Il est important que tu fasses ton entrée dans la clairière guides en mains et, si possible, debout.

— Oui, l'Oncléon.

— Dans une attitude virile, ajouta M. Léon Cuisset en se mettant lui-même debout pour étudier la meilleure posture combinant la plastique de l'aurige vainqueur et le gracieux rayonnement du Grand Cocher de la Miséricorde. Rappelé sur le siège par un cahot de la voiture il précisa son point de vue :

— Néanmoins, cela va de soi, de la modestie.

— Oui, l'Oncléon.

— Je veux dire par là qu'il ne faudra pas abuser de la situation. Que

l'esprit de revanche ou de nargue, flatté par la hauteur de ton siège, n'aille pas avilir ton exploit. Un geste, à mon avis, comme le frottement rythmé du dessous de menton avec le gras du pouce et accompagné de ks ks ks, serait une erreur et une bassesse.

— Oui, l'Oncléon.

— Sois l'enfant triomphal et affectionné.

— Oui, l'Oncléon.

— N'oublie pas que tu es puni.

— Non, l'Oncléon.

— Tu es de ceux qu'en temps de guerre on décore et on fusille en même temps.

— Oui, l'Oncléon.

L'orage semblait revenir sur eux et l'échange des guides s'effectua sous un regain de pluie drue. Relancés par le tonnerre, les chevaux prirent d'eux-mêmes le chemin à droite qui, cette fois, conduisait droit à la clairière du Gault-Pauvert. Émile sut calmer les bêtes avec un doigté imprévu.

— Bien, Mimile, bien, tu as la main, je suis content.

Décidément l'orage tournait en eau et le ciel délesté, moins sombre, annonçait la fin du drame, l'apothéose sous la douche. Le décor était si noyé qu'on devinait la clairière comme au fond d'un aquarium au bout de l'allée basse et glauque où roulait d'un trot sinueux l'omnibus immergé. Parfois dans ce tunnel de verdures aquatiques, de flasques feuillages comme des algues les giflaient au passage et l'oncle dut redresser plusieurs fois la plume de son chapeau.

— Peut-être qu'il n'y aura plus personne, dit Émile en faisant battre les guides sur le dos des bêtes, hue ! Ça serait dommage.

L'oncle mit ses mains en porte-voix et cria :

— Ho, ho !...

— Hou, hou ! fit Émile comme à cache-cache.

Ils se persuadèrent tous deux qu'on avait répondu à l'appel et l'oncle ayant fait un clin d'œil complice au gamin qui prenait le fouet, suça bruyamment sa moustache pour en essorer un demi-verre de pluie qu'il cracha d'une giclée bien raide.

— Je ne me souviens plus très bien, dit-il, si la clairière se prête à une arrivée au grand galop avec virage sur les deux roues à quarante-cinq degrés !

— Vaut peut-être mieux pas.

— Tu as raison. Alors range donc ton fouet. La présentation se fera au petit trot. Avec un peu de chance, nous arrêterons dans un éclair et sauterons bas dans le tonnerre. Doucement petit, doucement. Ça y est ! Vive Dieu ! Je les vois.

⁂

Le chêne de Frédégonde était foudroyé. Fendu de la maîtresse fourche à la naissance des racines, l'arbre supplicié exhalait encore de sa blessure fibreuse une fumée verdâtre et luminescente. Au pied du tronc siégeaient les aïeux, intacts. Un amas de couvertures, plaids et macfarlanes, les protégeait noblement, des épaules jusqu'à terre, comme deux idoles empaquetées. Sous le nimbe de son canotier luisant s'éclairait le visage pâle et rêveur de M. Lecoq : il avait l'œil bleu fondu dans un halo voltaïque et sa barbe humide allongée par la pluie pétillait entre les pointes. Le vieux druide assumait dans l'abnégation l'ultime secret des chênes et il avait l'air de s'ennuyer un peu tandis que la grand'mère, inaltérable en son corset d'impératrice, figée sur son pliant spartiate, coiffée jusqu'aux épaules sous les ailes d'une toile cirée livide roulée en hennin, murmurait un chapelet devant les cendres du pique-nique. Une odeur de roussi flottait dans la clairière. Si la foudre avait épargné le vieux couple, elle avait, hélas ! fait démonstration de ses facéties diaboliques parmi les membres de la famille restés fidèles au poste. L'oncle Eugène, comme un grand corps d'ambre jaune frotté à la peau de chat, avait attiré sur lui tous les papiers du pique-nique dont il cherchait en vain à se débarrasser ; en outre son veston d'alpaga était zébré comme une grillade, son faux-col carbonisé se tortillait en vrille derrière la nuque et ses cheveux, habituellement plats et cosmétiqués, étaient crépus et crépitants. D'une voix amincie, nettement polarisée, il soutenait avec l'oncle abbé une discussion qui, née de la conjoncture fulgurante et un peu aigrie par un débat sur les paratonnerres, Benjamin Franklin et la franc-maçonnerie, s'orientait maintenant vers les progrès de la science et l'avenir de la morale avec citations du Père Sertillanges et référence à Louis Blériot. L'oncle abbé, qui avait eu la tonsure élargie de l'occiput aux sourcils par une langue de feu dont il restait de vagues lueurs autour des oreilles, n'en tirait pas avantage dans les attitudes, mais son discours avait du brio et comme une chaleur sinaïque. L'oncle Henri, lui, ne pouvait accorder beaucoup de soins à la dispute car il tournait sur soi-même pour rattraper ses bretelles électrisées tandis que sa chaîne de montre et ses breloques, fondues avec les boutons de manchettes et les louis arrachés de son gousset, ne formaient plus qu'un petit lingot qui refroidissait dans le chapeau melon bizarrement blindé par la secousse. Madame Leupolard, cependant, les pieds nus, comme tachés de suie, n'osait approcher de ses bottines fumantes et la tante Émilienne, étroitement moulée dans sa robe de nymphe humide et phosphorescente, cherchait son équilibre dans une assiette de faïence jugée antifoudre alors que l'ami Steph, affreusement nu, se trémoussait curieusement les épaules comme si sa bosse fût boule de feu. Non loin, sans dommage apparent, la marmaille se tenait tapie dans un buisson creux, peut-être

assommée d'émotion, peut-être occupée de ses jeux secrets. Çà et là, vaisselle souillée, linges boueux et paniers béants gisaient en désordre comme des vestiges pathétiques. A première vue il semblait que des brigands mexicains, pilleurs de bivouacs, eussent passés là en trombe avec leur virtuosité un peu folâtre et leur génie de la brimade, mais la scène baignait dans une atmosphère de feu du ciel qui, pour l'instant, ne tolérait pas la rigolade et l'Oncléon, se jugeant lui-même dépassé par les événements, ne sut mieux faire d'abord que pousser Émile dans les bras de sa mère. Plus jolie et plus éthérée que jamais, féerique et prodigieusement horripilée par la foudre, madame Cuisset volait vers son fils comme une vivante comète, la chevelure tendue et frémissante, pailletée d'étincelles bleues.

A part cela, il n'y eut chez les sinistrés adultes aucun mouvement d'enthousiasme, aucun élan de gratitude pour saluer l'équipage libérateur ; on avait plutôt le sentiment d'un blâme tacite pour des secours un peu tardifs. En tout cas, la présence de l'Oncléon, comme toujours, laissait soupçonner des choses et celle d'Émile, non seulement restait fautive, mais devenait suspecte.

— Encore ce sacré gamin qui aura fait des siennes, songèrent-ils, tout disposés à voir dans le rapt du cocher, l'incursion des chasseurs et l'éclatement du chêne de Frédégonde, la main du garnement et le triste bouquet d'une éducation déplorable. Au demeurant, il n'y eut pas de commentaires, les discussions particulières furent suspendues et provisoirement tout le monde la boucla, subjugué par la voix de l'Oncléon qui, à elle seule, remplissait la forêt et couvrait les derniers tonnerres.

— Ce n'est pas pour dénigrer vos infortunes, disait-il, mais je dois vous annoncer que la foudre a fait mieux que ça tout à l'heure à la maison. Figurez-vous qu'elle a trouvé moyen de sortir le grand tapis du salon pour le dresser au milieu de la pelouse sur une queue de billard. Qu'est-ce que vous en dites, mes amis ? Ça, au moins, c'est un orage qui sait travailler en finesse, et chinois comme pas un. Il nous la copiera, non ?

Ce disant, il jetait une couverture de cheval sur l'ami Steph, si pénible à voir, cependant qu'Émile conduisait par la main monsieur et madame Lecoq jusqu'au break où la compagnie s'engouffra silencieusement. Toutefois, avant de fermer la portière, il fut décidé qu'on passerait par la maison forestière où le beau-frère artilleur et la cousine chanteuse étaient partis en vélo à la recherche d'une carriole de secours.

— Dites aux enfants de rentrer tout de suite dans la voiture.

— Émile aussi, naturellement, sa place n'est tout de même pas sur le siège.

— Si vous préférez, dit l'Oncléon, nous pouvons attendre le cocher inconnu qui soigne actuellement son delirium tremens dans les fougères de la chaussée Carolus, mais moi, je vous conseille Émile, un sacré môme

qui a les guides bien en mains, je vous dis qu'il connaît la route et Dieu sait quelles épreuves il y a surmontées. Un petit collignon pareil, c'est le trésor des familles.

— On pourra même lui dire un fameux merci, ajouta madame Cuisset qui rajustait tranquillement le chignon de ses cheveux pétillants.

Les voyageurs ne se décidèrent pas pour des remerciements immédiats, mais laissèrent entendre qu'on tirerait ces choses-là au clair, ce soir, en toute justice et bienveillance.

Comme il l'avait prévu, M. Léon Cuisset dut s'envoyer le transport des pliants et paniers vides. La pluie heureusement avait cessé, un arc-en-ciel s'amorçait dans le feuillage humide, la robe des chevaux fumait délicieusement et la marmaille effrénée batifolait dans une lumière jaune, déjà crépusculaire. Penchés sur la blessure énorme, Émile et sa cousine Paulette cherchaient passionnément le chemin du feu dans le cœur foudroyé du chêne de Frédégonde :

— Tu sens comme ça sent ? murmurait la cousine.

— Le torchon brûlé. L'odeur du Diable. Tu l'as vue la boule ?

— Oui. Elle faisait comme un bruit de friture.

— Elle a dû se filer par les racines et rejoindre les volcans, murmura Émile qui envisageait, vaguement, la résurgence de la boule de feu sur le trépied de la boule de jardin.

— Hé là-bas ! les gosses, faut pas renifler la foudre, ça donne des boutons ! Venez donc m'aider.

L'Oncléon les appelait à la rescousse pour hisser les vélos sur le toit de la voiture. Tous les enfants rappliquèrent et, le chargement étant fait, Émile fut prié de descendre la bouteille de cognac, et de ne pas la prendre pour un jouet. A l'intérieur cependant, les rescapés semblaient avoir récupéré tous leurs moyens à en juger par le son des voix et l'animation des répliques. L'Oncléon rouvrit la portière. Une odeur s'en échappa, mêlée de drap mouillé, d'alpaga méphitique et de poil grillé.

— Si le modernisme n'est pas une hérésie, disait l'oncle Henri, alors tant pis, je me fais anabaptiste.

— Torquemada ! répliquait l'oncle Eugène, voilà où nous en sommes, ne te gêne donc pas, excommunie l'abbé Loisy, coupe la tête à Galilée, envoie la science au bûcher, envoie même l'intelligence au gibet, et piquons une tête dans les ténèbres, *ad majorem Dei gloriam*.

— La gloire de Dieu se fout pas mal de vos exégètes à la gomme. Les cuistres seront vomis de la bouche du Seigneur, c'est moi qui vous le dis.

— Monseigneur Duchesne, fit l'oncle abbé...

— Sent le fagot, lui aussi.

— Mais tout le monde sent le roussi dans cette voiture, mes amis, dit madame Leupolard.

— Pardon, fit alors l'Oncléon, il ne reste pas un bout de tarte par hasard ?

— Vous oubliez, mon cher Léon, qu'il y a eu la bête noire ? Et la foudre ?

— N'en parlons plus. Alors, que penseriez-vous d'un petit coup de chasse-foudre, dit M. Léon Cuisset en montrant la bouteille.

L'ami Steph s'empara du cognac avec un empressement fébrile et la voiture entière s'accorda une seconde d'attendrissement pour le bon cœur de l'Oncléon.

— D'ailleurs, reprit l'oncle Henri en essuyant le goulot, si la France est dans la crotte et l'Église dans les ennuis...

M. Léon Cuisset ferma doucement la portière et grimpa sur le siège. D'autorité, quoi qu'aient dit les tantes, les enfants avaient pris possession de l'impériale où l'orgueil du clan les appelait irrésistiblement à partager le triomphe d'Émile. De mirifiques latitudes leur étaient échues avec un pouvoir inouï dont ils se hâtaient de jouir, se doutant bien que le monde renversé, tant de fois évoqué pour la frime et dont ils goûtaient enfin l'ivresse, allait d'une minute à l'autre reprendre son aplomb. Dans la voiture cependant, les tenants de l'éducation stricte fermaient les yeux sur cette manifestation d'indiscipline car il n'y avait pas d'intervention possible, diminués qu'ils étaient par les outrages de la foudre. Près de son neveu, qui avait déjà les guides en mains, l'Oncléon s'assit posément, baissa le col de sa veste, remania sa cravate, refit avec soin le modelé de son chapeau raidi, empoigna ses moustaches pour les restaurer dans le style cavalerie et sortit enfin un cigare.

— A la maison forestière ! dit-il, et clac ! il ferma son étui.

***

Quand ils arrivèrent, la petite voiture à âne du garde forestier allait s'ébranler vers la clairière, escortée de l'artilleur et de la cousine, tous deux frais et roses, mains au guidon et jambe en l'air en position de départ. Tandis que se déroulait le dernier épisode du regroupement familial dans une atmosphère de meeting, tandis que les mises au point, les gloses et les thèses concernant le dispositif du cortège de retour se chevauchaient dans un palabre confus, l'Oncléon mit pied à terre pour venir en aide au garde forestier qui, d'une main débouclait la bricole de son âne et de l'autre s'envoyait un fort casse-croûte. En deux minutes, ils se lièrent d'amitié.

— En route ! criait-on du break.

— Partez sans moi, fit l'oncle en s'approchant de la portière. Le garde me conduira directement au train et, en attendant, je vais manger ici sur le pouce. Depuis ce matin je vis sur un picon-citron et le pique-nique m'a terriblement creusé. Non vraiment, merci, le train de

huit heures huit, oui, les affaires, n'insistez pas, merci, bonne journée quand même.

On n'insista pas. L'Oncléon partait toujours avant la fin, c'était son bon côté. Il plongea par la portière, serra les mains, tendit les joues, embrassa les vieux et forma des souhaits, après quoi s'en fut grimper sur le marchepied pour faire ses adieux aux gosses de l'impériale et particulièrement à son neveu :

— N'oublie pas que tu es très chargé. Dans les montées tu feras descendre les voyageurs valides, et les descentes au frein, compris ?

— Oui, l'Oncléon. Et le break et les chevaux, qu'est-ce qu'on en fera ?

— Il y a suffisamment de grandes personnes dans la voiture pour discuter ce problème.

— Et le cocher inconnu ? On ne va pas le laisser là-bas ?

— Ne t'inquiète pas. Il est là, au fond, dans la cuisine et en bonne santé. Je lui donnerai le bonjour pour toi. Il a gros remords et grand soif ; on va se taper tous les deux un petit lapin chasseur au bordeaux vieux. Ah ! j'oubliais.

Sous le nez de son neveu, l'Oncléon fit jouer le déclic de sa bonbonnière :

— Tiens, dit-il, voilà le restant de ton feu d'artifice. Je l'avais mis là-dedans pour le tenir au sec. Ce soir, au dessert, tu auras peut-être à cœur de brûler tes dernières cartouches. Je ne fais aucune prévision sur le succès ou l'échec de l'opération. Tu t'inspireras des circonstances. Au revoir petit, fouette cocher !

— Hue ! dit Émile. Hue ! cria la marmaille, et le break s'ébranla. Chargée à bloc, la caisse vacillait lourdement sur ses ressorts à plat et le grincement des essieux faisait peine aux oreilles. De la portière baissée où se dandinaient la nuque de l'oncle Eugène et le profil perdu de la tante Émilienne, s'échappaient les premiers rebonds de la polémique impérissable, récurrente et démultipliée, universelle, consanguine, patrimoniale, omnibus et vivifiante, mais l'Oncléon, un peu distrait par l'odeur du civet, ne put distinguer s'il était question de pédagogie suisse, de Panama, de gymnastique suédoise, ou d'apologétique rationnelle.

JACQUES PERRET

MORT DE NAPOLÉON

Souvenirs inédits du comte Marchand

Au jour de l'An de l'année 1820 [1], le général de Montholon, le Grand Maréchal, ses enfants, les prêtres et le docteur vinrent présenter leurs respects à l'Empereur qui les retint tous à déjeuner. Les premiers six mois de cette année s'écoulèrent encore assez bien ; le travail se faisait encore, bien que des malaises vinssent l'interrompre ; il n'en fut pas de même de ceux qui suivirent, où l'on n'eut plus qu'à enregistrer une altération visible de la santé de l'Empereur, une maladie longue, puis la mort. Dans les derniers mois de cette période, il fut question du départ du comte et de la comtesse Bertrand pour l'Europe ; la santé de la comtesse s'était altérée sous cet affreux climat, mais ce qui commandait supérieurement son retour, disait-elle, était l'éducation de ses fils et de sa fille confiée jusque-là à un sergent anglais pour leur apprendre à écrire, à l'abbé Vignali pour leur éducation religieuse et enfin à miss Hall qu'avait épousée Saint-Denis ; tout cela ne pouvait constituer l'instruction qu'elle se proposait de leur donner. Le Grand Maréchal se décida à en parler à l'Empereur et à lui demander, non pour lui, mais pour sa femme, la permission qu'elle conduisît ses enfants en France ou en Angleterre, pour qu'ils reçussent une éducation qui devenait indispensable. L'Empereur y consentit lorsqu'il vit que le parti de madame la comtesse était pris.

A cette époque, le comte de Las Cases et son fils, le général Gourgaud, la comtesse de Montholon et ses enfants étaient retournés en Europe. Le Grand Maréchal quittant Longwood avec sa femme, quatre enfants et des serviteurs qui donnaient de l'animation à la colonie, un vide immense allait s'ensuivre pour l'Empereur qui resterait seul avec le

1. Sur Marchand et ses souvenirs, voir la *Revue de Paris* de novembre. Marchand, faut-il le rappeler, était du petit nombre de fidèles autorisés par les Anglais à suivre Napoléon à Sainte-Hélène. En 1820, l'Empereur vit à Longwood, dans cette maison misérable que l'historien Ernest d'Hauterive, revenant de Sainte-Hélène, a décrite dans la *Revue de Paris* du 1er juin 1933. La revision critique de ce texte a été assurée par M. Bourguignon et le commandant Henry Lachouque.

comte de Montholon, dont l'abnégation était exemplaire autant que dévouée, mais qui n'était pas à l'abri d'une maladie susceptible de le retenir au lit. Dans ce cas, l'Empereur serait livré à lui-même. Sa Majesté ne parlait pas de ce projet de départ qui le contrariait visiblement, dont chacun parlait et qui, dans les mois qui suivirent, amena du froid, moins avec le Grand Maréchal peut-être qu'avec la comtesse. Capricieuse quelquefois, la comtesse Bertrand était gracieuse et fort séduisante ; son esprit vif et délié rendait sa conversation agréable et amusante, même dans ses moments d'humeur où sa bouche donnait passage à des paroles que démentait son cœur, qui était parfait. Quelques heures près d'elle faisaient passer à l'Empereur un temps que sa santé ne lui permettait plus de donner au travail ; elle ne voyait pas l'Empereur malade à ce point que ses jours fussent en danger et le docteur Antomarchi, qui partageait aussi cette opinion, l'entretenait dans la pensée que le Grand Maréchal pouvait la conduire en Europe et revenir à Sainte-Hélène, où il retrouverait l'Empereur.

Sa Majesté, de son côté, se préparait à cet isolement en voyant moins souvent la comtesse ; il vit qu'il s'était mépris sur une affection qu'il croyait s'être acquise, ne s'en plaignit pas, mais son âme en fut blessée. Un jour donc que l'Empereur était dans son bain, il m'entretint du départ assez prochain de la comtesse Bertrand. « C'est moi, me dit-il, qui conseille à Bertrand d'accompagner sa femme en Europe tant pour mettre ses affaires en ordre que pour régler les dépenses de sa femme, qui, par son laisser-aller, dissiperait la fortune de ses enfants. » Je me permis de lui faire observer le vide qui allait s'ensuivre pour lui : « N'y suis-je pas déjà habitué ? me répondit-il, la maréchale ne me gâte pas. — C'est vrai, Sire, mais le Grand Maréchal est toujours aux ordres de Votre Majesté et cette maison si habitée par le Grand Maréchal et sa famille va devenir un désert. Votre Majesté ne pourra plus jeter les yeux vers le camp sans un sentiment de tristesse. »

J'en étais là lorsque Saint-Denis annonça le Grand Maréchal que je laissai seul avec l'Empereur. Sur le bureau de la chambre à coucher, je vis, écris au crayon, les noms suivants en forme de liste, tels que : duc de Vicence, de Rovigo, Ségur, Montesquiou, Daru, Drouot, Turenne, Arnaud, Denon. J'ai su depuis qu'il eût été agréable à l'Empereur d'avoir auprès de lui l'un de ces personnages pour remplacer le Grand Maréchal, s'il quittait Sainte-Hélène. Le destin en avait décidé autrement et fit que des paroles dites précédemment par l'Empereur furent entendues : « Le nom de Bertrand est attaché au mien, tant que je vivrai, il vivra. »

Celui qui se faisait le moins à la vie uniforme de Longwood était le docteur Antomarchi ; il avait fait une assez grave maladie, dont il s'était rétabli assez promptement ; l'Empereur, pour le distraire, l'avait engagé à faire quelques courses à cheval dans l'île et des courses à pied en

allant au camp visiter les malades et y connaître les affections qui s'y développaient. Les courses le conduisirent à une certaine indépendance dans l'emploi de son temps, à des promenades en ville ou ailleurs, auxquelles l'Empereur ne fit point attention, tant qu'il se porta bien, mais qui lui attirèrent de vifs reproches, lorsque la santé de Sa Majesté réclama ses soins.

J'ai dit que l'Empereur ne travaillait plus, que ses forces diminuaient, que l'air même lui faisait mal ; le docteur jugea nécessaire de placer des vésicatoires aux deux bras, l'Empereur s'y refusa tout d'abord : « Pensez-vous, lui dit-il, que M. Lowe[1] ne me martyrise pas assez sans que vous vouliez en avoir votre part ? » La confiance de Sa Majesté n'était pas établie en lui et il fallut que le comte de Montholon et le Grand Maréchal l'entretinssent de l'excellent effet qui pouvait résulter de la proposition du docteur Antomarchi pour qu'il y consentît. Un matin donc, il livra ses deux bras, mais sa répugnance était visible ; le docteur en plaça un à chacun d'eux ; cependant, comme ces vésicatoires n'avaient point de forme, c'est-à-dire qu'au lieu d'être ronds ou ovales, ils étaient simplement carrés, l'Empereur manifesta son étonnement lorsqu'on les lui appliqua et se plaignit que les emplacements n'aient pas été rasés. Resté au lit, il s'en trouva gêné dans la journée, ce qui le mit de mauvaise humeur ; il dit au comte de Montholon d'aller faire un tour au camp et à moi de lui faire une lecture. Il put se servir difficilement de ses bras pour dîner et son humeur s'en accrut.

Il avait fait demander le docteur à plusieurs reprises, mais chaque fois il lui avait été répondu qu'il n'était pas revenu de la ville. Le Grand Maréchal vint ; il se plaignit d'être mal soigné et d'avoir les deux bras pris de manière à ne pouvoir bouger ; de retour de Longwood, le docteur, annoncé à l'Empereur, lui demanda comment il se trouvait de l'application de ses vésicatoires : « Je ne sais pas, dit brusquement l'Empereur, laissez-moi tranquille. Vous me posez des vésicatoires qui n'ont pas de forme, vous ne rasez pas la place avant de les appliquer, on ne le ferait pas pour un malheureux dans un hôpital ; il me semble que vous auriez bien pu me laisser un bras libre, sans me les entreprendre tous les deux. Ce n'est point ainsi qu'on arrange un pauvre homme. » Le docteur voulut répliquer : « Allons, lui dit-il, vous êtes un ignorant, et moi un plus grand encore de m'être laissé faire. » Lorsqu'on leva ces vésicatoires, ils avaient produit de l'effet et ramenèrent l'appétit après quelques semaines de pansement. Ils se séchèrent d'eux-mêmes.

Depuis quinze mois, l'établissement des jardins procurant à l'Empereur des occupations quotidiennes avait entretenu l'exercice du corps et des jambes de Sa Majesté, mais, avec la mauvaise saison, sa santé

1. Hudson Lowe, le gouverneur de l'île. On sait que la surveillance qu'il exerça sur l'Empereur fut constamment blessante et tracassière.

déclina. L'abbé Buonavita donna des craintes assez sérieuses au docteur pour que l'Empereur l'invitât à retourner en Europe. Gentilini, canotier-chef à l'île d'Elbe, avait demandé à suivre la maison de l'Empereur à Paris, comme valet de pied, et était à Sainte-Hélène en cette qualité ; mais sa poitrine s'était affectée à un point tel que l'Empereur décida qu'il retournerait à l'île d'Elbe, sa patrie ; l'un et l'autre reculèrent ce départ qui n'eut lieu que l'année suivante.

Les journées de l'Empereur se passaient en partie dans son intérieur qu'il tenait fermé une partie de la journée ; s'il sortait, c'était pour monter en calèche, ou faire un tour de jardin, s'y asseoir et y passer une heure en compagnie du comte de Montholon ou du Grand Maréchal, la comtesse Bertrand était elle-même souffrante et venait rarement, son petit Arthur était aussi malade et traité pour le foie. Cet état d'atonie chez l'Empereur augmentait chaque jour ; s'il rentrait de promenade, l'air lui avait fait mal, il passait au billard et faisait tout fermer ; le comte Bertrand et le comte de Montholon se relevaient l'un l'autre et, en leur absence, je restais auprès de lui. L'appétit avait disparu, rien ne venait plus piquer sa sensualité, il ne prenait que du rôti dont on lui servait la partie rissolée ; il en extrayait le jus sans pouvoir en avaler la viande ; il recevait le docteur sans lui rien dire de ce qu'il éprouvait. Ce dernier ne se dissimulait pas la gravité de l'état de l'Empereur ; il en fit part au comte de Montholon et au Grand Maréchal en les assurant que, si l'Empereur persistait, il n'avait pas trois mois à vivre, qu'il fallait au plus tôt poser un cautère. Ces messieurs insistèrent avec tant de persévérance qu'ils déterminèrent Sa Majesté à s'en laisser poser un au bras gauche.

Le gouverneur à cette époque fit connaître que le bâtiment venu de l'Inde et qui devait emmener le Grand Maréchal et sa famille était en rade de Sainte-Hélène, mais une détermination contraire à ce départ avait été prise par le Grand Maréchal, celle de ne point quitter l'Empereur dans l'état de santé où il était. Après quelques jours de stationnement dans le port, ce bâtiment fit route pour l'Europe.

Nous arrivâmes ainsi à l'année 1821 que l'Empereur devait voir commencer, mais, hélas ! ne point voir terminer. Comme les années précédentes, il reçut les hommages de chacun. Le matin, lorsque j'entrai dans sa chambre, il était dans son lit : « Eh bien, me dit-il, lorsque ses persiennes furent ouvertes, que me donnes-tu pour étrennes ? — Sire, lui dis-je, l'espoir de voir Votre Majesté se rétablir bientôt et de quitter un climat si contraire à sa santé. — Ce ne sera pas long, mon fils, la fin approche, et je ne puis aller loin. » Je m'empressai de lui dire que ce n'était pas ainsi que je comprenais mon espoir. « Il en sera, me répondit-il en quittant péniblement son lit, ce que le ciel voudra. »

L'Empereur ne s'habillait plus que rarement, il avait dit au comte de Montholon de le contraindre à sortir, mais quelles que fussent ses

prières réitérées, le général ne parvenait pas toujours à vaincre la répugnance qu'éprouvait l'Empereur à aller recevoir le vent du Sud-Est, qui, disait-il, lui faisait mal et irritait ses nerfs ; ses promenades en calèche et au pas devenaient de plus en plus rares et il ne rentrait jamais sans se jeter sur son canapé comme anéanti. Ses pieds étaient constamment froids, on ne parvenait à les réchauffer qu'avec des serviettes chaudes dont il préférait l'usage à celui de boules ou toute autre chose. Depuis six mois, cet état était allé en empirant, lorsque le 17 mars, l'Empereur se mit au lit pour ne plus en quelque sorte le quitter. Ce même jour l'abbé Buonavita partait de Jamestown pour retourner en Europe ; le matin de son départ, il vint faire ses adieux à l'Empereur qu'il n'avait pas vu depuis quelques semaines ; l'Empereur avait entendu la messe de son lit, en faisant ouvrir la porte de communication entre sa chambre et la chapelle et ce bon vieillard marchant avec peine, s'approcha du lit et mit un genou en terre pour baiser la main de l'Empereur, qui l'invita à se relever et à s'asseoir ; je l'aidai en m'approchant de lui et lui offrant mon bras comme point d'appui ; l'Empereur l'entretint sur ce qu'il avait à dire à sa mère et à sa famille en arrivant à Rome ; l'abbé Buonavita était vivement ému du calme et de la résignation de l'Empereur, étonné aussi du ravage exercé dans ses traits, au point qu'il ne put retenir ses larmes lorsqu'il fut hors de la chambre : « Mon cher ami, me dit-il, l'Empereur est bien changé, je vais prévenir sa famille que s'il n'est sorti d'ici le plus tôt possible, c'en est fait de lui. » Précédemment à tout cela, l'Empereur avait appris la mort de la princesse Élisa ; cette nouvelle l'attrista, il dit au comte de Montholon qui était avec lui : « Mon fils, voilà ! mon tour arrive. » Et comme le général cherchait à détourner l'Empereur de cette triste pensée. « — C'est en vain que vous cherchez à me rendre l'espérance, je le sens, je ne suis plus ce fier Napoléon ; bientôt les souverains n'auront plus à trembler que je ne m'échappe de ce rocher. »

J'ai dit que l'Empereur avait engagé le comte de Montholon à lui faire violence, même pour le faire sortir ; le 17 mars au matin, le comte vint donc selon son habitude tâcher de décider l'Empereur à monter en calèche, le docteur était présent, insistant aussi, l'Empereur dans son lit, résistait à leur désir : « Je me sens si mal quand je rentre chez moi, dit-il, et je me trouve si bien dans mon lit ! Enfin, Montholon, puisque vous le voulez, voyez si la calèche est avancée. » Le général vint aussitôt lui dire qu'elle était là, et qu'il n'y avait presque point de vent. L'Empereur prit un peu de gelée que je lui offris, passa un pantalon à pied, mit ses pantoufles, une cravate, une redingote verte, un chapeau rond sur la tête et sortit en s'appuyant sur le bras du comte de Montholon. Arrivé à la voiture, il ne put y monter et rentra chez lui avec un frisson glacial qui lui parcourait le corps et se mit au lit. Je le couvris d'une seconde couverture pendant que Saint-Denis et Noverraz faisaient chauffer des

serviettes dont je lui entourais les pieds en les renouvelant souvent : « Tu me rends à la vie, me dit-il, je crois qu'une crise se prépare, elle me sauvera ou me tuera. » Comme il se plaignait d'avoir le ventre pâle, j'y fis aussi des applications de serviettes chaudes, il se trouva mieux et comme un peu de moiteur s'emparait de lui, il congédia le docteur et dit au comte de Montholon : « Mon fils, allez déjeuner, je sais que je vais dormir. » Ces messieurs partis, il me dit de lui faire la lecture des campagnes de Dumouriez.

Dans la journée, le comte Bertrand vint à son heure accoutumée, l'Empereur causa avec lui des opérations de ce général. La transpiration avait été assez abondante pour que, plusieurs fois, l'Empereur sentît le besoin de changer de flanelle. Se sentant mieux, il voulut aller jusqu'à son chêne pour s'y asseoir afin qu'on aérât sa chambre ; ne pouvant rester longtemps dehors, il rentra chez lui, soutenu par Noverraz et le comte de Montholon, et se remit au lit. Un nouvel accès venait de se faire sentir ; il envoya chercher le docteur qui n'était pas encore revenu de la ville où il était allé accompagner l'abbé Buonavita. Lorsqu'il se présenta, l'accès était passé ; l'Empereur, contrarié qu'il ne l'ait pas vu au moment de son accès, ne le reçut pas. Je passai la nuit auprès de l'Empereur, mais dans la pièce voisine ; la nuit fut assez bonne.

Le 19, l'Empereur fut repris de nouveau par la fièvre, « qui lui arrive, dit-il, comme un serpent » ; il se fait couvrir de plusieurs couvertures, cherche un sommeil qu'il ne peut trouver et fait demander le comte de Montholon qui passe une partie de la matinée avec lui ; mais le docteur appelé, une fois de plus, n'est pas chez lui ; lorsque le Grand Maréchal arrive, l'Empereur lui témoigne son mécontentement contre le docteur, qui ne l'a pas encore vu, dit-il, dans son état de crise ; il dit au comte de Montholon d'aller prendre l'air, ce dont il doit avoir besoin.

Le 20, l'état de l'Empereur est le même, la nuit avait été assez calme, le matin il veut faire quelques pas dehors, aperçoit une pêche qui lui paraît mûre, la mange avec beaucoup de sucre, mais elle lui fait mal et il la rend peu d'instants après ; en rentrant, il me dit : « Pauvre moi ! »

Le 22, l'Empereur se rend au désir de ces messieurs, prend l'émétique qui lui est administré en deux doses prises à quelque distance l'une de l'autre ; les effets qui en résultent sont des plus violents. Le sommeil le gagne dans l'après-midi, je baisse la cousinière, le manque d'air le fait sortir de son lit, il se met dans son fauteuil où il passe une partie de la soirée dans l'obscurité, le flambeau couvert placé dans la pièce voisine.

Le 24, il montre au comte de Montholon la boisson qu'il se propose de prendre : « Si elle ne me fait pas de bien, lui dit-il, elle ne me fera pas de mal. » Le docteur présent, sourit aux paroles de l'Empereur, mais déclare que l'estomac a besoin d'émétique, qu'il doit le conseiller à

Sa Majesté : « Vous pouvez aller vous promener, lui dit l'Empereur, et vous l'administrer à vous-même ! » Ce même jour, le docteur dit à l'Empereur que Noverraz s'est mis au lit avec une crise de foie des plus violentes et qu'il vient de le soigner. L'Empereur craint que sa maladie ne soit longue et que, n'étant pas encore bien rétabli de la mienne, j'éprouve une rechute à cause de la fatigue ; j'avais en effet passé les nuits du 18 au 24 secondé par Saint-Denis ou Noverraz qui couchaient dans la pièce voisine.

Le comte de Montholon, aux soins duquel l'Empereur était habitué pendant le jour, s'offrit aussitôt pour ceux de nuit ; l'Empereur décida qu'il resterait auprès de lui de neuf heures à deux heures et qu'à cette heure, je viendrais reprendre mon service près de lui. Ainsi aux heures passées dans le jour auprès de l'Empereur, le comte de Montholon y joignit ce service de nuit. Le Grand Maréchal venait régulièrement à trois heures et s'en allait à six et je profitais de sa présence dans la chambre de l'Empereur pour dîner. L'Empereur lui parla du nouvel arrangement qu'il venait de faire, le comte Bertrand offrit aussitôt ses services, l'Empereur lui répondit : « Ceux de Montholon me suffisent, je suis habitué à ses soins, s'ils venaient à me manquer, j'accepterais les vôtres. » La comtesse Bertrand est venue prendre des nouvelles de l'Empereur qui m'a chargé de l'en remercier.

Le 25 et le 26, des flanelles mouillées sont appliquées à plusieurs reprises sur le ventre de l'Empereur ; le docteur me témoigne son inquiétude et me dit que de jour en jour la maladie fait de grands progrès parce qu'il refuse les secours qu'il peut lui offrir. « Je ne vois plus qu'un moyen, me dit-il, celui d'émétiser la boisson qu'il a adoptée et celles qui pourront lui être présentées, sans le lui faire connaître. » Cette proposition m'était faite à voix basse dans la chambre de l'Empereur qui dormait en ce moment ; je lui répondis de la même manière que je me refusais à donner à l'Empereur des boissons émétisées, parce que j'avais reçu ses ordres à cet égard et que l'Empereur trouverait très mauvais qu'on en agît ainsi envers lui : « Au surplus, lui dis-je, consultez le général de Montholon et le Grand Maréchal, mais pour moi, je me refuse à toute participation. » La conversation cessa, il ne m'en parla plus.

Le lendemain 27, le docteur vint selon son habitude à huit heures du matin et entra, après avoir été annoncé ; l'Empereur lui dit que sa nuit n'avait pas été mauvaise et que le général de Montholon l'avait plusieurs fois aidé à changer de gilet de flanelle ; le docteur profita de cette bonne veine d'humeur pour lui dire qu'il faudrait qu'il prît davantage confiance dans la médecine : « C'est bien, c'est bien ! lui dit l'Empereur, vous travaillez en aveugle et la médecine tue plus d'hommes qu'elle n'en sauve. » La journée se passa ; il allait alternativement de son lit à son fauteuil dans la pièce voisine, causait avec le comte de Montholon et le

comte Bertrand qui le remplaça près de lui. Un guéridon chargé de plusieurs carafes remplies de boissons rafraîchissantes était devant lui, mais il n'y avait pas touché de la journée.

En apercevant le comte Bertrand, l'Empereur lui dit : « Eh bien, monsieur le Grand Maréchal, comment vous portez-vous ? — Parfaitement bien, Sire, je voudrais qu'il en fût de même de Votre Majesté, comment se trouve-t-elle de ces boissons émétisées, en éprouve-t-elle du bien ? » L'Empereur ne sachant rien de la proposition qui m'avait été faite et ayant ce qu'il appelait de la pâleur dans le ventre, m'appela aussitôt ; j'étais dans la pièce voisine. Une colère subite s'était peinte sur sa figure et contrastait avec le calme que j'apportais devant lui : « Depuis quelle époque, monsieur, vous permettez-vous de m'empoisonner en mettant sur ma table des boissons émétisées, ne vous ai-je pas dit de ne rien me présenter qui n'eût mon autorisation ? Ne vous l'ai-je pas défendu ? Est-ce ainsi que vous justifiez ma confiance en vous ? Vous le saviez ! Sortez ! » Je fus interdit, jamais l'Empereur ne m'en avait dit autant, mais sa colère portait à faux. « Sire, lui dis-je, je puis affirmer à Votre Majesté qu'il n'est point à ma connaissance, que ces boissons soient émétisées. Il est vrai qu'hier soir dans la chambre de Votre Majesté, le docteur m'a entretenu de la nécessité d'émétiser les boissons qui lui seraient présentées, sans l'en instruire, mais je croyais l'en avoir dissuadé en lui disant qu'il ne pouvait se permettre un acte de cette nature auprès de Votre Majesté. Quant à moi, je me refusai à en laisser entrer aucune ici ; si le docteur a donné suite à sa pensée, je n'en ai point été prévenu, et l'affaire se sera passée à l'office. — Faites appeler Antomarchi. »

Heureusement, il n'était pas chez lui, j'avais reçu le premier coup de boutade et dans la soirée, il reçut son galop. Il voulut s'excuser en disant à l'Empereur que se refuser plus longtemps aux secours qu'il offrait, c'était mettre ses jours en danger : « Eh bien, monsieur, vous dois-je des comptes ? Croyez-vous que la mort pour moi ne soit pas un bienfait du ciel ? Je ne la crains pas, je ne ferai rien pour en hâter le moment, mais je ne tirerai pas la paille pour vivre. » Il le congédia sèchement et fut deux jours sans le voir.

Les journées des 28 et 29 sont à peu près les mêmes que les précédentes. Les persiennes sont fermées, l'Empereur va souvent la nuit et le jour de son lit à son canapé ou à son fauteuil, il fait ouvrir la porte donnant sur son jardin, dit au comte Bertrand d'aller lui chercher une fleur, il apporte une pensée que l'Empereur met sur sa table ; le Grand Maréchal et le comte de Montholon plaident la cause du docteur, ils lui peignent ses inquiétudes, une si grande responsabilité pèse sur lui, il n'a qu'une pensée : apporter de l'adoucissement aux souffrances de l'Empereur, et il serait heureux que l'Empereur permît qu'on lui adjoignît un médecin susceptible de lui offrir une confiance qu'il ne peut inspi-

rer : « C'est bien, dites-lui que je le verrai demain. » L'Empereur le reçut le lendemain en lui disant : « Docteur, je suis un homme mort. — Si Votre Majesté se refuse à tout secours ! » Le docteur s'approcha du lit, tâta le pouls, appuya les mains sur le ventre, le trouva ballonné, et lui dit qu'il conseillerait l'usage de pilules qui feraient disparaître cet état : « Docteur, lui dit l'Empereur en riant, vous êtes un grand ignorant, mon ami, vous savez qu'Hippocrate dit oui et Galien dit non, dans cette alternative, la meilleure médecine, la voici », et il lui montra une petite bouteille remplie d'eau de réglisse, dont il préférait l'usage aux différents rafraîchissements posés sur sa table.

Le Grand Maréchal et le général de Montholon avaient déjà, comme je l'ai dit, fait pressentir à l'Empereur le désir du docteur qu'on lui adjoignît un médecin ; dans la nuit, le comte de Montholon l'en entretint. Mais l'Empereur s'était montré opposé à cette mesure, et m'avait dit après le départ de ces messieurs : « Quelle nécessité de lui adjoindre un médecin ? En connaîtront-ils mieux ma maladie ? Si Corvisart ou Larrey étaient ici, j'aurais confiance et quelque espoir, mais ces ignorants ne connaîtront rien à ma maladie ; une bonne course à cheval, voilà ce qu'il me faudrait ! Prends un livre et lis-moi quelque chose. »

Le comte de Montholon m'avait prévenu, en quittant l'Empereur, qu'il l'avait entretenu dans la nuit du besoin d'adjoindre le docteur Arnott au docteur Antomarchi et qu'il en était moins éloigné qu'hier dans la journée ; si l'Empereur m'en parlait, il fallait que je lui en fisse l'éloge car cette admission était d'autant plus urgente que, sans nouvelles de l'Empereur qui n'avait point été aperçu par l'officier de garde depuis plus de quinze jours, le gouverneur prescrivait à celui-ci de voir le « général »[1].

L'officier de garde en effet exhiba l'ordre qu'il avait reçu du gouverneur. Le comte de Montholon lui représenta que dans l'état de santé où était l'Empereur, violer son domicile était un assassinat et qu'au surplus il ne serait reçu par Sa Majesté qu'un pistolet à la main. Il écrivit aussitôt au gouverneur d'attendre au lendemain pour pouvoir en parler à l'Empereur. Ce sursis dura pendant quelques jours et fut mis à profit pour préparer l'Empereur à recevoir le docteur Arnott. Depuis quelque temps, l'Empereur disait : « Ce Calabrais de gouverneur nous laisse bien tranquilles ! Que cela veut-il dire ? Il sait sans doute par les Chinois[2] que je suis malade. » Il ne se doutait pas que dans le moment même il ordonnait qu'on violât son domicile en donnant l'ordre au capitaine de garde de pénétrer chez l'Empereur. Celui-ci, certain que Napoléon était malade comme on le disait et indigné de la mission dont il était chargé, dit qu'il donnerait plutôt sa démission que d'exécuter de tels ordres ;

1. Hudson Lowe vivait dans la hantise de la fuite de l'Empereur.
2. Employés pour le jardinage.

quelques jours plus tard, il était remplacé par le capitaine Crokat. Le comte de Montholon parvint à faire entendre au gouverneur qu'on engageait l'Empereur à permettre qu'un médecin anglais fût adjoint à Antomarchi ; il le priait d'attendre qu'on en arrivât là, ce qui ne pouvait tarder et alors il aurait la certitude que l'Empereur était plus près de mourir que de lui échapper, comme il paraissait en avoir la crainte.

***

Le 1er avril, sur nos instances réitérées et sentant ses forces qui l'abandonnaient de jour en jour, l'Empereur consentit à recevoir le docteur Arnott : « Votre médecin anglais, dit-il au comte Bertrand, ira rendre compte à ce bourreau de l'état où je me trouve ; c'est vraiment lui faire trop de plaisir que de lui faire connaître mon agonie ; ensuite, que ne me fera-t-il pas dire si je consens à le voir ? Enfin, c'est plus pour la satisfaction des personnes qui m'entourent que pour la mienne propre qui n'attend rien de ses lumières ! Eh bien, Bertrand, dites-lui de venir chez vous ; qu'il s'entende avec Antomarchi, expliquez-lui la marche de ma maladie et vous me l'amènerez. »

Le Grand Maréchal fit aussitôt appeler le docteur Arnott qui, après avoir entendu ce qui lui fut dit de la maladie de l'Empereur, répondit que, pour juger de la maladie, il lui fallait voir le malade. Le même jour, à neuf heures du soir, il fut introduit dans la chambre de l'Empereur à peine éclairée par le flambeau couvert placé dans la pièce voisine ; je levai la cousinière du lit, il s'en approcha et, après avoir tâté le pouls et palpé le ventre, il dit qu'il allait prendre une plus complète connaissance de la maladie en s'entretenant avec le docteur Antomarchi et demanda la permission de revenir le lendemain à neuf heures du matin.

L'Empereur prenait chaque jour avec intérêt des nouvelles de Noverraz qui depuis plusieurs jours était alité et dont la violence du mal était en raison de sa force : « Aussitôt qu'il sera rétabli, je veux, dit l'Empereur, qu'il retourne en Europe ; c'est la seconde attaque de cette nature, je ne veux pas que ce brave garçon périsse, victime de cet affreux climat. » Le comte Bertrand, sachant que Saint-Denis couchait toutes les nuits dans la pièce voisine de celle de l'Empereur, offrit de nouveau ses services à l'Empereur qui l'en remercia en lui disant : « Vous avez bien assez de votre femme et de vos enfants ; les soins de Montholon me suffisent, je me suis arrangé pour que lui et Marchand puissent me soigner sans trop de fatigue. » Bien que la comtesse Bertrand eût des nouvelles de l'Empereur plutôt deux fois qu'une par jour, elle venait encore elle-même en demander et je ne manquais jamais d'en instruire l'Empereur qui me faisait la remercier et lui témoigner son regret que sa toilette ne lui permît pas de la recevoir. J'étais certain que l'Empereur faisait ainsi

sentir à cette dame le mécontentement qu'il avait éprouvé lorsqu'elle avait manifesté le désir de retourner en Europe.

Le lendemain 2 avril, le docteur Arnott arriva à neuf heures accompagné du comte Bertrand ; l'Empereur permit qu'il fût accompagné du docteur Antomarchi. L'Empereur à demi couché le reçut gracieusement et lui dit que c'était d'après l'estime dont il jouissait dans son régiment, qu'il avait consenti à le voir et sur la promesse de ne point rendre compte au gouverneur de son état.

Le visage de l'Empereur, toujours noble et beau, portait cependant les traces de longues souffrances ; une barbe de quelques jours ajoutait encore à la pâleur de son teint, ses yeux si pleins d'expression offraient le calme d'une parfaite résignation. Après avoir posé diverses questions sur les organes de l'estomac, sur l'entrée des aliments et leur sortie par le pylore, l'Empereur lui dit : « J'ai, ici, une douleur vive et aiguë qui, lorsqu'elle se fait sentir, semble me couper comme avec un rasoir ; pensez-vous que ce soit le pylore qui soit attaqué, mon père est mort de cette maladie à l'âge de trente-cinq ans ; ne serait-elle pas héréditaire ? » Le docteur Arnott s'approcha, le palpa de nouveau, lui dit que c'était une inflammation de l'estomac et que le pylore ne lui paraissait point attaqué ; le foie n'y était pour rien et les douleurs qu'il ressentait dans les intestins provenaient de l'air qui s'y était introduit ; et s'il ne se montrait pas rebelle aux médicaments, tout cela disparaîtrait ; il prescrivit des cataplasmes et des potions à prendre d'heure en heure. Le Grand Maréchal traduisait les paroles au docteur : « Dites-lui que je n'ai jamais senti mon estomac, que s'il se convulsionne quelquefois, mes digestions, toute ma vie, se sont bien faites. » Ramenant sa couverture sur lui, l'Empereur lui parla de l'Égypte, de l'expédition d'Abercromby [1], dont ce médecin avait fait partie ; en le congédiant, il lui dit : « Docteur, nous y reviendrons, désormais je vous attends à quatre heures avec le Grand Maréchal. — Cette heure deviendra celle de mon dîner », dit-il au Grand Maréchal. Ces visites furent par la suite une distraction pour l'Empereur et firent diversion à ses souffrances ; il gardait ces deux médecins une demi-heure ou trois quarts d'heure, les congédiait et retenait le Grand Maréchal auprès de lui jusqu'à six ou sept heures.

Ce même soir, relevant le Grand Maréchal, je dis à l'Empereur que l'on apercevait une comète : « Ah ! me dit-il, ma mort sera marquée comme celle de César. » Frappé des paroles de l'Empereur, je me hâtai de dire qu'elle ne nous menaçait pas d'un semblable malheur. Orientée vers la France, elle en montrait plutôt le chemin : « Ah mon fils ! je ne dois plus prétendre à revoir Paris. » Ces paroles furent dites avec un accent de conviction tel qu'elles me firent mal ; le comte de Mon-

1. Général écossais. Fit campagne contre les Français en Egypte.

tholon confirma l'existence de cette comète mais défendit au docteur Antomarchi d'en parler à sa visite du soir.

Le lendemain, le docteur Arnott dit à l'Empereur que la nouvelle maison était terminée et que les appartements étaient grands et aérés. Il y serait donc mieux que dans sa chambre bien trop petite : « Docteur, répondit l'Empereur, c'est trop tard, j'ai fait dire à votre gouverneur, lorsqu'il m'a fait soumettre le plan de cette maison, qu'il fallait cinq ans pour la bâtir, et qu'alors j'aurais besoin d'un tombeau ; vous le voyez, on m'en fait offrir les clefs et c'est fini de moi ! » Le docteur Antomarchi représenta qu'un semblable dérangement pouvait amener de graves accidents et que, si l'Empereur manquait d'air dans sa chambre, il fallait l'établir dans le salon. Sortant de chez Sa Majesté et examinant les vomissements et matières noirâtres, le docteur Arnott conclut qu'il y avait ulcération de l'estomac ; il prévint le Grand Maréchal et le comte de Montholon, prescrivit différentes ordonnances, mais l'Empereur resta aussi rebelle à la médecine avec lui qu'avec le docteur Antomarchi.

Plusieurs jours se passèrent sans que les soins et les assiduités du docteur Arnott amenassent une amélioration à la santé de l'Empereur ; la nuit, toujours des transpirations obligeaient à changer de flanelle cinq et six fois ; dans le jour, l'agitation était moins grande par la distraction qu'il pouvait prendre en conversations ou en lectures. Un soir, après le départ du comte Bertrand, j'étais resté seul avec lui ; il me parla de la princesse Pauline et de sa petite maison de Saint-Martino à l'île d'Elbe, de son ermitage de la Madone et des frais ombrages qui en rendirent le séjour délicieux. Puis il me dit de lui lire un chapitre sur la Syrie remis au net[1] mais écrit si fin par Saint-Denis que ce ne fut pas sans peine que je parvins à le lui lire.

A toutes ses visites, le docteur arrivait toujours à offrir des pilules ou autres médicaments ; l'Empereur répondait qu'il n'y voyait pas grand inconvénient, détournait la conversation et arrivait toujours à ne rien prendre. Un jour que le docteur Arnott lui tâtait le pouls, il demanda à l'Empereur comment il se trouvait : « Pas bien, docteur, je vais rendre à la terre un reste de vie qu'il importe tant aux rois d'avoir. » Et comme le docteur insistait pour qu'il se médicamentât, l'Empereur répondit : « Toujours de la médecine ? docteur, c'est bien, nous en ferons ! Quelles maladies règnent dans vos hôpitaux ? » Puis, sortant de son lit, il passa sa robe de chambre et fut s'asseoir devant un guéridon sur lequel était servi son dîner ; il fit goûter quelques mets au docteur Arnott et lui proposa un verre de claret ; un petit biscuit de Savoie était sur la table, il le partagea en quatre parts, en donna une au Grand Maréchal, une au docteur Arnott, la troisième au docteur Antomarchi et la quatrième à moi.

1. Une partie des Mémoires que l'Empereur dictait chaque jour.

L'avant-veille, l'Empereur avait voulu faire sa barbe ; tout avait été préparé pour cette toilette qui ne se fit que le surlendemain : « Je devrais être moins paresseux, dit-il, lorsqu'elle est faite, je me trouve plus rafraîchi ; c'est ta faute, me dit-il en me prenant l'oreille, si je ne la fais pas plus souvent, il faut m'y forcer à l'avenir. » « Pauvre moi que je suis », ajoutait-il en se regardant dans la glace. A quelques jours de là, comme il se sentait mal à l'aise et fort altéré, je lui présentai de l'orgeat qui se trouvait sur sa table : « Je pense bien, dit-il en me regardant, que l'on ne se permet pas d'introduire quelque chose dans mes boissons ? — Sire, lui dis-je, la leçon a été trop sévère pour que l'on recommence. » L'Empereur avait évidemment de la contrariété. A son dîner, il prend un peu de gelée ; on lui propose du quinquina, mais il répond au docteur Arnott qu'il verra cela...

La nuit du 7 au 8 avril avait été agitée ; M. le comte de Montholon me dit, lorsque je le relevai à trois heures du matin, avoir changé trois fois le gilet de flanelle de l'Empereur ; tant de transpiration diminuait ses forces ; pourtant, se sentant mieux le matin, il voulut en profiter pour faire sa barbe, mais craignant que ses forces ne le trahissent, il se mit dans un fauteuil. Depuis le Consulat, personne n'a mis la main sur la figure de l'Empereur. Sentant tout l'inconvénient de se faire faire la barbe, il s'habitua à se raser lui-même des deux mains. Après s'être regardé un instant dans son miroir, il leva ses beaux yeux vers moi et, faisant une légère grimace du coin de la bouche, me dit : « J'ai bien mauvaise mine, mon fils ; appelle Saint-Denis pour tenir cette glace. » En s'y prenant à plusieurs reprises, il parvint à faire une toilette complète, passa une robe de chambre, resta assis dans son fauteuil, jeta les yeux sur quelques journaux, fit ouvrir la fenêtre et demanda le comte de Montholon qu'il avait envoyé prendre l'air. Saint-Denis vint lui dire que le général Montholon n'était pas chez lui. « Il fait beau, me dit-il, il sera allé au camp me chercher des nouvelles. » Mais peu d'instants après, le général lui était annoncé.

A quatre heures, l'Empereur prit un peu de gelée après son potage.

Les 9 et 10 avril, je propose plusieurs fois de la décoction de quinquina ; il m'envoie promener et me dit de la prendre pour lui, qu'elle lui fera tout autant de bien ; les persiennes dans les deux chambres sont restées fermées toute la journée ; l'Empereur souffre du côté, il s'en soulage par des applications de serviettes chaudes ; le comte de Montholon est resté avec lui et ne le quitte qu'à l'arrivée du Grand Maréchal qui est suivi des médecins ; l'Empereur, portant sa main sur le côté, dit au docteur Arnott : « C'est là, docteur, c'est le foie. » Le docteur Arnott l'assure du contraire, mais l'Empereur reste dans sa conviction, il demande au docteur Antomarchi comment se porte Noverraz : « Il n'est pas hors de danger, dit le docteur, mais je crois être maître de la maladie. » Dans la soirée, l'Empereur se plaint d'avoir le cœur bar-

bouillé ; à six heures, je relève le Grand Maréchal ; à neuf, je suis relevé par le comte de Montholon ; l'Empereur ne se dissimule pas son état, il a entretenu dans la journée le comte de Montholon de dispositions testamentaires et lui demande devant moi si deux millions suffiraient pour racheter en Bourgogne les biens de sa famille ; l'Empereur se propose-t-il de faire un autre testament ? Je sais cependant qu'il en existe un que j'ai porté chez le comte Bertrand, dans la soirée. Il se plaint que les boulets l'aient épargné pour le laisser sans secours et sans les soins que réclame son état. L'Empereur a été moins agité dans la nuit du 11 au 12 ; le docteur attribue le mieux à une potion calmante qu'a prise l'Empereur sur les vives instances du comte de Montholon.

Le 13 avril, Sa Majesté continue de dicter ; le comte de Montholon reste enfermé seul au verrou avec l'Empereur qui lui dicte jusqu'à trois heures ses dernières volontés. Lorsque les docteurs sont introduits, il demande au docteur Arnott si l'on ne meurt pas de faiblesse : « Je mange si peu de choses depuis deux jours et mon estomac conserve à peine ce que je lui donne, un peu de gelée forme toute ma nourriture. »

Le 14, il profite d'un moment de calme pour continuer de dicter au comte de Montholon, avec lequel il reste enfermé ; à quatre heures, le comte Bertrand arrive avec les médecins, quelques taches d'encre sur les draps laissent voir que l'Empereur s'est occupé à écrire ; il n'en dit rien et parle de sa faiblesse ; le docteur Arnott lui tâte le pouls et compte les pulsations sur sa montre, cadeau que je tiens de l'Empereur ; il insiste pour que le lendemain l'Empereur fasse usage de pilules qu'il apporte avec lui selon son habitude.

L'Empereur cesse de l'entretenir de sa santé et lui parle de l'expédition d'Abercromby.

Dans la matinée du 15, l'Empereur fait sa barbe et se rafraîchit par un peu de toilette ; il se remet au lit et fait demander le docteur Antomarchi qui lui trouva le pouls assez bon et lui conseille les pilules de la veille. Sa Majesté s'y décidant avec répugnance, je lui proposai de les placer entre deux lasagnes d'un potage qu'on venait d'apporter, je les lui présentai dans une cuiller à bouche dans laquelle il y avait un peu de bouillon. « Mon estomac, me dit-il, se soulève à la pensée de les prendre. Prends-les, me dit-il », et aussitôt elles furent dans mon estomac. « Diable, dit-il, ça ne te coûte rien. Voyons. » J'en enveloppai d'autres que je lui présentai dans une nouvelle cuiller ; il se décida alors, mais par crainte de les rendre, il tint de la main gauche un bassin d'argent, et me dit, après les avoir prises, ne pas les avoir senties, et qu'à l'avenir on les lui offrît de la même manière. Des vomissements se présentèrent cependant dans la matinée.

Cette même journée, l'Empereur me fait dresser des états de l'argenterie, de sa porcelaine de Sèvres, de sa garde-robe et autres effets ; jusqu'à trois heures il continue de travailler avec le comte de Montho-

lon ; à quatre heures, on lui amène le Grand Maréchal et les médecins ; l'Empereur sortit de son lit, s'appuya sur le bras du comte Bertrand, alla jusqu'à son fauteuil et prit très peu de chose de ce qu'on lui servit. Il parla du camp au docteur Arnott, demanda si le régiment avait une belle bibliothèque, passa en revue les généraux qui ont commandé les armées anglaises, et fit l'éloge de Marlborough ; l'Empereur se proposait de commenter les campagnes de ce général, comme il avait fait de celles de César, Turenne, Frédéric et Annibal. Il demanda au docteur Arnott si la bibliothèque du régiment avait les campagnes de Marlborough ; le docteur lui ayant répondu qu'il n'en était pas certain : « Eh bien, je veux en faire cadeau à votre régiment. » L'Empereur m'envoya prendre le livre à sa bibliothèque. C'était un très bel exemplaire avec planches et relié avec luxe : « Tenez, docteur, lui dit-il en le prenant de mes mains, j'aime les braves de toutes les nations. » Dans ce moment, le docteur Antomarchi se prit à rire ; l'Empereur lui jeta un regard désapprobateur qui lui fit sentir l'inconvenance de son hilarité et reprit : « Mettez-le dans la bibliothèque de votre régiment ; si j'ai consenti à vous voir, docteur, c'est pour la satisfaction des personnes qui m'entourent, parce que vous êtes un homme d'honneur et que vous avez l'estime des officiers de votre régiment. » Le Grand Maréchal, qui avait traduit en anglais les paroles de l'Empereur, exprima en français les remerciements du docteur Arnott, dont l'émotion était visible ; il sentait le prix des paroles qui accompagnaient ce don.

— Le geôlier de Sainte-Hélène, reprit l'Empereur, pour me mettre mal avec le 66e, n'a pas craint de me calomnier en disant que je n'aimais pas les habits rouges ; vous pouvez les désabuser et leur dire que c'est faux. Je vais, dit-il, écrire au prince régent et à vos ministres, ils ont voulu ma mort, ils sont au moment de l'obtenir après m'avoir assassiné à coups d'épingles. Je désire que mes cendres reposent en France. Votre Gouvernement s'y opposera, mais je lui prédis que le monument qu'il m'élèvera sera à sa honte et que John Bull sortira de dessous mes cendres pour abattre l'oligarchie anglaise. La postérité me vengera du bourreau commis à ma garde et vos ministres mourront de mort violente. » Le docteur, qui voyait mieux que nous la mort s'approcher chaque jour davantage de l'Empereur, était en admiration devant cette énergie qui ne se démontait jamais.

Après avoir congédié les médecins, il garda auprès de lui le comte Bertrand. Dans la soirée même, on sut que le gouverneur s'était opposé à la sortie des volumes de Longwood, mais les officiers instruits de cette courtoisie de l'Empereur, lui firent adresser leurs remerciements et, après sa mort, sommèrent le gouverneur de les leur remettre.

Le docteur Antomarchi était léger de caractère, mais point méchant homme ; son esprit porté à la moquerie lui valut de l'Empereur quelques admonestations ; l'Empereur lui contestait le talent dont il se

croyait doué et si, après avoir causé avec lui à son arrivée à Sainte-Hélène, il parut en être satisfait, ce fut bien plutôt pour qu'il inspirât de la confiance à tous ceux qui étaient autour de lui que par conviction personnelle.

Il me suffit de peu de jours, après l'arrivée du docteur Antomarchi, pour juger sinon de sa science, du moins de son caractère. N'ayant de sa vie approché un haut et puissant Seigneur comme l'Empereur, il ne connaissait pas le terrain sur lequel il marchait. A son arrivée, il m'avait beaucoup entretenu de la santé de l'Empereur et, chaque matin, il s'adressait à moi pour connaître les événements de la nuit ; j'en arrivai au point de le prévenir de ce qui pourrait lui faire tort dans l'esprit de l'Empereur : « Soyez plus sérieux devant l'Empereur, lui dis-je, lorsque vous répondez aux questions qui vous sont adressées et gardez-vous, lorsque vous parlez du comte de Montholon et du Grand Maréchal, de dire : « Bertrand et Montholon » ; l'Empereur leur parle ainsi, mais vous, vous ne pouvez vous le permettre. » Il me remercia et profita de mon conseil, peut-être même crut-il que j'étais chargé par l'Empereur de le lui dire, mais il n'en était rien. Les prêtres au contraire étaient très obséquieux et ne manquaient jamais de donner le titre de comte ou d'Excellence en parlant à l'un ou à l'autre.

Le 16 avril, les pieds de l'Empereur ne se sont réchauffés la nuit qu'avec des serviettes chaudes. Lorsque le docteur Antomarchi lui est annoncé, il lui adresse de vifs reproches sur la légèreté de son caractère et sur son inconvenance de la veille ; le docteur cherche à s'excuser dans le souvenir qu'avait fait naître en lui une chanson avec laquelle il a été bercé ; en le congédiant, il lui dit de faire appeler le comte de Montholon.

Jusqu'à trois heures, l'Empereur reste enfermé avec lui ; je n'entre dans cet intervalle que pour lui soutenir la tête entre deux vomissements qui le prennent successivement, je lui entortillai les pieds de serviettes chaudes ; l'Empereur me dit de lui donner du vin de Las Cases ; je prends la liberté de lui exprimer mes craintes sur les suites qui peuvent en résulter. Le comte de Montholon l'engage à ne pas continuer davantage à dicter ses dernières volontés, assurant l'Empereur qu'il a tout le temps de s'occuper de donations et qu'il croit aussi que ce vin pourra lui faire mal ; l'Empereur persiste à en prendre, trempe un biscuit dedans, se remet à écrire et dit au comte de Montholon : « Mon fils, il est temps que je termine, je le sens. » Assis dans son lit, l'Empereur tenait d'une main une planche en carton et sans appui écrivait de l'autre, le comte de Montholon, debout près du lit, tenait un encrier.

Lorsque le Grand Maréchal arriva avec les médecins, l'Empereur ne laissa rien voir de ce qu'avaient pu être ses occupations, mais un vomissement le prit et il dit au docteur Arnott que pour se donner du ton il avait pris du vin de Constance avec un biscuit ; le docteur lui répon-

dit que c'était absolument de l'huile sur du feu. Ayant demandé ensuite au docteur Arnott dans quelles chances il se trouve placé, celui-ci affirma qu'il en avait beaucoup et que son état n'était point désespéré : « Docteur, vous ne dites pas la vérité, répondit l'Empereur, vous avez tort de vouloir me cacher ma position, je la connais. Avez-vous entendu parler de Corvisart, de Larrey ? Plus souvent de ce dernier que de l'autre ? Quelle sollicitude Larrey avait pour mes malades, soit en Égypte ou dans la traversée du désert, soit en Europe ! On le voyait constamment allant de la tête à la queue de la colonne pour y donner ses soins, quel homme ! Quel brave et digne homme que Larrey ! J'ai conçu pour lui une estime qui ne s'est jamais démentie ; si l'armée élève une colonne à la reconnaissance, elle doit l'original à Larrey. »

La comtesse Bertrand, qui n'était pas venue depuis quelques jours, se présente, après le départ des médecins, pour s'informer de la santé de l'Empereur ; j'en prévins Sa Majesté restée seule avec le Grand Maréchal ; l'Empereur me répond de l'en bien remercier. Le docteur Antomarchi en sortant laisse entrevoir un espoir que ne partage pas le docteur Arnott, et les médecins Shortt et Mitchell sont appelés dans la journée en consultation chez le comte de Montholon.

L'Empereur passe plusieurs heures des journées du 17 et 18 enfermé avec le comte de Montholon ; il essaie un peu de rafraîchissements placés sur son guéridon tels que limonade, groseille et orgeat ; le comte Bertrand précède les médecins de quelques minutes ; à leur arrivée l'Empereur, assis dans son fauteuil, me dit d'un ton prouvant un grand affaiblissement : « Ouvre cette porte du jardin, mon fils, que je respire l'air que Dieu a fait. Bertrand, dit-il au Grand Maréchal, allez me chercher une rose. C'est une si douce chose que l'air », dit-il en levant les yeux vers le ciel, puis, prenant la rose que lui offrait le Grand Maréchal, il dit en regardant le docteur Arnott : « Il ne suffit pas d'en être entouré on veut encore en jouir davantage en les approchant de soi, de même que les poumons ne se dilatent jamais assez pour respirer un air pur et embaumé... On aime à approcher la rose de son odorat pour jouir davantage de son parfum. Qu'en pensez-vous, docteur ? Nous ne sommes pas gâtés ici. »

Le Grand Maréchal traduisit aussitôt les paroles de l'Empereur auxquelles le docteur répondit : « L'air de Sainte-Hélène n'est pas mauvais, c'est la distraction et l'exercice qui vous manquent. — Dites un tombeau, docteur, et celui-là ne tardera pas ; votre gouvernement sera satisfait. » Il y avait déjà tant d'affaiblissement chez l'Empereur, tant de diminution de ses forces physiques, qu'on ne pouvait mettre en doute qu'il ne dît la vérité.

Le 17 avril, dans la matinée, l'Empereur avait entretenu le comte de Montholon de notre retour en Europe ; il passait en revue les provisions

existantes et susceptibles d'être transportées à bord pour servir à notre traversée, les moutons que l'on tenait à l'écurie n'étaient pas même oubliés ; l'Empereur parlait de tous ces détails avec un calme qui n'appartient qu'à une âme aussi fortement trempée que la sienne. Le soir, après le départ du Grand Maréchal, l'Empereur me dit de placer le flambeau couvert à la tête de son lit, de manière à n'en être point gêné, et de lui lire les campagnes d'Annibal. A neuf heures, le comte de Montholon arrive ; je le laisse seul avec l'Empereur et je quitte Saint-Denis couché dans la pièce voisine. Depuis qu'il était alité, l'Empereur entendait la messe de son lit. La nuit du 19 au 20 avait été mauvaise, il n'avait pu trouver de repos, la journée se ressentait de cette agitation qui finit par se calmer dans l'après-midi. Après avoir congédié le comte de Montholon, l'Empereur m'envoya chercher Homère et dit au comte Bertrand de lui en lire un chant : « Il peint si bien l'image des veilles et des conseils que j'ai tenus souvent la veille d'une bataille, que je l'entends toujours avec plaisir. » A quatre heures arrivées, il prend un peu de gelée de viande et en fait goûter au docteur Arnott qui la trouve bonne ; il n'a pas eu de vomissements dans la journée parce que, pense-t-il, il n'a point changé de place.

Ce mieux persista une partie de la nuit et pendant la matinée ; le temps étant beau, l'Empereur engagea le comte de Montholon à aller prendre l'air et à s'enquérir de nouvelles. Resté seul avec lui, placé debout près de son lit, il me dit qu'il me nommait conjointement aux comtes de Montholon et Bertrand, l'un de ses exécuteurs testamentaires ; ma surprise fut aussi grande que l'honneur qui m'était accordé ; je balbutiai que je resterais digne de la confiance et de la position à laquelle il voulait bien m'élever, mon émotion était des plus profondes : « J'ai, me dit-il, chez le Grand Maréchal un testament pour être ouvert par lui après ma mort, dis-lui de te le remettre et apporte-le-moi. »

Je quittai l'Empereur. Lorsque je fis cette demande au Grand Maréchal de la part de Sa Majesté, il parut assez surpris, mais il alla le prendre dans son secrétaire et me le remit, sans que rien vînt trahir chez lui la pensée que l'Empereur s'occupât de dispositions nouvelles. L'Empereur prit l'enveloppe, la décacheta, parcourut les pages du document, le déchira en deux en me disant de le mettre au feu. C'étaient de belles pages à conserver, écrites de la main de l'Empereur ! Je les tenais dans mes mains, mais l'Empereur voulait leur annulation ! Telles elles me furent remises, telles elles furent jetées au foyer où bientôt elles furent dévorées par les flammes, sans que j'en connusse les dispositions ; le général de Montholon m'a dit les avoir trouvées dans les papiers de l'Empereur écrites au crayon et je me rappelai très bien ces dispositions, lorsqu'il m'en parla. Le collier de diamants que m'a donné l'Empereur, par un de ses codicilles, était alors partagé entre madame la comtesse Bertrand et sa fille, la comtesse de Montholon et les siennes.

Dans l'après-midi, le comte Bertrand vint comme de coutume. Les médecins arrivèrent après lui ; l'Empereur sortit de son lit et, soutenu par le bras du Grand Maréchal, fut se placer dans son fauteuil pour dîner, mais il fit usage de peu de choses. Il entretint le docteur Arnott des mauvais traitements dont il avait été l'objet de la part du gouvernement anglais et dit au Grand Maréchal de traduire ses paroles.

— Je suis venu, dit-il, m'asseoir au foyer du peuple britannique, demandant une loyale hospitalité et, contre tout ce qu'il y a de droits sur la terre, on m'a répondu par des fers ; j'eusse reçu certainement un autre accueil d'Alexandre, de l'empereur François, du roi de Prusse même ; ces princes eussent été plus généreux. Mais il appartenait à l'Angleterre d'entraîner les rois et de donner au monde le spectacle inouï de quatre grandes puissances s'acharnant sur un seul homme. C'est votre ministère qui a choisi cet affreux rocher où se consomme en quelques années la vie des Européens, pour y achever la mienne par un assassinat. Comment m'a-t-on traité depuis que je suis ici ? Il n'y a pas d'indignités dont on ne se soit fait joie de m'abreuver ! Les plus simples communications de famille m'ont été refusées ; on n'a laissé arriver jusqu'à moi aucune nouvelle de ma femme et de mon fils ; pour demeure, on m'a donné l'endroit le moins fait pour être habité, celui où le climat meurtrier du tropique se fait le plus sentir ; il m'a fallu me renfermer entre quatre cloisons dans un air malsain, moi qui parcourais à cheval toute l'Europe. Voilà, docteur, l'hospitalité que j'ai reçue de votre gouvernement, je suis assassiné longuement, en détail, avec préméditation, et l'infâme Hudson Lowe est l'exécutant des hautes œuvres de vos ministres. Vous finirez comme la superbe république de Venise et moi, mourant sur cet affreux rocher, je lègue l'opprobre de ma mort à la maison régnante d'Angleterre.

L'Empereur fut admirable dans cette courte, mais vivante allocution qui, rendue avec fidélité, phrase par phrase par le comte Bertrand, émut vivement le docteur. Il ne répondit rien à des accusations qu'il reconnaissait justes, mais sa contenance témoignait qu'il désapprouvait la conduite de son gouverneur. Après quelques causeries, l'Empereur congédia les deux médecins et garda auprès de lui le comte Bertrand jusqu'à sept heures. La nuit était arrivée depuis une heure lorsque le Grand Maréchal sortit.

J'entrai chez l'Empereur, le flambeau couvert était dans la pièce voisine de celle qu'il occupait ; je m'approchai doucement de son lit, lorsqu'il me dit de lui apporter le collier de diamants que la reine Hortense lui avait donné en quittant la Malmaison ; je fus le prendre dans le nécessaire où il était soigneusement enfermé avec les reçus des sommes déposées chez M. Laffitte et je l'apportai à l'Empereur qui me dit en me le remettant : « Cette bonne Hortense me l'a donné pensant que je pourrais en avoir besoin ; j'estime sa valeur à deux cent mille francs,

cache-le autour de ton corps, je te le donne ; j'ignore dans quel état sont mes affaires en Europe, c'est la seule valeur dont je puisse disposer, il te mettra à même d'attendre le sort que je te fais par mon testament et mes codicilles, tu auras un titre et j'écrirai à l'Impératrice pour qu'elle te donne une décoration de ses États. Marie-toi honorablement, fais ton choix dans les familles des officiers ou soldats de ma vieille garde ; il est beaucoup de ces braves qui ne sont point heureux, un meilleur sort leur était réservé sans les revers de fortune survenus à la France ; la postérité me tiendra compte de ce que j'aurais fait pour eux, si les circonstances avaient été tout autres. »

Fatigué, il se tut quelques moments, puis il reprit : « De retour en France, tu feras en sorte de voir l'Impératrice et mon fils ; lorsque celui-ci aura atteint sa quinzième année, tu lui remettras les objets dont je te fais dépositaire pour lui et vous l'engagerez à reprendre son nom de Napoléon. » J'assurai l'Empereur que je ne manquerais à aucune des recommandations qui m'étaient faites et que ses volontés étaient sacrées pour moi ; je lui promis, autant que mon émotion me permit de le lui dire, car j'étouffais, que cette fortune et les honneurs dont il m'accablait seraient le partage d'une fille dont le père aurait versé son sang pour la Patrie et la gloire de l'Empereur.

Je ne pus me décider, comme l'Empereur me l'avait dit, à porter ce collier sur moi ; je le remis dans le nécessaire où il était, je dirai même que ce riche présent me gêna un instant dans les soins que je donnais à l'Empereur ; mon empressement, mon assiduité, jusque-là ne pouvaient être soupçonnés et je craignis un moment d'en montrer trop et qu'il fût attribué à ce grand destin que me réservait l'Empereur. C'était bien stupide sans doute, mais ce fut une crainte que j'éprouvai et que je ne surmontai que par conscience de moi-même.

Ayant dit à l'Empereur que le mieux s'était soutenu toute la journée, il me répondit : « Je suis plus tranquille, mais pas mieux, c'est un moment de repos, ma maladie prise à temps, on eût pu peut-être m'en sortir ; ma fin approche. La nature a voulu me donner une bonne journée pour mettre ordre à mes affaires, j'ai dit à Montholon de te faire acheter une propriété en Bourgogne près de la sienne. Vous y serez bien, les habitants sont de braves gens que j'ai toujours trouvés patriotes. » On annonça le comte de Montholon qui venait veiller l'Empereur.

*
* *

Le 21, l'Empereur se trouva moins bien que la veille, il envoya prendre l'air au comte de Montholon qui venait de passer quelques heures avec lui, fit appeler le docteur et ensuite l'abbé Vignali ; il dit au premier que faire sa barbe a été une fatigue pour lui et que ses forces l'abandonnent puis, se tournant vers l'abbé Vignali, il lui dit : « Savez-vous

ce que c'est qu'une chambre ardente ? — Oui, Sire. — En avez-vous desservi ? — Aucune, Sire. — Eh bien, vous desservirez la mienne, lorsque je serai à l'agonie ; vous ferez dresser un autel dans la pièce voisine, vous exposerez le Saint-Sacrement, et vous direz les prières des agonisants ; je suis né dans la religion catholique, je veux remplir les devoirs qu'elle impose et recevoir les secours qu'elle administre. » Cette scène était des plus imposantes, l'Empereur allait continuer, lorsque, tournant la tête vers le docteur Antomarchi placé au pied du lit, il crut apercevoir des traces d'hilarité sur sa figure. Offensé de ce qu'il appela un manque de cœur, il lui dit : « Vos sottises me fatiguent, monsieur, je puis bien pardonner votre légèreté et votre manque de savoir-vivre, mais un manque de cœur, jamais ; retirez-vous ! » Puis il dit à l'abbé : « Quand je serai mort, on me placera dans la chambre ardente, vous célébrerez la messe et vous ne cesserez que lorsque l'on me portera en terre. » L'Empereur se tut ; l'abbé et moi, nous étions restés sous l'impression de la scène qui venait d'avoir lieu, lorsque l'Empereur rompit le silence et entretint l'abbé Vignali de la Corse, lui parla de Ponte Nuovo, de Rostino et lui dit qu'il fallait qu'il s'y fît construire une maison ; l'Empereur se plaisait à lui tracer une vie heureuse et paisible pour son avenir, laissant entendre qu'il lui laisserait les moyens de réaliser les rêves dont il venait de l'entretenir ; l'abbé Vignali, attendri de la bonté affectueuse de l'Empereur, mit un genou en terre, saisit la main de l'Empereur qui était sur le bord du lit, la pressa de ses lèvres et se releva les yeux pleins de larmes.

Lorsque l'Empereur l'eut congédié, il me dit : « Ce pauvre Vignali a le cœur bien malade de me voir dans l'état où je suis ; j'aime son caractère, c'est celui d'un enfant de la Corse. Quant à cet autre imbécile, il ne mérite vraiment pas que je m'en occupe. Quelqu'un a-t-il été plus mal soigné que moi par lui ? » Je ne répondis rien mais je pensai que l'Empereur ne resterait pas sous cette fâcheuse impression et que la générosité naturelle de son âme, qui le portait à pardonner, ne ferait pas faute au docteur Antomarchi et je ne me trompai pas.

Cette conversation de l'Empereur avec l'abbé Vignali, bien qu'elle fût la première que j'entendis de cette nature, ne m'étonna point. L'Empereur, avec le même calme qu'il venait de régler ses affaires terrestres, sentant sa dernière heure approcher, voulut, comme chrétien, se mettre aussi en règle avec l'éternité. J'avais entendu l'Empereur proclamer l'existence de Dieu et dire que le sentiment religieux était si consolant que c'était un bienfait que de le posséder.

Le 22, l'Empereur consentit à prendre une potion calmante que lui donna le docteur Arnott venu seul ; l'Empereur lui dit avoir de la fièvre et mettant sa main sur son estomac, il lui dit : « C'est là, docteur, plus rien ne passe, le pylore est attaqué, je le sens. » Le peu de nourriture prise par l'Empereur est rendu dans la soirée : le Grand Maréchal, resté

seul avec l'Empereur, lui dit le regret du docteur Antomarchi que l'Empereur ait pu découvrir sur sa physionomie un sentiment aussi coupable que celui qu'il lui avait prêté ; il pensait que l'état de santé de l'Empereur n'était pas tel qu'il eût à s'occuper de semblables recommandations : « Que voulez-vous, lui dit l'Empereur, si ce n'est pas un mauvais cœur, c'est au moins un imbécile. » Sans doute dans la nuit, le comte de Montholon et le Grand Maréchal prêchèrent en sa faveur, puisqu'il reçut l'ordre de reparaître à la visite du lendemain avec le docteur Arnott.

L'Empereur avait signé tous les états qui lui avaient été présentés, celui des boîtes à tabatière restait à faire ; il me demanda celle qui les renfermait toutes et m'en dicta un inventaire, en l'absence du comte de Montholon qu'il avait envoyé prendre l'air ; il en mit une de côté ornée d'un très beau camée, pour lady Holland ; cette boîte lui avait été donnée par Pie VI après le traité de Tolentino ; il écrivit lui-même, sur une carte qui tomba sous sa main : « Napoléon à lady Holland, témoignage d'estime et d'affection. » Il chargea le comte de Montholon de la lui remettre, en lui témoignant sa reconnaissance du soin qu'elle et son mari mirent à se rappeler à son souvenir. Il en sortit une aussi destinée au docteur Arnott : il chargea le comte de Montholon d'y joindre 12 000 francs en or. Cette boîte était ornée d'un écusson ; l'Empereur, en m'ordonnant d'y faire graver une N, en fit une avec la pointe de ses ciseaux : « Sire, lui dis-je, celle-ci, lorsque son origine sera connue, est plus précieuse que celle qu'on pourrait y faire graver. » A la mort de l'Empereur, elle fut remise par le comte de Montholon au docteur Arnott.

Cet état fini, l'Empereur me demanda quels étaient les effets restés chez le comte de Turenne ; je montai chez moi et lui en remis l'état. Il en disposa ainsi qu'on peut le voir aux états I, II et III [1]. Il me dit aussi l'usage que j'avais à faire de ses cheveux coupés après sa mort : « Tu donneras à chacun des membres de ma famille un médaillon de mes cheveux, un bracelet pour l'Impératrice et une chaîne de montre pour mon fils. » Cette journée fut certainement une des plus fatigantes qu'eût encore éprouvées dans le cours de sa maladie, une des plus affligeantes pour nous, par le développement de ces symptômes qui annoncent une fin prochaine. La matinée avait été employée à écrire ses codicilles ; quoique très fatigué, il me fit asseoir près de son lit et me dicta les instructions officielles pour ses exécuteurs testamentaires, instructions que je remis au net et qu'il signa le 26, après les avoir relues.

Pendant ce travail, il fut pris de plusieurs vomissements qui le forcèrent à suspendre quelques instants cette dictée, tout ce que je pus lui dire pour cesser tout à fait un travail qui amenait des accidents aussi

1. Il s'agit de documents testamentaires que Marchand ajoute en annexe à son récit.

graves, ne put l'en détourner : « Je suis bien fatigué, me dit-il, mais peu de temps me reste et il faut en finir, donne-moi un peu de vin de Constance de Las Cases. » Comme j'osais lui rappeler l'effet qu'il avait produit, il y a quelques jours : « Bah, dit-il, une larme ne saurait me faire mal, et, levant les épaules, les uns et les autres n'y entendent rien, tout manque dans ce pays, que veux-tu que j'attende ? Je ne veux rien faire pour abréger mes jours, mais je ne tirerais pas la paille pour les prolonger. C'est là, me dit-il, en me rendant le petit verre dans lequel était le « Constance », c'est une lame de rasoir qui me coupe en glissant. » Après une dictée aussi longue, il voulut encore fermer lui-même les trois boîtes contenant ses tabatières, dont il m'avait précédemment dicté l'inventaire et où se trouvaient aussi d'autres objets ; il les entortilla de faveurs, les scella de ses armes et m'en remit les clefs en m'en rendant dépositaire.

Le vin de Constance ne tarda pas à provoquer des vomissements qui ne l'empêchèrent pas de prolonger son travail jusqu'à l'heure où le Grand Maréchal et les médecins se firent annoncer. Lorsqu'ils entrèrent, la chambre contenait des papiers déchirés, des boîtes cachetées et entourées de faveur bleue : « J'ai trop écrit, dit-il au docteur Arnott, je suis fatigué, j'ai le bas-ventre tendu. » Il prit peu de nourriture, congédia les médecins après un moment, et garda le comte Bertrand près de lui ; la comtesse Bertrand est venue s'informer de la santé de l'Empereur qu'elle n'a pas vu depuis sa maladie, elle me laisse voir tout le chagrin qu'elle en ressent, j'en parle à l'Empereur qui me répond qu'un jour où il aura fait sa barbe, il la recevra.

Le même jour, l'Empereur dit au comte Bertrand qu'il désirait être enterré sur les bords de la Seine ; dans le cas contraire, qu'on le mît dans une île au confluent du Rhône et de la Saône près de Lyon ou enfin en Corse, dans la cathédrale où étaient enterrés ses ancêtres, parce que là aussi il serait en France. « Mais, dit-il, le gouvernement anglais aura prévu ma mort ; dans le cas où des instructions auraient été données pour que mon corps restât dans l'île, ce que je ne pense pas, faites-moi enterrer à l'ombre des saules où je me suis reposé quelquefois, près de la fontaine où l'on va chercher mon eau tous les jours. » Ces paroles dites avec tant de calme et de résignation et qui laissaient entrevoir la possibilité d'un abandon sur ce maudit rocher, arrachaient l'âme. Il dit encore qu'en France, il avait rétabli la religion, que dans ses palais comme à Sainte-Hélène, il avait entendu la messe le dimanche et qu'il voulait que ses derniers jours fussent conformes au reste de sa vie : l'abbé Vignali dirait la messe et réciterait les prières des quarante heures et, lorsqu'il les dirait, il faudrait le laisser seul avec lui. Dans la soirée, son estomac ne put contenir ce qu'il avait pris dans la journée.

La nature avait soutenu l'énergie de l'Empereur pour lui permettre d'ordonner ses affaires ; le 26 avril, il éprouva un sentiment de calme et voulut employer cette journée à les terminer entièrement ; la veille, à la

visite de quatre heures, après avoir fait tâter son pouls au docteur Arnott qui lui dit qu'il était faible, il présenta son bras au docteur Antomarchi, ce qu'il n'avait pas fait depuis quelques jours, et donna à chacun d'eux un morceau de biscuit ; il offrit du claret au docteur Arnott et les congédia en leur disant : « A demain ! »

Le 27, l'Empereur fit sa barbe dans son lit et j'espérais qu'il ferait demander la comtesse Bertrand ; il se sentait rafraîchi, disait-il, mais se trouvait bien mauvaise mine ; il avait une sorte de bonne humeur, causait avec le comte de Montholon, paraissait satisfait de tout ce qu'il avait fait les jours précédents et fit demander le docteur Antomarchi. Il fut affectueux pour lui ; ayant eu, au cours des visites précédentes, l'occasion de remarquer le repentir sur le visage du docteur, il lui demanda si le docteur Arnott serait content d'une somme de 12 000 francs pour les soins qu'il avait reçus de lui et si lui-même serait satisfait d'entrer au service de l'Impératrice, à laquelle il écrirait pour le recommander : « Vous serez content de ce que je ferai pour vous, lui dit-il. » J'entendis avec plaisir ce retour de la bonté de l'Empereur envers le docteur Antomarchi. Un moment après, il lui dit : « Je vous laisserai 100 000 francs et je vous recommanderai à l'Impératrice. » Le docteur, avant de se retirer, témoigna les plus vifs remerciements à l'Empereur.

Dans la journée, des serviettes chaudes ont été appliquées aux pieds pour ramener la chaleur qui s'en était éloignée. A quatre heures il reçoit la visite des médecins, dit au comte de Montholon de revenir à huit heures et en dit autant au Grand Maréchal lorsqu'il le quitta à six. L'Empereur n'avait presque rien pris et s'était remis dans son lit après le départ des médecins. A huit heures et demie, l'Empereur passa de son lit à son fauteuil, se soutenant fortement sur moi et sur Saint-Denis, fit retirer les carafes qui garnissaient son guéridon et me dit d'y placer son flambeau couvert, son écritoire et du papier ; différents paquets cachetés étaient sur la commode, il me dit de les lui remettre et de faire appeler le comte de Montholon et l'abbé Vignali. Le Grand Maréchal ne tarda pas à arriver ; l'Empereur, lui montrant les paquets qui étaient sur sa table, lui dit d'en dresser un procès-verbal et d'apposer nos signatures et nos cachets au-dessous de la sienne, sur chacun des codicilles et du testament, comme il l'avait fait lui-même.

Ici se place la copie d'un document résumant les dispositions testamentaires de l'Empereur.

Lorsque ce procès-verbal fut terminé l'Empereur congédia, quelques instants après, ces messieurs, en retenant près de lui l'abbé Vignali. Peu d'instants après il sortit et j'entrai chez l'Empereur que je trouvai dans son lit ; il me remit son testament, ses codicilles et un mandat sur M. Laffitte, en me recommandant de ne remettre le tout après sa mort

seulement au comte de Montholon en présence du comte Bertrand et l'abbé Vignali. J'enfermai le tout dans le nécessaire où était le collier que m'avait donné l'Empereur et je restai auprès de lui jusqu'à l'arrivée du comte de Montholon qui, ce jour, ne vint qu'à onze heures.

L'Empereur en l'apercevant lui dit : « Eh bien, mon fils, ne serait-ce pas dommage de ne pas mourir après avoir si bien mis ordre à ses affaires ? — Sire, une semblable pensée ne peut appartenir qu'à Votre Majesté », répondit le général. Je me retirai pour le laisser seul avec l'Empereur. L'Empereur m'avait ordonné de faire porter dans la soirée, chez le comte de Montholon, ses manuscrits et la cassette contenant ce qu'il appelait sa réserve dont il avait disposé par l'un de ses codicilles, les armes chez le comte Bertrand et, chez moi, le nécessaire ainsi que les trois caisses d'acajou renfermant ses tabatières. Après une journée aussi laborieuse où la nature avait fait tant d'efforts, la nuit devait être fort agitée et elle le fut en effet ; l'Empereur chercha le sommeil sans le trouver.

Ses forces diminuaient à vue d'œil, le froid aux pieds était permanent et la journée du 28 se préparait mal ; un grand nombre de serviettes chaudes ramenèrent un peu de chaleur ; l'Empereur demanda à Saint-Denis qui me les apportait comment allait son enfant : « Tu dois être bien fatigué de tant de veilles auprès de moi, mon garçon, comment va Noverraz aujourd'hui ? Il a été bien maltraité par sa maladie. » Nous lui répondîmes qu'il allait mieux et qu'il allait entrer en convalescence.

Le comte de Montholon était auprès de l'Empereur ; la veille, les médecins et le comte Bertrand avaient insisté pour que l'Empereur changeât de logement, ses deux chambres n'étant pas, disaient-ils, assez aérées ; l'Empereur répugnait à tout changement qui le sortait de ses habitudes, cependant il accepta ; le docteur Antomarchi rappela à l'Empereur qu'il se promettait de prendre le salon pour chambre à coucher : « Je le veux bien, tout est-il préparé, dit-il en me regardant ? — Oui, Sire, lui dis-je. » Un petit lit de campagne avait été placé entre les deux croisées du salon, un paravent avait été mis devant la porte, une petite table était placée près du chevet de son lit ; l'Empereur qui, la veille, s'était senti déjà très faible pour aller de son lit à son fauteuil, éprouva beaucoup plus de fatigue encore à arriver dans le salon : il sortit de son lit, passa sa robe de chambre, chaussa ses pantoufles et lorsqu'il se trouva debout : « Pauvre moi, dit-il, mes jambes ne me supportent plus. » On lui fit la proposition de le porter mais il s'y refusa ; soutenu par le comte de Montholon et par moi il parvint à grand'peine au salon pour se mettre dans son lit ; dans le trajet, s'appuyant fortement sur le comte de Montholon, il lui dit : « Mon fils, je n'ai plus de forces, me voilà sur la paille. » Aussitôt dans son lit nous lui enveloppâmes les pieds de serviettes chaudes et l'on plaça le second lit de cam-

pagne dans l'angle du salon près la porte communiquant avec la salle de billard, sur le même côté que la cheminée ; l'autre placé en face la cheminée et entre les deux croisées est celui dans lequel est mort l'Empereur.

La nuit du 28 au 29 avril l'Empereur ne put trouver le sommeil ; il attribua son insomnie à son changement d'appartement. Lorsque j'entrai chez lui à trois heures je trouvai le comte de Montholon écrivant sous sa dictée, j'allais me retirer lorsqu'il me dit de rester : « Montholon, mon fils, allez vous reposer vous en avez besoin, je vais continuer avec Marchand. » Après avoir pris la place de M. de Montholon l'Empereur me dit d'intituler cette dictée : seconde rêverie. Pendant une heure et demie il me dicta avec beaucoup d'abondance sur une organisation des gardes nationales dans l'intérêt de la défense du territoire de la France dont le bonheur et la grandeur étaient toujours sa pensée. En terminant il me dit de la remettre au net et de la joindre à celle du comte de Montholon resté debout près de son lit ; il me dit : « J'étais si faible hier et si bien aujourd'hui que je serais de force à monter à cheval. »

Le jour étant venu j'ouvris les persiennes ; comme il avait changé de lit la nuit le jour lui faisait mal aux yeux et il me demanda d'en changer de nouveau, ce qu'il fit avec beaucoup de peine en s'appuyant sur moi et sur Saint-Denis. La nature venait de faire un dernier effort, ces deux dictées étaient le chant du cygne. Il est regrettable qu'elles se soient égarées.

Le comte de Montholon revint sur les onze heures, l'Empereur se plaignit d'un peu de faiblesse mais voulant toutefois s'occuper d'ajouter un codicille à son testament, ses forces ne tardèrent pas à le trahir après ces quelques lignes : « Pauvre Napoléon » dit-il, et ne pouvant rester assis dans son lit, il reposa sa tête sur son oreiller. Le codicille inachevé est ainsi conçu :

« *Malade de corps, mais sain d'esprit, j'écris de ma propre main ce huitième codicille à mon testament :*

1° *J'institue mes exécuteurs testamentaires, MM. Bertrand, Montholon et Marchand, et Las Cases ou son fils, trésorier ;*

2° *Je prie Marie-Louise de prendre à son service Antomarchi et de lui payer une pension de 6 000 francs que je lui lègue.* »

Dans l'après-midi les médecins vinrent accompagnés du Grand Maréchal ; l'Empereur entretint ces messieurs de son insomnie qui, leur dit-il, avait été mise à profit en nous dictant à chacun pendant deux heures : « Je me sentais fort bien, dit-il, en regardant le docteur Arnott ; pourquoi ne le suis-je plus ? Je suis anéanti. » Le docteur auquel ces paroles furent traduites par le Grand Maréchal répondit que c'était l'effet de la surexcitation des quatre heures de travail. Pendant cette même soirée

l'Empereur parla beaucoup et sa langue me parut quelquefois embarrassée. Entre huit et neuf heures du soir, préoccupé de dispositions testamentaires qui avaient fait l'occupation de sa matinée, plein d'une tendre sollicitude pour son fils et bien que le docteur Antomarchi et moi nous fussions auprès de son lit sans lumière, il me dit de prendre du papier pour écrire ; je lui répondis que j'en avais, sans cependant en prendre, pensant que sa tête était peu présente ; mais un moment s'étant écoulé et m'ayant demandé de nouveau si j'avais du papier, je répondis que oui et je saisis une carte à jouer et un crayon qui se rencontrèrent sous ma main. Il me dicta les lignes suivantes que j'ai conservées écrites sur cette même carte :

« Je lègue à mon fils ma maison d'habitation d'Ajaccio et ses dépendances, deux maisons aux environs des salines avec jardins, tous mes biens dans le territoire d'Ajaccio pouvant lui donner 50 000 livres de rente.

» Je lègue à mon fils... » Il s'arrêta là en me disant : « Je suis bien fatigué, nous continuerons demain. » Avec la mémoire, s'éteignait chaque jour l'existence de ce grand homme. J'avais entendu parler des propriétés de l'Empereur en Corse et jamais elles n'avaient été évaluées à une semblable somme. Cette divagation du soir se présenta souvent jusqu'au 5 mai, jour où tant de génie disparut de la terre.

Le lendemain 30, on parla de placer un vésicatoire sur l'estomac, le cautère que j'avais pansé chaque jour depuis que l'Empereur gardait sa chambre, ne rendait plus rien, les chairs en étaient violacées. Le docteur Antomarchi fit apporter son lit dans la bibliothèque pour être plus à portée de donner ses soins à l'illustre malade qui, dans la journée, lui fit la recommandation lorsqu'il l'ouvrirait de bien examiner l'état de son estomac pour préserver son fils d'une maladie qui avait entraîné son père et lui au tombeau. Le comte de Montholon, après être resté une partie de la journée auprès de l'Empereur à le distraire par ses conversations, se retira au moment où le comte Bertrand et les médecins entrèrent.

L'Empereur était absorbé, peu causant, n'alimentant pas la conversation comme il en avait l'habitude ; ces messieurs se retirèrent laissant le Grand Maréchal seul avec l'Empereur dont les yeux étaient restés fermés ; en les ouvrant il aperçut le comte Bertrand, lui adressa quelques paroles, entre autres, celles-ci : « ... Vous êtes triste, Bertrand, qu'avez-vous ? » Le Grand Maréchal répondit par un de ces regards qui laissait voir combien son âme était émue et affligée. Je me retirai pour ne point avoir à le gêner dans ce qu'il avait à dire à l'Empereur qui, dans le moment même, lui demandait des nouvelles de la comtesse. Cette dame était restée jusque-là sans voir Sa Majesté, elle m'en avait parlé, je savais donc combien elle en était affligée. Le Grand Maréchal en souffrait beaucoup lui-même, il en parla sans doute à l'Empereur puis-

qu'en sortant il me dit avec un cri de satisfaction que l'Empereur lui avait dit de lui amener sa femme et ses enfants.

Le 1er mai, à onze heures, la comtesse Bertrand a été introduite auprès du lit de l'Empereur. Après l'avoir fait asseoir et lui avoir demandé de ses nouvelles, il lui dit : « Eh bien, madame, vous avez été malade aussi. Vous voilà bien maintenant. Votre maladie était connue, la mienne ne l'est pas et je succombe. Comment vont vos enfants ? Il fallait m'amener Hortense. — Sire, répondit la comtesse, ils se portent tous bien. Votre Majesté les a accoutumés à tant de bontés qu'ils éprouvent une grande privation de ne pas vous voir et chaque jour ils sont venus avec moi s'informer de la santé de Votre Majesté. — Je le sais, Marchand me l'a dit. Merci. » L'Empereur l'entretint quelques minutes encore et lui dit de revenir le voir. La comtesse Bertrand se retira pour ne pas davantage fatiguer l'Empereur ; son émotion se fit jour alors, ses yeux se remplirent de larmes ; je l'accompagnai jusqu'au jardin et là, en sanglotant, elle me dit : « Quel changement s'est opéré chez l'Empereur depuis que je ne l'ai vu ! Ces traits amaigris, cette longue barbe m'ont impressionnée bien douloureusement ; l'Empereur a été bien cruel pour moi en se refusant à me recevoir. Je suis bien heureuse de ce retour d'amitié, mais je le serais davantage s'il avait voulu de mes soins. »

Depuis lors la comtesse Bertrand vint chaque jour passer quelques instants au chevet du lit de l'Empereur qui continua d'être affectueux pour elle. La parole de l'Empereur depuis ces deux jours est beaucoup plus brève.

Le 2 est plus calme, l'Empereur porte souvent les yeux sur le portrait de son fils, il reçoit alternativement les soins de ses généraux, il y a souvent assoupissement. Restés jusqu'à minuit avec le comte Bertrand, nous sommes relevés par le comte de Montholon et Saint-Denis ; je me jetai tout habillé sur un matelas dans la salle à manger. L'Empereur qui, malgré sa faiblesse, avait toujours voulu se lever pour le plus léger besoin, veut sortir de son lit, le comte Montholon et Saint-Denis s'en approchent. Resté debout un instant, les jambes fléchissent sous le poids du corps et l'Empereur serait tombé si l'un et l'autre ne l'eussent retenu.

Le comte et la comtesse Bertrand passèrent toute la journée du 3 à Longwood, ils y dînèrent même ; l'Empereur ne veut plus prendre que de l'eau sucrée avec un peu de vin ; toutes les fois que je lui en offre il me dit en me regardant d'un œil satisfait : « C'est bon, c'est bien bon. » Le vésicatoire qu'il a consenti à se laisser placer sur la poitrine a produit peu d'effet, le cautère est tout à fait sec et ne se panse plus.

Ce même jour, le gouverneur témoigna le désir qu'une consultation ait lieu entre les docteurs Antomarchi et Arnott avec les docteurs Shortt et Michel. Le Grand Maréchal en parle à l'Empereur comme d'un désir du docteur Arnott, il lui répond qu'il n'y voit pas d'inconvénient. Ces

messieurs se rassemblent dans une pièce voisine et délibèrent en présence du comte Bertrand et du comte de Montholon. Le Grand Maréchal vint rendre compte de cette consultation qui aboutissait à ce qu'il se laisse frotter les reins qui s'entamaient avec de l'eau de Cologne mitigée d'eau naturelle et de prendre une potion calmante dont l'effet devait amener un bon résultat : « C'est bien, dit-il, au Grand Maréchal, nous verrons. » Puis, lorsque le comte Bertrand fut dehors, il me dit en me regardant et faisant une légère grimace : « Quel résultat de la science ! Quelle consultation ! Laver les reins avec de l'eau de Cologne ? Bon ! quant au reste, je n'en veux pas. »

Noverraz instruit de la position de l'Empereur et qu'il pouvait mourir sans qu'il le vît, sortit du lit où il était lui-même depuis un mois ; pâle, amaigri par la maladie, il s'avança d'un pas chancelant jusqu'au lit de l'Empereur qui, en l'apercevant, lui dit : « Tu es bien changé, mon garçon, te voilà mieux ? — Oui, Sire. — Je suis bien aise de te savoir hors de danger, ne te fatigue pas à rester sur tes jambes, va te reposer. » Noverraz se sentait défaillir ; impressionné par l'état où il voyait l'Empereur, il n'eut que le temps d'arriver à la pièce voisine où il se trouva mal.

Ce même jour sur les deux heures j'étais seul avec l'Empereur lorsque doucement Saint-Denis vint me prévenir que l'abbé Vignali demandait à me parler, je fus à lui : « L'Empereur, me dit-il, m'a fait dire par le comte de Montholon que je vinsse le voir, mais j'ai besoin d'être seul avec lui. » L'abbé était en habit bourgeois et tenait dans ce même habit quelque chose qu'il cherchait à dissimuler et que je ne cherchai pas à deviner pensant bien qu'il venait accomplir un acte religieux ; mon cœur se serra avec force à cette pensée que tout espoir était perdu. Je laissai l'abbé Vignali seul avec l'Empereur, me tenant à la porte pour interdire l'entrée à qui pourrait se présenter. Le Grand Maréchal arriva comme j'étais là et s'informa de ce que faisait l'Empereur ; je lui racontai comment l'abbé Vignali m'avait demandé à être introduit et à rester seul auprès de lui, que je pensais qu'en ce moment il s'accomplissait un acte religieux dans lequel l'Empereur ne voulait pas de témoins : « Je vais, me dit-il, chez Montholon, faites-moi prévenir quand Vignali sortira. » Une demi-heure après environ l'abbé en sortant me dit : « L'Empereur vient d'être administré, l'état de son estomac ne permet pas un autre sacrement. »

Je rentrai chez l'Empereur que je trouvai les yeux fermés, le bras étendu sur le bord de son lit ; je mis un genou en terre et j'approchai mes lèvres de sa main sans que ses yeux s'ouvrissent. Je prévins Saint-Denis qui en fit autant sans que l'Empereur les ouvrît davantage. Je continuai à rester seul debout devant le lit de l'Empereur comprimant mes sanglots, mais laissant couler mes larmes. Saint-Denis vint me prévenir que le docteur Arnott était là, je fus au-devant de lui ; comprenant ma

douleur qu'il attribua à l'état désespéré de l'Empereur, il me serra affectueusement la main. M'approchant du lit de l'Empereur, je lui annonçai doucement le docteur Arnott, ne laissant voir qu'un visage calme quand mon cœur était si cruellement déchiré et je me jetai aussitôt de côté pour donner libre cours à mes larmes qui aujourd'hui coulent encore pour celui qui méritait si bien nos regrets et notre dévouement. Le Grand Maréchal arriva bientôt après, l'Empereur entretint le docteur du résultat de la consultation qu'il trouva bien insignifiante et me dit de lui donner à boire. Resté seul avec lui après le départ de ces messieurs, il ne me parla point de l'acte religieux qu'il venait d'accomplir.

Par suite de cette consultation, je fus appelé à donner à l'Empereur du calomel ; je dis au Grand Maréchal et au comte de Montholon qui m'en parlèrent que l'Empereur m'avait positivement dit ne vouloir aucun breuvage ou potion qui n'eût son approbation et qu'il devait se rappeler la colère de l'Empereur envers le docteur Antomarchi en pareille circonstance : « Oui, sans doute, me dit le Grand Maréchal avec sa bonté accoutumée, c'est ici une dernière ressource tentée ; l'Empereur est perdu, il ne faut pas que nous ayons à nous reprocher de ne pas avoir fait tout ce qu'humainement on peut faire pour le sauver. » Encouragé par les derniers mots du Grand Maréchal, je délayai cette poudre dans de l'eau avec un peu de sucre et lorsque l'Empereur me demanda à boire je la lui présentai comme de l'eau sucrée. Il ouvrit la bouche, avala difficilement et voulut même, sans le pouvoir, rejeter le tout ; se tournant alors vers moi, il me dit avec un ton de reproche si affectueux et si difficile à rendre : « Tu me trompes aussi ? » Voyant le regard qu'il me jeta et où se peignait si vivement la douleur de l'être, le Grand Maréchal présent à ce reproche en fut ému et me dit avec un profond accent de l'âme : « Que d'amitié dans ce reproche ! » C'était vrai, j'étais bouleversé, car enfin je venais de manquer à la promesse que je lui avais faite de ne rien lui administrer sans sa permission ; l'Empereur était bien mal sans doute, mais il avait encore la conscience de ce qu'il disait et j'aurais été bien malheureux si ces paroles eussent été les dernières qui me fussent adressées par lui ; elles m'avaient fait si mal que je restais avec la pensée qu'il ne voudrait peut-être plus rien prendre de moi lorsqu'une demi-heure après il me demanda à boire et prit avec confiance l'eau rougie bien sucrée que je lui offris : « C'est bon, c'est bien bon », me dit-il après l'avoir bue. J'avoue qu'alors seulement je fus tranquille sur ce que j'avais fait puisqu'il ne se le rappelait plus lui-même.

Les pieds de l'Empereur étaient constamment entortillés de serviettes chaudes pour y ramener la chaleur et le comte Bertrand et le comte de Montholon veillèrent toute la nuit. Madame la Maréchale vint un intant voir l'Empereur et passa la journée dans la bibliothèque où une table fut dressée pour le dîner. Les quelques serviteurs français qui

n'avaient point accès dans la chambre de l'Empereur attendaient dans l'anxiété les nouvelles que Saint-Denis ou moi leur donnions en sortant.

Le 4 mai, l'Empereur se refuse à tous les secours qui lui sont offerts ; il continue de boire de l'eau et du vin bien sucrés ou de l'eau sucrée avec de la fleur d'oranger ; c'est la boisson qui seule paraît lui être agréable ; chaque fois que je la lui offre, il me répond par ces paroles : « C'est bien bon, mon garçon. »

Dans la journée un hoquet s'établit et se prolonge fort avant dans la soirée. De temps en temps le comte de Montholon lui offre à boire ; vers les dix heures il paraît assoupi sous sa cousinière qui est baissée. Resté près de son lit je surveille ses moindres mouvements, tandis que les deux médecins, le comte de Montholon et le Grand Maréchal causent doucement entre eux auprès de la cheminée. L'Empereur fait un effort pour vomir, je levai aussitôt la cousinière pour lui présenter un petit bassin d'argent. Le hoquet qui se présentait à intervalles devint beaucoup plus répété, le délire s'empara de l'Empereur ; il prononça beaucoup de mots inarticulés qui furent traduit par France... mon fils... armée... Ce furent les dernières paroles que nous devions entendre. Cet état se continua jusqu'à quatre heures du matin, les vésicatoires appliqués aux jambes n'ont point produit d'effet.

A quatre heures du matin, le calme succède à cette agitation. C'est le calme du courage et de la résignation ; l'œil de l'Empereur reste fixe, la bouche est tendue, quelques gouttes d'eau sucrée introduites par le comte de Montholon relèvent le pouls, un soupir s'échappe de sa noble poitrine, nous renaissons à l'espérance, mais, hélas ! ce n'était que l'épanouissement de l'âme quittant son enveloppe terrestre pour s'élever vers l'éternité.

A six heures, les persiennes sont ouvertes et le Grand Maréchal fait prévenir la comtesse Bertrand de l'état de l'Empereur ; elle arrive à sept heures, un fauteuil lui est avancé au pied du lit où elle s'assied pour toute la journée. Les Français attachés au service de l'Empereur dont les fonctions ne donnent point accès dans l'intérieur entrent à huit heures ; ils commandent à la douleur qui les oppresse, l'âme glacée par le silence d'une chambre de mort, ils se rangent autour du lit que nous entourions déjà, Noverraz quoique faible encore veut recueillir le dernier soupir de l'Empereur. Nos yeux fixés sur cette tête auguste ne s'en détachent plus que pour chercher à lire dans les regards du docteur Antomarchi si quelque espoir reste encore. C'est en vain, l'impitoyable mort est là. De temps en temps, au moyen d'une éponge humectée d'eau sucrée, le comte Montholon étanche la soif de l'Empereur qui n'a plus la force d'avaler autrement, ses lèvres sans mouvement s'en trouvent rafraîchies ; ce qui n'entre pas est essuyé par le comte Montholon avec un mouchoir de batiste.

A cinq heures cinquante minutes du soir, le canon de retraite se fait

entendre, le soleil disparaît dans des flots de lumière. C'est aussi le moment où le grand homme qui domina le monde de son génie va s'envelopper dans sa gloire immortelle. L'anxiété du docteur Antomarchi redouble ; cette main, qui guidait la victoire et dont il compte les pulsations, s'est glacée ; le docteur Arnott, les yeux sur sa montre, compte les intervalles d'un soupir à l'autre, quinze secondes, puis trente, puis une minute s'écoulent ; nous attendons encore, mais en vain.

L'Empereur n'est plus [1].

Les yeux s'ouvrent subitement, le docteur Antomarchi placé près de la tête de l'Empereur, suivant au col les derniers battements du pouls, les lui ferme aussitôt, les lèvres sont décolorées, la bouche est faiblement contractée ; dans cet état le visage est calme et serein, une douce impression s'y fait remarquer. En cet instant nos sanglots éclatent avec d'autant plus de force qu'ils avaient été comprimés ; le Grand Maréchal s'approcha du lit, mit un genou en terre et baisa la main de l'Empereur, le comte de Montholon et toutes les personnes présentes avec le même respect religieux s'en approchèrent et déposèrent un baiser sur cette main bienfaisante pour tous que la mort venait de glacer.

Madame la comtesse Bertrand fit appeler ses enfants pour qu'eux aussi baisassent la main qui, depuis six ans, leur avait prodigué tant de caresses ; la scène de désolation qui se passa devant eux ne permit pas à leurs jeunes cœurs de supporter une aussi vive émotion : l'aîné s'évanouit et il fallut les entraîner hors de ce lieu de douleur.

Le capitaine Crokat accompagné du docteur Arnott qui était allé le prévenir de la mort de l'Empereur, entra pour constater l'heure ; sa démarche se ressent du trouble de son âme, il se retire avec respect et semble faire des excuses de l'obligation où il se trouve de remplir cette mission. Peu après deux médecins anglais entrèrent, s'approchèrent avec respect de la victime et retournèrent certifier à Sir Hudson Lowe le rapport du docteur Arnott.

Ainsi périt l'Empereur Napoléon, léguant l'opprobre de sa mort à la maison régnante d'Angleterre, laissant à la postérité le devoir de le venger du sicaire commis à sa garde, entouré d'amis et de quelques serviteurs fidèles et dévoués, mais exilé loin de ces objets d'affection que l'homme cherche à ses derniers moments : une mère, une femme, un fils [2].

COMTE MARCHAND

1. On croit généralement aujourd'hui que Napoléon est mort d'un ulcère de l'estomac, probablement cancéreux.

2. *Copyright by Plon.*

LE MAL DE COLLEEN

« Il n'y a aucune constante existence ni de notre être ni de celui des objets... le jugeant et le jugé étant en continuelle *mutation* et branle. »

MONTAIGNE

par MARC CHADOURNE

IL habitait alors un pays bien étrange. Dès la frontière, il en avait aimé la grandeur sauvage, pétrifiée, la pureté d'air, de roc, de glace et de lumière. Adossée à la plus vieille chaîne de l'Amérique, cette terre du *Deseret* — pour lui donner le nom indien que les Mormons lui ont gardé — offrait un horizon comme il n'en avait rencontré en aucun autre point du monde au cours d'une vie errante : cette mer intérieure qui depuis la préhistoire n'achève pas son assèchement, ce Lac Salé d'où s'élèvent tous les mirages d'un désert appelé par ses pionniers à devenir Terre Promise.

Il y était venu, juste après la guerre, vers 1945 ou 1946, chercher une Thébaïde qui puisse apaiser le farouche besoin d'isolement et d'oubli qui, au lendemain de cette guerre-ci, l'avait repris comme après l'autre. Un poste d'Université lui avait été offert à Salt Lake City au moment où il se résignait à reprendre le bateau pour la vieille Europe. Il avait béni le ciel de différer ce retour et de lui avoir choisi ce *Deseret* pour lieu d'exil volontaire et de retraite. Mais ce n'était point sans peine et sans recherche qu'il y avait trouvé une habitation selon ses goûts.

Dieu sait pourtant combien elle était rustique et sans confort, cette maison de briques, dans son clos de pommiers, en pleine campagne, loin de tout. Il l'avait louée sans hésiter, à des cultivateurs qui voulaient la

vendre pour se retirer. Il aimait sa situation haut perchée juste sous la montagne, au débouché de Milk Creek Canyon. De cette gorge étranglée, entre les éboulis des monts Wasatch, l'hiver soufflait ses blizzards, mais en toute saison les eaux chantantes de la montagne accouraient. Bonne eau de source glaciale, ferrugineuse, qui, dès le printemps, faisait foisonner le cresson et la menthe dans les canaux et rigoles de l'enclos et approvisionnait un réservoir assez vaste pour servir de piscine en ces hauts-lieux. Le porche de la maison et les fenêtres de façade donnaient sur le socle d'un plateau surplombé au loin par la cime du mont Olympus. Le living-room, de proportions suffisantes pour être aménagé tout à la fois en salon, chambre à coucher, bibliothèque et salle à manger, ainsi que la grande cuisine contiguë à cette salle de séjour, avaient leurs baies tournées vers le lac. C'était cette vue unique au monde qui l'avait tenté.

Aux heures les plus claires du jour, même sous cette pure lumière de l'Ouest, que les neiges rendent plus éblouissante, la mer morte se laissait à peine entrevoir. Mais au soir tombant, elle sortait de ses vapeurs de sel, s'exhaussait, comme par l'artifice d'un décor de grande féerie, à la rencontre du soleil au déclin. Alors ses nappes s'épandaient à l'horizon, de plus en plus vives, engloutissaient l'astre, puis brasillaient de feux de plus en plus sombres jusqu'au moment où le Sinaï qui garde ses bords ne rougeoyait plus, dans la nuit, que par les forges des aciéries.

Jour après jour, trois années durant, c'était vers cette mer tour à tour morte et ressuscitée que ces fenêtres le ramenaient comme vers le centre d'un monde intérieur. Où sont ces années ? Où est la sœur de solitude qui sur leur dérive obscure réapparaît pour tracer un cap du temps, hier inaperçu, aujourd'hui saillant ? Colleen...

C'était à l'une de ces vitres, presque toujours la même, qu'à chaque retour à la maison, aussitôt passée la barrière, avant même d'arrêter la voiture, il retrouvait la jeune tête pensive, le reproche de ses grands yeux de désenchantée encore perdus sur le lac. Car c'était là son destin de recluse : il semblait qu'elle ne vécût que pour attendre.

⁂

Cette maison de solitaire n'avait jamais été sans femme, du moins jamais bien longtemps. A la première, Sol, la Péruvienne, les Mormons du voisinage, quand ils passaient sur la route, tournaient du côté du porche des visages qui demandaient : « Est-il marié ? » A la seconde, Jill, l'année suivante, ce passage de la brune à la blonde avait convaincu les habitants de Milk Creek Canyon, refuge des derniers « *fundamentalists* » [1], du mépris de l'étranger pour les lois qui, sur cette terre jadis

1. Secte mormone qui continuait à pratiquer la polygamie après l'abolition de cette institution.

privilégiée, ont aboli le mariage plural. Un seul voisin, l'évêque Naylor, Mormon jeune mais de bonne vieille souche, faisait montre d'une compréhension indulgente et persistait, chaque fois qu'ils se rencontraient, à lui demander : « Comment va votre femme ? » Ce « Saint »[1] ne l'ignorait pas : aucune n'était sa femme. Marié, il l'était peut-être, mais avec la solitude uniquement.

Autant vaudrait donc les passer sous silence, ces premières compagnes de fortune, Sol, la fataliste, Jill, le garçon manqué... Mais passer Jill sous silence ! Ce petit gars-là, « this little guy » — ainsi se désignait-elle lorsqu'elle apostrophait un hostile univers — n'était pas de celles qui se laissent oublier. Ils faisaient de leur mieux, pourtant, Colleen et lui, pour l'oublier, quand on commençait à l'entendre, dès l'aube, fourgonner dans la chaudière du calorifère. Le cri de victoire qui montait en fanfare lorsque, d'une pince infernale, elle avait retiré de la fournaise la galette de mâchefer, le « clinker », était sa manière de sonner le réveil en rappelant qu'elle prenait sa part et « plus que sa part » dans les charges d'une communauté réduite ou à peu près à ce genre de corvées. Il fallait alors s'apprêter à la voir réapparaître en salopette, encharbonnée du revers haut retroussé de ses étroits *blue-jeans* à la crête dorée de sa crinière, à entendre son contralto de poitrine garçonnière enroué par le gin et les brouillards de Manhattan : « Alors, vous deux, on vous verra, oui, pour le breakfast ? »

Le breakfast était son fort. Ses autres talents ménagers n'eussent pas été moins méritoires dans une maison aussi mal fournie sans une maudite tendance à les étaler comme autant de preuves d'incomparable abnégation. Ce genre bourru et frustré, ces airs de martyre d'un amour non reconnu, elle n'avait pas attendu que Colleen fût là pour les affecter. Il eût été pourtant fort simple d'accepter, une fois pour toutes, l'état de choses établi dès le jour où il avait consenti à l'héberger — elle, sa presse à bras et tout son fourniment d'artiste vagabonde — au pair, en pensionnaire moitié camarade moitié ménagère, dans les fonctions qu'elle remplissait en ce *dude ranch*[2] du Nevada où il l'avait rencontrée l'automne précédent. Ledit ranch s'apprêtant à la licencier faute de clients, elle était en panne mais résolue à rester dans l'Ouest et à ne pas réintégrer de l'hiver son studio new yorkais par horreur des étouffoirs de la Big City. Il avait eu l'imprudence de parler du Deseret, de sa maison dans la montagne. Elle avait sauté sur l'occasion.

L'erreur initiale avait été de n'avoir vu en cette Jill à chemise à carreaux qui sellait et montait tous les chevaux du ranch bottée et chapeautée comme un cow-boy, qu'une espèce de *tom-boy*, comme disent

1. L'Eglise mormone, dite Eglise des Saints du Dernier Jour, ne compte parmi ses nombreux membres que des Saints.

2. Nom donné à certains ranchs aménagés pour recevoir des pensionnaires et leur offrir les agréments d'une villégiature au désert.

les Américains. A part le blond doré de sa courte crinière, un teint frais ravivé par les déserts où elle avait erré tout l'été, de ranch en ranch, des yeux pervenche où se réservait encore le vitriol des grandes colères, c'était bien un *tom-boy*, sans taille, sans poitrine, à ressorts d'acier, campé sur des jambes point mal faites mais auxquelles les suites d'une poliomyélite infantile, vaincue à force d'énergie, gardaient une raideur de fil de laiton. Un vrai *tom-boy*, toujours dressé, hardi petit gars, sur les ergots de son défi à l'existence, mais qui ne consentait pas pour autant à renoncer aux attributs et privilèges de la féminité. Une paire de ridicules petits postiches entrevus dans la salle de bains du ranch, dissimulés sous une non moins insolite robe du soir, lui avaient pourtant révélé, dès le soir de leur entrée en matière, cette secrète blessure et ses possibles poisons. « Bah ! s'était-il dit, elle s'y fera. Elle est artiste, sa gravure l'occupera. »

De fait, son art et la nature l'avaient pleinement occupée les premiers temps de son installation. Elle gravait à tour de bras, sur bois, sur linoléum, sur cuivre. Il n'avait qu'à la laisser partir à la chasse de ses sujets sur les pentes rocailleuses où daims et biches redescendent jusqu'aux abords des granges dans les taillis défeuillés. Elle s'y postait, carnet en main, pour capter des envols de faisans ou de cailles. Parfois elle burinait à vif, sans s'encombrer d'esquisses préalables, à traits mordants qui semblaient assouvir d'intimes violences. En ce début d'hivernage, à part quelques crises, elle semblait résignée à l'idée qu'un homme puisse entrer dans cet âge de la vie où la volupté d'être chaste tient lieu des autres. Elle savait s'enfermer de son côté, entre son lit, sa presse et ses rouleaux d'encre. Assez souvent, il arrivait qu'elle ne rentrât qu'à la nuit de ses randonnées. Les bergers, habitués à la voir rôder parmi leurs troupeaux, suivie de Skippy, une petite chienne épagneule du voisinage devenue son inséparable escorte, la retenaient près de leurs maisons roulantes. Elle s'attardait volontiers avec ces solitaires du plateau, grands monolithes privés de femmes et de linge frais, boucanés par les longs hivers de transhumance. Grattant leurs tiques et se penchant sur le pommeau de leurs selles de bois, ils la hélaient par son petit nom : « Hello, Jill ! » et la questionnaient, malgré leur incuriosité native, sur le mystère de sa présence en leur domaine pastoral : Où vivait-elle ? Avec qui ? Avec le *Frenchie* qui avait loué la maison Sanders, près de Milk Creek ? Est-ce qu'elle était sa femme ? Non ! *Better be careful, Jill !*

Ils n'étaient point sans méfiance à l'égard de l'étranger qui, de son côté, avait ses raisons de craindre quelque tour de leur inimitié, magnétiquement perceptible à la façon dont ils le toisaient, lorsqu'ils passaient, poussant leurs bêtes sur la route, entre le tertre et la clôture du jardin. L'un d'eux, l'un des fils de la tribu Herman dont ce plateau était le fief, lui avait, la première année, au moment de son arrivée de

Californie avec Sol, fait sentir le danger de venir planter ses pénates à la limite de leurs pâturages. La victime avait été un luxueux lévrier d'Ecosse, Tristan, que Sol avait refusé de laisser en Californie. Tristan ayant pris la clé des champs au milieu des déballages, ils l'avaient, trois jours durant, appelé à tous les échos et un matin s'étaient résolus à aborder de front ce rustre d'Herman, au moment où celui-ci passait à cheval planté comme un reître sur sa monture. La réponse était tombée en coup de matraque :

— Ici, nous avons le droit d'abattre les chiens perdus. C'est moi qui l'ai tué, votre chien.

Il y avait de quoi dégoûter une noble Liménienne de vivre parmi de tels sauvages. Peu de temps après elle avait repris le chemin de la Californie pour regagner les Andes.

Jill montrait plus de cran ; habituée aux façons des ranchs, elle ne se laissait pas démonter par les airs rogues de la « brute ». « Hello, Fritz ». Sa voix rauque de New Yorkaise amadouait le colosse rougeaud qui répondait : « Hello, Jill ». Il repassait presque chaque jour, hurlant après ses chiens, faisant claquer à gestes déments son fouet à bétail et pétarader des quatre fers ses destriers de labour devant la porte. Ces amitiés de Jill avec le Fritz, et autres gardiens de troupeaux des alentours, n'étaient point faites pour lui déplaire, pris qu'il était par la rudesse même de cette existence.

De cette « Terre Promise » irradiait une foi vitale et mystique, auréole des branchages givrés, des granges bossues, des rocs à nu et de leurs stalactites, du plein ciel éblouissant dont le dôme répercutait ses feux sur la coupole d'or du *Tabernacle* [1]. La religion de ces rupestres Mormons dont l'histoire commençait à le fasciner lui devenait aussi tonique que l'air des cimes.

En cette altitude magique, il revivait. Revie faite d'un oubli presque total du monde ancien, de ses viès anciennes en divers pays du monde, de toutes les attaches — famille, femme, possessions, carrière, amitiés — que ces dérives successives avaient à peu près rompues. La cicatrisation n'allait point parfois sans élancements cruels aux points de rupture mais s'achevait comme en un sanatorium sous les rayons violets et infrarouges de ce soleil des neiges vers qui, trois ou quatre fois par semaine, skis aux pieds, l'enlevaient les monte-pentes d'Alta. Élévations dont le vertige des descentes rendait ensuite l'appel plus exigeant. Le sport n'était que prétexte et occasion de ces euphoriques montées toujours plus haut dans le pur flamboiement de la lumière.

1. Le Tabernacle est l'un des trois grands édifices religieux de l'Eglise mormone à Salt Lake City. A la différence du Temple, sanctuaire strictement réservé au culte et aux rites des Saints du Dernier Jour, le Tabernacle est accessible au public et offre chaque jour à midi un concert de grandes orgues. Vaste nef en forme d'arche, le Tabernacle domine d'une coupole oblongue et revêtue d'or la vallée du Lac Salé : le Grand-Bassin.

Même quand de ce septième ciel il fallait retomber sur terre et revenir aux prosaïques robinsonnades — déblaiements à la pelle pour dégager la barrière bloquée par le passage nocturne des chasse-neige ou la voiture ensevelie jusqu'à la capote, moteur à remettre en marche, tuyaux du réservoir à déboucher, pompe à réamorcer — ces corvées quotidiennes avaient pour lui le sel de la bonne sueur et le galvanisaient dans un stoïcisme satisfait de victoires, petites ou grandes, sur lui-même. Coiffé d'un bonnet de trappeur, le dos protégé par sa canadienne contre les coups de cornes d'une vieille chèvre assauvagie, autre protégée de Jill, il se complaisait à ces besognes.

Par le courant de force qu'il en recevait, par la dépense d'énergie qu'elle demandait, cette rude terre lui rendait la seconde jeunesse qu'il faut *to be born again* : pour renaître, tout passé aboli, toute inquiétude dominée quant au malheur des temps, dans le grand silence vierge d'une presque parfaite solitude.

Mais Colleen n'avait point encore fait entrée dans sa vie et dans son cœur.

II

Oublierait-il comment, un soir de fin novembre, sur cette route où rien ne devait, rien ne pouvait venir, messagère du drame toujours en chemin, elle vint à passer ?

Elle n'avait point encore de nom. Son nom, si jamais elle en eut un autre, qui l'a jamais su ? Sa jeunesse, son air de folie douce et vagabonde, en fallait-il davantage pour faire croire, dans la brume de ce crépuscule, à quelque apparition de revenante ? Sur cette route où la neige boueuse étouffait ses pas, salissait la blancheur de sa robe, une princesse en fourrure de grand soir, musant comme une folle de Chaillot entre les poubelles, n'eût pas été en vérité plus inattendue que cette étrange passante. Un fauve chatoiement de zibeline se fondait au brouillard au moment même où deux yeux noirs, qui se retournaient vers lui comme si elle hésitait à revenir, pénétraient avec un charme maléfique dans son cœur.

Il avait lu quelque part — mais où et quand ? En Extrême-Orient, sans doute — ce vieux roman chinois, *la Femme changée en Renard*, dont l'omnisciente vieille Chine a légué le conte, chargé de sens et de mystère, à ses lettrés. Une vague souvenance lui en était revenue, le jour où il la revit, cette passante.

C'était aux approches de Noël. En fin d'après-midi il était allé, muni de petits cadeaux pour les enfants, rendre visite au couple Naylor et leur rapporter quelques tomes de l'histoire de l'Eglise des Saints du Dernier Jour à lui prêtés pour l'instruire des révélations de Joseph Smith,

leur prophète. Il venait en emprunter d'autres. Sur la véranda vitrée où les gamins et leur mère ne le laissaient prêter attention qu'à eux, *elle* se prélassait à part, sur une chaise-longue, si négligemment qu'on pouvait la croire de la maison. La somptueuse fourrure éveillait bien un souvenir de déjà vu mais le Saint du Logis l'avait presque aussitôt introduit dans son sanctuaire. Ce ne fut qu'au moment où il prenait congé, deux nouveaux tomes de l'histoire sous les bras, qu'elle était reparue... (Que tu étais reparue, Colleen, debout sur le seuil, avec un air d'attendre et un regard qui disait bien : « Crois-tu que j'ai hésité, moi, à te reconnaître ? ») Se pouvait-il qu'elle appartînt à la maisonnée ?

— Oh ! Dieu non, avait été la réponse de Naylor interrogé. Elle vient comme elle repart, sans qu'on sache pourquoi. Les enfants l'aiment bien. Mais elle est pour la liberté, cette demoiselle. Cependant, ajoutait-il, il ne tient qu'à vous de l'emmener... A condition qu'elle veuille bien vous suivre.

Alors il le lui avait demandé, posant un doigt très tendre dans la déclivité de son front, entre les sourcils :

— Tu veux me suivre ?

Les longs yeux noirs interrogeaient aussi mais ne disaient encore ni oui ni non.

— Voulez-vous une corde, avait proposé le Saint.

Sa faute — la première — n'avait-ce pas été de prendre cette corde qu'on lui tendait, d'esquisser le geste infamant qui la fit, sur un brusque écart, s'élancer d'un bond de renarde dans la noire allée. La blancheur de son col lui faisait un nimbe. On eût dit qu'elle marquait une seconde attente, une nouvelle hésitation. Il accourut, toujours sa corde à la main, pour la rattraper. Elle le laissa venir assez près pour que dans la lueur de la vitre éclairée il pût saisir, percevoir distinctement son ironique et doux refus : « Tu ne m'auras pas ainsi. » Et en deux foulées ce soir encore, Renarde, tu avais fui.

D'une renarde, elle avait le très long museau effilé et cette queue traînante dont le panache avait laissé dans la nuit une trouée. D'une femme, de la fiancée qu'elle avait pu être en d'autres âges, elle avait, outre ce parlant regard qui prolongeait en lui après sa fuite le sens d'une chance unique perdue absurdement, la pudeur altière et la grâce effarouchée. Elle avait aussi (mais comment le définir déjà, ce signe entr'aperçu dans un vacillement de lumière ?) la marque de fatalité inscrite au front des grandes amoureuses. « Elle était tellement plus belle que Tristan, et avec l'air *tellement moins bête* », songeait-il sur le chemin du retour, la comparant au grand colley tué par la brute. « ... de la même race que Tristan, mais quelle race, quelle autre race, chez cette Iseult ! »

— J'ai failli vous ramener un colley superbe, avait-il dit à Jill en rentrant. Une chienne perdue qui cherche un maître.

Mais Jill couvait un sombre ressentiment.

— Que ne l'avez-vous fait ! répliquait-elle. Nous serions deux.

Elel avait su prendre son temps et choisir son heure, la maligne, pour réapparaître : la veille même de Noël ! La soirée entre toutes redoutable et redoutée, *Christmas eve* dont six semaines à l'avance, à force de réclames, d'orgues, de haut-parleurs, de devantures à crèches et automates, de forêts de sapins débitées au marché, de Santa Claus en rouges houppelandes à tous les carrefours, la Mecque mormone, en bonne cité américaine, épuisait toutes les possibilités de réjouissances ou d'écœurement. Christmas eve qu'il avait toutes les raisons — du cœur, de l'esprit et des entrailles — d'appréhender. Jill, non contente d'avoir introduit au logis le sapin fatidique, l'habillait et le poudrait à la mode de Manhattan, multipliait avec une ostentation furtive les emballages.

Il devrait se prêter de bonne grâce au dénouage des rubans, au dépliage des papiers artistement choisis, s'extasier et se confondre devant le contenu des boîtes de divers formats dont la pile depuis quatre heures se dressait sous l'arbre, d'autant plus menaçante qu'il n'avait à offrir qu'une contrepartie dérisoire à ces cadeaux indésirés. Rien ne lui serait épargné : il faudrait déguster sans haut-le-cœur la dinde à la gelée de myrtilles, déboucher à s'en meurtrir les pouces un champagne de Californie qu'elle avait été elle-même choisir à Sugar House, au contrôle des liqueurs. Il devrait — tous ces apprêts le laissaient prévoir — essuyer avec la mousse acide de ce vin des épanchements carboniques dignes de la célébration, des effusions préméditées, des tendresses dirigées. Comment s'en tirerait-il pour éviter le « coup » de minuit, lui dire gentiment bonsoir et aller faire tout seul un tour aux étoiles ? Du haut de l'Olympus, antique Providence, tu veillais.

Vers six heures, de la route verglacée accouraient de jeunes cris, de jeunes rires, un galop. Par la vitre qui illuminait la route jusqu'au tertre, il reconnut la progéniture du couple mormon. Bondissant en tête de la bande, sans corde et menant le train, la renarde leur montrait le chemin. Craquements de neige glacée entre la grille et le porche, coups à la porte. Mais radieux de leur offrande, les enfants se sauvaient, criant : « *Happy Christmas !* » Quant à elle, comme une qui vient à son heure, sans faire la moindre manière, elle entrait.

Jill, à la cuisine en lâchait ses casseroles. Et l'adoration commençait.

Innocente de tout sacrilège, l'envoyée du ciel recevait l'hommage de ces humains en génuflexion devant son nimbe avec autant de candeur que le Divin Enfant celui des Mages. A leur étonnement elle donnait aux aromes venus du four infiniment moins d'attention qu'à la tiédeur de la pénombre autour des lampes et guignait visiblement le trône feutré du

divan à grands coussins dont il faisait son lit. Il allait l'inviter à y établir sa crèche quand Jill intervint :

— *Please...* voyez dans quel état elle est... Surveillez la dinde, le temps que je lui donne un *shampoo*.

Ce fut un bain complet, dont le besoin n'avait échappé qu'à lui, dans la baignoire qu'un flacon entier de shampooing à l'essence de pin, subrepticement distrait des présents entassés sous l'arbre, fit mousser à pleins bords. Consciente de son état, d'un bond dont l'éclaboussage parvint jusqu'à lui, elle s'y plongea jusqu'à la corne des oreilles. Il ne fut admis à la voir réapparaître qu'après bouchonnage dans son propre peignoir, ébrouage, séchage complet au radiateur électrique. Transformée comme une pauvresse confiée tour à tour au grand couturier et au meilleur coiffeur, elle fit une rentrée d'infante rendue, après la destitution d'un long exil, à la fidélité de ses sujets. L'hermine de son col se gonflait d'aise et, bien fleurante, resplendissait, moins cependant que les diamants noirs des prunelles long fendues sous leurs sourcils arqués de jeune reine de Saba.

Il lui cherchait un nom royal, un nom de neiges d'antan : Maine, Aude, Bietrix ? — hésitant sur Iseult qui avait à tout le moins l'inconvénient de rappeler Tristan et, du même coup, la Liménienne. Jill prévint ce risque en suggérant :

— Si on l'appelait Colleen ?

Colleen... ? Ce traînement gaëlique dans la dernière syllabe, même à travers une gorge éraillée par Manhattan évoquait aussi, d'Écosse ou d'Irlande, les amants errants qu'ont chantés les harpeurs bretons. Colleen... A des voix qui s'étaient tues depuis longtemps il semblait qu'elle dressât, imperceptiblement, un bout d'oreille aussi tombant qu'il se doit quand on est de race aussi pure.

— Colleen ? répéta-t-il encore incertain, car cela sonnait un peu trop comme colley. N'était-ce pas un nom de chienne ?

Il la consulta du regard. A distance de la table où Jill allumait des bougies de réveillon, elle avait trouvé au centre du divan sa place de sultane et sa pose héraldique. Pour elle il redit, cette fois l'appelant :

— Colleen !

Alors il vit un mélancolique éclair de gaieté traverser les prunelles en amande. Le long de son flanc, il y eut le battement condescendant, — une ou deux fois — d'un sceptre empanaché, au bout moucheté de noir. — « Va pour ce nom de chienne », disait l'onduleux acquiescement. « Quand tu m'appelleras ainsi, je répondrai. »

Pour ce baptême, qui changeait du tout au tout l'air de la soirée, Jill décapsulait séance tenante sa bouteille à bouchon doré dont une nouvelle bénédiction de la Providence avait voulu que ce fût du Champagne français. Il n'y en avait qu'une, Dieu merci : le traquenard du *Minuit chrétiens* était paré. Il mesurait le risque encouru au décolleté de la robe

à franfreluches, rehaussée de certains postiches de circonstance, qu'elle avait entre temps passée, en son humeur rose. Colleen posait les bases de ce genre de triangle par lequel se résolvent les problèmes des unions mal assorties ; l'adoption d'un amant ou d'une maîtresse par un couple désuni n'eût pas présenté plus d'avantages. Colleen arrangeait tout : les embûches d'une soirée difficile, l'échange inégal des présents. Après la dinde, au milieu du déballage des cadeaux, Jill crut rétablir l'équilibre en une effusion de gratitude significativement dirigée vers l'innocente.

— Merci, *darling*, rien ne pouvait me faire plus de plaisir.

Ah ! non... Ce n'était pas de cette oreille qu'il l'entendait. C'était à lui qu'elle était venue, la vagabonde, c'était à lui qu'elle avait fait don de sa liberté (quitte à la reprendre si...), c'était à lui qu'elle resterait. Il eût été malséant à cet instant du moins d'en discuter ; l'intéressée en déciderait. Qu'elle eût déjà fixé son choix, il n'en doutait pas.

D'un fraternel baiser au front qui le dispensait de répondre à ce merci indiscret, il sut clore les agapes et prendre congé pour son tour aux étoiles. Le lit-divan était fait pour la nuit quand il rentra, Colleen, introublée au centre. « Un amour pour la nuit, un amour pour la vie », disaient ces hymnes de Novalis qu'il prit à son chevet en se glissant sous les draps. Magique partage de la chaleur et du sommeil, de deux vies animales confondues en une même palpitation, sources de béatitude bien oubliées qui remontaient du fond même de son inconscient contagieusement envahi par le nirvana de l'endormie. Elle lui était légère comme une Eurydice revenue des ombres.

Ce fut à son flanc qu'elle passa la nuit.

***

Au réveil, prenant d'un regard qui n'en finissait pas possession de la chambre — la première sans doute où elle eût jamais dormi — elle paraissait peu encline à réintégrer sur quatre pattes sa vie de chienne. Obligé, lui, par un besoin tout physique de réintégrer sur deux jambes la condition humaine, il se hâta de sortir du lit et, déduisant de cette urgence qu'elle devait l'éprouver aussi, bien qu'elle n'eût pas, elle, eu part au champagne, l'entraîna à sauter, puis, sans calculer le risque de la voir prendre le large, ouvrit la porte toute grande. Mais surprise ! Devant l'éblouissante couche de neige neuve qui s'étendait du porche au plus lointain sommet, au lieu de s'élancer, comme prise de peur devant l'espace et la liberté, elle recula.

D'une prise offensante à la peau du cou qui lui fit pousser un gémissement enfantin, il voulut la mener au seuil. Elle fit résistance, s'arcbouta pour n'être pas traînée, tournant une tête gênée vers la porte de la chambre où dormait Jill, mais sans le moindre jappement. Ce fut à lui de faire le brave, de sortir en robe de chambre et mocassins fourrés

dans cette neige pure, et de s'humilier en donnant un exemple qu'elle était bien résolue à ne pas suivre. Soit pour prouver que chez elle les instincts animaux ne prévalaient pas, soit pour attester ses nouveaux droits et montrer qu'elle n'entendait pas être rendue contre son gré au vagabondage, « l'animal » avait, quand il rentra, récupéré sa place chaude sur le divan défait et, langoureusement réallongée, l'invitait à se remettre en ses draps. Ce que, par viril besoin d'activité autant que par amour-propre de mâle, il ne fit pas. « Tu es une drôle de bête... Un curieux animal », se borna-t-il, sans mémoire de la douce nuit, à lui murmurer, tout en flattant la fine tête. Sourde à ces mots d'oubli, elle acquiesçait à la caresse.

Une affection naissait. Sur le plan courant de la vie — de la vie pratique et ordinaire où l'animal est dédaigné par le Bipède, son souverain — ce n'était, sans doute, que l'attraction assez vague qu'éveillent les bêtes belles et tendres mêlée d'une curiosité aiguisée par les singularités de celle-ci.

A sa première rencontre avec la chatte noire qui, depuis son arrivée, se terrait dans les ténèbres du sous-sol, Colleen avait ignoré les crachats et sifflements de la furie, n'avait aboyé ni jappé, faute de voix peut-être, ou par dédain de cette autre espèce. D'où pouvait-elle bien venir, cette muette ? (D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ?) A peine eût-on pu lui donner deux ans. Depuis quand errait-elle dans ces parages où jamais colley d'Écosse, hors Tristan qui n'y avait pas fait assez long feu pour l'engendrer, semblait ne s'être aventuré. Abandonnée par une automobile de tourisme ? Sa grâce, la pureté de sa race rendaient bien peu vraisemblable un tel abandon. S'était-elle sauvée, par coup de tête de quelque élevage, d'une turbulente maisonnée ? Ses propriétaires l'eussent cherchée... Surtout, à cet âge où les enfants humains nourris de bouillie trébuchent en lisière comment, par quel miracle d'instinct ou d'intelligence, avait-elle réussi à subsister sur ces pentes hantées de coyotes et de mongrels assauvagis, à survivre par les chemins au froid des nuits glaciaires, à se garer du bâton des fermiers ou du fusil des bergers, à trouver une pitance qu'elle ne mendiait point ?

Mendiante, il était impossible de l'être moins. Dès les premiers jours, sa princière indifférence à la nourriture l'avait confondu autant que Jill. Ni les boîtes de « viande du chien favori » [1] que celle-ci tenait en réserve pour Skippy, vorace visiteuse toujours prête à engloutir tous les reliefs, ni les pâtées spéciales fabriquées pour la tenter ne suscitaient chez elle un intérêt autre que de politesse. Ces régals lui étaient proprement offerts dans un grand bol de grès, sur le palier de la cuisine. Avec une déférente condescendance, elle les humait du bout de son museau renardier puis s'écartait. « Tirez-vous de là, vous la gênez pour

1. En américain, Pet meat ou Pet food.

manger », grognait Jill. C'était possible, puisque pour d'autres fonctions aussi... Il s'en allait pour qu'elle fût à l'aise, attendait. Un gémissement, un grattement de porte hésitant l'invitait bientôt à rouvrir la porte. La pâtée n'était lappée qu'en surface, par conscience plutôt que par appétit, le bol demeurait à demi plein ; pas longtemps d'ailleurs, car Skippy ou la chatte noire surgissait. A table, essayait-il du bout des doigts une discrète offrande, offusquée, elle ignorait le geste et le morceau, mordillait parfois par contenance, laissait tomber et regagnait sur le divan la place favorite d'où on l'avait dérangée pour si peu.

— Avec moi, remarquait Jill, elle fait moins de manières à la cuisine. Elle lèche mes assiettes.

— C'est pour vous aider. Mais vous avez tort.

De moindres remarques suffisaient à mettre le feu aux poudres.

— Pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas une chienne à lécher les assiettes.

— Je les lave bien, moi.

— Eh bien, faites-vous aider par Skippy. C'est une lady, Colleen.

Mieux eût valu réprimer ces mots fâcheux et certain sourire qui avait le don d'envenimer l'éternelle blessure du « petit gars ».

— Et moi la femme de ménage !

Les cheveux de cuivre se hérissaient, les yeux azur jetaient des flammes. La porte claquait. Au fracas qui suivait dans la cuisine l'horizontale, déjà habituée à ces bourrasques, fronçait ses sourcils noirs, jetait un regard mi-amusé, mi-inquiet. Suivait un battement de queue pacificateur qui disait : « Allons, du calme, reste ici. »

Comme, de jour, lui ne restait guère, la vie quotidienne l'appelant soit à son Université, soit sur les pentes de ski de Brighton ou d'Alta, Jill pouvait, à son niveau, avoir « sa Colleen » tout à elle. Avec le *tom-boy* en salopette, c'était une tout autre affaire qu'avec lui. Elle se relâchait de ses distinctions, se détendait des alanguissements confinés qu'elle lui réservait, pour jaillir en flamme au plein air, se lancer à grandes foulées, chercher un commode retrait derrière l'étable de la chèvre, s'y libérer — entre personnes de même sexe point d'inhibitions ! — s'ébrouer au frisquet du clair et beau soleil, de compagnie avec Skippy, accourue oreilles et ventre à terre à la rescousse. Cette dernière, obséquieuse et joviale, assumait d'instinct le rôle de servante villageoise chargée de faire les honneurs de l'enclos, d'amuser la princesse, cependant que gardant ses distances de suzeraine, Colleen laissait la vassale s'abreuver aux rigoles, tournoyer et gambader jusqu'aux frontières barbelées du domaine, s'abstenant elle-même de les outrepasser malgré les invites et l'exemple de la truande.

Au retour du maître — retour guetté, assurait Jill, à chaque passage de voiture sur la route — il avait aussitôt le rapport de ses moindres faits et gestes, de préférence ceux dont le « *little guy* » pouvait au nom

de « sa Colleen » tirer orgueil ou avantage : « Voyez comme ma Colleen fait la belle à présent ! » disait-elle quand, au seuil de la porte s'élançant la première, la chienne venait le heurter des pattes à la poitrine, lui soufflant au visage une tiède haleine où pantelait le pétale héraldique de la langue. Il haussait les épaules : « Elle ne fait pas la belle, elle m'embrasse. Si vous croyez que c'est votre dressage... » Il avait noté avec satisfaction l'absolu refus de la lady de se prêter aux absurdes tours que Jill avait l'art d'obtenir de Skippy la mendiante. Jill se rattrapait comme elle pouvait : « Au moins admirez le shampooing que je lui ai donné. Est-ce qu'elle n'est pas magnifique ma Colleen — Je l'admire, elle ! Il n'y a pas lieu d'admirer le shampoo. »

Colleen opinait dans le même sens. Aux étreintes possessives dont Jill, gâchant de sa manche salie par l'encre de presse et la suie de chaudière, le noble col de fourrure, appuyait ses « *My Colleen, my beloved Colleen* », la lady se repliait, rentrait sa traîne, refroidie, faisant une tête de duchesse embrassée par quelque souillon en présence d'un amant. Peut-on manquer à ce point, interprétait-il, du sens des situations ? Mais ce sens inné chez Colleen manquait totalement à l'Américaine.

Intarissable sur les incidents de « leur journée », celle-ci ne manquait jamais d'appuyer sur ceux dont elle présumait qu'il pourrait concevoir inquiétude ou irritation.

— Vous savez ce qui se passe... *You know what ?* fit-elle un soir, après dîner, d'un ton mielleux qui ne laissait présager rien d'agréable.

Depuis quelque temps, la voix de Jill semblait combiner les mêmes ingrédients — bitter et sucre roux, orange et whisky — que les *Old Fashion* dont elle consolait ses frustrations. Pour la mixture, pour l'habitude et pour la voix, il n'éprouvait qu'une grandissante aversion. Le suspens où elle le laissait l'agaça :

— Eh bien quoi... dites ! Ou n'en parlez pas.

— Colleen a un amoureux.

Sa réaction fut brusque :

— Quelque sale bâtard que vous aurez attiré, Skippy ou vous.

Jill devina qu'il était touché.

— Pas du tout. Il ne vient que pour elle. Il est resté sur le chemin, là en face, contre la butte, tout l'après-midi. Ce n'est pas un *mongrel* d'ailleurs. C'est un très joli chien. D'un très beau noir...

Il ne la laissa pas finir : « De quelle race ? »

— Un berger, sans doute. A poil long, plutôt frisé, aux yeux de loup.

— Un berger noir à poil frisé ! C'est une race ça ? en Amérique !

La pointe demeura sans effet. Pour une fois Jill se maîtrisait, sentant l'heure venue de lui faire monter la moutarde au nez, de lui réserver « un chien de sa chienne ».

— Voulez-vous le voir ? C'est un *gentleman*.

Elle exhibait de son carnet à esquisses un croquis tout frais qui cam-

pait le Roméo dans une pose aussi impérieuse que fatale, oreilles dressées, langue dardée, œil magnétique. Trois coups de crayon rouge pour l'effet dans ce fusain allumaient la langue et les « yeux de loup ». Il écarta l'image.

— Et vous avez laissé sortir Colleen, naturellement !

Une rage, trop soudaine pour qu'il en sentît lui-même le ridicule, l'avait mis debout arpentant le tapis, foudroyant Colleen qui, le museau démesurément allongé entre les pattes, le regard en dessous, entendait qu'il parlait d'elle... et de l'autre aussi peut-être !

— Non, elle est restée tout l'après-midi très sage avec moi, derrière la fenêtre, tout le temps qu'il lui faisait sa cour. Vous la verrez, quand il reviendra...

— Que je l'y prenne !

Il s'était approché de la fenêtre, mais de la vitre sur fond de nuit ne se détachait qu'un triangle de rides coléreuses dans une figure contractée dont les tempes se hérissaient de pointes blanches : son reflet qui n'était pas plaisant à voir.

— Alors, reprit-elle après un rire doucereux qui acheva de le mettre hors de ses gonds, il faudra, *darling*, qu'on lui trouve un amoureux de son espèce, un beau colley qui fasse de jolis petits colleys à ma Colleen.

— Merci, pour qu'elle soit pleine à chaque saison comme la chatte ou votre Skippy, pour qu'on ait toute une chiennerie dans la maison !

L'occasion pour Jill était trop belle de rappeler certaines revendications :

— Vous ne pouvez pas empêcher le printemps. Pour les bêtes comme pour les femmes... quand la nature...

— Eh bien qu'elle aille se faire... entendre ailleurs votre nature. Je ne suis pas chargé...

Les mots lui manquant, il attrapa sa canadienne et son bonnet fourré. « Bonsoir... *Sleep well*. Je vais m'aérer. Toi, reste ici ! » jeta-t-il à la chienne qui, le voyant se diriger vers la porte, se levait.

Il essaya de « s'aérer » mais ne fit que patauger dans des ornières de neige détrempée et des flaques dont la glace amenuisée craquait sous ses semelles. Mars approchait. Dans le ciel fuligineux, la cime de l'Olympus émergeait en blancheur comme une haute vague de terre arrêtée à l'instant de son déferlement. Mais par les pentes et par les champs, le paysage d'hiver éternel s'amollissait. Était-ce la tiédeur insolite de la nuit ou cette bouffée de colère ? Il étouffait dans sa canadienne et se défit de sa coiffe, mais l'air était trop lourd pour le délivrer de cet absurde accès d'irritation. Il en imputait à Jill seule toute la bêtise, sans pour cela arriver à dissiper sa rogne et son énervement : « Ce *tom boy*, cette femme manquée, avec ses histoires de nature... de printemps ! » Comme elle devait avoir eu tout le temps de se retirer sous sa tente, il rentra et recueillit au passage de la barrière et du ponceau, dans le murmure

agaillardi des eaux rigolantes, un parfum de menthe fraîche qui le fit penser : « Déjà ! » Jill n'avait pas cru de sa dignité, après ce nouvel affront, de lui préparer sa couche. Mais repliée dans une boucle de perplexités moroses, Colleen l'attendait, les yeux sournois quoique bien ouverts, au centre du lit.

C'était l'heure où chaque soir distances et normes, conventions et apparences, s'abolissaient, refluaient avec les ombres qu'écartent aux confins d'une chambre de travail le cercle de la lampe, le papier blanc sur la table, le livre ouvert.

Sur ce plan où l'esprit se libère de l'active raison, l'homme et l'animal peuvent communiquer dans la paix du silence plus intimement que les bavards, intelligents ou sots, par les mots du langage humain. Oui, presque chaque soir, soit qu'il se mît à sa table pour travailler à son histoire des Mormons ou à certain projet fantaisiste sur l'Ève future — la parfaite automate de cet âge de robots — soit que, prenant un livre pour son plaisir ou la préparation d'un cours du lendemain, il s'allongeât près de la douce tendre bête, soit simplement qu'il laissât aller, en bouffées de pipes, ses pensées ou les consignât, avec ses notes de lectures, dans un carnet, la muette et sensible présence de Colleen était le centre d'une méditation errante, non liée, éparse mais fidèle à ses thèmes et jamais achevée. Méditation sur l'être et l'existence, bien détachée de ses propres problèmes de l'existence et de lui-même, touchant l'Homme, origine et fins, l'Espèce et cherchant plus loin. Sans qu'il le sût bien en l'obscure chaleur de ce secret conseil, l'âme de l'animal, cette sourde conscience, gîte d'un inconcevable amour, devenait le cœur du mystère.

Mais ce soir-là l'enchantement était rompu. La chienne le perçut dès qu'il entra : il demeurait trop noué par ce bizarre ressentiment contre elle pour que le charme nocturne opérât. N'ayant aucune envie d'écrire, moins encore de préparer les cours du lendemain, il prit le parti de se coucher et, sans autre préambule, de débarrasser le divan du dessus de laine yaki que Jill d'ordinaire prenait soin de rabattre ou d'enlever.

— Allez, hop... Ôte-toi de là, obtempéra-t-il en relevant à pleins bords l'épais tissu et le tirant sans ménagement sous la bête.

Colleen semblait avoir pressenti l'injonction mais opposait, essayant de se faire lourde, une passive résistance.

— Vas-tu te tirer de là, espèce d'animal ?

Entraînée de force, elle se laissa tomber, surprise par le procédé brutal et visiblement blessée par la dureté de ces mots nouveaux signifiée par la dureté de sa voix.

Sa toilette de nuit expédiée, il s'introduisit dans ses draps tout en attrapant d'un geste machinal un livre sur la planche étagère. Alors elle fit une tentative pour regagner sa place, un demi-bond craintif qu'il refoula à mi-chemin :

— Non en bas, par terre. Ce soir tu coucheras par terre, entends-tu ?

Elle entendait, mais le « qu'ai-je fait ? » de son regard ne le désarma pas, ni l'effleurement du museau qu'elle appuyait sur sa main. Du dos de cette main il écarta un nez qui n'était pas froid comme d'habitude, mais brûlant et sec.

— Ça t'apprendra, se surprit-il à marmonner.

Elle se résigna, s'allongea sur le tapis indigne, sa tête à même le sol, méditant et sans doute refusant l'injuste leçon. Il en sentait lui-même l'injustice tout en se forçant, pour ne pas la regarder à nouveau, pour ne plus penser à elle, pour appeler un sommeil qui s'annonçait lent à venir, à feuilleter et à fixer tour à tour, sans vraiment lire, les pages du livre pris au hasard. C'était un Proust, un volume de *A la Recherche du Temps perdu*. Soudain d'entre les lignes serrées filant comme des herbes aquatiques une phrase se détacha, s'anima, douée d'autant de vivacité qu'une truite en eau claire, puis entra dans son hypnose de pêcheur résigné à ne rien prendre :

« *Je trouve très raisonnable la croyance celtique que les âmes de ceux que nous avons perdus sont captives dans quelque être inférieur, dans une bête, un végétal...* »

La touche le fit sursauter, tirer sur la ligne : « *... perdues en effet pour nous jusqu'au jour où nous nous trouvons...* » Avec quelle hâte il ramenait le fil ! « *... entrer en possession de l'objet qui est leur prison. Alors elles tressaillent, nous appellent...* »

Il ne chercha pas à lire plus avant. La prise était trop belle. Il éteignit pour l'enfouir dans la torpeur ténébreuse où meurent si bien les pensées de l'inutile veille. Mais auparavant il ne put pas ne pas entendre le profond, l'animal soupir — de résignation ou d'angoisse — qui s'exhalait au pied du lit.

Le cerveau humain est une épuisette où des prises de ce calibre n'en finissent pas de soubresauter. Dans ses méninges, celle-ci — ramenée de quel glauque empire ! — continuait à se débattre, à écarquiller ses arêtes vives : « *...âmes perdues... captives dans une bête... entrer en possession de l'objet qui est leur prison... délivrées par nous... tressaillent... nous appellent... Ames... très raisonnable.* » Raisonnable ! En un effort spasmodique qui s'embrouillait dans les mailles des mots pensés, se piquait aux pointes de l'idée, son organe à ratiociner, machine à raisons, s'empêtrait aveuglément dans le débat amorcé :

« Ames... âmes de quoi ? Qui a une âme ? Elle... moi ? L'homme, les animaux ? Au nom de quoi leur dénier ce que nous sommes si peu sûrs de posséder ?... Qui a dit cela ? Proust ou Colette ? Jules Renard ? » Une réminiscence en amène une autre : « La Femme changée en renard... Colleen, ma douce Colleen... Métempsychose. Croyance celtique ? Et les Hindous alors, les Chinois, les Polynésiens ? Et ces excellents Mormons : le corps tabernacle des âmes en migration vers le devenir du dernier jour ? Raisonnable. Trop raisonnable, mais pas au sens où Descartes... »

A Descartes (« *les animaux sont des machines* »), il se retourna, d'un saut de carpe cartésien, sur l'oreiller, se remit sur son séant (« je pense donc je suis ») pour rétablir la lumière et l'ordre, à la verticale, dans cette cogitation sans issue, — sans autre issue possible que la nuit blanche qui le mettrait dans un bel état pour ses cours du lendemain ! D'instinct ou machinalement, après avoir poussé le bouton électrique, il chercha à tâtons sur la tablette le tube de gardénal, produit souverain pour la solution des faux problèmes... (souverain ? trois tubes de ce produit absorbés jadis sur un bateau en partance n'avaient pas réussi à résoudre le problème, crucial alors, d'un amour perdu). Mais ce tube-là ne contenait plus que des fragments pétrifiés de comprimés.

A son sursaut, Colleen qui veillait avait sursauté aussi et s'était remise sur ses pattes en s'empêtrant dans le tapis. Au retour de l'électricité, prenant ou feignant de prendre pour un signe de retour en grâce le mouvement de sa main sur le drap, aussi prompte et avisée que l'était jadis en d'analogues malentendus sur la chair et l'âme la maîtresse de ces temps perdus, elle essaya d'un bond agile de regagner près de lui sa place et son dû. Malgré l'envie qui le reprenait de faire droit à cet assaut (pour dormir elle lui réussissait tellement mieux que le gardénal !) mais peut-être — comment savoir ? — parce qu'à la Dalila d'il y avait vingt ans il n'avait su pardonner aucune de ses velléités prémonitoires de trahison, il la repoussa encore mais plus mollement, cherchant comme alors une excuse :

— Non, je t'ai dit non... Pas ce soir, tu me tiendrais trop chaud avec tout ton poil. Demain on verra.

Faute de narcotique, il chercha sur la planche un autre volume. L'intuition le guidant, ce fut, voisin du Proust, un Bergson aussi vieux que ses années de khagne, très culotté, très annoté, rapporté de France au dernier voyage. Marqués au crayon quelques passages lui dispensèrent le bienfaisant répit dont son esprit avait besoin. Faut-il les citer ou, mieux, attendre ? La phrase proustienne s'y diluant se résolvait. Le poisson — ou le poison ? — devenait soluble et c'était assez pour engourdir la machine-à-raisons. D'ailleurs, au dehors, quelque chose dans l'atmosphère avait changé. Par la baie contiguë au divan entrait un froid subit et salubre. « Il va regeler », pensa-t-il en éteignant. Cela ne l'empêcha pas d'entendre une fois encore la chienne qui tressaillait.

⁂

Au matin le bruit de ses pas tournant en rond le réveilla, de mauvais poil :

— Colleen ici... ! Couché, sale bête !

Du lit elle ne sautait jamais la première. Il l'entendit se tapir au pied du divan avec une docilité contrainte. Mais après quelques minutes

de patience, elle se relevait et repartait à pas traînants, hésitants, qu'il devina « coupables », vers l'autre extrémité de la pièce, vers cette fenêtre de devant dont il s'était approché la veille quand Jill avait montré son croquis du Roméo. Il l'appela encore, mais cette fois elle n'obéit pas, le nez rivé à la fenêtre, médusée.

Il ne fit qu'un bond : « Ah ! C'est ça... » s'entendit crier tout haut : « C'est ça... Eh bien, attends... Tu vas voir ce que tu vas voir. »

Sa colère de la veille lui remontait d'un coup mais froide, comme raisonnée, délibérée et déjà tendue vers l'action. Le Roméo était bien là, sous la butte, pas frisé du tout mais d'un poil onduleux, beau page noir aspirant à la chevalerie, debout dès matines, effronté en diable et venant donner l'aubade à la jouvencelle en blanche collerette dans son auréole de vitre givrée. La stupide ! La stupide au nez stupide, il ne lui manquait qu'un hennin — mais ce nez en cornet pointu en tenait lieu — pour faire sa damoiselle à la cour d'amour de ce joli cœur ! Où l'avait-elle déjà vu ce beau ténébreux ? Où l'avait-il déjà vu, ce roqueton ? Mais oui, mais oui, devant les destriers de la Brute, derrière les moutons du Fritz ou à sa jambe. « Bien, mon ami..., attends que je m'habille, chien d'Hermann. Attends, attends, mon petit ami. »

Il gelait à pierre fendre quand il sortit. Le bon hiver, après ses vapeurs de la veille et ses bouffées avant-coureuses de faux printemps, avait solidement repris son pouvoir sur la neige qui recraquait, sur les flaques reverglacées. Force implacable comme celle de la bonne canne de houx plombée décrochée au porte-manteau. « Attends, attends, petit ami... attends, chien de ma chienne. Elle nous regarde. » Le joli cœur qui n'avait d'yeux que pour elle reçut le premier coup en travers des reins, le second à la volée, pan par la gueule et pan pour la nature, quand se rebiffant, prêt à mordre il montra avec ses crocs cette langue rouge que le coup acheva d'ensanglanter. Et le troisième sur les reins. Cette dernière volée de houx fit du galant une loque en deux morceaux, l'un rampant l'autre geignant, à dégoûter de tout canin pour l'avenir la dame en son auréole.

Mais à ce spectacle, le cœur fendu ou horrifié, la dame avait fui. Quand il se retourna vers le carreau pour juger de l'effet de cette sortie punitive : elle n'était plus là.

La fureur de l'action monte au cerveau. Il en fumait encore, le poing crispé sur le bâton, le cœur aussi battant, le souffle aussi coupé qu'après un schuss final au terme d'une détente réussie. Cependant de ce paroxysme le dernier mot, le mot de BRUTE rejaillissait : « Brute toi-même » ricochait en « Moi ! » et ce Moi à son tour faisait surgir dans un clignotement de conscience l'image — l'image funambulesque en frac de soirée — du civilisé qu'il avait été. Image aussitôt suivie d'autres qui, pareilles à de vieilles photos en vrac enlevées par un courant d'air, virevoltèrent sans lien entre elles de temps, de lieu ou d'apparente iden-

tité : « un « moi Tauere » de Tahiti couronné par des Vahinés, un « moi enfant » aux boucles à l'anglaise pensivement assis sur un lion de photographe, un suave « moi conférencier » portraituré par Manuel, un « moi cœur de ténèbres » aux traits tirés de fièvre apprivoisant les pygmées dans la forêt du Rio Muni, un « moi du quai » en kimono de garçonnière derrière les hautes fenêtres du quai d'Anjou..., et d'autres, d'autres qui voltigeaient sans fournir aucun possible *alter ego* à celui qui venait... sur cette route désolée, sous le regard de ces monts chauves, dans ce vent glacé... de rouer à mort un inoffensif roqueton noir.

Pourquoi ? L'ivrogne qui vient d'étendre le barman d'un coup de bouteille ne se demande ni pourquoi, ni de quel tréfonds de bestialité peut partir son acte absurde, son acte féroce. Mais, en une sorte de réveil de conscience, sa machine à raison lui demandait déjà : « Pourquoi ? »

C'était bien le moment de se demander pourquoi ! Avec un cours non préparé à donner à neuf heures — dans quarante-cinq minutes montre en main — à une douzaine de candidats au *master degree* qui déjà devaient guetter le ponctuel et respectable professeur au pied de l'escalier d'Adam Hall, et cette sacrée voiture qu'il faudrait faire démarrer. Si avec ce froid, après une nuit dehors elle consentait à quitter son socle de gel près de la barrière ! Trébuchant et patinant des deux semelles, sans prendre le temps de comparaître devant les recluses, il s'attaqua d'abord au bloc de glace qui calait les roues, puis au starter. Loyauté admirable des machines : indifférente à la nature, celle-là démarrait presque au quart de tour.

Sur la route miroitante, il arrivait à la pousser à peu près droit, grâce aux pneus de neige, malgré les rafales parties du canyon qui déclenchaient embardées sur embardées. Au moment de négocier le périlleux tournant, à 45 degrés, du pont de Milk Creek, la vue soudaine, sur le talus qui précédait ce pont de bois, de la loque noire en train de battre des pattes lui donna un coup au cœur qui dégénéra en coup de frein. Pauvre Roméo, pauvre rival qui n'arriverait pas jusqu'au fumier d'Hermann pour y crever. La Brute (l'autre !) le croirait écrasé par un camion. Crime gratuit, crime impuni... *Si Dieu n'existe pas, tout est permis.* Le poids du crime s'imprimait par sa jambe au frein de la voiture qui, du coup, dérapait en plein tournant vers le plus absurde des accidents, ou des châtiments, évité enfin par un rétablissement dû au pur hasard. C'était bien le moment de stopper et pour quoi faire ? Le ramasser ? L'ensevelir ? De cette velléité charitable un appel, au sortir du pavage dangereux, le signe que lui faisait du bord d'un petit étang un homme en train de piquer la glace, avec ses enfants autour de lui, vint soudain le distraire.

C'était Naylor, le bon Mormon, l'actif évêque occupé apparemment à donner de l'air aux truites de son vivier. Toujours industrieux, toujours affairé, le parfait *homo faber* quand il n'était pas au Temple, ce Saint

jovial dont la figure rondouillette et sans menton, la veste de cuir moulée sur son dodu corps-tabernacle faisaient invinciblement penser à un castor.

— Alors, pas d'accrochage, hurlait le castor qui avait suivi de l'œil le dérapage. Dieu est avec vous.

Arrêtant et baissant sa vitre pour répondre à la politesse, il pensa à ce dernier tome de l'Histoire de l'Église qu'il avait emprunté, cela faisait plus de deux mois, le soir de sa rencontre avec...

— Alors, vous l'avez toujours ? demandait le Saint dont les coups de vent rabattaient la voix en même temps que les rires des gosses écarlates sous leurs bonnets de lapin.

— Excusez-moi.. Depuis le temps j'aurais dû vous le rapporter... Mais...

Les voix enfantines le détrompèrent :

— *The dog*... Colleen !

Comment savaient-ils son nom ? Par Jill sans doute.

— Ah pardon ! Bien sûr, elle est toujours à la maison. Venez la voir.

Naylor souriait, l'air matois comme sa progéniture, tout en continuant à jouer du pic.

— Tant mieux... *Good for you !* Quoique...

Ce « quoique » le troubla. Est-ce que les enfants voulaient la reprendre ? Il fit mine de s'en inquiéter :

— Dieu non ! Gardez tout le temps que vous pourrez... Les *kids* ont déjà leur *pet* [1]... Allez, on ne vous retient pas. Venez pêcher votre truite un de ces jours... *Bye*.

— *Bye... Thanks !* cria-t-il en remettant en marche, il faut que je file, mon cours m'attend.

Son cours... Cours sur quoi ? Il éprouvait après cet interlude une subite sensation de vide, contrecoup du poids qui s'était abattu sur lui à la rencontre du chien clabotant. La voiture roulait, déjà réchauffée et tournant rond, mais son moteur à penser tombait en panne — ainsi que dans ce rêve stupide qu'il faisait parfois d'arriver sur une estrade de théâtre sans papier, sans rien à dire, devant une foule qui attendait. L'image immédiate de ses étudiants rangés sur leurs chaises, de la chaire où il allait monter, dans quinze ou vingt minutes tout au plus, sous l'ardoise nue du tableau noir, se profilait dans ce trac de cauchemar. De quoi allait-il parler ? Pas d'un chien crevé, évidemment. La dernière fois... Il fit un effort de mémoire désespéré : qu'est-ce qu'il avait bien pu leur « faire » la dernière fois ? La Pléiade... Non, d'Aubigné... Aujourd'hui ce devait être... Le jus revenait, le *starter* donnait, la batterie n'était pas morte... Montaigne. « Montaigne aujourd'hui parfait ! »

Il parlait tout haut, embrayait : « Michel Eyquem... réveil en musi-

1. Animal favori — mot intraduisible en français.

que, éducation, magistrature, voyages... Mairie de Bordeaux, les guerres, la peste... les époques se ressemblent... la tour... ondoyant et divers. » Ça irait tout seul. Quel jour pour Montaigne ! Le moteur rendait à plein. « Leur assigner en extraits l'Apologie de Raymond Sebonde, le chapitre sur l'intelligence humaine qui ne vaut pas chipette auprès de celle des animaux... insister et préparer d'avance l'enchaînement avec Pascal, le dialogue avec M. de Sacy, le cœur a ses raisons, l'esprit de finesse, l'intuition, Bergson, etc. »

Au débouché du dernier canyon d'où s'apercevaient la colline universitaire et, lettres géantes, le U.U. du Stadium, les rafales du blizzard redoublaient sur la bonne bagnole. Mais elle tenait bon et lui aussi... Belle chose que l'intelligence ! Cependant à « le cœur a ses raisons », le cœur avait un peu flanché : « ... Bonnes raisons de tuer que la raison ne connaît pas... Une chienne perdue par exemple, une tendre renarde à longs poils fauves ? Ça passera. *Ondoyant et divers.* Ça passera... Ah ! et pour finir au tableau le thème : *Chaque homme porte en soi la condition humaine tout entière !* Vérifier la citation. Humaine ? Humaine ou animale ? Oubliait-il le commun ancêtre, l'antique semence, ce vieux Michel ? C'est animale qu'il a voulu dire. Commentaire : de l'humain en chaque bête, en chaque homme de l'animal : chromosomes de fourmis bancaires, germe d'industrieux castors, graine de carnassiers... Et vous, filles en fleurs, rêveuses papillonnes suceuses de candies, gare à ces atomes volatils qui feront de vous des pécores ou des pondeuses de lapins... Il leur poussera de grandes ailes à vos lapins pour aller lâcher leurs crottes dans la stratosphère et faire éclore sur la planète ces champignons appréciés... Gare à nous... Mes yeux se mouillent. Pourquoi ? Nous sommes en *continuelle mutation et branle.* Écrivez... Chaque homme porte en soi la brute tout entière... Vous, moi... »

Neuf heures tapant. Dans un grand tapage de parc à bétail, la ruée aux classes et laboratoires s'achevait. Derrière les retardataires du troupeau à lunettes qui escaladaient quatre à quatre l'escalier d'Adam Hall, il grimpait, hors d'haleine, sa péroraison lui échappant. Mais de cet échappement, par un curieux phénomène d'acoustique réflexive, les marches de marbre lui renvoyaient l'élastique, dérisoire écho :

Man... I... Man... I. L'Homme... Moi.

MARC CHADOURNE

(*A suivre.*)

LOU ANDREAS SALOMÉ OU L'AMITIÉ DES GRANDS HOMMES

par GENEVIÈVE BIANQUIS

LE 5 février 1937 mourait à Gœttingue la veuve d'un savant orientaliste, C. A. Andreas. On se souvenait que madame Andreas, née von Salomé, avait publié sous le nom de Lou Andreas-Salomé une douzaine d'ouvrages, romans, nouvelles, essais, parmi lesquels la première étude compréhensive sur Nietzsche (*Friedrich Nietzsche in seinen Werken*, 1894), un petit livre sur Rilke (1928), un bref hommage à Freud pour son cinquantième anniversaire (1931). On savait qu'à vingt et un ans elle avait été demandée en mariage par Nietzsche, que dix-sept ans plus tard elle accompagnait Rilke en Russie, que quinze ans plus tard encore Freud la proclamait la mieux douée de ses élèves. Souvent sollicitée de s'expliquer sur tel ou tel épisode de sa vie, elle s'était dérobée à toutes les curiosités. Sa personnalité originale et contestée gardait un halo de mystère. Mais au terme d'une longue vie pleine de diversité, d'activité intellectuelle et de mémorables rencontres, elle s'était mise à rédiger, sur un plan très personnel, une autobiographie dont elle souhaitait la publication posthume. C'est cet ouvrage que son ami et exécuteur testamentaire, Ernst Pfeiffer, a édité récemment, sous le titre de *Lebensrückblick*. Joint au volume de correspondance avec Rilke publié par les mêmes soins, il permet de se faire une image précise de cette femme éminente et singulière et de reconstituer la ligne de ses destinées sentimentales.

Louise von Salomé est née en 1861, à Saint-Pétersbourg. Fille d'un général russe d'origine lointainement française[1] et d'une mère allemande, elle a grandi dans le palais de l'État-major où résidait son père ; cadette de cinq frères, dont deux moururent en bas âge, très choyée par le vieux général, elle a partagé les jeux et aussi les études de ses frères. Elle se souvenait avec plaisir des brillants uniformes dont son enfance

1. Les Salomé, huguenots avignonnais, émigrés en Allemagne, puis en Russie à la fin du XVIIIe siècle ; le général avait été anobli par le tsar pour avoir vigoureusement « réprimé » la révolution de Varsovie en 1831.

a été entourée, et des grands salons dont les parquets polis permettaient de si belles glissades.

C'était une enfant vive et pétulante, très imaginative, précocement occupée de problèmes religieux. Le soir, avant de s'endormir, elle racontait au Dieu auquel on lui avait appris à croire de longues histoires qui se terminaient par la formule : « Comme tu le sais, d'ailleurs. » Mais ce Dieu ne répondant jamais aux questions qu'elle lui posait sans relâche, elle cessa de bonne heure de croire en lui, au point qu'après deux ans d'instruction religieuse, elle refusa, au grand scandale de sa famille, d'entrer dans l'Église réformée à laquelle appartenaient ses parents.

Elle eut à dix-sept ans un grand amour pour le beau chapelain de l'ambassade des Pays-Bas, le révérend Hendrick Gillot. Une amie avait insisté pour l'emmener à l'église hollandaise écouter ce prédicateur renommé. Elle fut conquise, alla le voir seule, à l'insu de ses parents, lui demanda des conseils et des leçons. Il devint son précepteur bénévole, lui enseigna non seulement l'histoire du christianisme et les vérités de la religion, mais aussi la philosophie, essentiellement la philosophie allemande. Comme elle lui prenait beaucoup de son temps, elle composait parfois un sermon, pour lui rendre service, puis elle allait l'entendre afin de s'assurer qu'il ne changeait rien au texte. Singulières relations dont madame von Salomé, d'abord très alarmée, avait fini par prendre son parti. L'élève, un jour, s'évanouit sur les genoux de son mentor. Il la tutoyait, elle lui disait vous. Tant et si bien que le révérend Gillot, marié et père de deux enfants, ne crut pas pouvoir moins faire que de se préparer au divorce, afin de pouvoir épouser son ardente néophyte. Elle en fut consternée. Son dieu descendait du piédestal où elle l'avait placé. D'union charnelle, elle ne voulait point. C'est alors que pour détendre une situation qui devenait gênante, la jeune fille persuada ses parents de la laisser partir pour Zurich où elle poursuivrait ses études de philosophie et de sciences. Mais pour obtenir un passeport russe, il fallait appartenir à une confession religieuse reconnue. Le révérend Gillot se prêta aux circonstances. Il organisa une excursion en Hollande, au cours de laquelle un de ses collègues, dans une église de village, avec un maximum de discrétion, donna la confirmation à la jeune hérétique. Toute cette histoire étrange prélude à bien d'autres singularités.

« Je n'ai jamais aimé qu'un seul homme, Gillot, avait-elle coutume de dire. Il est le seul que j'aie aimé sans le critiquer jamais. » Ainsi cet amour de tête, cette exaltation de fillette, semble avoir commandé une longue vie de femme et les relations qu'elle a eues plus tard avec les hommes dont elle a plus ou moins partagé la vie. Ajoutons qu'en 1895, quinze ans après, Lou Salomé, alors madame Andreas, a transposé cette aventure de cœur dans un roman, *Ruth*, qui connut un certain succès. Sa frigidité anormale, dont elle a plus tard parlé en psychanalyste, elle l'explique par une maturité sexuelle retardée, mais la relie au fait qu'elle

avait cessé de croire en Dieu. Ses considérations psychanalytiques peuvent ne pas paraître très convaincantes. Mais, c'est elle qui l'affirme, elle a plus tard vécu intacte auprès de Rée, son ami, puis d'Andreas, son mari ; Rilke semble avoir été la première et peut-être la seule exception, en tout cas la seule infraction de quelque durée.

Cette fille de général russe, les portraits nous la représentent sous les traits d'une petite fille aux beaux yeux, au grand front têtu, puis d'une longue et mince jeune fille au visage rond, assez irrégulier, dominé par le front haut et bombé sous lequel les yeux sont profondément enfoncés. Une grande bouche, pas de beauté, mais de l'expression et du feu. Telle la vit Nietzsche, et telle il l'aima. Elle n'avait pas une goutte de sang russe (mais français, balte, allemand et danois) ; la famille était de confession réformée ; Gillot avait donné à son élève une formation intellectuelle tout allemande. A la maison on parlait le français ou l'allemand, surtout l'allemand. Ni à Petersbourg, ni plus tard à Zurich, Lou von Salomé n'a eu de contact avec la jeunesse intellectuelle russe, travaillée d'aspirations politiques et sociales qui lui sont toujours restées étrangères. Elle n'a guère eu de contact avec le peuple russe. Elle semble n'avoir compris et aimé son pays natal que plus tard quand, par deux fois, elle y est allée avec Rilke.

Les études auxquelles elle se donnait avec passion la fatiguèrent vite. A Zurich, elle eut une hémoptysie ; il fallut interrompre, aller chercher la guérison dans un climat plus doux. Madame von Salomé arriva de Pétersbourg pour accompagner sa fille et prendre soin d'elle. Rome fut leur première station. Elles retrouvèrent là une vieille amie de la famille, Malwida de Meysenbug. Excellente personne, idéaliste jusqu'au bout des ongles, d'ailleurs pleine des timidités et des préjugés d'une vieille institutrice. Lou ne parle d'elle qu'avec un mélange d'affection et d'ironie. Un jeune philosophe, Paul Rée, était alors l'hôte de Malwida. Une vive amitié s'établit entre les deux jeunes gens. Le soir, Rée raccompagnait la jeune fille au long des rues de Rome éclairées de lune, et tous les grands problèmes de la philosophie formaient la matière de leurs doctes entretiens. Ce genre de cour plaisait à Lou Salomé. Ce qui gâta tout fut l'arrivée de Nietzsche et l'idée qu'eut Malwida de le rapprocher de Lou à des fins matrimoniales. L'histoire a été souvent contée, de façon plus ou moins exacte ou tendancieuse [1]. Nous avons ici, pour la première fois, le récit de la principale intéressée. Nietzsche fut frappé d'emblée par les dons brillants de cette jeune intellectuelle ; il crut trouver en elle un disciple de choix, et le projet d'une vie commune se présenta tout naturellement à sa pensée. Il s'enhardit, non point à la demander en mariage, mais à lui faire présenter sa requête par Rée, lui-même épris. La réponse fut négative : Lou ne se sentait pas guérie

1. Par madame Förster-Nietzsche, C.-A. Bernoulli, Ch. Andler, Ernst Podach, entre autres.

d'une première déception sentimentale et ne songeait pas au mariage. Elle avait un autre projet, tellement plus beau, celui d'une vie philosophique à deux, Paul Rée et elle, sans autre lien que l'amitié mutuelle et la passion des idées. Elle imaginait une cellule philosophique, composée de deux pièces séparées par la bibliothèque commune ; quelques amis, beaucoup de livres et de fleurs, des habitudes studieuses et frugales ; somme toute, une vie d'étudiante prolongée. Mais où fixer cet asile de la pensée ? On pensait à Paris, et Nietzsche, alors, voulut en être. Paris faisait peur à la prudente Malwida. Fallait-il lâcher ces trois jeunes émancipés dans cette ville de toutes les corruptions ? Sans doute, le jeune ménage Gabriel Monod pourrait un peu veiller sur eux, mais ne vaudrait-il pas mieux emmener des chaperons, madame Salomé pour sa fille, mademoiselle Nietzsche pour son frère ? Lou découvrait que « la passion idéale de la liberté peut se concilier avec le plus strict conformisme pratique, dès qu'il s'agit de sauver les apparences ». Le projet fut abandonné. Les trois amis, en compagnie de madame von Salomé, prirent un peu nonchalamment le chemin de l'Allemagne, par les lacs italiens et la Suisse. A Lucerne, Nietzsche fit une nouvelle démarche, personnelle cette fois, dans le jardin public, aux pieds du Lion fédéral — et fut repoussé avec perte. Cela n'amena d'ailleurs aucune brouille, bien que la jeune fille fût agacée par les insinuations malveillantes à l'égard de Rée, que Nietzsche multipliait. Après un séjour à Stibbe (Prusse occidentale) dans la famille de son ami Rée, après une semaine de festival à Bayreuth où Nietzsche, dégoûté du wagnérisme, ne la suivit pas, ils se retrouvèrent pour passer en tête à tête quelques agréables semaines dans un village de Thuringe, Tautenburg.

Il y eut d'abord des frottements, puis tout s'arrangea dès qu'il ne fut plus question entre eux que de philosophie. Nietzsche initia la jeune fille à sa pensée tragique. Il lui trouvait « le courage d'un jeune aigle ». A vrai dire, elle goûtait plutôt les aspects critiques de cette pensée qu'elle n'en acceptait les perspectives mystiques. Le rationalisme de son ami Rée lui avait donné le goût des idées claires et lui agréait mieux. Elle a dit plus tard que ce sont les tendances mystiques de Nietzsche qui l'avaient éloignée de lui. Ils causaient et discutaient dix heures par jour, sur des sentiers de chamois ; « et qui nous eût écoutés, dit-elle, eût cru entendre deux diables ». Le livre sur Nietzsche, dix ans plus tard, est né de ces entretiens, et du désir de réagir par un exposé objectif contre les dithyrambes extatiques et faux qui sévissaient dans la littérature nietzschéenne du moment. Mais de plus en plus Lou se rendait compte que celui qu'elle aimait, ce n'était pas ce visionnaire orgueilleux mais Rée, philosophe schopenhauérien affranchi du mysticisme de son maître, penseur pessimiste et sceptique, d'une absolue droiture de pensée et de sentiment.

Nietzsche, elle admirait son génie, ses extraordinaires trouvailles

d'expression, mais ni Rée ni elle n'aimaient son fol orgueil, sa grandiloquence de prophète ou de mage, et les bizarreries de son caractère. D'autre part, la famille de Nietzsche — la mère et la sœur — qui voyait d'un très mauvais œil une intimité commençante entre le philosophe et cette étudiante russe émancipée, ne se fit pas faute de la calomnier : on la fit passer pour juive, pour Finlandaise. On soupçonna son amitié avec Rée, on l'accusa de vouloir détourner le fiancé de mademoiselle Nietzsche, Bernhard Förster. Nietzsche circonvenu, écœuré, crut à ces racontars, écrivit des lettres ignominieuses que Rée s'efforçait de soustraire à la destinataire. Rien ne pouvait plus réparer le malentendu ; ce fut une rupture totale. Des années plus tard, Nietzsche repoussait une tentative de rapprochement, avec ces mots : « Ce que j'ai fait là est impardonnable. » Il avait souffert de la déconvenue ; si tel ne paraît pas avoir été le cas pour Lou, du moins évita-t-elle dorénavant de parler de cette aventure et refusa de lire les insinuations venimeuses que madame Förster et le Nietzsche-Archiv prodiguèrent à son endroit. De même elle ne voulut jamais prendre connaissance des brouillons de lettres de Nietzsche, pénibles pour elle, que le Nietzsche-Archiv se donna le plaisir de publier.

C'est sans regret, c'est avec enthousiasme que Lou, libérée du côté de Nietzsche, alla se fixer à Berlin avec son ami Rée. Ils vécurent là cinq ans, sans un nuage, fidèles à leur pacte d'amitié. Au bout de trois ans, Rée entreprit des études de médecine et prit un logis plus proche des amphithéâtres d'anatomie. Lou s'installa seule dans une pension, sans que l'amitié fût en rien diminuée. Puis se produisit un fait imprévu : la jeune fille, un beau jour, annonça ses fiançailles avec un homme qu'elle avait rencontré sur le seuil de sa maison, où il venait donner des leçons d'allemand à des officiers turcs.

Un regard avait suffi ; et de fait, il avait de très beaux yeux d'Oriental, ce savant déjà d'âge mûr — Andreas — Allemand mâtiné de Persan et d'Arménien, descendant des princes Bagration. Rée, le cœur navré, n'eut pas un mot de protestation. Tout ce que décidait Lou était bien. Il se plongea derechef dans ses études, les acheva, alla s'installer dans son pays, à Stible, où il devint le médecin des pauvres ; puis, les circonstances ayant changé, il alla se fixer dans l'Engadine, à Celerina, où il se souvenait d'avoir passé de belles vacances avec son amie ; il reprit sa mission de dévouement gratuit aux plus misérables, et mourut d'un accident de montagne, dès 1901, alors qu'il allait porter secours à un malade éloigné. Lou Salomé ne s'est jamais défendue d'un regret et d'un remords à l'égard de ce parfait honnête homme, de cet ami discret et dévoué dont le principal défaut était une incroyable défiance de soi.

Singulières prémices du mariage avec Andreas, qui dura, mais à quelles conditions ! Coup de foudre, rupture d'un long attachement, mariage un mois après la première rencontre ; et comme résultat la promesse de s'abstenir de toute réalisation amoureuse. Le *Lebensrückblick* apporte

sur ce point des explications psychanalytiques qui ne paraissent pas très probantes. Ces « vies parallèles » se sont prolongées plus de quarante ans, non sans que la dame revendiquât de sa part une pleine liberté. Elle disparaissait pendant des semaines, des mois. Autour d'eux, on jasait, on se demandait lequel des deux était infidèle à l'autre. « Et jamais, ajoute Lou Andreas, je n'ai souhaité de plus grand cœur à mon mari une meilleure épouse ou une belle maîtresse. » Le savant souffrait sans le dire. Lors du mariage il avait consenti à tout, pensant : « Ce sont des idées de jeune fille. Cela s'arrangera. » Mais rien ne s'arrangea, et la scène suivante, racontée dans l'autobiographie, donne une idée de l'intolérable tension où aboutissaient parfois ces étranges relations conjugales :

« Un après-midi, mon mari était venu s'allonger sur le divan où j'étais moi-même profondément endormie. Etait-ce de sa part une brusque décision de s'emparer de moi par surprise et droit de conquête ? En tout cas je ne m'éveillai pas tout de suite. Ce qui m'éveilla, semble avoir été un son assez faible mais d'une véhémence si singulière qu'il me semblait venir d'un lointain infini, d'une autre planète. Il s'accompagnait de l'impression que mes bras n'étaient plus à mes côtés mais ailleurs, levés au-dessus de moi. J'ouvris les yeux : mes bras enlaçaient un cou, mes mains étreignaient fortement un cou qu'elles étranglaient. Ce son était un râle. Ce que je vis alors, ces yeux plongeant dans mes yeux, ce visage contre mon visage — je ne l'oublierai de ma vie. ... Mon mari portait sur lui par précaution, à cause de ses rentrées tardives dans notre maison écartée, un couteau de poche court et solide. Ce couteau était resté ouvert sur la table où nous avions été assis face à face. Sans bruit, il venait de le saisir et de se le planter dans la poitrine...

(Elle courut chercher un médecin, après avoir allongé le blessé sur le sol ; la blessure était grave, non mortelle, le couteau s'étant à demi refermé sous le choc.)

» Ce n'était pas la première fois que nous nous étions trouvés face à face avec la mort, que nous avions pris congé de la vie et réglé nos comptes l'un avec l'autre : deux êtres en proie au même désarroi, au même désespoir. »

Ce mari si peu favorisé et qu'elle souhaitait inconsciemment d'étrangler, elle lui a consacré dans son autobiographie deux chapitres émus. C. Andreas était un savant orientaliste et un professeur passionné, homme d'un véritable génie linguistique mais chez qui la vocation professorale était plus forte que tout ; si difficile envers lui-même, si dévoué à ses élèves qu'il ne trouva jamais le temps de rédiger ni de publier. Simple et frugal dans ses habitudes, végétarien, adepte de la médecine naturelle, d'une droiture et d'une générosité absolues, il était sujet à de brusques accès de colère qui révélaient les violences domptées du tempérament. Dans la banlieue de Berlin d'abord, à Gœttingue plus tard, ils ont vécu

côte à côte, mettant en commun la vie journalière, les promenades nu-pieds dans l'herbe et l'amour des animaux.

On dira que ce n'était guère. Elle respectait les études de son mari auxquelles elle n'entendait rien, il respectait ses études à elle, plus capricieuses, qui semblaient nécessiter de fréquents voyages dont il préférait n'être pas informé dans le détail. Le plus souvent elle emmenait un compagnon assorti au paysage et à l'humeur du moment. Celui qui l'accompagna de Stockholm à Weimar où se tenait un congrès de psychanalyse était, bien entendu, un psychiatre ; ayant rencontré à Paris un terroriste russe qui lui avait plu, elle l'enleva et ils vécurent plusieurs semaines en Suisse, dans la montagne, sans chaussures et se nourrissant de laitage et de baies sauvages. Certes, Andreas et sa femme ne se haïssaient point, mais ils restaient singulièrement étrangers l'un à l'autre. Lorsque, dans la dernière année de sa vie, Andreas dut faire un séjour en clinique, et qu'on lui prescrivit l'heure à laquelle les visites de sa femme étaient autorisées, elle vint ponctuellement, mais ces deux vieux époux ne savaient d'abord que se dire. Ils y prirent goût cependant, et conservèrent dans la suite l'habitude de cette « heure de visite » qui leur avait paru si insolite.

Madame Andreas, turbulente et loquace, vêtue d'un sac dénommé *Reformkleid,* passait une partie des hivers à Berlin ou à Munich, où elle arrivait avec un programme extraordinairement chargé d'entrevues, de conférences, de représentations théâtrales et de concerts. Madame Lou Albert Lasard, « l'autre Lou », a tracé d'elle un amusant portrait, qui met en valeur « sa vitalité de femme russe » et « son superbe regard de tigre ». Mais nous n'en sommes pas encore à cette période. Sa vie sentimentale, même avant la rencontre de Rilke, ne semble pas avoir été absolument dénuée d'incidents. Vers 1892, le socialiste Ledebour lui fit une cour assidue, à la vive exaspération d'Andreas. « Vous n'êtes pas femme », dit-il un jour à madame Andreas, avec une rare perspicacité, « vous êtes encore une jeune fille ». Andreas exigea l'éloignement, et dans les mois qui suivirent, elle voyagea beaucoup...

C'est à Munich, en mai 1897, que lui fut présenté un tout jeune poète qui lui avait envoyé des vers anonymes, René Maria Rilke (c'est ainsi qu'il signait alors). Aussitôt ils se sentirent d'accord. Dès la lettre du 8 juin le tutoiement est établi entre eux. Le 14 ils allaient s'installer ensemble dans le village de Wolpertshausen, à 50 kilomètres de Munich, d'abord avec deux amis, Frieda von Bülow et Alfred Endell, puis seuls, en tête à tête. Sur le toit du chalet flottait une bannière avec l'inscription *Loufried,* Au Repos de Lou. Andreas vint passer quelques jours, amenant le chien, puis se retira. Sa femme vint peu après le rejoindre à Schmargendorf, et Rilke se logea à proximité, à la lisière du Grunewald. Ce fut un commerce assidu. Dans les longues promenades en forêt, les chevreuils venaient flairer les poches des promeneurs. A Schmargendorf,

Rilke, en blouse russe, bleue brodée de rouge, se rendait utile, fendait le bois, essuyait la vaisselle. Il apprenait le russe, en prévision du voyage que Lou tenait à lui faire faire. En 1899, une première fois, ils partirent à trois, virent à Moscou les fêtes de Pâques, rendirent visite à Tolstoï. L'année suivante, deuxième voyage, plus long, à deux cette fois. De Moscou les voyageurs gagnèrent Kiev puis, remontant le Dniéper, Poltava, Karkov et Voronège. A partir de Saratov ils reprirent le voyage par eau, sur la Volga, atteignirent Samara, Kasan, Nijni-Novgorod, Jaroslaw, puis de nouveau Moscou. Ils allèrent voir chez lui, à Nisovka, le poète paysan Drochine, revirent Tolstoï, poussèrent jusqu'à Petersbourg, d'où ils rentrèrent à Berlin à fin d'août.

On connaît les traces que ces deux voyages ont laissées dans la pensée et dans l'œuvre de Rilke — souvenir de la grande Pâque russe, des monastères souterrains de Kiev, des plaines immenses du Dniéper et de la Volga. La Russie resta dans sa mémoire comme un pays de silence, de mystère et de foi, de foules pieuses et résignées, de pauvreté sainte et de présence divine. Le *Buch der Bilder*, le *Stundenbuch*, les *Geschichten vom lieben Gott*, glorifient cette « sainte Russie » qui peut paraître si archaïque de nos jours. Ce qu'on ignorait jusqu'à présent, c'est le caractère intime que la liaison avait prise immédiatement. Là-dessus les lettres de Rilke, de mai 1897 à septembre 1900, entremêlées de vers et d'envois de fleurs, sont très explicites. Elles étaient restées inédites et n'ont vu le jour qu'en 1951. Nous sommes loin de les avoir toutes, beaucoup ont été détruites ou retenues. Les réponses de la partenaire font défaut. Il en reste assez, jointes aux deux chapitres rilkéens de l'autobiographie, pour donner l'idée de ce que fut ce roman d'amour entre une femme de trente-six ans, d'esprit jusqu'alors fort critique et de tempérament froid, et un jeune poète de vingt et un ans.

Voici, pour commencer, des « vœux de Pentecôte » (6 juin 1897) :

O toi si bonne
Dans l'éclat de ta grandeur,
Incline humblement devant toi
Mon âme entière.
Sauve-la
De son obscure servitude.
Enchaîne-la
A ta miséricorde.

« Quelle grande révolutionnaire vous faites ! Vous n'avez renversé aucun trône en moi. Mais vous êtes passée souriante devant le seul trône vacant, montant plus haut. Et mes vœux qui jusqu'alors foisonnaient comme des roses sauvages autour de ce trône vide, montent à présent comme autant de blanches colonnes autour de cette paix sacrée, de ce sanctuaire d'où vous versez sur moi votre sourire et bénissez mes aspirations...

» O ma source limpide ! Que de reconnaissance je t'aurai ! Je ne verrai ni ciel ni soleil, si ce n'est réfléchis en toi, ma source claire... Je verrai le monde à travers toi, et ce ne sera pas le monde que je verrai, mais toi seule et toujours toi, toi. Tu es pour moi un jour de fête. Et quand en rêve je vais vers toi, c'est toujours avec des fleurs dans les cheveux. Je suis à toi comme le bâton est au pèlerin, mais ce n'est pas moi qui te soutiens. Je t'appartiens comme le sceptre appartient à la reine, mais je ne t'enrichis pas. Je t'appartiens comme la plus infime étoile appartient à la nuit qui l'ignore et n'en connaît pas le scintillement. » (8 juin 1897.)

Il exprime le vœu de s'agenouiller devant elle, de lui adresser des prières, de souffrir pour elle. « Je veux me perdre en toi. Je veux être toi. » (9 juin 1897.)

Ces lettres sont déjà des poèmes. Que dire de celui-ci qui figure dans le *Stundenbuch* et dans lequel on s'était accordé jusqu'à présent à reconnaître une effusion pieuse dans le goût des mystiques allemands :

Eteins mes yeux : je te verrai encore.
Clos mes oreilles, et je t'entendrai.
Sans pieds, j'irai encore vers toi.
Sans lèvres, je t'invoquerai.
Brise mes bras : pour t'enlacer
J'aurai mon cœur au lieu de mains.
Ce cœur, étouffe-le — mon cerveau vibrera.
Et si tu veux consumer ce cerveau,
Je saurai te porter encore dans mon sang.

(Wolfratshausen, juillet 1897.)

Dans les lignes que, trente ans après, Lou Andreas a consacrées au souvenir de Rilke, elle ne retient pas des aveux parfaitement clairs :

« Si j'ai été, pendant des années, ta femme, c'est que tu as été pour moi la réalité vraie, le corps et la personne indissolublement unis, le contenu incontestable de la vie. Littéralement, j'aurai pu te dire ce que tu m'as dit comme l'aveu de ton amour : « Toi seule es réelle. » C'est ainsi que nous devînmes époux avant même que d'être amis et si nous nous liâmes d'amitié, ce fut à peine de notre propre choix, mais par le fait d'épousailles accomplies de cette manière souterraine. Ce ne sont pas deux moitiés d'un tout qui se cherchaient en nous : la totalité se reconnaissait au frisson de sa propre totalité. Nous devînmes donc frère et sœur, comme dans ce passé reculé où le mariage fraternel n'était pas considéré comme sacrilège. »

Ce langage est peu gracieux ; nous préférons le passage où Lou rappelle la carte postale qu'elle reçut un jour, entièrement noire à la réserve d'une étoile blanche : rappel de la chambre de Woltershausen où ils refermaient sur leur bonheur un volet de bois plein percé d'un jour en forme d'étoile.

Les poèmes à Lou ont été fort nombreux, au moins quatre-vingt-neuf dont Rilke avait intitulé le recueil : *Dir zur Feier* (Pour te fêter). Il en subsiste, nous dit-on, cinquante-cinq épars dans les œuvres et dans les lettres. Le reste a été détruit lors de la rupture ou s'est perdu.

L'intimité dura trois ans. Non sans nuages. Cette femme qui n'avait d'ardeur que pour les idées se maintenait difficilement au niveau d'exaltation sentimentale qui était naturel à Rilke et qu'il aimait retrouver en autrui. N'avoue-t-elle pas qu'elle se sentait parfois « excédée » par la fréquence des lettres de Rilke et par leur ton « hyperbolique » ? Singulier reproche sous la plume d'une femme amoureuse. De son côté il se repent une fois de lui avoir écrit « une vilaine lettre » (*einen hässlichen Brief*) dont une meilleure devra effacer l'impression. Surtout, Lou découvrait peu à peu l'extrême débilité nerveuse de son compagnon. Maladie physique ou morale, elle ne savait trop qu'en penser. Cette atonie du vouloir, suivie de raidissements insensés, cette alternance d'exaltation et de dépression, ces phobies, ces hantises, ces angoisses dont *Malte* héritera, ces hallucinations qui allaient jusqu'à la vision matérielle d'un « double », décourageaient toutes les bonnes volontés et désarmaient tous les ressentiments. Lou reconnut les symptômes non équivoques de la mélancolie, de la schizophrénie, elle craignit pour son ami la maladie incurable de la moelle, la folie, le suicide.

Elle se souvint qu'un médecin consulté par Rilke lui avait conseillé comme remède un grand attachement passionné ou une œuvre très absorbante. L'attachement sentimental et charnel avait fait faillite. Restait à essayer du travail. Dans un ultime message (*Letzter Zuruf*) elle expliqua à Rilke ce qu'elle avait craint pour lui, à quoi elle avait décidé de renoncer, dans son intérêt à lui et dans l'intérêt d'une œuvre dont elle pressentait la grandeur. Car elle était sûre que Rilke était un grand poète, promis à une œuvre qui durerait. Quant à elle, comment ne pas penser qu'elle n'avait guère le tempérament d'une amoureuse ? C'est en mère qu'elle lui parlera désormais, sans aucun regret ni arrière-pensée. De ces quelques années ferventes, au penchant de l'âge mûr, elle a retiré un bienfait inestimable : elle s'est sentie rajeunir au contact de ce jeune amour. Désormais — c'est dit en termes un peu cruels — elle n'a plus besoin de lui. Et même — voici encore un aveu d'ordre intime — « Dans cette intimité inquiète et fervente que j'ai trouvée auprès de toi, je suis demeurée sans doute étrangère à ce qui joint en une seule unité l'homme et la femme. Et jamais il n'en a été autrement. »

Quoi qu'il en fût, elle était sûre à présent qu'il fallait à Rilke la liberté totale, l'absence de tout lien, même sentimental, la solitude, la pauvreté, l'aventure et la douleur, le désespoir peut-être, un maximum de risque et de danger intérieurs. C'est à partir de ces abîmes qu'il pourrait créer une poésie nourrie de sa propre substance et qui en l'exprimant totalement lui rendrait peut-être une sorte de paix, la seule à

laquelle il pût prétendre. Elle a plus tard exprimé le regret de n'avoir pas alors été initiée aux méthodes de la psychanalyse : elle aurait pu « guérir » Rilke, comme elle aurait pu, un peu plus tôt, « guérir » Rée. Mais on sait que le poète refusa toujours de se soumettre à la cure freudienne, si à la mode en Allemagne. Il craignait qu'en faisant table rase de ses obsessions et de ses hantises on ne fît aussi table rase de son génie. Il lui fallait affronter seul ses démons et ses anges redoutables (*Ein jeder Engel ist schrecklich...*). Son martyre, même imaginaire (et les martyres imaginaires ne sont pas les moins douloureux) lui était nécessaire, était la condition même de son œuvre poignante. Rilke heureux et prospère, satisfait du monde et de lui-même, ce n'eût plus été Rilke. Elle le savait, elle le lui dit. Au retour de Russie ils décidèrent de se séparer après avoir détruit de leur correspondance ce qui pourrait mettre les curieux sur la trace de leur secret. Mais madame Andreas fut assez femme pour ne pas détruire les lettres d'amour de Rilke qui viennent de paraître au jour, après plus de cinquante ans. Ils firent le serment de ne plus se voir, de ne plus s'écrire, « sauf en cas d'extrême détresse ». Ce silence éternel a duré un peu moins de trois ans. Dans l'intervalle Rilke s'était marié, était devenu le père d'une petite fille qui reçut le prénom de Ruth. Puis il avait quitté l'Allemagne pour Paris. C'est là qu'étreint par l'angoisse de la grande ville étrangère dont il n'a vu que les foules misérables, les malades et les fous, les hôpitaux et les corbillards, il écrit à Lou une longue lettre dont l'essentiel a passé dans les premières pages de *Malte*. Elle répondit, refusa de le revoir tout de suite, mais non de lui écrire. La correspondance reprit, assez espacée, non pas régulière, mais sans coupure définitive jusqu'à la mort du poète. Ces lettres sont désormais le dossier d'une longue amitié.

Lou Andreas-Salomé reprit la vie commune avec le professeur son mari, dans la banlieue berlinoise, puis à Gœttingue où il obtint enfin une chaire de sa spécialité (langues iraniennes). Dès lors il fut heureux d'avoir des disciples, qu'il instruisait chez lui de préférence, le soir et tard dans la nuit, au cours de longs conciliabules arrosés de thé qu'il préparait lui-même à l'orientale, avec des soins quasi rituels, ou de vin, selon le thème des entretiens. La correspondance de madame Andreas avec Rilke se poursuivait, abondante en 1903-1905, puis espacée : fréquente en 1909-1915, rare et espacée de 1920 à 1926. En tout, cent dix-huit lettres de Rilke et soixante-trois de sa correspondante nous sont restées. Mais bon nombre ont été détruites ou retenues par l'éditrice, au moins treize de Rilke et trente-cinq des siennes propres.

Ils se revirent à Gœttingue en juillet 1905, à Paris en 1909 et de nouveau à Gœttingue en juillet 1913, à Munich et à Hellerau la même année (septembre-octobre), assez longuement à Munich de mars à mai 1915 et de mars à juin 1919. Ce fut leur dernière rencontre. Après la première guerre mondiale Lou était devenue sédentaire. Elle n'allait plus

en Russie, où ses frères menaient une existence difficile. Elle ne se décida jamais à accepter l'invitation de Rilke qui la pressait de venir à Muzot. Le jour où elle s'y serait peut-être décidée, il était trop tard, Rilke mourant n'aurait pu supporter l'émotion d'un revoir.

La masse des lettres se place donc entre 1903 et 1926. Jamais dans cette correspondance Lou ne tente d'empiéter sur la vie sentimentale fort compliquée de son ami ; c'est une preuve de goût. Rilke éloquent et prolixe se répand habituellement en plaintes, en doléances sur sa santé, sa solitude, son instabilité, les mille désagréments de la vie quotidienne. Il souffre des dents, des yeux, il a une laryngite, la migraine, des troubles de la circulation ; son logis est humide, les voisins bruyants. « Vois : je suis étranger et indigent. Et je vais disparaître. » (18 juillet 1903.) Pire que ces maux physiques, ces « angoisses profondes et indicibles » qui le poursuivent depuis l'enfance, le découragement, le doute de soi, les terreurs de la grande ville étrangère. Il se plaint comme un enfant, et elle prend au sérieux son rôle de mère, le conseille sur ses résidences, son régime, les cures qu'il entreprend, les médecins qu'il consulte, mais aussi sur son travail. Il y a quelque chose de filial dans la confiance, dans la docilité qu'il témoigne à ces avis : « Toi seule me connais. Toi seule peux m'aider. Tu peux m'expliquer ce que je ne comprends pas. Tu peux me dire ce que j'ai à faire. » Elle répond, presque toujours brièvement, et le rassure. S'il est déprimé, c'est qu'il a la grippe. Pourquoi s'alarmer ? Il répond : « Tu me dis, chère Lou, que je n'ai rien à craindre. Alors j'essaierai d'être sans crainte. » Il veut se faire plaindre et consoler, mais c'est d'autre chose, au fond, qu'il a besoin. Elle le relève à ses propres yeux, justifie jusqu'à ces angoisses qui le terrassent. De ces terreurs même il fait des réalités qui pourront émouvoir d'autres cœurs.

En 1912-1913 Rilke envoie de longues effusions datées de Duino où il est l'hôte de la princesse de Thurn et Taxis. De nombreuses lettres de Lou, dans cette période, ont été supprimées par elle. Il en subsiste une pourtant, d'un ton assez chaleureux : « Dieu sait que ton âme a été la porte par laquelle j'ai pour la première fois accédé à la liberté... Je me dis souvent que c'est par toi seul que je suis reliée aux choses humaines ; par toi elles me regardent, me devinent, m'envoient leur haleine. » (6 janvier 1913.) La familiarité augmente peu à peu ; il est « *mein liebstes Menschenkind, mein lieber alter Rainer* ». Et il lui communique parfois des poèmes ou des fragments de la grande œuvre qu'il prépare, les futures Élégies. Le jour où il met le point final à ce recueil si longuement mûri, c'est à Lou (en même temps qu'à la princesse de Thurn et Taxis, une autre de ses maternelles amies) qu'il adresse un cri de triomphe : « Lou, chère Lou, écoute : en cet instant, en cet instant même, samedi 11 février à six heures, je pose ma plume, ayant achevé la dernière de mes Élégies, la dixième. Sauf les douze premiers vers,

tout le reste est neuf — et très, très, très magnifique. Songe un peu : j'ai réussi à tenir bon jusque-là. En dépit de tout. Miracle. Grâce. Le tout en quelques jours. Ç'a été un ouragan, comme à Duino, naguère. Tout ce qui était en moi fibre, tissu, armature a craqué et cédé. Pas question de penser à manger... » Elle répond par une action de grâces : *Slava Bigu !* (Dieu soit loué.) Elle a pleuré de joie en le lisant, elle le remercie d'être au monde.

Puis vint la dernière maladie, la leucémie implacable, causée ou non par une piqûre de rosier, un dernier cri de douleur ; dans la lettre du 13 décembre 1926 qui commence et s'achève par des formules en russe, selon une vieille et chère habitude : *Dorogdja* — très chère — *Prochtchaj, dorogdja moja* — Adieu, ma chérie — Rilke parle de la douleur physique qui le submerge, le détruit, de « la douleur sans limite ». Alarmée cette fois, elle écrivit tous les jours, demandant des nouvelles, offrant de venir le voir. Il était trop tard. Rilke, lui écrivit-on, était trop faible pour qu'on l'exposât à l'émotion d'une visite, mais il pensait à elle, il parlait d'elle, recommandait qu'on la tînt au courant.

Il ne peut y avoir aucun doute sur l'authenticité de cette longue amitié. C'est le véritable chef-d'œuvre de Lou Andreas Salomé. Sans se lasser, pendant vingt-quatre ans, elle a été l'amie maternelle, la donneuse de courage, l'animatrice entièrement désintéressée. Dans la foule des correspondantes de Rilke, elle conserve une place à part qui ne saurait lui être disputée. Rilke avait une confiance entière dans sa bonté, dans sa sagesse. Un exemple amusant en est donné par madame Lou Albert Lasard dans son livre récent, *Une Image de Rilke*. Elle se trouvait en 1915 à Munich dans une situation embarrassante : vivant avec Rilke depuis plusieurs mois, elle s'alarmait d'apprendre que son mari demandait le divorce et s'épouvantait d'avoir à « mêler Rilke à une affaire judiciaire ». « Je vais faire venir Lou Andreas-Salomé, lui dit Rilke, tu trouveras en elle une amie, une mère, et tu verras que tout s'arrangera. » Inutile de dire que la réunion ne donna pas les résultats escomptés.

Après la « rupture » avec Rilke, madame Andreas n'en avait pas fini de hanter les grands hommes. Le jour où elle découvrit la psychanalyse, au congrès de Weimar en 1912, elle supplia Freud de l'instruire. Il lui rit au nez. Six mois elle travailla à s'informer par ses propres moyens, puis se rendit à Vienne où Freud se moqua d'elle encore, d'autant qu'elle prétendait suivre en même temps l'enseignement d'Adler, le rival et l'adversaire de Freud. Il finit pourtant par se laisser fléchir, consentit non seulement à la compter au nombre de ses élèves, mais aussi à lui confier la direction de cures psychanalytiques dans sa clientèle. Il reconnaissait en elle des dons exceptionnels, une rare intrépidité dans l'exploration des bas-fonds les plus répugnants de l'âme et une telle joie à la recherche que, lui disait-il : « Quand nous avons causé ensemble des pires atrocités, vous les considérez comme si c'était un

cadeau de Noël. » Deux choses, si nous voulons en croire Lou Andreas-Salomé elle-même, l'avaient préparée à prendre cet intérêt brûlant à la psychanalyse : l'expérience Rilke et le souvenir de la Russie. Qu'elle eût connu de près en Rilke un type éminent de névrosé supérieur, il n'y a pas à y revenir. De la Russie elle avait gardé le souvenir d'un peuple particulièrement émotif, soumis à l'inconscient, capable des plus grandes vicissitudes morales et doué comme pas un pour la confession et l'analyse de soi.

Elle finit sa vie dans sa jolie maison entourée d'un vieux verger, à côté de son vieux mari, dans la compagnie indispensable d'un chien favori. Après la guerre, ce fut la fin des grands voyages. Rilke était mort en 1926, Andreas mourut en 1930. Seule désormais, elle s'occupa d'écrire son autobiographie et de préparer la publication posthume de sa correspondance avec Rilke. Ces précieux documents représentent un fragment non négligeable de l'histoire littéraire des soixante-dix dernières années.

Lou Albert Lasard, à qui elle ne pouvait guère être sympathique, a parlé avec une sorte d'effarement de « ce tempérament dynamique », de « ces paroles tranchant avec une sûreté étonnante des problèmes les plus épineux ». Elle l'a représentée, arrivant en tempête, avec un programme tout préparé de rencontres et de conférences : « Le matin une séance spirite ; l'après-midi les historiens, les astronomes ; le soir, les psychanalystes, médecins et écrivains. Prise à part, chaque réunion présentait de l'intérêt, mais ce furieux pot-pourri me donnait le vertige. De plus, elle entraînait Rilke à de multiples visites ou à de longues promenades dont le rythme accéléré le mettait hors d'haleine. Le silence, en tout cas, avait fui, car elle et son chien Drujok emplissaient les moindres recoins de bruit et d'agitation. Cette femme au cerveau clair et au tempérament vigoureux me paraissait, malgré une forte sensualité, un peu trop exclusivement cérébrale. »

Cérébrale est certainement le mot qu'il faut lui appliquer. Peu sentimentale, peu sensuelle, mais d'une intelligence alerte et pénétrante, elle disposait d'une fascination à laquelle des hommes comme Nietzsche et Rilke n'ont pas été indifférents. Sa longue amitié avec Rilke lui a donné l'occasion de déployer des trésors de sollicitude maternelle et de clairvoyance psychologique. Avec Katharina Kippenberg et la princesse Marie de Thurn und Taxis, elle forma le groupe des Déesses-Mères si nécessaires à cet éternel enfant, autant que lui étaient nécessaires les innombrables colombes roucoulantes auxquelles il a prodigué ses faciles et fugitifs attendrissements.

GENEVIÈVE BIANQUIS

IMAGES DU SALVADOR

par EMMANUEL ROBLÈS

A PARIS, mon ami Antonio Salazar, le plus français des Salvadoriens, m'avait conseillé puisque je partais pour le Mexique et le Guatemala, de visiter sa petite patrie : « De Guatemala-capitale à San Salvador il n'y a que deux cents kilomètres. Une demi-heure d'avion... » Mais c'est au Guatemala que brusquement je me décidai. De tous côtés, en effet, j'entendais vanter ce pays qu'on appelle « le Petit Poucet » à la fois pour ses dimensions restreintes et pour l'esprit ingénieux de ses habitants. (Disons tout de même en passant que si le Salvador est le plus petit État du nouveau continent il est plus grand que la Belgique et la Hollande et à peine plus réduit que la Suisse.) D'autre part j'avais appris que Miguel-Angel Asturias se trouvait encore là-bas alors que je le croyais déjà parti pour Buenos-Aires. J'avais une forte envie de rencontrer l'auteur des *Légendes du Guatemala*, de *Monsieur le Président* et d'*Hommes de Maïs*, qui venait d'accepter l'exil en se solidarisant avec le gouvernement du colonel Arbenz.

Miguel-Angel Asturias était ambassadeur du Guatemala à San Salvador. Au moment où les événements tournaient déjà en faveur des forces rebelles de Castillo Armas, il fut convoqué à Guatemala-City par son ministre. Le soir, sa mission terminée, il décida de passer une journée de plus dans la capitale en fièvre. C'est alors qu'un ami qui retournait à San Salvador par la route lui proposa de l'emmener. Asturias hésita puis accepta. Bien lui en prit car dans la nuit la situation des gouvernementaux empira et le lendemain matin il aurait été arrêté ou obligé de demander asile dans une ambassade.

Donc j'allai retirer mon visa et deux jours plus tard j'attendais le « Constellation » de la Pan-American qui devait m'emmener sur le versant Pacifique de l'isthme. Ce même aérodrome de La Aurora, avec ses petits appareils de la « Aviateca » sagement alignés au soleil, à présent aussi calme qu'une gare provinciale, était interdit quelque temps auparavant au trafic aérien. Les cadets de l'école militaire s'étaient soulevés contre les soldats de l'armée du colonel Castillo Armas et la garnison

de La Aurora avait pris parti pour eux. Aujourd'hui les brunes sentinelles en uniforme de toile kaki rêvaient doucement, appuyées sur leur fusil. Je m'envolai sur un des quadrimoteurs qui relient chaque jour les États-Unis à Panama en faisant escale dans les capitales centre-américaines. Comme le trajet est trop court notre « Constellation » ne prit pas une trop grande altitude, ce qui me permit d'observer l'étonnant paysage qui s'étendait sous nos ailes. Partout un relief convulsé, de vastes cratères, des chaînes de montagnes couvertes d'une épaisse végétation, des lacs étincelants, d'un vert profond, cernés de murailles fauves. On devine ici la présence du feu souterrain, la prodigieuse menace enfouie sous la mince pellicule rocheuse et qui peut de nouveau jaillir, tout détruire, bouleverser des vallées étroites, ces pics, ces terrasses lunaires. Parfois, au milieu de la toison serrée de la jungle, surgit très haut un cône d'une forme trop parfaite, gris et roux, insolite et redoutable. Si l'avion s'en approche on distingue ses flancs lisses, les coulées pétrifiées, les traces d'une fureur à peine apaisée. Mais ce qui attire aussi le regard ce sont les zones de cultures, taches plus claires qui s'étendent audacieusement partout où l'homme a pu accéder. Le Salvador est le seul pays hispano-américain (avec l'Uruguay) dont toute la surface cultivable soit utilisée. C'est que, s'il est le plus petit état d'Amérique latine, le Salvador est aussi celui qui a la plus forte densité de population : deux cents habitants au kilomètre carré. Il a donc besoin d'exploiter tout son territoire et il le fait avec une opiniâtreté admirable, poussant ses charrues jusqu'à la cime des vieux volcans en sommeil.

L'avion se balance doucement. L'hôtesse de l'air est une ravissante blonde au sourire hollywoodien qui me parle dans un espagnol de bébé assez attendrissant. Elle m'a prêté une carte de l'Amérique Centrale. Et c'est précisément en consultant une carte qu'on comprend la situation dramatique du Salvador au point de vue géographique. Il est en effet coupé de l'Atlantique et, en face de lui, il n'a qu'un océan vide, immense, avec seulement, à des distances infinies, les archipels polynésiens. C'est l'avion qui a réellement délivré le Salvador de son blocus, qui lui a permis de se relier en quelques heures aux États-Unis et à l'Europe. Aujourd'hui encore il faut neuf jours pour aller de la capitale à Mexico par chemin de fer, et si le Salvador a été le premier à achever son tronçon de la route pan-américaine tous ses voisins, hélas, n'ont pas montré le même zèle.

⁂

Trente minutes après le départ de La Aurora nous atterrissons. Une chaleur épaisse s'abat sur nous. On me dit qu'elle est assez exceptionnelle car à six cent cinquante mètres d'altitude la capitale jouit toute

l'année d'un climat relativement tempéré. Je prends le temps de changer quelques quetzales guatémaliens contre des colones du pays et je file vers la ville à bord d'un taxi dont le chauffeur a l'air, comme ses confrères de Mexico, d'aimer les « vitesses cardiaques ». Sur la route sinueuse notre bolide croise de paisibles chars à bœufs et des ouvriers à grands chapeaux de paille qui marchent sur le bord de la route en files tout naturellement indiennes. Installé à l'hôtel Nuevo Mundo, je m'intéresse à la petite place verdoyante qui s'étale sous mes fenêtres et autour de laquelle circulent d'énormes voitures américaines, étincelant de mille feux. De l'autre côté de la place, le « Teatro nacional » a belle apparence et comme il me paraît bien grand pour une population de 160 000 habitants, on me répond que les Salvadoriens adorent le théâtre. Cela change du Guatemala où il n'existe ni une salle nationale ni une saison lyrique ou dramatique.

Miguel-Angel Asturias habite chez des amis, tout près de l'hôtel et juste en face de l'ambassade de son pays. C'est un homme de forte stature, avec un imposant visage indien. Il est d'ailleurs de pure race indienne. Il a les traits de ces dignitaires que j'ai vus au musée de Guatemala sur les bas-reliefs : l'œil un peu saillant, le nez droit, les lèvres épaisses avec une sorte de pli amer. Je le trouve tel que je l'imaginais à travers ses livres, généreux, imaginatif et j'aime à écouter sa voix qui me paraît avoir une couleur, la sombre couleur du bronze. Nous parlons de Paris, des derniers films de Luis Buñuel, de Jean Cassou, des événements du Guatemala et, bien entendu, du Salvador. Il a une grande sympathie pour ce pays. Il m'explique notamment l'effort qu'on y déploie en faveur de la culture. Pour l'année 1953-1954 la part de l'éducation nationale a atteint à elle seule vingt pour cent de l'ensemble du budget. Depuis janvier on a ouvert 40 nouvelles écoles primaires qui ont accueilli 25 000 enfants. On a créé un centre d'orientation professionnelle, un office d'éditions dont les presses viennent d'être installées et qui permettra d'alimenter rapidement les bibliothèques publiques et universitaires, sans compter ces bibliothèques ambulantes (véhicules modernes équipés d'un appareil de cinéma et de caisses de livres) qui vont visiter les populations rurales. On aime les lettres dans ce petit pays qui s'enorgueillit d'avoir vu construire au milieu du XVIIe siècle la première imprimerie qui fut installée dans tout le Nouveau Monde. C'est en effet le moine salvadorien Juan de Dios del Cid qui, sur la première presse, imprima un livre fameux (pour des raisons qui ne sont pas forcément des raisons extra-littéraires), sur... l'art de cultiver l'indigo. Autre sujet de légitime orgueil : vers la fin du XVIe siècle l'alcade de Sonsonate, Juan de Mestanza, eut avec Cervantès une amitié épistolaire dont l'importance n'est pas négligeable puisqu'elle faillit décider l'auteur du Quichotte à partir s'installer au Salvador. De cette amitié il reste des traces dans l'œuvre de Cervantès, notamment dans le chapitre XII du

Canto a Caliope et dans le *Voyage au Parnasse* où il loue l'immense érudition de son ami :

> « *Et voici Juan de Mestanza, chiffre et somme*
> *De tant d'érudition, d'élégance et de bonne grâce*
> *Que l'âge ni la mort ne pourront les faire oublier...* »

Beaucoup de poètes ici aussi, presque autant qu'à Haïti où ils foisonnent comme chacun sait. Mais parmi les contemporains il en est un de belle classe et c'est Francisco Gavidia qui fut dans sa jeunesse compagnon de Ruben Dario. De Ruben Dario qu'il initia à la poésie française au temps où ils étudiaient ensemble à l'Université de San Salvador. Sur Francisco Gavidia, Antonio Salazar m'a conté l'anecdote suivante. Se trouvant à Paris et alors qu'il franchissait un pont sur la Seine, Gavidia lut dans un journal qu'on venait de condamner et d'exécuter un homme reconnu ensuite innocent. Il en ressentit une telle horreur qu'il se jeta dans le fleuve. On le sauva de justesse. N'est-ce pas là un trait de sensibilité qui est d'un authentique poète ?

***

Au cours de cette première soirée je fais un tour de ville. La chaleur est moins lourde. D'énormes nuages coiffent « El Boqueron » (la Brèche), pic volcanique qui domine la capitale et dont l'altitude atteint presque 2 000 mètres. L'aspect de la rue me rappelle beaucoup celui des villes algériennes comme Oran ou Bône. On flâne ou on devise sur le pas des portes. La même odeur de citronnelle flotte dans l'air et les jeunes gens ont les mêmes yeux noirs, vifs et malicieux. Je passe près du Palais National tout illuminé. A côté, c'est l'emplacement de l'ancienne cathédrale, détruite par un incendie. Le terrain est encore tout charbonneux. L'évêque eut l'idée de confier l'étude d'un projet à un architecte européen qui conçut une sorte d'immense volière (verre et béton) flanquée de douze chapelles en forme de demi-boîtes Nestlé, le tout coiffé de calottes de ciment qui faisaient penser à une réclame pour soutien-gorge issue d'une imagination d'industriel yankee. C'est ainsi du moins qu'on me présenta la chose. Il paraît que l'évêque refusa avec une exquise politesse, arguant que le monument jurerait dans une vieille ville de style colonial.

Les Salvadoriens que je rencontre parlent un espagnol excellent et sans cet accent assez vulgaire que l'on trouve dans certaines républiques du continent. Le pays n'est peuplé que de « ladinos », métis d'Indiens et d'Espagnols. Contrairement au Guatemala où ils représentent la majorité de la population, les Indiens purs sont peu nombreux et vivent le long de la côte, dans la région comprise entre les ports d'Acajutla et de La Libertad. Très peu de créoles, c'est-à-dire de descendants des anciennes

familles espagnoles. Enfin, il n'y a qu'un seul nègre. Il s'agit d'un étranger, d'un Jamaïcain, je crois. Il vit ici depuis longtemps et comme il est âgé, qu'il a les cheveux blancs, la barbe blanche et va toujours vêtu de blanc, on l'appelle « Negativo ». Tout le monde l'aime bien. Je rencontre aussi des soldats qui vont deux par deux comme dans tous les pays du monde avec le même air d'ennui résigné. Le Salvador entretient une armée de dix mille hommes, la mieux entraînée, la plus disciplinée, paraît-il, de l'Amérique Centrale. Les Salvadoriens sont patriotes mais sans agressivité. Ils savent qu'on convoite leur prospérité. Les petits soldats bruns, vêtus de toile kaki et coiffés d'un casque léger de fabrication américaine, traînent sur les trottoirs et aux devantures des magasins. Ces garçons doux, au regard de chèvre, avec cette allure un peu gauche de paysans (et, en fait, la plupart sont d'origine paysanne) sont donc les défenseurs d'une liberté qu'on chérit avec une sincérité que personne ne peut mettre en doute.

Les Salvadoriens vous rappellent avec orgueil que le grand conquérant Pedro de Alvarado, le meilleur capitaine de Cortès, fut mis, ici, en déroute par le cacique Atlacatl et blessé au genou droit, ce qui le laissa toute sa vie boiteux.

A cet épisode de la conquête se rattache une légende assez curieuse. Don Pedro de Alvarado, le chef blond que les indiens évoquent encore avec des masques dorés, partit de Mexico le 6 décembre 1523 vers le Sud, sur l'ordre de Cortès. Il atteignit les territoires des Quichés avec ses trois cents fantassins et ses cent trente-cinq cavaliers, plus une troupe d'auxiliaires mexicains. En mars 1524, il affronta les guerriers du roi Tecun-Uman. Alors que la bataille était incertaine, il vit qu'au-dessus du roi volait un oiseau quetzal au plumage resplendissant et soupçonna quelque effet de magie. Aussitôt il lança son javelot et atteignit l'oiseau. Dans le même instant, le chef indien tomba mort sans avoir été directement touché.

C'est quelques jours plus tard qu'Alvarado rencontra Atlacatl. Il l'avait sommé de se soumettre à l'autorité du roi d'Espagne et l'autre avait fièrement répondu : « Je ne veux me soumettre à personne. Si tu viens tu me trouveras ici, avec les miens, au milieu de mes volcans, les armes prêtes. » La rencontre eut lieu à l'endroit où est situé aujourd'hui le port d'Acajutla. Alvarado par ruse entraîna ses ennemis dans un endroit favorable à la manœuvre de ses cavaliers et de ses arquebusiers. L'armée indienne fut vaincue, mais l'audacieux Atlacatl parvint à blesser le capitaine espagnol.

Les Salvadoriens vous rappellent aussi que leurs ancêtres résistèrent farouchement au dictateur mexicain Iturbide en 1822 et enfin que quarante ans avant Abraham Lincoln, leur gouvernement abolit l'esclavage sur tout le territoire. Toutes ces histoires et d'autres encore du même genre rendent pour moi un son sympathique. Je sais aussi

que le Salvador a vécu de tumultueuses révolutions, mais j'estime plus courtois de ne pas les évoquer. Scrupule inutile. Les Salvadoriens savent qu'ils ont aujourd'hui avec les Uruguayens la République la plus stable de l'Amérique latine et parlent sans embarras des convulsions qui ont brutalement secoué leur patrie au cours d'un demi-siècle. Cet amour de la démocratie a poussé les Salvadoriens à déclarer la guerre à l'Allemagne nazie immédiatement après les U.S.A. Bien entendu, il s'agissait d'une mesure à caractère économique, mais, ce que l'on sait peu, c'est qu'un corps expéditionnaire salvadorien combattit dans les rangs alliés.

*
**

Invité chez des amis de Miguel-Angel Asturias, je rencontre Eduardo Barbeiro, metteur en scène de talent qui fut le compagnon de Garcia Lorca à l'époque de *La Barraca* et qui après avoir dirigé une troupe à Buenos-Aires et enseigné au conservatoire de Lima, a été engagé au Salvador par la direction des Beaux-Arts. Il a monté ici, sur la scène nationale, plusieurs pièces françaises et en particulier *Huis Clos*. Il évoque aussi le succès d'une compagnie théâtrale qui est allé jouer *L'Alcade de Zalamea* dans les campagnes, en plein air, devant des spectateurs fervents. Au cours de cette soirée-là, j'ai pris plaisir à écouter la maîtresse de maison nous chanter des chansons folkloriques en s'accompagnant à la guitare. Chansons des Andes, chansons du Mexique, elles avaient toutes un charme un peu triste, même quand le rythme devenait plus vif.

Naturellement j'ai fait la traditionnelle tournée des endroits où l'on s'amuse. San Salvador compte plusieurs clubs dotés de tout le confort imaginable : piscine, salle de jeu, dancing, bibliothèque, etc. J'ai visité le « Casino salvadoreño » et, du premier coup d'œil, j'ai pu vérifier que toutes les jeunes femmes étaient ravissantes. Dans mon émotion, je me suis retourné vers mon ami W... et je lui ai affirmé mon enthousiasme pour son pays et ses réalisations. « Oui, m'a-t-il répondu, elles ont surtout de beaux yeux. »

Nous sommes allés aussi à « La Praviana », un bar dans le genre de celui de Coco, autrefois, à Alger, que fréquentaient Albert Camus, Claude de Fréminville et des gens qui aimaient à boire sans façon l'anisette en mangeant des lupins, des radis et des petits beignets aux anchois. De temps à autre, il y avait des bagarres. Ici, il n'y a pas d'anisette, mais une eau-de-vie dont une seule bouteille réveillerait un volcan. Il n'y pas non plus de « khemia », mais on m'explique que toutes les semaines on peut assister à des rixes magnifiques à coups de bouteilles et de revolvers.

Alléché, je demande d'accélérer de peur de manquer le feu d'artifice. Et de fait quand nous arrivons il y a déjà un cadavre en travers de la

salle, un type tout raide. Misère j'ai raté le spectacle. C'est d'autant plus raté que ce misérable n'est qu'un simulateur, un ivrogne terrassé par l'alcool. Je regarde autour de moi. A toutes les tables, je vois des garçons résolument pacifiques avec cet air d'abandon qui donne envie de leur chanter une berceuse...

***

J'ai visité le dimanche matin dans les environs de la capitale les lotissements de maisons à bon marché, avec leurs murs roses et leurs petits jardins touffus. Frétés par une fabrique, neuf camions emmenaient le personnel en excursion au bord d'un lac. Le Salvador est en pleine croissance et partout on croise des chantiers de construction. L'effort porte surtout sur les cités ouvrières, les écoles, les hôpitaux. Si le pays est le plus industrialisé de l'Amérique centrale, il manque de houille et son équipement hydro-électrique est encore insuffisant. Il ne peut donc songer à créer une industrie lourde de quelque importance, mais il s'attache à augmenter l'exploitation de ses ressources en houille blanche et à développer ses industries légères : bois, textiles, cuirs, etc.

Comme je demande innocemment s'il n'y a pas de pétrole, un de mes compagnons sursaute et, le doigt sur la bouche :

— Chut ! Malheureux, s'ils vous entendaient !

« Ils » ce sont les Américains, bien sûr, et la plaisanterie est classique. Les Salvadoriens ont toujours peur d'attirer la convoitise du capitalisme yankee. Parce qu'ils ont des finances saines, ils peuvent éviter l'immixtion des U.S. dans leurs affaires. Leur pays est le seul de toute l'Amérique centrale où l'United Fruit ne soit pas installée.

J'ai voulu voir de près le volcan Izalco, le phare du Pacifique comme on l'appelle, car sa lueur est visible de très loin, la nuit, en mer. C'est au début du XVIIIe siècle qu'il a surgi devant les yeux épouvantés des villageois comme au Mexique, il y a trois ou quatre ans, le Paracutin. Mais le Paracutin s'est éteint, tandis que depuis plus de trois siècles l'Izalco continue à tonner et à cracher sa lave. Dans ses bons jours, il fait entendre toutes les cinq minutes exactement le bruit d'un coup de canon et projette des flammes et des matières incandescentes. Je suis parti avec W..., Miguel-Angel Asturias et Eduardo Barbeiro. Nous traversons des villages cernés par des plantations de café (le café salvadorien est l'un des plus fameux du monde avec celui de Saint-Domingue) et nous nous arrêtons dans une auberge au bord d'une piscine naturelle où s'ébattent de nombreux enfants. L'Izalco est là, devant moi, tout pelé, jurant par son aridité avec les massifs voisins couverts d'une jungle épaisse. Mais il ne se passe rien, pas le moindre crachotis, pas la moindre étincelle. Il y a bien un petit nuage au sommet, mais ce n'est pas le vrai panache. Cela rappelle le coup du faux cadavre au milieu du car-

relage, dans le bar. W... est désespéré. Je me tourne vers lui et, sévèrement :

— Dites-moi, il y a quelque chose qui va de travers dans votre organisation...

— Je vous jure, gémit W..., que toutes les cinq minutes... On pouvait régler sa montre... Je n'y comprends rien !

— Moi non plus, affirme Asturias tout aussi désolé.

Et de regarder la cime du volcan avec intensité, dans l'espoir de voir jaillir une petite flamme, un ruban de fumée. Mais rien. L'Izalco reste impassible.

— Le phare du Pacifique, dis-je, sarcastique.

Nous repartons. W... qui est au volant fait des détours savants pour rester le plus longtemps possible en vue de l'Izalco qui, d'un moment à l'autre, pourrait montrer un peu de bonne volonté. Mais il disparaît à nos yeux, sans quitter sa fausse sérénité de vieillard vicieux.

Si l'Izalco est encore travaillé par de sombres colères (je lui pardonne volontiers son attitude de mépris à mon égard), d'autres volcans se contentent de lâcher un filet de fumée comme pour dire qu'ils n'ont pas renoncé. Beaucoup (ils sont plus d'une vingtaine) ont un air paisible de patriarches qui ont enfin trouvé la paix définitive, mais les « campesinos » savent à certains signes qu'il ne faut pas s'y fier. On me cite aussi le cas du volcan San Miguel, lui aussi très fantaisiste, qui ne fume pas par son cratère central mais par une vingtaine de bouches ouvertes à ses pieds et qui l'entourent d'une ceinture de vapeurs comme la gigantesque statue d'un dieu barbare. (L'Izalco, il y a quelques années, vit un cratère s'ouvrir à son flanc et manifester tout de suite une activité fiévreuse. Cet esprit entreprenant dura peu.)

Le Salvador n'est pas seulement un pays de volcans, mais aussi un pays de lacs tout aussi nombreux et parfois de dimensions respectables. L'Ilopango a soixante kilomètres de long. Ils sont parfois aussi fantasques que les « cracheurs de feu ». On me raconte que l'Ilopango s'amusait à faire subitement monter son niveau en bouillonnant d'inquiétante façon. Il y a deux siècles, il se gonfla démesurément, chassant ses riverains affolés, et déborda par-dessus les crêtes qui l'entourent. Puis ses eaux baissèrent lentement, mais au-dessous du niveau précédent. Elles découvrirent ainsi de nouvelles îles et de nouveaux caps tout gluants de limon.

J'aurais voulu aussi aller visiter ce lac dont on me dit qu'il a une rive chaude et une rive froide. W... m'a emmené au lac de Coatepeque qui est charmant dans sa cuvette tapissée de végétation, une végétation qui va jusqu'au bord de l'eau et qui s'avance même au-delà de la rive, le feuillage léché par les vaguelettes. Au large, des canots automobiles passent à vive allure entraînant des skieurs, le corps arqué au-dessus du remous.

Nous finissons la journée chez W... qui habite une maison construite sur le fond d'un ancien lac. Un jour l'eau s'est mise à baisser puis a disparu. Sur le terrain qu'elle a découvert, on cultive le café et une « finca » s'élève au milieu, montrant ses séchoirs comme de grands draps étendus. La maison de W... se trouve accolée à la falaise qui fut autrefois la rive escarpée du lac. De cette muraille, d'où suintent encore mille ruisseaux, pendent des guirlandes de feuillages. Dans le jardin j'admire des plantes aux formes étranges, des arbres dont les fleurs ressemblent à des insectes géants ou à des grappes de petites ampoules blanches. Sait-on qu'en plus du café, du maïs, du coton, du tabac et du cacao, le Salvador produit ce fameux baume improprement appelé du Pérou parce qu'il était embarqué à destination de l'Europe sur les navires de la vice-royauté du Pérou ? Il est le seul pays au monde à produire cette gomme utilisée en médecine et dans la parfumerie, gomme que l'on extrait, m'explique W..., par incisions dans l'écorce d'un arbre qui croît dans la zone littorale du Pacifique. Le centre commercial du baume est Santa Tecla, que je n'aurai pas le temps de visiter, hélas, pas plus que d'autres villes comme Santa Ana qui a plus de cent mille habitants, ou que San Vicente, marché de l'indigo, ô Fray Juan de Dios del Cid ! ou que Zacatecoluca où l'on vend en gros la soie et la vanille...

Il y a bien d'autres choses que je n'aurai pas le temps de voir car je suis attendu à Merida. (Je veux visiter le Yucatan et aussi le Tabasco où m'attire le souvenir du dictateur iconoclaste Tomas Garrido Canabal.) W... aurait voulu que je l'accompagne dans une zone ravagée par un tremblement de terre et que l'on reconstruit avec une célérité de fourmis, mais je ne peux m'attarder davantage.

Le dernier soir je suis monté aux Planes de Renderos, une des montagnes qui dominent la capitale. On y grimpe par une route en lacets et l'on atteint une crête où sont installées des villas, des bars et des restaurants élégants. Certains ont été construits au flanc même de la falaise. On y accède par de raides escaliers où le vent siffle. De là on peut, comme du bord d'un aéronef, admirer la ville illuminée et les inquiétantes silhouettes des volcans. Près de nous s'installent des jeunes gens à l'allure sportive et je me dis que tout paraît jeune dans ce pays, tout est marqué au signe de la jeunesse, tout fait penser... à la Méditerranée : même grâce joyeuse, même ardeur à vivre, même confiance dans l'avenir. Quelle différence avec le Guatemala au charme profond et sombre, à l'immobilité envoûtante, ce Guatemala, pour moi inoubliable et qui, tout proche, semble plus lointain et plus mystérieux que le Tibet.

Un point cependant m'intrigue. Pourquoi le Salvador, si prospère, s'est-il placé à la tête d'un projet de Fédération des cinq républiques centre-américaines ? On me répond que c'est la seule solution possible pour obtenir une meilleure exploitation des richesses du sol et du sous-sol et pour libérer l'Amérique centrale dans une bonne mesure de l'em-

prise économique des États-Unis. Ce projet aboutira-t-il un jour ? Les obstacles ne manquent pas et ne viennent pas seulement de l'hostilité de Washington, mais bel et bien de ces petites nations elles-mêmes dont les divergences politiques sont profondes et les intérêts trop souvent opposés.

⁂

Le lendemain, jour de mon départ, je rencontre des journalistes et des écrivains salvadoriens. Tous sont profondément nourris de notre culture. Nous parlons de Sartre, de Mauriac, de Colette qui vient de mourir. Ils m'offrent des revues et le dernier livre publié par la Direction des Beaux-Arts, un recueil de contes de Salarrué très agréablement présenté. Mais il est l'heure. Je dois partir.

— Ah ! fait l'un des jeunes gens qui m'accompagnent, Paris, Paris... Quelle chance vous avez ! Paris, le cœur et le cerveau du monde...

Par le hublot, dans l'avion qui m'emporte, je regarde les volcans, je rêve à ce monstre qui autrefois, au fond de l'Ilopango, exigeait chaque année quatre jeunes filles en pâture ou à ces génies des tempêtes qui volaient les lacs et qui un jour en emportèrent un dans une coquille d'œuf. Dans leur hâte, ils le laissèrent tomber de côté sur le volcan Tecapa. Voilà pourquoi, aujourd'hui encore, la cuvette de cette lagune est inclinée.

Bientôt des nuées nous cachent la terre. Nous volons solitaires à travers ce ciel immense, mais que soutiennent par les quatre coins, je le sais à présent, les quatre bons géants Bacabas, l'un rouge, l'autre jaune et les deux derniers blanc et noir.

EMMANUEL ROBLÈS

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

PROVENCE

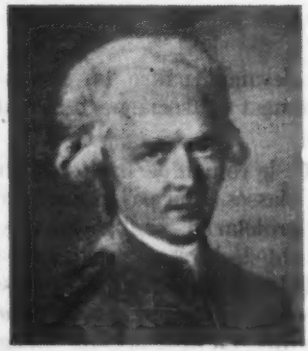
par Jean Giono *(Les Albums des Guides bleus - Hachette)*

Ce livre débute par un tableau de la Provence de Jean Giono. Il l'a toujours connu, il y vit, il l'aime. Ces pages sont admirables. Confession un peu et souvenirs bien entendu, mais aussi introduction à l'intelligence d'un royaume. Il n'y a pas de pays plus varié, dit-il ; ne songez pas seulement à la vallée, à Avignon, à Arles, à Tarascon. Il y a aussi la haute Provence, splendide et sauvage. On y vit comme au XVIIe siècle, mais la solitude s'y est épaissie, tandis que la passion restait. Une phrase de la conclusion livre l'esprit de cet « itinéraire » éloquent : « *L'écrivain qui a le mieux connu la Provence, c'est Shakespeare. Quel que soit l'événement qui vient donner un sens à la vie, il est béni. Plus il est violent, plus il est délectable.* »

Après cette introduction, les photographies se proposent : Provence romaine, Provence romane, Provence juive, Provence maritime..., et les autres. En les regardant, on entend l'invitation au voyage.

L. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 130.)



LACLOS FUT-IL MARXISTE ?

par Pierre-Henri Simon

Une chose est rassurante avec un critique marxiste, c'est qu'avant d'ouvrir son livre, on connaît son point de vue ; et pour peu que l'on connaisse aussi l'objet de son étude, on peut prévoir ce qu'il dira. J'entends bien que c'est la même chose avec tous les dogmatiques, et singulièrement avec certains catholiques ; pourtant, sur la sociologie, sur la politique, sur l'art, un esprit religieux peut se permettre d'avoir des idées variables. Le matérialisme dialectique est plus exigeant, il prétend tout expliquer, il a un passe-partout pour toutes les serrures ; il lie à une situation historique jusqu'aux plus secrets mouvements de la conscience, jusqu'aux actes créateurs de l'esprit.

Il était naturel que Roger Vailland, ayant à présenter Laclos [1] et voulant lui marquer de la sympathie, l'ait fait dans une perspective communiste. Inscrire Laclos au parti, c'était tentant, et il avait des titres : un révolutionnaire, bourgeois sans doute, et même anobli, mais philosophe et jacobin ; loyal officier du roi, mais qui mourut général de la République. Non conformiste en tout : son traité, resté en brouillon, *De l'Éducation des Femmes*, est une revendication violente de l'égalité des sexes, et certaines formules consonnent étrangement avec la condamnation du mariage bourgeois chez Engels et chez Bebel (j'ajouterai : chez l'abbé de Pure et chez les féministes du XVIIe siècle, car la querelle remonte loin, et il n'en est point de plus éminemment aristocratique). La lettre sur Vauban est d'un déboulonneur de statues (encore qu'elle n'outrepasse guère les limites d'une critique de technicien et d'une querelle d'ingénieur). Non conformiste, mais honnête homme ; bon père puis bon époux (car il mit la paternité deux ans avant le mariage) ; imbu des idées de Rousseau, croyant à la vertu naturelle, à l'action corruptrice de la société ; et détestant d'autant plus âprement l'inégalité que, condamné par elle aux emplois subalternes, il a végété pendant près de trente ans dans des garnisons de province, épuisant l'ennui et l'amer-

1. *Laclos par lui-même*, « Ecrivains de toujours ». Le Seuil, 1954.

tume d'une forte nature humiliée. Ainsi devaient naître les *Liaisons dangereuses ;* ainsi furent-elles historiquement et socialement conditionnées.

Roger Vailland n'en doute pas un instant : le roman de Laclos est une arme de guerre, un épisode de la lutte des classes. Non pas, à vrai dire, selon le schéma classique de la lutte du prolétariat contre la classe capitaliste, mais selon les dissensions qui ont déchiré celle-ci quand la bourgeoisie, « classe montante », a décidé d'abattre l'aristocratie, « classe privilégiée ». « *Froidement et méthodiquement, comme un vrai artilleur, il prépare une bombe...* » — on peut même dire, en développant l'image, qu'il a bien masqué ses batteries, car cette intention politique, cette agressivité calculée ne semblent avoir frappé aucun de ses contemporains. C'est seulement Tilly qui, dans ses *Mémoires*, écrits longtemps après la Révolution, a dénoncé les *Liaisons dangereuses* comme une peinture malveillante de l'ancienne société, « *un des flots révolutionnaires qui a tombé dans l'océan qui a submergé la cour* (...), *un de ces météores désastreux qui ont apparu sous un ciel enflammé, à la fin du* XVIIIe *siècle* » ; et Tilly parle d'une « *vaste conspiration dans laquelle à l'avance, chacun s'était distribué son rôle* », et où le capitaine Choderlos de Laclos aurait fait figure de *conjuré profond*. Mais Tilly admet que son lecteur s'étonnera de sa « diatribe » qui, en effet, est bien insolite et n'a jamais éveillé d'échos. N'est-ce pas de lui, d'ailleurs, que nous tenons la fameuse confidence de Laclos, avouant qu'il a entrepris d'écrire son roman en un temps où il s'ennuyait en garnison à l'île de Ré ? « *Je résolus de faire un ouvrage qui sortît de la route ordinaire, qui fît du bruit, et qui retentît encore sur la terre quand j'y aurais passé.* » Intention déjà romantique et stendhalienne, mais où la vocation jacobine et surtout l'esprit de classe ne paraissent pas avoir joué un grand rôle.

Sur un point, Roger Vailland a raison, c'est qu'il y a une distance morale entre l'auteur et ses personnages. Les héros des *Liaisons* sont, pour la plupart, des monstres d'égoïsme, de cruauté, de perversité sentimentale ; et Laclos a été un brave homme, honnête militaire, citoyen vertueux, père de famille au cœur « sensible » ; assez tôt, il a renoncé aux aventures, à supposer qu'il en ait eu de flatteuses dans sa jeunesse sans éclat. On raconte qu'après le succès des *Liaisons*, une grande dame voulait lui fermer sa porte en déclarant : « *Je n'y suis pas pour lui ; si j'étais seule avec lui, j'aurais peur.* » Elle n'avait pourtant rien à craindre de « *ce grand monsieur maigre et jaune, en habit noir* » : il n'était pas Valmont. Mais c'étaient là de ces réactions d'amour-propre blessé, bien explicables chez les femmes du monde, et dont rend compte le mot de Grimm : « *Comment un homme qui les connaissait si bien et gardait si mal leurs secrets n'aurait-il pas été un monstre ?* » Non ! Laclos n'était sûrement pas un monstre ; il en peuplait son roman, comme Corneille, bourgeois timide, peuplait de héros son théâtre : l'intelligence

ou le génie produisent ces sortes de prodiges. Chez Laclos, c'est plutôt l'intelligence que le génie : un homme à l'esprit aigu, aux yeux très ouverts, peut décrire avec une force surprenante des vices qu'il ne pratique pas, surtout si le monde en multiplie autour de lui les modèles.

En somme, il n'y a pas lieu de mettre en doute la bonne foi, la sincérité d'intentions de Laclos quand il prend une phrase à la préface de la *Nouvelle Héloïse* pour la suspendre en épigraphe aux *Liaisons* : « *J'ai vu les mœurs de mon temps et j'ai publié ces lettres.* » Comme tous les hommes de sa génération, il est plein de Rousseau, il croit à la vertu naturelle, à la société corruptrice. Il prend soin, naturellement, d'affirmer dans sa préface son intention de moraliste — « *Il me semble que c'est rendre un service aux mœurs, que de dévoiler les moyens qu'emploient ceux qui en ont de mauvaises pour corrompre ceux qui en ont de bonnes.* » — et il imagine un dénouement qui, par une série, d'ailleurs invraisemblable, de catastrophes, confond et punit les méchants. Cela, sans doute, ne prouve pas grand'chose, c'est une couverture dont les livres immoraux ont toujours paru enveloppés ; mais, dans le cas des *Liaisons*, rien ne permet de dire que ce soit hypocrisie : Laclos n'a certainement pas formé le projet de corrompre, ni même d'exploiter une veine scandaleuse.

Roger Vailland voudrait davantage : il voit chez Laclos une intention arrêtée de critique et de satire, et moins morale que politique : la peinture en noir des mauvaises mœurs étant appliquée strictement et exclusivement à une classe sociale, à la noblesse, il faudrait prendre pour argent comptant le mot de Tilly, et voir dans la publication de ce livre un acte de conjuré, de révolutionnaire, et même un réflexe de lutte des classes. Je n'en suis nullement convaincu ; ou, du moins, si une arrière-pensée de cette nature a pu peser d'un certain poids dans les motifs de la création du chef-d'œuvre et si elle jette quelque lueur sur tel ou tel épisode du roman, c'est d'une façon partielle, fortuite, indirecte, et ce serait s'exposer à manquer les valeurs essentielles, la signification profonde des *Liaisons*, sur le plan esthétique comme sur le plan moral, de les vouloir simplifier dans ce schéma d'ouvrage de circonstances et de polémique.

On pense, évidemment, au *Mariage de Figaro*. Mais, outre qu'aucun argument décisif ne prouve que Beaumarchais, roturier de naissance mais anobli et devenu solidaire des privilèges et des intérêts de la classe dirigeante, ait voulu délibérément attaquer le régime en faisant jouer la *Folle Journée*, il reste pourtant que sa pièce foisonnait de mots de tribun, d'épigrammes, de tirades, qui frappaient de plein fouet l'ordre établi et souffletaient la noblesse en tant que catégorie sociale. Rien de tel dans les *Liaisons* ; point de roturier vertueux en face des aristocrates corrompus ; rien qui ressemble à une allusion politique, à une

revendication sociale ; pas un accent, pas un mot qui autorise Roger Vailland à écrire que Laclos, en burinant les durs portraits de Valmont ou de la Merteuil, « *peignait ses ennemis de classe* » : le livre est sur un tout autre plan. Le seul argument de critique interne que la plume du brillant critique ait pu mettre en forme, le voici : « *Le personnage sympathique des* Liaisons, *la Présidente de Tourvel, la femme sincère et tendre, le grand cœur, la victime, la persécutée est la seule qui ne porte pas un grand nom. Présidente, femme de magistrat, noblesse de robe, c'est-à-dire bourgeoisie.* » Si c'est en de telles nuances que se cache l'esprit révolutionnaire du roman, et si la lutte des classes est ici le conflit de la noblesse de robe et de la noblesse d'épée, il faut avouer que notre « conjuré profond » avançait couvert d'un bon masque, et n'annonce la littérature marxiste qu'à des yeux singulièrement exercés.

Si nous voyons peu les intentions politiques des *Liaisons*, les intentions morales, pour peu que nous y regardions de plus près, apparaissent singulièrement complexes ; et ne serait-ce point cette complexité même qui fait la richesse du roman et lui donne sa saveur singulière ? J'en appellerai d'abord à Roger Vailland lui-même pour attirer l'attention sur un aspect qu'il a mis en bonne lumière : il y a une connivence, peut-être involontaire mais sûrement pas inconsciente, de Laclos avec ses pires personnages. Laclos n'est pas Valmont, c'est sûr, et, d'une certaine façon, en disciple de Rousseau et en homme « sensible », il pense, admettons même qu'il écrive contre Valmont. Mais, d'une part, il est trop bon romancier pour exclure ce qui est la loi même de la création romanesque : un minimum de sympathie du créateur pour la créature qu'il anime ; et, d'autre part, le vertueux capitaine d'artillerie ne peut point faire qu'il ne soit de son siècle — d'un siècle qui n'est pas seulement celui de Rousseau, mais aussi de Voltaire, pas seulement de la sensibilité vertueuse, mais de l'audace critique et du libertinage intellectuel, pas seulement d'un retour rêvé à l'innocence naturelle et à l'austérité romaine, mais bien davantage d'un épanouissement vécu dans les facilités morales d'une civilisation désocialisée, vouée aux raffinements de la jouissance. Dans ces perspectives, de quel droit condamner absolument l'élégance, l'insolence, l'immoralisme de Valmont, et comment ne pas donner une sympathie secrète à ce jeu excitant et compliqué de la galanterie, à ces prouesses de sensualité et d'orgueil, à cette perversité même, seule capable de réveiller des imaginations blessées et des cœurs desséchés par l'analyse ? Il est curieux de voir avec quelle légèreté et quelle gaieté complice Laclos, dans sa conversation avec Tilly, parle des circonstances et des personnes qui lui ont donné l'idée d'écrire les *Liaisons* : « *Un de mes camarades* (...) *était un homme né spécialement pour les femmes et pour les perfidies dans lesquelles elles sont maîtresses passées* (...). *Il m'avait pris pour confident ; je riais de ses espièglerie et l'aidais quelquefois de mes conseils.* » Admettons que Tilly

soit malveillant, et que ces phrases n'aient pas été prononcées telles ; il reste, dans la contexture même du récit, un ton qui ne trompe point, une tranquillité amusée dans l'exploration des motifs les plus égoïstes ou les plus méchants, une curiosité d'amateur devant les coups de maître dans l'art de séduire, de jouir d'un être, de l'humilier, et de le briser quand il gêne. Laclos, certes, n'est pas Valmont, mais il lui arrive de vouloir l'être, pour autant que Valmont pousse jusqu'à ce point de perfection paradoxale et cynique l'esprit d'un temps qui est le temps de Laclos. Cela, Roger Vailland l'a vu d'autant mieux que, cette même connivence au climat libertin des *Liaisons*, lui-même il s'en défend mal. Oh ! certes, il foudroie de temps en temps cette morale de la classe ennemie : « *Qu'est-ce que mes contemporains peuvent bien comprendre au libertinage ? Mon peuple a légitimement d'autres soucis que de s'intéresser à un jeu de société de la seconde moitié du* XVIIIe *siècle.* » Bien sûr ! mais ce jeu l'amuse énormément ; il en détaille les règles, il en caractérise les phases avec une remarquable ingéniosité : un matérialiste, même dialectique, aura toujours moins de scrupules et plus de liberté qu'un chrétien pour adhérer à une éthique, qu'elle soit de Laclos, de Stendhal ou de Gide, qui commence par exclure la notion de péché.

Inversement, un chrétien, ou pour mieux dire tout humaniste qui met à la première place les valeurs du cœur et de l'esprit, sera toujours mieux placé pour atteindre dans les œuvres un plan de signification intérieure et transcendante qui garantit leur valeur la plus solide. Il y a, dans les *Liaisons dangereuses*, tout un côté manifestement futile et périmé, c'est le côté de la galanterie pure, les prouesses de Prévan, les intrigues prétendues plaisantes dans la tradition des *Bijoux indiscrets* et des contes de Crébillon fils. Le talent incontestable et incomparable de Laclos éclate toutes les fois que sa plume sèche et précise s'exerce à disséquer les âmes, ce qui n'est possible que dans les moments où, sous les corruptions d'un libertinage où l'orgueil et l'ennui tiennent d'ailleurs une place plus grande que la sensualité et l'érotisme, un Valmont, une Volanges, une Merteuil même se retrouvent une parcelle d'âme. Sans le personnage de la Présidente de Tourvel, et surtout sans ce qui gravite autour d'elle — cet appel vers un amour qui soit au niveau du don et non du jeu, cette haine que la présence d'une femme pure allume au cœur des impures et, au contraire, cette passion âpre et désespérée qu'elle réveille dans le libertin — le paysage des *Liaisons dangereuses* ne nous semblerait-il pas bien désertique ? Il existe une poésie salée du désert de l'amour, et Roger Vailland l'a quelquefois sentie et fait sentir : à propos du dialogue de la Merteuil et de Valmont, il écrit que cette « *tendresse d'une espèce toute particulière* », cette « *mutuelle pitié de deux êtres également conscients de la parfaite inutilité, de l'absolue gratuité du jeu auquel ils se consacrent totalement est ce qui donne sa profonde huma-*

nité aux Liaisons dangereuses » — et c'est un point de vue valable de psychologue et de moraliste. Il éprouve le besoin d'ajouter : « *peinture réaliste d'une classe sociale à la veille de sa chute* » — ce qui est une façon très fâcheuse de limiter par des œillères doctrinales le champ d'un regard simplement humain.

PIERRE-HENRI SIMON

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

DESTINATION TCHOUNGKING et MULTIPLE SPLENDEUR

par Han Suyin *(Stock)*

Le succès de *Multiple Splendeur*, le second livre d'Han Suyin, a permis la publication de son premier livre *Destination Tchoungking*, en sorte qu'il est possible aujourd'hui de suivre dans le temps la démarche de ce jeune auteur.

Han Suyin est chinoise, mais elle écrit en anglais. *Destination Tchoungking* parut en 1942. Cette date est déjà une indication. Savoir les conditions dans lesquels le livre fut écrit donne une idée plus précise encore de son contenu. Sage-femme ayant fait ses études en Angleterre, Han Suyin travaillait à Tchengtou dans une maternité, sous la direction d'une missionnaire, Marian Manly, et ne songeait pas à écrire. Marian Manly aurait voulu laisser un livre sur son expérience de la Chine. C'est alors qu'Han Suyin, entre un bombardement et un accouchement, entre sa fille et son mari, à travers la Chine libre en guerre, se mit à écrire sur des feuilles de papier mince qu'elle envoyait par avion à son amie américaine. Celle-ci les corrigeait.

Destination Tchoungking (traduit en français par Daria Olivier) est une autobiographie. La petite Han qui habitait Pékin avait pour inséparable compagnon de jeu le petit Pao... ceci jusqu'à l'âge de douze ans. Deux enfants nés au milieu d'une guerre et condamnés à grandir dans une atmosphère de catastrophe. Ce qui n'empêche pas, — au contraire, — Han Suyin de nous offrir une peinture très vivante et poétique de son enfance. Dès l'abord, le vocabulaire de Han Suyin séduit par un accent de véracité et les vertus d'un style imagé d'un exotisme naturel et plein de charme. En même temps, elle manie les faits et les idées avec une intelligence et une lucidité qui ne déroutent aucunement notre forme d'esprit. C'est qu'Han Suyin doit évidemment beaucoup à la culture européenne. Plus qu'aux événements politiques mêmes, elle ne cesse de s'intéresser à leurs conséquences. Son humanisme est profond. Si elle constate l'indifférence de sa race devant la souffrance et la mort, elle le dit. Aussi bien, on devine que, pour nous, ce n'est pas seulement le destin d'Han Suyin qui nous intéresse, mais aussi ce que nous voyons à travers elle. Il s'en faut de peu que son futur mari ne soit décapité à quatorze ans.

C'est cependant loin de leur foyer, en Angleterre que, par hasard, Han et Pao devaient se rencontrer et décider de se marier en même temps que la guerre les ramenait à Hong-Kong. L'histoire de leur mariage prouve assez que si Han Suyin n'est pas dépourvue de tendresse, elle ne manque pas non plus d'humour.

Multiple Splendeur se présente comme un « roman ». Pourquoi pas ? C'est une tranche de vie. C'est aussi une histoire d'amour. Et la suite d'une autobiographie. Ce roman est daté, il commence en mai 1949. A travers les atrocités d'un monde en chaos, « les anges demeurent à leur place éternelle », Han Suyin est de ceux qui savent voir la « Splendeur Multiple ». Veuve, mère d'une petite fille, elle continue une lutte qui la rapproche puis l'éloigne à nouveau de la révolution communiste. A Hong-Kong, elle a aimé un journaliste anglais qui sera tué en Corée. *Multiple Splendeur* ne serait que l'histoire de leur amour que ce serait suffisant pour le ranger parmi les grands livres, car cet amour aussi passionné qu'épuré est d'une noblesse et d'une simplicité admirables Venu du fond de l'âme. *Multiple Splendeur* est sans doute l'un des livres les plus émouvants de ces dernières années.

A. B.

(Suite de la chronique bibliographique page 152.)

TRAGÉDIE CLASSIQUE

par JEAN-JACQUES GAUTIER

Nous avons vu, ce mois-ci, une *Phèdre* à la Comédie-Française et un *Cinna* au T.N.P. qui nous ont amené à nous demander si l'on pouvait encore jouer la tragédie classique au XXe siècle, et comment il fallait la jouer.

A la Salle Richelieu, nous avions assisté à une représentation informe. Le style n'en parlons pas.

Ceux qui semblaient soucieux de ne point innover : Hippolyte et Théramène se conformaient aux pires traditions de l'ancien Odéon : hurlant, braillant, montant la voix jusqu'au milieu de la tirade, la redescendant sur l'autre versant, multipliant, comme à l'Ambigu, les appels du pied, tout y était, même les « Han ! » des porteurs d'eau.

Les autres, qui voulaient faire original, mademoiselle Dalmès par exemple, atteignaient à une rare pâleur. Jouvet se serait exclamé : « Alors ! Tu as oublié de venir, ce soir ? » Aricie en effet n'était pas là. Quant à mademoiselle Dalmès, il était trop visible qu'elle n'y serait jamais dans un rôle de cet ordre. « Princesse du sang royal d'Athènes » dit Racine. Nous n'y pouvons croire un instant en voyant mademoiselle Dalmès : elle est charmante, oui, sans doute, mais la grandeur n'est pas son fort. Elle débite son rôle comme un robinet d'eau tiède.

Évitons de parler de madame Vera Korène qui est seule à se prendre pour *Phèdre* en cette déplorable affaire. Il est difficile de commettre plus de contresens dans un rôle plus indiqué, plus écrit, mieux défini. Phèdre n'est qu'une agonie qui brûle de tous les incendies dévorants de la passion. Madame Korène est une calme sociétaire en bonne santé qui joue distingué et ne se perd pas de vue.

C'est bien simple : ce soir-là, en sortant du Français, nous étions quelques-uns à nous demander si, tout compte fait, *Phèdre* n'était pas une mauvaise pièce !

La semaine suivante, au Palais de Chaillot, Jean Vilar nous montrait un *Cinna* fort intéressant, mais très peu classique. La troupe du T.N.P. jouait *Cinna* comme on peut jouer *Nicomède*, en comédie dramatique. Les personnages discutent, raisonnent, argumentent. C'est intelligent, vivant, aigu, acéré, palpitant. Mais ce n'est pas de la tragédie.

Quelqu'un m'a dit : « C'est la première fois que je découvre autant d'aisance à des acteurs depuis... tenez : depuis Laurence Olivier ! » C'est parfaitement exact, mais le nom même qui est venu à l'esprit de mon interlocuteur lorsqu'il a cherché une référence, prouve assez que Jean Vilar, Jean Deschamps et leurs camarades du T.N.P. jouent Corneille comme ils joueraient *Richard III*.

Il s'agit de savoir si l'on peut encore à notre époque faire autrement.

*
**

Bien sûr, Talma et Mounet-Sully n'existent plus ; il est même probable que, s'ils existaient, ils ne joueraient plus comme ils jouaient. Mais enfin la tragédie est la tragédie. Elle n'est ni la comédie, ni le drame. Elle a été conçue en vue d'une certaine exécution. C'est une musique écrite pour certains instruments. Une partition qui requiert certaines voix. Tout est inscrit dans le vers classique. Il y a les longues, les brèves, la césure, l'hémistiche, les rimes. La prosodie implique l'usage d'une certaine technique, d'une diction particulière, qui n'est point le phrasé et qui n'est pas le chant, qui se doit de faire valoir les cadences de l'alexandrin et le rythme des tirades. Nul ne peut faire que nos grands poètes tragiques n'aient été des lyriques. S'ils avaient voulu que l'on dît leurs textes comme de la prose — et encore la prose classique comporte-t-elle une mesure poétique — ils n'auraient pas écrit en vers. Des vers dont la musicalité fait tout le prix : comparez ceux du *Misanthrope* et ceux d'*Esther* !

Le lecteur s'écrie qu'il pleut des vérités premières. Mais c'est qu'il faut bien les rappeler parfois aux metteurs en scène qui prétendent que l'on ne doit faire sonner d'aucune façon les muettes qui comptent pour un temps à l'intérieur du vers. Aux metteurs en scène qui font s'embrasser comme du bon pain prince et princesse de tragédie.

La distinction ne s'apprend peut-être pas. L'on n'enseigne point à quelqu'un à « avoir de la classe ». Si tout le monde pouvait devenir Louise de Vilmorin ce serait trop simple !

Néanmoins, une future Pauline peut se corriger d'un accent parigot. Une prochaine Roxane ne pas croiser les genoux. Une Agrippine présomptive ne pas écarter les jambes en s'asseyant. Les apprentis comédiens, les tragédiens en herbe acquérir de la réserve, de la pudeur, de la tenue.

*
**

Restent le souffle et la puissance, le foyer, le volume, l'aura tragique.

Cela, c'est autre chose. On le possède ou non. Aucune école ne le transmet. Et je dois reconnaître que, présentement, je ne connais pas beaucoup d'acteurs ou d'actrices qui soient doués de cette force sacrée. Elle agit comme un démon. De l'intérieur. L'interprète qui en est possédé est lui-même, à certains moments, comme dépersonnalisé. Son propre élan le transcende, arrachant aussitôt le spectateur aux contingences de la représentation. L'acteur alors se dépasse et contraint le public à se dépasser aussi.

J'ai éprouvé quelquefois ce phénomène mystérieux et ravissant au cours de ces dernières années.

Un jour, il s'agissait d'une jeune artiste qui s'appelle Éléonore Hirt.

Un autre jour, c'était Jean Yonnel qui semblait être entré de plain pied dans la peau d'un des grands héros du très noble théâtre. Il y avait sublimation de l'interprète, du personnage, du texte et de la salle.

Une autre fois, j'ai ressenti cette joie particulière au cours d'une conférence de madame Dussane où Maria Casarès donna, comme jamais je ne l'entendis depuis, le grand monologue de Phèdre. C'était « Vénus tout entière à sa proie attachée... ».

Marie Bell, qui est capable du meilleur et du pire, mais qui sait s'élever à la démesure, m'a donné, çà et là, le spectacle de cet envol dans un climat de violence et de brûlure poétiques.

Gérard Philipe dans *Le Cid* accéda, sans effort apparent, à la grandeur tragique.

Enfin, dans *Andromaque*, madame Annie Ducaux a réalisé ce miracle de rassembler la flamme, la dignité, la grâce et la réserve convenable à ces personnages de haut rang que sont les princesses raciniennes : le feu qui les embrase n'avilit point leur race. Ce sont de belles torches.

Ainsi voit-on qu'il existe des modèles.

Un art ne meurt point tant qu'il a des maîtres.

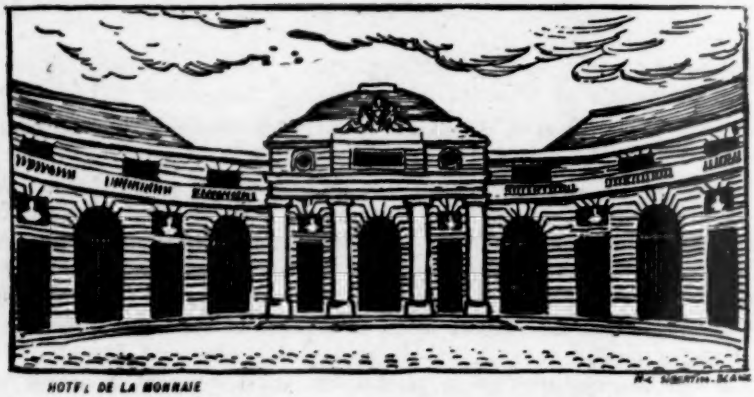
Une tradition ne s'éteint pas s'il se trouve assez d'illustres exemples pour démontrer l'excellence de ses principes.

Seulement, il faut vouloir.

Ce n'est pas en parlant Corneille et Racine sur le ton de la conversation que l'on sauvera la tragédie.

Nous l'amènerons peut-être ainsi à notre niveau au lieu de découvrir un moyen de nous grandir un peu en écoutant se prolonger les derniers échos de ses amples cadences royales.

JEAN-JACQUES GAUTIER



HOTEL DE LA MONNAIE

L'AVENIR DES SOCIÉTÉS D'INVESTISSEMENT

par R. J. TRUPTIL

Les Sociétés d'investissement, institution déjà ancienne dans la coutume anglo-saxonne, virent le jour en Écosse il y a environ un siècle. Elles ont connu depuis, après d'assez graves vicissitudes, un essor considérable, tant en Grande-Bretagne qu'aux États-Unis.

Leur introduction en Europe occidentale est beaucoup plus récente et elles n'ont fait leur apparition en France que depuis la fin de la dernière guerre. Nous verrons pourquoi. Mais, puisque beaucoup de confusion règne encore dans les esprits quant à la nature et au rôle de ces sociétés, précisons tout d'abord de quoi il s'agit. Et, procédant par oppositions successives, voyons d'abord ce que n'est pas la Société d'investissement.

Les programmes d'investissement, plans d'investissements étatiques ou professionnels, ont tenu une telle place depuis quelques années qu'une première erreur s'explique aisément. Non, les Sociétés d'investissement ne procèdent pas à des investissements directs de nature industrielle ; peut-être le législateur de 1945 aurait-il mieux répondu aux préoccupations et à l'esprit du grand public en les baptisant Sociétés de Placement. Mais sans doute a-t-il subi l'attraction dangereuse du vocable anglais « Investment Trust ». Tous ceux qui, avec Valéry Larbaud, placent sous l'invocation de saint Jérôme leur goût des langues étrangères, savent le péril des traductions littérales.

Disons donc tout de suite que la Société d'investissement — qui ne fait pas d'investissements — n'est pas, non plus, un trust au sens français du

mot, et surtout pas ce type de trust qu'est la Société holding avec laquelle on la confond trop souvent. La holding détient par définition des paquets importants d'actions de diverses sociétés sur la gestion desquelles elle exerce une influence souvent prépondérante. Bien au contraire, la Société de placement répartit ses participations entre un très grand nombre de sociétés, voire de pays distincts et ne peut ni ne doit normalement intervenir dans la direction des entreprises très nombreuses auxquelles elle s'intéresse.

Ce n'est, en fait, qu'un énorme portefeuille de titres. C'est un gérant de portefeuille, une société de gérance de valeurs mobilières.

Quel intérêt présentent donc de telles sociétés ? Si elles sont utiles, pourquoi ont-elles tardé à se développer ? Quel rôle peuvent-elles jouer dans l'économie d'un pays ? Quel est leur développement possible en France ?

L'intérêt des sociétés d'investissement me paraît d'autant plus considérable que le pays où elles exercent leur activité est davantage un pays d'épargne démocratique, très morcelée.

Elles permettent en effet de réaliser dans des conditions optima la division du risque des placements financiers. Chaque capitaliste français aspire d'instinct à cette division et nous ne connaissons que trop ces portefeuilles privés qui ressemblent plus à une collection de timbres-poste qu'à un placement rationnel.

Elles apportent en outre la compétence et l'information. Sans doute, chacun se croit volontiers compétent pour diriger l'emploi de son patrimoine : cependant il s'agit là d'un métier des plus difficile et qui exige un très long et souvent coûteux apprentissage. Enfin l'information financière exacte se trouve rarement dans une presse trop souvent intéressée, ou tout au moins inspirée. Il faut savoir trier le bon grain de l'ivraie. Il faut savoir aussi qu'on ne gagne jamais régulièrement ou durablement en « tirant des coups de fusil » ou en exploitant des « tuyaux ».

L'incompétence inévitable du Français moyen, sa manie de collectionner des valeurs très diverses, l'information déficiente sinon tendancieuse dont il dispose, tout concourt à préparer l'amenuisement de son capital et sa ruine progressive. Sans même qu'il soit besoin d'invoquer le découragement des obligataires ruinés par les dévaluations, des actionnaires spoliés par les nationalisations, on trouverait donc chez nous des raisons d'une désaffection du public pour une forme de l'épargne qui demeure cependant une des plus valables.

La Société d'investissement parant tout à la fois aux trois principaux dangers qui guettent le capitaliste petit ou moyen, aurait donc dû trouver en France une terre d'élection. Sans doute l'individualisme extrême de certains de nos compatriotes, leur désir de n'en faire qu'à leur tête, de ne suivre aucun avis, les écarteront-ils toujours d'une formule de gestion collective, mais il ne s'agit tout de même là que d'une petite mino-

rité. Si la Société d'investissement a dû attendre si longtemps pour apparaître chez nous, c'est du côté du fisc qu'il faut chercher les responsables. Nombre de publicistes financiers de la meilleure qualité et d'une indiscutable indépendance avaient depuis longtemps fait connaître en France ce type de société et les avantages qu'en retiraient d'autres pays. Les erreurs initiales commises en Écosse avaient enseigné les précautions à prendre pour que ces avantages ne comportent pas de rançon. Nos juristes étaient convaincus, mais les agents fiscaux, sans se donner la peine d'une étude sérieuse, barraient la route à toute réalisation dans la crainte irraisonnée de faciliter des évasions fiscales.

Rien dans cette opposition de principe n'était solidement étayé, et elle s'est effondrée en effet, lorsque des circonstances fortuites firent du Trésor français le principal intéressé à la création d'une telle société.

L'événement est assez pittoresque pour mériter une courte digression. Nul n'a oublié l'impôt sur l'accroissement des patrimoines qui fut instauré chez nous en 1945 ; cet impôt atteignait les personnes morales comme les personnes physiques. Il fallut prévoir pour les sociétés la possibilité de se libérer par une remise de titres ; de modestes augmentations de capital furent alors autorisées en dérogation au droit commun, et l'État reçut ainsi cinq pour cent du capital de quelque deux à trois cents sociétés anonymes cotées en Bourse. Le Trésor se trouva dès lors dans une situation curieuse. Détenteur d'une masse d'actions diverses d'une valeur de plusieurs milliards, il ne pouvait, soit pour des raisons techniques, soit pour des raisons politiques, ni les réaliser en Bourse, ni les vendre par paquets de gré à gré. Or, c'est d'argent que le Trésor avait besoin, et la détention de toutes ces actions n'allant pas sans quelques inconvénients, l'idée vint donc assez naturellement de chercher un relais. Ainsi naquit, exemplaire unique, réalisée par une ordonnance spéciale, la Société Nationale d'Investissement, possédée à 95 p. 100 par l'État, et qui reçut une large partie des titres recueillis en juin 1945 par le Trésor. Elle en prit un second lot en même temps que diverses autres valeurs lors d'une augmentation de capital. Disons tout de suite que le Trésor a réussi à vendre, en 1953, la totalité de sa massive participation dans la S.N.I. et qu'il a ainsi finalement touché en espèces — avec neuf années de retard, mais avec une sérieuse plus-value — la fraction gelée de l'impôt de 1945.

Il avait donc fallu attendre que l'État eût un intérêt direct à la question pour qu'elle fût enfin sérieusement abordée et partiellement résolue. Le pas décisif était fait et sur l'initiative même du Conseil de la Société Nationale d'Investissement, le législateur allait assez rapidement compléter son œuvre et susciter à cette première Société de placement dotée d'un régime spécial, une concurrence souhaitable et salutaire.

Pour que puissent se créer ces sociétés de gestion, la condition essentielle est évidemment une exemption d'impôts qui semblerait devoir aller

de soi. Tous les éléments de leur patrimoine étant des titres de Sociétés industrielles et commerciales ayant eux-mêmes subi tous les impôts en vigueur, taxer à nouveau ces titres sous prétexte qu'ils sont réunis dans un portefeuille doué d'une personnalité morale serait redondance injustifiable. Cette exemption est enfin admise pour toutes les sociétés qui se constituent en société d'investissement quelle que soit l'origine de leur portefeuille. Mais le législateur a posé un certain nombre de conditions et de limites qui, dans l'ensemble, sont parfaitement justifiées.

Tout d'abord, si une société d'investissement peut se constituer avec un capital de 250 millions, il faut atteindre ou dépasser 750 millions de capital nominal pour bénéficier de toutes les exemptions fiscales. C'est qu'en effet, pour être aussi avantageuse que possible, la gestion collective doit porter sur des capitaux importants afin de ne grever le revenu de ceux-ci que d'un très faible pourcentage de frais généraux.

Ainsi la S.N.I. qui gère aujourd'hui quelque 17 milliards de capitaux ne grève ceux-ci que de 0,19 p. 100 de frais généraux. La loi prévoit d'ailleurs que ces frais ne doivent pas dépasser 1 p. 100 du capital et des réserves. Dans ces conditions, il est évident qu'il sera plus facile d'assurer la gestion compétente et efficace de 10 milliards que de 750 millions et il est vraisemblable que toutes les sociétés d'investissement auront tendance à augmenter leurs ressources propres initiales.

Le législateur leur en fait presque une obligation puisque ces sociétés ne peuvent distribuer à leurs actionnaires autre chose que les dividendes encaissés tant que leurs réserves n'auront pas atteint 100 p. 100 du capital (exigence réduite à 50 p. 100 pour la seule S.N.I.). Aucun bénéfice de gestion ne pourra donc être réparti tant que de très substantielles réserves n'auront pas été constituées.

On peut donc penser que d'ici quelques années les Sociétés déjà constituées dans le cadre de cette législation tendront à grouper des ressources propres dont le total sera rarement inférieur à 1 milliard et demi ou 2 milliards.

A l'heure actuelle on peut déjà énumérer quelques sociétés d'investissement, mais les renseignements à leur sujet sont encore très succincts puisque la plupart d'entre elles viennent seulement de se constituer. Il est toutefois intéressant de les examiner car les circonstances dans lesquelles sont nées ces premières sociétés d'investissement sont assez diverses.

La S.N.I., dont nous avons déjà vu l'origine très particulière, est maintenant au capital de 5 milliards et possède déjà plus de 2 milliards et demi de réserves inscrites à son bilan. Elle gère un portefeuille de valeurs françaises et étrangères dont la valeur cotée dépasse 15 milliards. L'action de 10.000 francs cote environ 25.000 francs, ce qui représente une capitalisation boursière de 12,5 milliards.

La Société d'Investissement du Nord (S.I.NORD) a été fondée par la

Banque Rothschild et l'ancienne Compagnie des Chemins de Fér du Nord qui n'était ni holding, ni société de gestion. La banque reprit les participations « d'influence » ; toute la partie du portefeuille qui ne comportait pas de contrôles financiers et ne relevait que de la gestion a été transférée à une société d'investissement pour bénéficier des exemptions fiscales et les titres de celle-ci ont été distribués aux actionnaires du Nord. La constitution de cette S.I. Nord date de 1952 ; son capital est de 4 milliards de francs et la valeur boursière de son portefeuille est de peu supérieure.

La Société Française de Gestion et d'Investissement (SOFRAGI) est née d'une société de gestion préexistante, la Société Valenciennoise de Gestion. Le Conseil d'administration, par correction vis-à-vis des actionnaires, n'a pas voulu maintenir cette Société dans une forme qui ne lui permettait pas de bénéficier des nouveaux avantages fiscaux.

C'est aussi la conclusion à laquelle est arrivée la Société de Gestion Mobilière du groupe Neuflize-Schlumberger. Pour son compte, cette Société a atteint le capital minimum de 750 millions par deux méthodes simultanées ; d'une part, elle a reçu l'apport d'un portefeuille préexistant, d'autre part, elle a réalisé une augmentation de capital en espèces.

Le problème que la Société de Gestion Mobilière a ainsi résolu pour son compte se pose maintenant à toutes les petites sociétés de portefeuille qui existaient avant la législation de 1952, par laquelle furent généralisés et étendus les principes de l'ordonnance de 1945. Il faut le souligner avec netteté, aucun actionnaire éclairé ne tolérera que des Conseils maintiennent pour des convenances personnelles le *statu quo*. Ces sociétés doivent ou profiter de la législation nouvelle en se faisant société d'investissement ou disparaître par liquidation ou fusion.

C'est à la dernière formule que la plupart auront sans doute recours. Les unes sont allées vers des banques d'affaires ou des holdings. D'autres s'amalgament à des sociétés d'investissement déjà constituées. C'est ainsi que la Société Industrie et Force (ancienne émanation financière des Mines de Blanzy) vient d'annoncer sa prochaine fusion avec la S.I.G., Société d'Investissement et de Gestion, née l'an dernier dans l'orbite de la Compagnie du Gaz Lebon. La S.I.G. au capital initial de 1 milliard absorberait Industrie et Force dans le cadre d'une opération de plus grande envergure dont les modalités ne sont pas encore connues.

D'autres organismes financiers ont, comme le Nord et la Compagnie du Gaz Lebon, transféré à des sociétés d'Investissement une partie de leur portefeuille titres. On peut citer une société du Groupe Gillet de Lyon, la Société Privée d'Investissement (SOPRIVA), au capital de 750 millions. Deux autres ont un capital de 1 milliard, ce sont la S.P.S., Société de Placements sélectionnés en France et à l'étranger, formée par plusieurs compagnies d'assurances sous l'égide de la Banque de Paris, et la C.I.P., Compagnie d'Investissement et de Placement, constituée par

la Banque de Paris, la Banque de l'Indochine, la Banque de l'Union Parisienne et la Compagnie d'Assurances Générales.

Enfin, il existe au moins une Société d'Investissement créée entièrement avec des capitaux frais, de l'argent liquide, la Société Parisienne de Placements et de Gestion (S.P.P.G.) qui a été constituée par des souscriptions en espèces de la Banque de l'Indochine, la Paternelle-Incendie, le Crédit Industriel et Commercial, les Distilleries de l'Indochine, le Suez, le Crédit Foncier de l'Indochine, etc., pour un total de 1 milliard.

Toutes ces sociétés récentes seront mieux connues dans deux ou trois ans puisque la loi leur fait une obligation d'introduire leurs titres en Bourse dans un délai de trois ans après leur constitution, soit, en fait, lorsqu'elles auront eu au moins deux exercices et publié deux bilans.

Mais la cotation soulève un problème délicat. Nous avons déjà signalé à propos de la S.N.I. que la cotation boursière était inférieure à la valeur de réalisation du portefeuille. C'est là un phénomène courant normal, en France et à l'étranger. Pourquoi ?

Dès lors que l'exemption supprime effectivement toute double imposition, il semblerait que le titre d'une société d'investissement dût refléter exactement la valeur totale du portefeuille et des liquidités détenues, sous la seule réserve d'un léger abattement pour tenir compte des frais de gestion. Si, en France comme à l'étranger, la plupart de ces titres enregistrent une décote de l'ordre de 25 p. 100, cela tient à plusieurs raisons d'importance inégale. La principale me semble être le fait que les sociétés d'investissement distribuent rarement l'intégralité des coupons encaissés, ce qui devrait pourtant être leur objectif. Sans doute la réglementation même qui conditionne leur activité s'efforce-t-elle avant tout d'assurer la sauvegarde des capitaux qui leur sont confiés, et l'obligation de constituer de très importantes réserves freine-t-elle inévitablement les premières distributions. Mais la loi française, en particulier, pousse plus loin son exigence, elle impose l'amortissement en fin d'année de toute moins-value, sans permettre aucune compensation avec des plus-values qui pourraient être dix fois supérieures. Un tel amortissement doit se faire nécessairement sur les profits si l'on ne veut pas entamer les réserves, il risquerait donc de compromettre les distributions annuelles si l'on ne constituait de substantielles provisions pour fluctuations de cours.

Peut-être aussi les dirigeants expérimentés des Investment Trusts demeurent-ils influencés par le sentiment que tout capital tend à se déprécier s'il n'est pas constamment entretenu par de nouveaux apports. S'érigeant plus ou moins consciemment en tuteurs des épargnants qui leur ont confié leurs économies, ils cèdent sans doute à la préoccupation de maintenir le capital en retenant chaque année une fraction du revenu au lieu de distribuer l'intégralité de celui-ci.

On comprend donc que le capitaliste informé et éclairé qui tient à

gérer lui-même sa fortune, dédaigne les titres des Sociétés d'Investissement et oriente ses placements vers les actions industrielles ou les sociétés holding. C'est un peu la préférence des capitalistes pour la gestion personnelle qui se marque dans la marge des cotations ; ce peut être aussi leur inquiétude de devoir faire un effort pour suivre la politique d'expansion de certains investment trusts qui veulent accroître leur puissance, mais c'est surtout, c'est presque essentiellement la crainte de ne pas recevoir la totalité des revenus du portefeuille géré. Aussi bien, est-il vraisemblable, comme le président de la S.N.I. en a récemment exprimé l'espoir, que la décote relative des actions de ces Sociétés ira s'atténuant à mesure que, réserves et provisions constituées, leurs dirigeants deviendront de plus en plus généreux dans la distribution des dividendes et finiront par répartir l'intégralité des revenus encaissés.

Un fait demeure : malgré cet inconvénient, qui existe aussi à l'étranger, les sociétés d'investissement ont connu un prodigieux essor dans les pays anglo-saxons et plus récemment en Suisse. Aux États-Unis, cent onze Sociétés d'Investissement groupent environ 5 milliards de dollars de capitaux. On compte aujourd'hui sur la cote de Londres cinq à six cents valeurs (actions et obligations) émises par des Investment Trusts et qui doivent recouvrir en quelque sorte près d'un quart des valeurs diverses cotées au Stock-Exchange, alors que les quelques sociétés existantes actuellement chez nous ne réunissent guère ensemble que 25 milliards environ de titres sur un total de près de 1.500 milliards environ. Il faut toutefois noter que pour des raisons propres à la France, les Sociétés d'Investissement détiennent à peu près exclusivement des actions, alors que toutes les sociétés similaires de l'étranger s'intéressent également et largement aux obligations et souvent aux valeurs d'État.

Ceci nous amène à nous demander comment, dans la pratique, fonctionnent ces Sociétés ? Pour le comprendre, il faut tout d'abord préciser le cadre que le législateur a très nettement dessiné pour limiter leurs opérations. Chacune ne peut investir plus de 5 p. 100 de ses ressources dans une société donnée ni détenir plus de 10 p. 100 du capital des sociétés auxquelles elle s'intéresse. Ainsi, il serait possible — à la limite — de concevoir une société d'investissement qui détiendrait 50 millions dans une vingtaine de sociétés ayant toutes un capital de plus de 500 millions. Mais la répartition des risques serait évidemment insuffisante. En fait, les Sociétés d'investissement divisent plutôt à l'extrême leurs participations et détiennent couramment plusieurs centaines de valeurs, dans des pays divers, des industries très variées, ces titres étant encore diversifiés par leur nature : actions ordinaires, actions de préférence, obligations ordinaires, obligations participantes. Nos propres sociétés d'investissement semblent s'orienter dans le même sens et accueillir tous ces types de valeurs dans leurs placements extérieurs. Au contraire, pour leurs placements français, elles paraissent se cantonner à peu près

exclusivement dans les achats d'actions. Cette attitude correspond certainement au vœu initial du législateur de 1945. Mais les temps changent et il serait absurde d'exclure des portefeuilles d'investissement les obligations du type Charbonnages de France et Caisse Nationale de l'Énergie, de même que les obligations industrielles indexées, et même les obligations ordinaires, voire les rentes lorsque les conditions monétaires et la stabilité gouvernementale le justifient.

A maintes reprises dans l'histoire, après 1870, après 1927, il a été gagné beaucoup plus d'argent sur la reprise des rentes et des obligations en général que sur les actions. Ce phénomène se reproduisant automatiquement dans les périodes de baisse du loyer de l'argent il faut réserver aux dirigeants des Sociétés d'Investissement la possibilité d'exercer leur jugement selon les circonstances.

Au reste, le public y trouvera son compte et la méfiance bien explicable, que beaucoup de nos compatriotes gardent à l'égard des valeurs à revenu fixe, pourra se satisfaire en se portant, suivant le tempérament des uns ou des autres, vers les sociétés qui excluront de leur portefeuille telle catégorie de titres, ou vers telles autres qui leur feront une place.

Non seulement la loi française fixe des limites sages au montant des participations des sociétés d'investissement, mais elle a voulu que les valeurs entrant dans leur portefeuille soient des valeurs éprouvées de sociétés ayant déjà publié trois bilans. A l'origine même, seuls les titres cotés pouvaient être admis. Ces règles se sont depuis assouplies sur deux points. Tout d'abord, il semble bien, à l'examen des textes, que rien n'exclut absolument des titres de sociétés non cotés (sous réserve de trois bilans) en outre, la possibilité de créer des filiales constitue une exception aux principes qui viennent d'être énoncés, mais une exception strictement limitée.

L'ensemble de précautions ainsi prises quant à la constitution même du portefeuille est renforcé par d'autres visant les opérations permises ou interdites, l'emploi des bénéfices, la publicité enfin.

Pour remplir leur objet social, les sociétés d'investissement peuvent naturellement acheter ou vendre des titres, soit en Bourse, soit par négociation directe, et aussi bien au comptant qu'à terme ou avec prime, elles peuvent procéder à des arbitrages tant en France qu'avec l'étranger, elles peuvent aussi, de toute évidence, gérer une trésorerie puisqu'il leur faut toujours conserver des disponibilités liquides tant pour faire face à des augmentations de capital que pour disposer d'une masse de manœuvre indispensable pour saisir des occasions favorables.

Pour les cantonner dans leur rôle de gérant de portefeuille, on leur a interdit de constituer, créer ou exploiter, des entreprises (sauf des filiales), et d'acquérir des immeubles autres que ceux indispensables à leur

propre fonctionnement, ce qui est normal puisque, aussi bien, rien ne les empêche de détenir des actions de sociétés immobilières. Peut-être trouvera-t-on plus discutable l'interdiction de garantir des placements ou ventes de titres ce qui, dans certaines limites au moins, semblerait une activité légitime.

Afin de permettre au public de suivre l'activité des conseils qui mènent ces sociétés, la loi leur fait une obligation de publier, au moins une fois par an, le détail de leur portefeuille. En fait, il est souhaitable que cette publicité soit plus fréquente, soit semestrielle, soit trimestrielle. Certaines Sociétés, telle la S.N.I., ont pris l'heureuse initiative, à défaut de la publication détaillée de tous les postes qui ne peut intervenir qu'avec un certain décalage, de publier tous les trimestres la valeur boursière de leur portefeuille. Il faudrait y ajouter le montant des liquidités disponibles pour que les actionnaires puissent, à de fréquents intervalles, contrôler l'évolution de leur portefeuille. Ceci est d'autant plus indispensable que le portefeuille considéré contient une plus forte proportion de valeurs étrangères dont l'évolution est souvent différente des variations enregistrées sur le marché français.

Toutes ces garanties assurées par la loi, renforcées par les habitudes qui paraissent s'introduire heureusement chez nous, ont permis de donner aux actions des Sociétés d'investissement un statut tout à fait exceptionnel. Elles sont en effet admises parmi les valeurs que les tuteurs de mineurs, les curateurs d'incapables peuvent faire entrer dans les patrimoines dont ils ont la responsabilité. Ainsi, à côté des traditionnelles valeurs « de père de famille » qui ont ruiné tant d'infortunés depuis quarante ans, au désespoir de ceux auxquels la loi donnait mission de les protéger tout en leur en refusant les moyens, ces titres vont prendre une place importante. Sans prétendre qu'ils offrent une protection totale, du moins peut-on soutenir que leur existence au lendemain de la guerre de 1914 aurait évité bien des ruines familiales.

***

Nous avons ainsi passé en revue les principales caractéristiques de ces Sociétés nouvelles dans notre droit financier.

Leur attrait est indéniable pour tous ceux qui ont la responsabilité de gérer des capitaux privés sans avoir une vocation ou une compétence spéciale pour le faire.

Leur importance est encore très minime dans notre structure financière. Elle ne fera que croître pendant de longues années sans doute et je pense qu'il faut s'en réjouir, car elles peuvent jouer un rôle extrêmement utile dans la réhabilitation d'une des formes les plus valables, quoique des plus abandonnées, de constitution et de conservation de l'épargne.

A mesure que ces sociétés se multiplieront, elles rendront possibles bien des développements que nous ne pouvons encore qu'entrevoir. Sans renoncer à la division des risques, beaucoup de capitalistes peuvent souhaiter orienter leurs placements vers telles industries ou vers tels pays. Des Sociétés d'investissement spécialisées pourront répondre à ces désirs, et d'autant plus efficacement, qu'elles seront rattachées à d'autres plus puissantes et d'une vocation plus universelle.

Une fois bien acclimatées dans nos structures, ces sociétés peuvent aussi faciliter l'introduction en France d'une formule un peu différente de société de placement qui ne cesse de se développer à l'étranger : l' « Open end trust ». Il s'agit là de sociétés, ou plutôt de syndicats de placement à capital variable qui peuvent, à tout moment, racheter leurs propres titres ou en émettre de nouveaux en procédant naturellement à des ventes ou à des rachats parallèles de titres divers en Bourse. L'étroitesse des transactions sur le marché de Paris, restera toutefois un obstacle redoutable pour ce type particulier.

Enfin, les Sociétés de placement pourraient, soit toutes ensemble, soit plus vraisemblablement en se groupant par affinités, réaliser en commun des études et travaux qui leur permettraient de réduire encore leurs frais généraux ou de réaliser des objets nouveaux. Elles pourraient devenir des centres d'information objective sur les sociétés dont les titres sont cotés, publier des fiches de renseignements constamment tenues à jour, fournir des études gratuites à une presse financière susceptible d'acquérir ainsi une véritable indépendance.

En ce qui concerne plus particulièrement la France, les Sociétés d'investissement ont un rôle des plus utiles à jouer pour rénover l'attrait de la Bourse pour l'épargne. Après les trop longues années où l'épargne française s'est figée dans l'achat d'or avec tous les dangers de sclérose de l'économie qu'entraîne la thésaurisation stérile, elles peuvent contribuer à ramener l'épargne vers les emplois productifs, à fertiliser l'économie par l'apport de capitaux neufs.

Ainsi pouvons-nous voir renaître en France l'épargne créatrice, grâce à cette institution qui concilie heureusement l'esprit conservateur de prudence et de continuité avec l'audace nécessaire à l'entreprise.

R. J. TRUPTIL

JEAN CASSOU

par Paul Guth

Une maison du XVIIIe siècle, au quartier Latin. L'ample et gracieux escalier penche. Le plancher de son bureau où me reçoit Jean Cassou penche aussi. Penchement de tendresse, comme d'une joue, d'une très vieille maison dans la très vieille rue d'une très vieille ville d'un très vieux pays.

Dans ce dodelinement du passé, Jean Cassou, amateur d'art d'aujourd'hui, a campé les audaces de son modernisme. Mais Paris, et le temps qui coule, digèrent tout. Avec un sourire d'indulgence, ces murs Louis XV admettent le tableau de Villon qui juxtapose des losanges verts et rouges, le Delaunay aux bords biseautés, comme une glace de coiffeur, qui est une des premières toiles cubistes, l'Ozenfant représentant, par l'accumulation des masses d'un brun de nougat, l'entassement des maisons de Manosque. Et même le Piaubert abstrait dont l'agencement des volumes semble représenter une salamandre bourrée de boulets Bernot.

Plantés dans deux grandes bouteilles, un plumeau vert et un plumeau rouge prennent des airs de coiffures incas.

La fille de Jean Cassou, Isabelle, vingt-trois ans, est fort moderne aussi, avec ses pantalons noirs fuseaux et sa veste où le noir et le blanc dessinent un jeu de dames.

Jean Cassou, lui, est habillé comme un peintre. Avec ces vêtements lâches, amples, mous, destinés à faciliter la respiration des manieurs de pinceaux, comme si l'intensité des couleurs les menaçait sans cesse d'asphyxie.

Un veston à carreaux gris, un pull-over d'un gris vert de sulfate. Là-dessus une grande figure ibérique à la bouche fraîche, faite pour boire à petites gorgées de cette eau si rare en Espagne, dont les mystiques et les poètes ont fait la source de l'âme. Des yeux très rapprochés, comme des instruments de précision, ronds, comme on les porte souvent outre-Pyrénées, et doublés de lunettes d'intellectuel. Enfin, contrastant avec le teint de basane, d'amples cheveux gris d'exposant du Salon d'automne.

Jean Cassou me confirme vite cette impression d'Espagne qui m'enchante et nous rapproche.

— Ci-dessus portrait de Jean Cassou (*Ph. Lipnitzki*).

Il est né en Espagne, à Bilbao, le 9 juillet 1897.

— Mon nom est béarnais... Cassou, le chêne... Duchêne en somme. La branche paternelle de ma famille est originaire de Billères, près de Pau. Mon père est né au Mexique, d'une mère Mexicaine. Ma mère était Espagnole : une Andalouse de Cadix.

Il appartient à la même race d'Espagnols de nos Pyrénées que Supervielle, Jammes et Laforgue, à ce rameau délicat et sensible transplanté dans nos prés.

Son père, sorti de Centrale, fut d'abord ingénieur à l'arsenal de Cadix, où il rencontre sa mère. Puis à l'arsenal de Bilbao.

J'imagine une enfance passionnée, dans les vieux quartiers de la ville : des promenades dans la calle Tenderia, des flâneries sur le paseo del Arenal et sur les quais du Nervion. Des rêves dans la fumée des usines et dans l'odeur du minerai de fer, parmi les mâts des bateaux venus de l'Atlantique.

Mais Jean Cassou me détrompe. A quatre mois on l'emporta dans ses langes loin des flancs de la Maravilla. On le transplanta près d'autres usines. En France, à Saint-Quentin. Son père travaillait dans une raffinerie de betteraves.

— J'ai vu, dans mon enfance, les champs de betteraves, les usines, les canaux du Nord. Cette pointe extrême de la Picardie. Mais je garde une sympathie affectueuse pour le Nord. Dans ce pays très laid je trouve une poésie horrible, mais profonde.

Il a la délicatesse andalouse. Il ne décrit pas cette belle horreur. Par pudeur il ne décrit rien d'ailleurs. Il reste dans des généralités qui préservent ses secrets.

— L'Espagne a toujours été pour moi, dans mon enfance, une patrie inconnue. Quand je me trouve dans un milieu espagnol, un double, une ombre apparaît chez moi et se substitue. Mon sang se rappelle quelque chose.

Ensuite, un nouveau saut, à Paris, à douze ans. Son père avait pris une petite industrie artisanale. Mais sa santé faiblissait. Il est mort quand Jean Cassou, élève du lycée Charlemagne, passait son baccalauréat.

Jean Cassou ne semble pas aimer qu'on fouille dans sa jeunesse. Il ne s'attarde guère à ces marchands de soupe des environs de Paris chez qui il fut pion. Il ne peint pas cette vie de Petit Chose de banlieue. Pas plus que cette licence d'espagnol que lui, bilingue, enfila comme sur une pente savonnée, à la Sorbonne. L'espagnol fleurissait sur sa langue avec autant de facilité que le français.

— Ma mère parlait toujours espagnol à ma sœur et à moi.

A la Sorbonne il eut pour maître le charmant et nonchalant Martinenche. Mais surtout, ses vrais maîtres furent les deux lecteurs de Martinenche qui devinrent ses deux amis les plus fraternels. Deux Espagnols : Pedro Salinas et Jorge Guillen.

— Les deux plus grands poètes espagnols avec Lorca. Salinas est mort en Amérique il y a deux ans. Jorge Guillen, mon frère spirituel, est professeur dans une université des États-Unis.

Le fils de Guillen et le fils de Salinas, âgés d'une trentaine d'années, sont de passage en ce moment à Paris. Ils sont les amis d'Isabelle. Et Jean Cassou s'émeut en considérant cette transmission de l'amitié, qui se produit d'une génération à l'autre. Et en rêvant aussi sur le pathétique de cette émigration espagnole.

— Ils sont trilingues. Leurs deux mères étaient françaises, ils sont les fils de deux grands poètes espagnols, ils sont professeurs dans une université américaine. Ils se cherchent une patrie. Le petit Salinas a fait la guerre dans une organisation sanitaire internationale. Le petit Guillen a rallié de Gaulle.

Le mot de poésie allume un feu derrière les lunettes de Jean Cassou. Il met ses mains en mouvement.

— Moi-même, je faisais des vers... pfeuh ! très jeune... On commence... pfeuh !... par aimer les très mauvais vers : Rostand, quoi !... Et puis on découvre Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud...

Il n'en dit pas plus long. Mais je lis cet aveu dans un de ses recueils : *La Rose et le Vin : « Je n'ai écrit de vers que dans ma première jeunesse, mais je pense n'avoir jamais fait autre chose que de la poésie. Dans de la prose, à travers de la prose, et comme selon une autre longueur d'onde, c'est ma vocation poétique que j'exerçais ; je ne cessais d'approcher, d'imiter les mouvements de la création poétique, je pensais poétiquement, ne vivant que du rafraîchissant commerce des poètes, n'apprenant les langues étrangères que pour lire les poètes, comme si la difficulté de la langue confirmait la distance de leur poésie, et me réservant enfin pour un jour à venir la récompense de la tentative présomptueuse... »*

Mais il fallait vivre. Il ne pouvait pas se nourrir seulement de cette « rose » et de ce « vin », puisé à des grappes invisibles.

Normalement, après sa licence d'espagnol, sa route la plus logique débouchait sur l'agrégation d'espagnol, puis sur le doctorat d'espagnol. Si la mécanique régissait la vie, le Franco-Espagnol Jean Cassou serait aujourd'hui professeur d'espagnol à la Sorbonne ou au Collège de France.

Mais les difficultés matérielles qui suivirent la mort de son père, ouvrirent sous ses pas des pièges à loups. Pour subsister sans délai il entra comme rédacteur au Ministère de l'Instruction publique.

— Au premier bureau de l'Enseignement supérieur.

Ensuite il bifurqua vers l'Administration des beaux-arts, qui devait fixer sa vie : inspecteur des Arts appliqués, inspecteur des Monuments historiques. En 1936, il entra au cabinet de Jean Zay, ministre de l'Instruction publique, comme chargé de mission pour les questions des beaux-arts. Puis conservateur adjoint du musée du Luxembourg.

Enfin, après la guerre, conservateur en chef du musée de l'Art Moderne, qu'on créa en 1937 pour remplacer le Luxembourg.

Ce poète s'est assis dans le fauteuil d'un fonctionnaire. Mais il appartient à une nouvelle génération de fonctionnaires qui, précisément, ne s'assoient plus sur des ronds de cuir. Jean Cassou siège simplement sur la réalité. Avec respect et ferveur.

— Les poètes m'apparaissent toujours comme les hommes qui ont réalisé à son maximum d'intensité et dans sa plénitude l'acte littéraire, voire tout simplement l'acte créateur.

Pour Jean Cassou c'est être encore poète que d'exercer un métier qui coïncide exactement avec ses goûts.

— Dès ma jeunesse je me suis intéressé à la peinture la plus avancée : au cubisme. Or, après la Libération, j'ai eu la joie de trouver un musée jeune à créer. Cet art moderne, dédaigné jusque-là, faisait enfin son entrée triomphale. J'avais le bonheur d'acheter des Matisse, des Braque, des Chagall, des Rouault, des Picasso. Vous devinez avec quelle ferveur je me suis passionné pour ces problèmes administratifs. Dès lors il n'y a plus de petites choses et de grandes choses. Tout appartient à la même politique. Les grandes choses doivent toujours s'incarner dans la contingence et dans l'accidentel. Je ne suis pas le fonctionnaire qui, dans la journée, se traîne en bâillant parmi ses paperasses, et le soir, sous la lampe, réalise enfin son rêve bienheureux : écrire ses romans. Je ne pratique pas cette double vie des naturalistes. Même la partie administrative de mon métier m'enchante.

Si on ouvrait le crâne du poète Jean Cassou, conservateur de musée, on y trouverait des radiateurs de chauffage central et des devis de réfection des toits. Mais irradiés de passion, car ils touchent le lieu géométrique de ses amours : son musée.

⁂

Parallèlement à son ascension d'administrateur, Jean Cassou poursuivait son ascension d'écrivain : un pied dans un sentier, un pied dans l'autre, sur deux montagnes jumelles.

Il exécute une moue accompagnée d'un moulinet des mains :

— Je n'aime pas beaucoup la vie littéraire. Je ne peux pas dire que je fais une carrière d'homme de lettres. Je suis plutôt un homme qui écrit qu'un homme de lettres. Je préfère le titre de poète et d'artiste.

Il débute dans ces petites revues où on se coudoie entre jeunes, à l'âge des premières moustaches en brin de persil sous le nez.

— D'abord *les Lettres Parisiennes*, où j'ai rencontré Georges Pillement. Là ont paru des gravures sur bois de Zadkine.

Jean Cassou a rôdé parmi les derniers feux de Montparnasse, quand la Rotonde n'était encore qu'un petit bistro. Il s'est glissé dans le foisonnement de ce quartier qu'illuminait alors l'actualité et qui formait le

caravansérail de la peinture. Mais on ne doit attendre de lui ni élans de pittoresque, ni jaillissement d'anecdotes. Il porte dans son crâne, sous sa toison grise, son Montparnasse intérieur où la frange de Foujita avait l'air d'une tache d'encre à côté de la chair nacrée des modèles, où on tutoyait un type qui taillait des morceaux de bois et qui deviendrait plus tard Zadkine, où on passait la nuit à refaire le monde selon les plans, les volumes et les taches de couleurs, autour de quelques soucoupes.

Tous ces éclaboussements de lumière, ces discussions, ces empoignades, ces rodomontades d'inspiration et d'ardeur, où la métaphysique avait un goût de sandwich et la peinture une effervescence de mousse de bière, il les garde dans les cachettes profondes d'une circonvolution cérébrale.

Il se contente d'un petit rire poli, d'un hochement de tête de troubadour courtois.

— J'étais très noctambule, oui !... On se réunissait dans l'atelier du peintre Henri Ramey, maintenant président du Salon Populiste... Tout ça était très vivant... Oui !...

En 1924, Edmond Jaloux l'aide à publier son premier roman : *Éloge de la Folie*, chez Émile Paul.

— Il se passait dans une atmosphère de fantaisie qu'on a placée entre Musset, Nerval, Alain Fournier et le romantisme allemand.

En 1925 il publie, dans notre *Revue de Paris*, le roman qui le lance sur les pentes de cette vie littéraire qui l'effraie : *les Harmonies Viennoises*.

— Un roman musical, fantaisiste et amoureux dans la Vienne du temps de Schubert. Je ne connaissais pas Vienne à ce moment-là... Je n'y suis allé qu'après... pour vérifier... Ce genre de littérature n'a d'attache avec la réalité qu'à travers la transposition imaginative. Ce n'est pas exactement la littérature d'évasion. Je place toujours, à la base, une expérience vécue. Mais il faut la chercher au bout de la distance de l'imagination et de la fantaisie.

Les Harmonies Viennoises, palpitantes de leurs grelots et de leurs pizzicati, faillirent grimper au sommet des chances des prix. Certains membres de l'Académie Goncourt, dont Pol Neveux, penchèrent leur assiette vers elles. Certaines dames du Prix Fémina battirent des cils, sous leur voilette, pour elles.

Stimulé par ces faveurs, Jean Cassou enchaîna les romans aux romans.

— *Comme une grande Image*, roman d'amour, *Légion*, mon livre-clef. Le titre fait allusion à ce verset de la *Bible*. On amène à Jésus un possédé. Jésus ordonne au démon de sortir de cet homme. Quand le démon s'en va, Jésus lui demande au passage : « Comment t'appelles-tu ? — Je m'appelle Légion, et nous sommes plusieurs. »

» Je voulais marquer ma révolte contre l'hydre du social, du conformisme, contre les pressions de la société sur la conviction personnelle. Cette idée je la retrouve dans tout ce que j'écris et fais : la revendication de la personne, de la liberté, de l'autonomie de la personne.

Jean Cassou rêve un peu à son évolution. Il y distingue un courant continu.

— Dans ma jeunesse j'ai débuté par une littérature de poésie fantastique et sentimentale. Mais avec, toujours, au fond, une attache avec la réalité de la vie. Ensuite, cette connaissance du réel a pris corps de plus en plus. Sous la pression des événements, en particulier.

Dans les années 1933-1934, Jean Cassou a adopté, peu à peu, une attitude politique.

— Après le 6 février, j'ai présidé le premier meeting des intellectuels contre le fascisme. J'ai participé aux premières campagnes pour le Front populaire. Cet élan m'a porté au cabinet de Jean Zay, une personnalité très forte et très brillante. J'ai travaillé à côté de mon ami Marcel Abraham, directeur de son cabinet, un grand administrateur, qui dirige maintenant les Services universitaires des Relations culturelles.

Cette orientation de sa lumière explique la teinte sociale que prend, à partir de cette date, l'œuvre de Jean Cassou.

— *Les Massacres de Paris*, que je publie en 1936, se passent sous la Commune. C'est le roman de la révolte. Pendant la guerre d'Espagne je fais campagne pour les républicains. Toutes les causes que j'ai défendues : l'Espagne, la Révolution, la Résistance, ma rupture avec les communistes, mon goût de la peinture moderne, mon amour pour le poète et l'artiste, je sens tout cela comme une revendication de la liberté et de l'autonomie personnelle. Au fond, je suis un anarchiste.

Jean Cassou dresse le plan de sa vie soutenue par une telle unité. Il ne reste plus qu'à le développer, point par point, au cours du temps. C'est une tapisserie que son auteur tisse en suivant des yeux son modèle.

Mais l'imprévu se jette pourtant à la traverse de cet éclatant Gobelins.

Dès la débâcle, au début de la dernière guerre, le gouvernement de Vichy limoge Jean Cassou. Le voilà sur le pavé. Après l'armistice il s'affilie aux premiers groupes de la Résistance, notamment au groupe du musée de l'Homme.

— Vildé et Levitzky, deux jeunes savants du musée de l'Homme, en font partie. Ainsi que Brossolette, que j'ai engagé, et Paulhan avec qui j'ai échangé, depuis, bien des polémiques. Les Allemands fusilleront sept membres de notre groupe, dont Vildé et Levitzky.

Le poète Jean Cassou se ploie aux lois austères de la Résistance. Il passe en zone non occupée. A Toulouse, il appartient au premier réseau de la zone sud en relations avec Londres, le réseau Bertaux. Aux environs de la capitale des violettes le réseau recueille un parachutage d'armes. La police de Vichy arrête tous les membres du réseau.

Un tribunal militaire condamne Jean Cassou à un an de prison. Il subit tous les systèmes pénitentiaires du Midi : la prison militaire de Toulouse, la prison de Lodève, le camp de Mauzac, en Dordogne.

— Le plus désagréable ce fut ces trois mois de prévention, au cachot,

en hiver. Je pelais de froid. J'étais au secret, et nous étions deux. Étrange secret !... Je le partageais avec un jeune garçon : Fernand Bernard. On l'a envoyé à la prison d'Eysses. Il y a eu une révolte. Les miliciens de Darnand ont fusillé les meneurs et même les blessés. Bernard est mort au poteau en chantant *la Marseillaise*.

A sa sortie de prison, Jean Cassou trouve une Résistance grandie. Il se rend à Lyon pour y rencontrer les états-majors de l'armée souterraine. Mais les Allemands occupent la zone sud. Jean Cassou remonte à Paris. Le Comité directeur des M.U.R. (Mouvements Unis de Résistance) le charge d'inspecter la zone sud. Tous les mois il monte à Paris pour faire son rapport aux chefs.

Il avait de faux papiers qui ne l'appelaient plus Jean Cassou mais Jean Combe. Il avait gardé ses initiales J. C. afin qu'on les retrouvât sur ses chemises. Ces détails infimes comptent dans le secret. La vie de bien des résistants a été suspendue à ces fils.

Mais un seul faux nom ne suffisait pas.

— Dans l'activité même de la Résistance je m'appelais Fournier. Puis Fournier a été brûlé. Je me suis appelé Alain.

Le poète aime les métamorphoses. Il se change en lion, en aigle, en roseau. Sous les masques de Jean Combe, de Fournier, d'Alain, le poète Jean Cassou se reposait d'être lui.

Les responsabilités majeures l'attendaient. On le haussa sur le pavois des grands administrateurs, presque des hommes d'État.

— En 1944, le gouvernement d'Alger m'a fait nommer commissaire de la République pour la région de Toulouse. Je surveillais sept départements. Je visitais les maquis. Je m'occupais de mettre en place tout l'appareil pour le jour de la Libération : les préfets, les comités.

Et voici le grand drame physique de sa vie, le moment où elle a risqué de prendre fin.

— Dans la nuit de la Libération de Toulouse, dans le baroud final, je quittais la dernière réunion du Comité de Libération qui se tenait près de la gare, dans les bureaux d'un industriel. J'en sortais vers une heure du matin dans une voiture de la Préfecture qui devait me ramener à ma planque de cette nuit. Tout à coup, nous tombons sur le dernier convoi d'Allemands qui fuient. Ils nous ont fait descendre. L'un d'eux a soulevé les coussins de la voiture. Dessous il a vu des revolvers. Alors ils nous ont assommés à coups de crosses. Nous étions quatre. Ils ont achevé deux d'entre nous à coups de mitraillettes. Le troisième, qui est maintenant préfet d'Agen, leur a échappé et s'en est tiré avec une balle dans la cuisse et un bras cassé. Quant à moi, j'ai eu une veine folle. Ils ont cru que j'étais mort. Ils m'ont laissé. Je n'avais qu'une fracture du crâne, trois côtes enfoncées et une fracture de l'omoplate.

Des F.F.I. ont ramassé les morts et le blessé. Ils les ont conduits à l'hôpital. Des médecins, qui appartenaient à la Résistance, ont reconnu Jean Cassou.

— Je suis resté dans le cirage pendant trois semaines. Peu à peu j'ai recollé tous mes membres. Ma blessure à la tête était dans la région du rocher, qui commande l'équilibre. Pendant longtemps j'ai eu des vertiges et des difficultés pour lever le bras gauche. Après un an de convalescence, quand je me suis retrouvé d'aplomb, je ne me suis plus senti de vocation pour la carrière préfectorale. J'ai dit à Jaujard : « C'est fini tout ça. On ne joue plus. Je reprends ma liberté d'artiste et de citoyen. Donnez-moi mon musée ! »

Cette expérience a permis à Cassou de vérifier la puissance du hasard aux frontières de la vie et de la mort.

— On est au-delà du courage et de la peur.

***

Nous abordons l'épisode actuel de sa vie, après la Libération.

Il a repris sa création littéraire. Son arbre à romans a continué à donner ses fruits.

— *Le Centre du Monde :* un grand roman fourmillant de personnages, qui participait encore du climat poétique de mes débuts, avec un lien qui le rattachait à la misère, à la nécessité sociale, à l'amour. Il se terminait sur l'entrée de Hitler à Vienne et le pressentiment de la catastrophe.

Les *Réflexions sur le Commerce des Hommes* défendent l'homme seul devant les fâcheux. Elles dénoncent l'importunité, l'usure par la société et par le temps. Elles présentent l'homme en proie à la mécanique sociale, à la vanité des relations insignifiantes et rongeuses.

Le Bel Automne est une réplique crépusculaire au printemps des *Harmonies Viennoises.*

— J'y ai pris comme thème, en y ajoutant beaucoup de moi, l'histoire du peintre anglais Turner à la fin de sa vie. Au sommet de la gloire, membre de la Royal Academy, il a tout abandonné et il a disparu de Londres. Sous un faux nom il a loué une petite maison dans la banlieue. Et il finit sa vie ainsi.

S'il n'y avait pas sa femme et ses enfants, peut-être Jean Cassou, reprenant les déguisements de la Résistance, renoncerait-il à toutes ses charges et finirait-il ses jours à Bécon-les-Bruyères, sous le nom de Jacques Durand.

Aux livres d'après cette guerre ajoutons *Trois Poètes :* les portraits de Rilke, Milosz, Antonio Machado. Les *Trente-trois Sonnets composés au Secret, La Rose et le Vin :* des poèmes que Jean Cassou fait suivre d'un commentaire. Enfin, *La Mémoire courte,* qui obtint le Prix de la Résistance et qui tente, avec passion, de rallumer le feu de ces temps d'héroïsme.

Nous en venons à la dernière étape politique de Jean Cassou, qui manifeste encore son courage.

— Ma lutte contre Munich, contre le fascisme, mon attitude pendant la guerre d'Espagne avaient fait de moi le compagnon de route des com-

munistes. Mais, peu à peu, le communisme finit par se confondre avec le stalinisme. Il devint l'assujettissement à un impérialisme policier. Mon amour de toujours pour la liberté individuelle devait m'opposer à cette déformation. Quand Staline condamna Tito, je me rendis en Yougoslavie. J'allai saluer ce pays courageux qui faisait sa révolution propre et qui se révoltait contre l'Église stalinienne.

Jean Cassou évoque avec le sourire de la modestie les réactions qu'a suscitées son geste.

— Les communistes m'ont traité de vipère lubrique. Je me suis senti assez seul. Mais c'était moi qui demeurais dans la vraie révolution, en luttant contre la déformation de l'idée révolutionnaire.

Jean Cassou rêve à cette bifurcation qui se produisit à un moment donné dans l'histoire du prolétariat.

— Karl Marx était un occidental. Il n'imaginait pas la révolution en Russie, mais en Angleterre, en France, ou en Allemagne. Cette bifurcation eut lieu ensuite en Russie, après Lénine, quand Staline l'emporta sur Trotsky.

Ma révolution à moi, c'est celle de 1848. Une révolution authentiquement française, sociale, dans la ligne de cette tradition révolutionnaire française qui va des Jacobins jusqu'à la Commune, et qui admet la libre discussion, l'esprit critique, l'ironie. En 1936 la France a retrouvé ce sens démocratique. Sous l'influence de la nouvelle saignée de la guerre, de l'occupation et des mensonges de Vichy, elle l'a perdu de nouveau.

Mais Jean Cassou est animé de trop de vie pour ne pas garder l'espoir. Il est persuadé que les nouvelles générations retrouveront la passion de la liberté, en même temps que celle de la justice.

PAUL GUTH

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LES RELIGIEUSES DE SAINT-THOMAS DE VILLENEUVE

par Gaëtan Bernoville *(Grasset)*

M. Gaetan Bernoville poursuit son *Itinéraire spirituel de la France* en s'engageant, sur les traces de M. Vincent, pour suivre les religieuses de Saint-Thomas de Villeneuve qui ont continué la tâche entreprise par les Filles de la Charité : la réforme de l'Hospitalité. Les saintes figures du Père le Proust et de Gillette de la Pommeraye se détachent de cette épopée bretonne, qui d'ailleurs n'est point achevée. Ces religieuses ont le privilège d'abriter encore aujourd'hui cette statue de la Vierge Noire, vénérée à Paris dès le XIe siècle, et qu'elles recueillirent au lendemain de la Révolution. L'auteur nous donne une biographie brève, mais scrupuleuse de chacune des Supérieures qui se sont succédé depuis 1661 à la tête de la communauté ; mais tant de sainteté paraît un peu monotone, et l'on serait presque tenté de regretter qu'aucune de ces religieuses n'ait connu d'autres aventures dont M. Bernoville aurait tiré, sans nul doute, un excellent parti pour l'intérêt de son récit.

PIERRE DE BOISDEFFRE

(Suite de la chronique bibliographique p. 165.)

PARMI LES LIVRES

par **Marcel Thiébaut**

CLAUDE ROGER-MARX

Contrairement à bon nombre de ses confrères, Claude Roger-Marx juge que l'art est une affaire de personnes. Il diffère en cela des critiques qui, lorsqu'il s'agit de commenter romans ou tableaux, recourent aussitôt à la philosophie. Usage commode, d'ailleurs, car avec des formules passe-partout, des appels au devenir et à l'esthétique transcendantale on peut couvrir de larges surfaces et s'éviter la fatigue d'un article ajusté à un cas particulier.

Il est plus difficile de définir avec précision l'univers d'un écrivain ou d'un artiste. Cela exige une patiente étude, la décision prise de ne pas muer en couplets les premières impressions éprouvées, celle aussi de ne pas chasser du devant de la scène le créateur auquel on s'est attaché, pour s'installer à sa place. Bref, il faut avoir des scrupules, de la conscience, de l'honnêteté, le désintéressement des bénédictins ou de ces sculpteurs de cathédrales qui s'obstinaient à ciseler des motifs si bien perdus dans l'ombre ou l'éloignement qu'ils risquaient de demeurer à jamais ignorés.

Les longues réflexions poursuivies afin de chasser l'incertain, l'injuste ou l'aventureux du moindre détour de phrase, l'entêtement à ne pas quitter un artiste qu'on n'ait réussi à se rendre soi-même sensible à toutes les intentions de son talent, on les trouve dans le livre de Claude Roger-Marx, *Maîtres du XIXe Siècle et du XXe* (Pierre Cailler). Complétant *Avant la Destruction d'un Monde*, antérieurement publié, cet ouvrage est en fait une histoire de la peinture de Delacroix à Picasso, mais il se présente comme une galerie de portraits, une géographie méditée de ces « pays » qui se nomment Corot, Boudin, Toulouse-Lautrec ou Vuillard.

Avez-vous jamais essayé de décrire un visage ? Un trait est à dégager, essentiel. Tant qu'on n'y est pas parvenu, l'exercice est manqué. Il en est ainsi de cette sorte de « pays ». Quelques mots et eux seuls peuvent fixer ce que chacun d'eux a d'unique. Mots sans lesquels on demeure inquiet, hésitant en face d'un homme et de ses œuvres, mais d'où la pensée ne peut se détacher lorsqu'on les a découverts. Dix fois, vingt fois, en lisant ces *Maîtres*, on connaîtra cette petite délivrance qui marque le passage d'une recherche tâtonnante au plaisir d'avoir enfin pu saisir le fil d'Ariane.

Voici quelques-uns de ces traits révélateurs. De Courbet, après avoir montré qu'il a détruit la notion de « noblesse » que ses contemporains avaient cru fixer, C. Roger-Marx écrit : « *Refusant les canons habituels de la beauté, il considère une femme comme une prairie, peint sa gorge comme une gorge de montagne... Ses images s'imposent par une splendeur tranquille... mais nous nous heurtons à ces forêts, à ces falaises comme à des événements incontestables auxquels nous demeurons extérieurs.* » A propos d'Ingres : « *Il ne peut donner de vie et de mobilité qu'au stable et à l'immobile.* » De Delacroix : « *Dans le moindre croquis il se donne sans réserves : c'est sa façon de nous subjuguer. Pas besoin de signature. L'élan de cette plume vaut tous les paraphes.* » Des dessins de Millet (qui trouvent enfin aujourd'hui la faveur à laquelle ils ont droit) : « *Une vie grave et calme assure le poids des objets familiers. La foi de Millet donne à ses dessins leur pouvoir... Si jamais il venait à un éditeur la fantaisie d'illustrer le Cantique de Belphagé, seuls les dessins de Millet atteindraient à l'élévation de ce grand poème.* » De Gauguin il dégage le goût pour le *primitif* et le *sauvage*, mais c'est aussitôt pour confronter cette inclination avec la recherche passionnée de l'abstrait dont le futur Polynésien a fait confidence à propos d'un de ses portraits. Étudiant Degas, Roger-Marx observe que son *austérité* l'a empêché de devenir victime de son *goût* et de chavirer dans la *préciosité*. De Cézanne : « *Ce génie têtu*, écrit-il, *tendu, qui n'a jamais triché, qui n'a jamais menti, ce héros qui s'est battu contre les apparences, contre le monde résistant des formes, contre lui-même et s'est élevé, la mort dans l'âme, jusqu'aux plus hauts sommets.* »

Voici enfin les premières lignes du portrait de Rouault :

« *Malgré la splendeur de ses peintures, où règne la trinité bleu-vert-rouge des vitraux gothiques, malgré tout ce qu'ajoutent de pathétique à son dessin les tons tuméfiés, un sang comme figé, des phosphorescences d'ecchymoses, la dominante, dans l'art de Rouault, c'est toujours le brouet noir de la souffrance, l'autorité funèbre de contours pareils à des barreaux, à des anneaux, à la mise en plomb des verriers, compartimentant chaque surface, emprisonnant jusqu'au soleil.* »

Comme il n'accorde pas une importance exclusive à la technique, C. Roger-Marx est toujours prêt à jeter un pont entre la peinture et la

littérature. Ayant avancé que, à ses yeux, la plupart des peintres (hors les grands Vénitiens, Rubens, Vermeer, Fragonard, Renoir, Bonnard et quelques autres vite dénombrés), n'ont pas été de ces *génies heureux* capables de communiquer *chaleur et rayonnement*, il trouve au contraire en Corot la sérénité et la bonhomie de La Fontaine. Laprade le fait songer à Verlaine et il donne sur le rôle de la mémoire chez Vuillard, sur l'*arbitraire exquis* de Dufy et sa volonté de transposition poétique des précisions excellentes qui inclinent invinciblement le lecteur à rapprocher l'un de Proust, l'autre de Giraudoux.

Indifférent aux anathèmes de ceux qui veulent séparer l'homme de ses créations et le sentiment de son expression, C. Roger-Marx ne manque jamais d'associer la vie, l'œuvre et le caractère. Passé le premier choc que provoque une œuvre la curiosité naît de connaître l'homme qui la composa. Elle n'est jamais vaine ; le sens des œuvres de Delacroix ou de Van Gogh est perçu plus ample et plus profond lorsqu'on a lu le journal du premier, les lettres du second. C. Roger-Marx, dans son livre sur le paysage [1], va plus loin : il affirme qu'un paysagiste ne vaut que dans la mesure où il réalise la fusion du paysage contemplé et son propre univers intérieur — et ose même parler d'*âme*, ce qui lui a déjà valu des sarcasmes, mais non de tout le monde. Nombreux restent en effet ceux décidés, comme lui, à chercher toujours ce qui est *au-delà d'un tableau* et, *à mérites techniques égaux*, à préférer l'artiste dont l'esprit est le plus puissant, la sensibilité la plus large, bref les *génies universels*.

Il est vrai que là peut surgir une autre querelle et que tout le monde n'est pas touché par le même « message ». C. Roger-Marx, quand il a interrogé cet *au-delà* ne met pas au premier plan un Vermeer, un Chardin, alors que nous percevons, nous, dans leurs œuvres un sens de la vie profonde, une sérénité platonicienne qui vaut les plus hautes leçons — et si l'on recourt aux « correspondances » rapproche, en intentions, ces artistes d'un Walter Pater, d'une Katherine Mansfield.

Dans l'analyse des diverses « écritures », C. Roger-Marx accorde une place prépondérante au dessin. Ce n'est pas seulement à ses yeux une gymnastique, mais un acte de foi ou, comme l'a dit Delacroix, « une prière ». Parce qu'il est resté fidèle aux anciennes leçons et qu'il est « *plus que les meilleurs impressionnistes, dessinateur* », Jongkind lui semble parfois les dépasser. C'est le goût du dessin qui détermine la passion de notre critique pour Delacroix, son goût pour Daumier, Guys, ou Barye. C'est la dérobade devant le dessin ou l'arbitraire apporté dans sa pratique qui l'éloigne de l'art abstrait et provoque sa défiance à l'égard du cubisme.

On a, pense-t-il, tiré des conclusions déraisonnables des recherches

1. *Le Paysage Français de Corot à nos Jours* (Plon).

de Cézanne, et, quoi qu'on en dise, l'histoire de l'art ne commence pas à lui. *A ne s'inquiéter que de technique on oublie l'art.* Il est périlleux en face d'un visage ou d'un paysage de ne quêter que des démonstrations ou des *équations*, dangereux d'exhiber au grand jour des expériences de laboratoire. A force de tout *décomposer*, on ne jette plus sur les toiles que *des cadavres d'objets et de paysages.*

Soit qu'ils cultivent les fautes *faites exprès*, soit qu'ils s'encombrent d'accessoires surréalistes (tirés du bric-à-brac romantique), soit qu'ils ne consacrent plus leur effort qu'à disposer et harmoniser des taches de couleurs, maints artistes d'aujourd'hui lui semblent s'être engagés dans une impasse. La volonté d'être original est aussi absurde que celle de paraître naïf et, à torturer son esprit, on oublie l'essentiel : la nécessité de ne pas séparer l'expérience humaine de l'expérience professionnelle, celle aussi, dans le domaine des arts plastiques comme dans les autres, d'accorder la primauté à la vie intérieure.

Il est clair que pour C. Roger-Marx il y a un lien entre les préférences des non-figuratifs et l'oubli du spirituel. Peut-être n'est-ce pas exact pour Manessier et quelques-uns de ses confrères, mais dans l'ensemble on ne peut nier que la primauté accordée à la technique et à la « recherche » n'ait conduit à une sclérose de la sensibilité. On demande à l'intelligence, aux procédés et aux discussions théoriques une inspiration qui ne peut venir que de l'observation et du rêve. Sur tout cela, sur l'ignorance du dessin, sur le culte de la laideur, sur la phobie du sujet qui, si elle avait été éprouvée par Renoir l'aurait empêché de peindre *le Moulin de la Galette*, sur le néo-conformisme qui apparente certains disciples de Léger et de Picasso aux défunts admirateurs de Meissonier et de Bouguereau, sur l'abandon des ombres et du clair-obscur (« *moyens de pénétration et de communion* »), sur ce qui est fond, sur ce qui est forme, C. Roger-Marx poursuit une campagne de critique constructive. Aussi ses livres comme ses articles ne sont-ils pas seulement de ceux auxquels on doit le plaisir de mieux voir et de mieux comprendre, ils opposent aux excès d'une avant-garde vouée souvent d'ailleurs à un nouvel académisme un frein nécessaire.

PROUST ET LA DESTRUCTION DU MOI

En étudiant l'évolution récente de la peinture, C. Roger-Marx a noté à plusieurs reprises un sentiment qui lui paraît s'être particulièrement développé au cours des dernières années : *la peur de l'individuel* — peur à laquelle est lié le mépris de la ressemblance, affirmé paradoxalement dans l'art du portrait. Déjà les impressionnistes avaient témoigné d'une certaine indifférence à l'égard de l'homme. L'homme était près de se dissoudre dans leurs paysages et la chair de leurs modèles n'était qu'une

belle pâte anonyme. Depuis lors, la tendance s'est accentuée. Sous la pression d'esthétiques nouvelles les visages remodelés par des mains trop pensives sont devenus des champs de démonstration, des claviers pour thèmes inédits. Alors qu'au XVIIIe siècle on cherchait encore sur les portraits à accentuer la *singularité* d'un homme par la noblesse des drapés et le choix d'objets à lui asservis, en le cernant « en majesté », on met ce même homme aujourd'hui au rang des objets, il devient cylindre, flaque de couleur, minéral.

Cette évolution sera étudiée un jour dans quelque *Histoire du Moi*, genre qui éclipsera peut-être l'histoire des mœurs comme celle-ci a éclipsé l'histoire des batailles. On ne manquera pas de demander aux arts plastiques des témoignages sur les grandeurs et décadences de l'individu, ténor au temps de la Fronde, nature morte sous la IVe République. Et dans le secteur littéraire où seront nécessairement poussées les recherches, on retiendra comme un livre important le *Contre Sainte-Beuve*, posthume de Proust, qu'a récemment publié et présenté notre ami Bernard de Fallois.

Il s'agit d'un recueil d'essais et d'articles écrits au cours des années 1896-1904, c'est-à-dire à une époque où l'on pensait que l'activité littéraire de Proust s'était limitée aux traductions de Ruskin. En fait, il préparait déjà la *Recherche*, écrivait *Jean Santeuil* qui en était une première version, et divers essais sur Sainte-Beuve, Baudelaire et Balzac. Ces textes il ne les aurait sans doute jamais publiés ; pour *Santeuil* c'est certain, puisque c'était l'esquisse de l'œuvre à venir ; pour le *Sainte-Beuve* c'est probable, car il s'agit là d'un de ces essais qu'on écrit pour soi-même afin de faire coûte que coûte et d'un élan la première mise au point d'un problème difficile.

Sainte-Beuve, qui a ouvert dans ses études maintes vues profondes sur le sens et l'essence de la littérature, n'a pas su (ou voulu) rendre hommage au génie de quelques-uns de ses plus grands contemporains. Négligeant les preuves de sa lucidité pour ne s'attacher qu'à ses erreurs, Proust s'est persuadé qu'il y avait à l'origine de celles-ci une méthode déraisonnable et même absurde. Il a dégagé quelques phrases de Sainte-Beuve (que d'autres citations moins partialement choisies auraient d'ailleurs neutralisées) et prétendu prouver grâce à elles que le critique travaillait comme un enquêteur, interrogeant les témoignages portés sur la vie et le talent d'un écrivain, pesant les circonstances de cette vie et établissant pour finir une sorte de bilan tout « extérieur » qui nourrissait son jugement sur l'œuvre. Ainsi Sainte-Beuve n'aurait jamais, faute d'intuition, vraiment compris un roman ou un poème et serait demeuré parfaitement ignorant des conditions dans lesquelles s'accomplissait la création littéraire. En particulier, et c'était là pour Proust le point essentiel, il n'aurait pas perçu qu'entre le moi social, celui que révèlent les

biographies, et le moi profond qui crée, il n'y a pas de commune mesure.

Ergo la biographie est une absurdité. Cette conclusion-là apaisait en Proust une crainte obscure car il n'aimait pas à penser que les critiques un jour interrogeraient sa propre vie. Le moi « *que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices* » reste étranger à notre travail de créateur littéraire, affirmait-il prudemment.

Pourtant ce n'était pas pour en venir là qu'il sonnait l'hallali de Sainte-Beuve. Ce qu'il avait cherché à établir en se lançant dans cette chasse c'était pour son propre usage, une doctrine créatrice et positive, celle-là précisément qui allait donner son vrai sens à la *Recherche du Temps Perdu*. Ce qu'elle devait être, une note sur Sainte-Beuve le dit en bref : « *Les gens du monde tiendront bête ce que j'ai voulu faire, en ayant toujours de l'*IRRATIONNEL *pour objet.* » Dans la perspective où Proust était résolu à placer son œuvre, les pages essentielles à quoi tout serait rattaché comme à un clou d'or utiliseraient la substance transparente de nos minutes les meilleures, celles où nous sommes *hors de la réalité et du présent*. C'est-à-dire celles où notre *moi* paraît n'avoir rien de commun avec le moi que les autres peuvent connaître, ce *sous-moi* dont Proust s'acharnait à accentuer la pesanteur en le donnant comme seul but aux recherches de Sainte-Beuve.

Si l'on avait pu encore douter du platonisme profond de Proust, ce nouveau recueil lèverait tous les doutes. C'est à dépasser la multiplicité des apparences pour atteindre à l'absolu, au durable, à l'immuable que Proust aspirait. Il voulait abolir le temps et s'établir au cœur d'une permanence spirituelle, grâce à une sorte de détachement extatique réalisé en préparant son livre, cette *Recherche* qui serait une marche vers le bonheur. Car le bonheur que l'amour ne peut donner, on est en droit de l'attendre de l'art. Voilà ce que Proust apercevait déjà clairement au début de ce siècle en rassemblant toutes les forces de son esprit contre Sainte-Beuve devenu à la fois mythe, éveilleur de forces, catalyseur comme devaient l'être un jour (mais il s'agirait de moins bonnes causes) *le bourgeois* pour les bolcheviks, *le juif* pour les nazis.

Pour atteindre ces « *espaces intérieurs* » où l'on peut percevoir « *l'essence éternelle des choses* », Proust a opéré non seulement une dissociation de l'espace et du temps, analogue à celle qu'entreprenait Monet désagrégeant dans la lumière et les heures la masse d'une cathédrale, il a aussi décomposé le moi, et les sentiments et idées qui le forment. Il songea un instant, nous apprend Bernard de Fallois, à appeler la *Recherche* « *les Intermittences du Cœur* ». C'est par cet exercice, qui sur sa voie platonicienne n'était qu'un moyen et non un but, que Proust tient une place si importante dans la grande entreprise de dissociation du moi poursuivie depuis un siècle. Faut-il rappeler que sur des plans différents Freud, Jung, Pirandello, Huxley, Giraudoux et dans une certaine mesure

Kafka, ont délié comme lui les composantes du moi ? Ce travail, tous ceux qui l'ont, consciemment ou non, poursuivi ont collaboré, en remettant toutes les valeurs en cause, à si bien affaiblir la foi créatrice que les questions de forme ont pris le pas sur celles de fond. En peinture, comme en poésie, parfois aussi dans le roman, la technique met à la porte l'inspiration, et détermine souvent à théoriser plutôt qu'à créer.

En fait, comme il faut postuler l'unité du moi pour agir, ces tendances, qui d'ailleurs n'ont jamais conquis tous les artistes, il faudra bien un jour les délaisser. Dans le travail de *destruction* entrepris (je reprends le mot de C. Roger-Marx), il y a eu souvent une part d'exercice. Toute analyse tendant à la désagrégation du moi se heurte chez celui qui la pratique à des impératifs contraires. On se découvre multiple quand on pense, mais un quand on désire. Proust lui-même dans sa marche vers un moi supérieur, qui est un non-moi, écrit au passage que *le principe agissant en nous quand nous écrivons est personnel et unique.* Au moi menacé on finit toujours par chercher une nouvelle structure qui le sauve, le critique d'art dirait un nouveau *dessin*. Le mouvement a déjà commencé, mais quelle que soit la voie où l'art, demain, s'engage, soyons sûrs que la crise n'aura pas été vaine : rien n'est jamais perdu.

ANDRÉ CHAMSON

Voici un des plus beaux livres de l'année, le meilleur, le plus émouvant je crois, qu'ait écrit André Chamson. « *On m'aime mieux depuis qu'il est paru* », dit-il à ses amis en s'étonnant. Et il est vrai qu'en évoquant son enfance il a trouvé un ton, un style qui nous révèlent plus clairement encore qu'il n'avait su le faire ce qu'il y a dans son esprit d'ample, d'humain et de généreux.

Le Chiffre de nos Jours (Gallimard), nous transporte dans les Cévennes, à Alès, au Vigan pendant les années 1900-1914. Le père de Chamson était un homme singulier. Homme d'affaires... et d'imagination on le vit tour à tour diriger des entreprises réelles et d'autres qui n'existaient que dans son esprit : une fabrique de biscuits qui ne fit jamais de biscuits, une mine de charbon dont le charbon était d'une si merveilleuse qualité qu'on ne pouvait l'utiliser : il s'enflammait tout seul. Quand il n'achetait pas des terrains inaccessibles, quand il n'en était pas à consommer la ruine de sa famille, on le voyait, peintre bucolique, perdu dans ses paysages, ou, rénovateur de la tragédie, occupé de faire revivre à coups d'alexandrins les superbes officiers morts au service du tsar.

En peignant cet homme dangereux et charmant et les notaires-poètes qui l'entouraient, André Chamson laisse paraître un sens du comique léger qui le rapproche parfois de Daudet. Mais il ne va jamais bien loin en ce sens et laisse compenser cette inclination par les austères influen-

ces de ses aïeux cévenols, protestants graves qui lisaient la Bible le soir tandis qu'une ombre séculaire surgissait autour de la lampe.

André Siegfried vérifierait ici quelques-unes des conclusions qu'il tira jadis de ses enquêtes sur la France du Midi. Il y montrait avec quelle facilité le protestant de ces montagnes se mue en révolté. Le grand-père de Chamson, Aldebert dit « Aldebert le républicain », était à la fois un père du désert, un patriarche, un juge et un prophète politique. Il y avait en lui de ce rude esprit camisard, dont le jeune Chamson devait se découvrir l'héritier au cours des farouches combats qui opposaient les bandes d'écoliers de sa petite ville.

Un des attraits de ce livre c'est que le monde de l'enfance y est parfaitement mis en place. Ni complaisance au paradis disparu, ni rancœur, ni ironie littéraire. Le souffle du récitant est sain et profond. Une belle expérience d'homme est présente qui, sans vouloir imposer de leçons, sait donner aux gestes des gamins comme à celui de leurs aïeux, leur exacte signification humaine. Faut-il ajouter qu'au cours des années évoquées un article de foi partout répandu était la supériorité, l'excellence, la primauté de la France ? Chacun pensait que notre pays était le plus grand, le plus puissant, le plus digne de l'être. D'un mot, on était patriote. Chamson le rappelle sans emphase : il fallait le dire puisque cette croyance était dans l'air de l'époque. Mais une inquiétude s'empare de l'esprit du lecteur lorsqu'il songe que, cinquante ans plus tard, les abdications auxquelles notre pays est contraint laissent tant de Français indifférents. Sur l'idée même de patriotisme une ombre s'est étendue. Ne serait-ce pas encore un méfait du *moi* divisé ? Les Romains traversaient-ils une crise semblable quand les Barbares s'approchèrent du *limes* ? On voudrait consulter là-dessus M. Carcopino.

LA VARENDE

« *Peut-être arrivera-t-il à nous rendre notre liberté, à reprendre l'Angleterre et le Vexin dit français* », déclare mi-sérieux mi-souriant un gentilhomme normand regardant son fils qui vient de naître. Une « dame » qui assiste à une scène de passion presque démentielle murmure : « *Voilà la Normandie, nous ne sommes plus en sainte Bretagne ici, voilà la Normandie NUE.* » Et un prêtre commente : « *La Normandie se ressent encore de son long et tardif paganisme, cette terre se défend contre le Ciel.* » Une aristocratie que tourmente encore secrètement un désir de combats, de violences, de croisades et qui fatigue ses nostalgies dans de longues chasses rudement menées, des amours ardentes, presque sauvages, la croyance aux jeteux de sorts et aux sorcières, des superstitions antiques toujours prêtes à s'éveiller et à lancer les hommes dans de folles aventures, voilà les propos, les êtres, le climat du dernier roman de la Varende, *la Sorcière* (Flammarion).

On y voit revivre une Normandie qu'on dirait de tournois et de jacqueries et qui est seulement la Normandie de 1900. Un indéniable souffle épique, le goût des scènes à panaches où les gestes humains retrouvent de l'ampleur, l'esprit Barbey d'Aurevilly animent cette œuvre riche et galopante où une trop désirable châtelaine détermine, par la passion et les folies qu'elle suscite, la ruine des plus anciennes familles du Pays d'Ouche. La mésaventure ne se déroule pas sur le mode plat, piquetée par la seule comparaison de tristes bilans. On assiste à d'étonnants défis, de dangereuses galopades et même au siège d'un château mené avec feux grégeois, grenades... à liqueurs et lâcher... d'abeilles dont les essaims peuvent devenir des assaillants redoutables. Tout cela, qui n'a rien de commun avec les Western, se pare d'une sorte de grandeur décorative et l'on y trouve, fruit, à coup sûr, d'une observation directe, l'étude pénétrante d'une certaine noblesse, d'une « caste » dont les vertus et les défauts expliquent maints chapitres de notre histoire.

JEAN REVERZY

On ne peut dire du *Passage* de Jean Reverzy (Julliard) que ce soit un excellent roman, mais c'est un excellent livre. Maladresse de la composition, fermeté de la pensée, ampleur de l'expérience, belle austérité du style : entre ces traits le jugement oscille avant que s'impose une sympathie profonde qui ne veut pas tenir compte des objections techniques.

Dans la première partie du récit, Palabaud qui, par amour de la mer, du ciel, de la solitude, s'est établi dans une île voisine de Tahiti, poursuit des expériences amoureuses et commerciales (il tient *l'Hôtel des Mers du Sud* à Raiatea) mais souffrant du foie il doit aller à Papeete pour consulter un médecin. Son cas apparaissant grave (il semble même désespéré), on lui conseille de rentrer en France.

Il obéit. La seconde partie décrit les six derniers mois de la vie de Palabaud en France. Les souvenirs de son enfance envahissent alors son esprit, mais la vie et le goût de la vie se détachent lentement de lui. Une vahiné l'a suivi en Europe, elle le quitte ; et lui, demeuré seul, sans amertume, résigné, *erre, ne sachant que faire avant de mourir.* Ne désirant plus agir, mais prêt à accepter et regardant le monde comme on peut le faire lorsqu'on sait qu'on ne lui appartient déjà plus et qu'on ne se révolte pas. Puis c'est l'hôpital, les dernières consultations, la religieuse, ultime témoin, et le rideau tombe sur une autopsie.

Tout cela est écrit avec une amertume patiente qui parfois est tout près d'être bouleversante. Mais le défaut du livre, celui contre lequel on lutte et qui empêche de donner une adhésion complète à cette œuvre d'une assez fascinante originalité, c'est que Palabaud, somme toute,

n'existe pas. Ce livre, ce sont des souvenirs *cassés*, avec intervention d'un humble héros porte-manteau. Le vrai personnage, le seul, c'est l'auteur. L'auteur qui est médecin et laisse passer par les failles de son récit son expérience de médecin (clairvoyant) de faubourgs pauvres. L'auteur qui a dû aller aux îles, les a aimées, mais comme Barrès a aimé Venise, comme on peut aimer un monde mourant (pour Reverzy les Polynésiens sont une race magnifique *expirant dans l'hébétude et le silence*), un monde d'une troublante beauté engagé dans la dégénérescence et le pourrissement. Cet auteur connaît bien les indigènes, les pêcheurs, les vahinés, les « mahous » et les a vus errant dans une lumière crépusculaire (que ce soit exact importe peu ; nous acceptons cette représentation) et c'est entre lui et eux et non entre eux et Palabaud que s'établit cette sorte de dialogue philosophique qui revêt dans le roman l'apparence d'aventures d'amour, de commerce et d'hôtel.

Le *passage* de Palabaud rentré en France, ce passage de la vie à la mort, cela aussi est de Reverzy, c'est la confession de son calvaire à lui, qui mille fois, médecin compatissant et désabusé, a rêvé au travers de l'agonie d'autrui, sa propre agonie. On dira que si Palabaud est partout l'auteur, la transposition n'a pas d'inconvénient ; malheureusement ce n'est pas si simple, car des efforts sont faits et sans cesse et un peu maladroits, et souvent gênants, pour désolidariser romancier et personnage.

Mais si l'on voit petit à petit le roman se désagréger en tant que tel, le témoignage, la confession prennent de plus en plus de force et de profondeur. Peut-être jugera-t-on que le matérialisme minéral de Reverzy est déplaisant, mais son stoïcisme ne l'est pas et se nourrit d'une expérience dont on ne peut méconnaître la valeur : celle d'un homme qui a longuement regardé mourir.

MICHEL DE SAINT-PIERRE

Comme le directeur du Grand Guignol qui, pour assurer l'équilibre moral des spectateurs, fait succéder à un drame noir une comédie rose, le lecteur peut avec avantage prendre après le *Passage* le nouveau roman de Michel de Saint-Pierre, les *Aristocrates*, qui est tout de vie exubérante, de santé et de gaieté (La Table Ronde). Le marquis de Maubrun, installé dans le château de ses aïeux, une énorme et magnifique bâtisse Louis XIV, est tourmenté par les problèmes majeurs de 1954, j'entends les problèmes des châtelains : les fermages et les toitures. Il l'est aussi par les préférences de sa fille Daisy qui s'apprête à épouser un « noble » de très récente fabrication, mais de très robuste constitution financière. Sa lutte contre l'enfant rebelle est contée avec beaucoup d'humour et le récit a un rythme rapide et gaillard qui stimule agréablement le lecteur.

Deux jeunes garçons, deux jumeaux, autres enfants du marquis, jouent

dans l'aventure le rôle des lutins shakespeariens. J'admire leurs inventions. En un siècle où l'on a oublié la farce, ils ressaisissent par le bon fil la tradition et nous leur devons des pages d'un comique indiscutable. Quoique le roman ne vise pas nettement à l'unité, les préoccupations économiques d'un troisième fils Maubrun, les réflexions édifiantes d'un quatrième (qui est prêtre) et l'amour éprouvé par le marquis lui-même pour une jeune personne amie de sa propre fille exerçant tour à tour une force centrifuge, le livre réussit à se recomposer, à se ressouder grâce à l'élan et au ton. Il y a chez Michel de Saint-Pierre une vitalité heureuse et un peu batailleuse qui entraîne le lecteur. Sans perdre pour cela le sens des nuances et des effets d'ironie (il fait songer à l'Abel Hermant de la bonne époque), il crée ce climat optimiste, « bon vivant » où l'on aspire parfois à prendre quelques heures de vacances ; de plus, il reste dans la tradition des romanciers qui se dégagent franchement de leur œuvre et l'organisent comme un dramaturge prenant bonne distance de la rampe et ne s'installant pas au milieu des acteurs — tradition qu'on déplorerait aussi de voir abandonner.

RAYMOND LAS VERGNAS, RENÉE MASSIP, HENRI VINCENOT, JEAN FREUSTIÉ

Heure exquise de R. Las Vergnas (Table Ronde) rassemble dans un port normand grouillant de vie terrestre et marine une demi-douzaine de jeunes gens dont les amours s'entrecroisent. Faut-il dire qu'Albert aime Odile, veut l'épouser, mais qu'Odile appelée par Dieu entrera au couvent ; que Rachel prête à consoler Albert le console en effet, mais mal puisqu'il la tue le jour où Odile lui échappe définitivement ; que des épiciers voient leur destin uni à celui de dompteurs, que tout le monde se guette dans cette cité provinciale et que les employés en retraite y chantent de jolies romances pour « la fête du gaz » ? Cela n'importe pas ; ce qui importe comme toujours c'est la vision de l'auteur. Peut-être, pour la définir, suffit-il de dire qu'il procède par petites touches : vingt lignes sur Louis, trente sur Bichette, quinze sur les Thévenin, et l'on recommence. Albert monte sur sa moto, la tante Machavoine met ses bigoudis, M. Moitrel joue avec son chien. Installés sur les petites minutes qu'on leur accorde ces personnages accomplissent les petits gestes de leur petite vie et regardent le drame qui se prépare — ou le préparent sans y penser. Avec leurs brèves apparitions l'auteur compose une sorte de ronde, de ballet. Un ballet qui fait songer à ceux de Diaghilev où l'épicier danse avec ses paquets de sucre, puis le tailleur salue la rentière et les enfants courent après le chat. Tout cela compose une harmonie de vie unanime ; mais soudain la danse s'interrompt. Quelqu'un a tué quelqu'un. Il y a un instant de bousculade, puis le tricotage de la petite vie quotidienne recommence et c'est l'essen-

tiel, du moins le chorégraphe paraît le penser, comme le pense, je crois, R. Las Vergnas puisqu'on lit dans la « prière d'insérer » glissée dans son livre : « *De ces pages se dégage une philosophie prenante de la grandeur du superficiel.* »

— *La Régente* de Renée Massip (Gallimard) est une institutrice, madame Commun, la mère de Claude. Aux premières pages, madame Commun vient de mourir, Claude pendant les jours de deuil revit sa vie d'enfant. La Régente était autoritaire, tracassière, redoutable. Que de petites avanies elle a fait subir à sa fille — celles précisément que celle-ci remâche encore en déroulant avant ou après le cimetière son film intérieur. Affreuse Régente ! non pas tant que cela : maintenant qu'elle est morte Claude découvre que ce farouche tyran était une mère tendre.

Le livre est composé avec une subtilité un peu appliquée ; on va et vient du passé au présent et tantôt on emploie la langue de la mère, les mots qu'elle avait mis en circulation dans sa tribu, tantôt ceux de la fille. Dans l'intervalle c'est le style de l'auteur, travaillé aussi (un peu trop). « *Le réveil pressé battait pour trois cœurs. Deux points d'interrogation en acier tendaient à Claude deux visages pâles où les yeux n'avaient que des pupilles.* » — « *La grande rue était longue et perdait son venin dans une place appelée foirail, déserte six jours sur sept, sonore du marteau de quelque maréchal ferrant après l'avoir été de trompettes de Louis XIV.* » — « *Claude était prête à souscrire à un bonheur en forme de lundi de Pâques.* »

— Henri Vincenot offre à ses lecteurs dans *Walther, ce Boche mon Ami* (Denoël), un récit de guerre. Claude est soldat. Juin 1940 : c'est la déroute. Claude s'enfuit, jette ses armes. Contant son histoire il avertit que de ce geste il n'a aucun remords. Au terme de la débandade il retrouve son père dans son village ; l'homme qui est gâteux est très affecté par l'arrivée des Allemands. Claude ne partage pas ces sentiments et devient l'ami d'un « boche » cultivé et délicat, professeur comme lui. Les deux hommes s'entendent si bien qu'ils entreprennent de composer ensemble un ouvrage d'érudition. Dangereuse « collaboration » ; pour fuir la réprobation publique, Claude doit se joindre aux maquisards et tuer, voler, dynamiter au hasard. Il ne hait pas, mais il massacre. Les Allemands en font autant. Débarquement ; retraite allemande ; Walther veut se réfugier auprès de son ami ; celui-ci a peur d'être compromis et ne lui donne furtivement que l'essentiel pour lui permettre de regagner la Rhénanie. Ce « furtivement » sera le seul, le grand remords de Claude.

Il est clair que l'auteur a de robustes convictions politiques ; qu'on les partage ou qu'on ne les partage pas, ou encore qu'on accepte les unes en rejetant les autres, il apparaît que cela ne suffit pas pour faire un bon roman.

— *Auteuil :* voici un charmant livre de Jean Freustié (Table Ronde), un petit roman heureux qui fait songer à *Penses-tu réussir ?* aux *Lauriers*

sont coupés. Peut-on dire que ce soit l'histoire d'un amour et d'une rupture ? A peine : plutôt « quelques mois de la vie d'un jeune homme », un médecin en herbe qui se croit très malheureux quand sa maîtresse est absente, ne l'est pas tant que cela et accueille sans froideur les consolatrices (ou même va les chercher). Peut-être pourrait-on critiquer quelques images trop ingénieuses. Mais pourquoi discuter son plaisir ? Ne demandant pas à tous les romans de nous offrir, comme un critique le réclame, « une morale, une métaphysique et une ascèse » je me suis plu, sans éprouver le moindre tourment de conscience, à suivre ce récit intelligent, nonchalant, nuancé par une ironie qu'un bonheur secret rend bienveillante.

MARCEL THIÉBAUT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

MYSTIQUES ET FAUX MYSTIQUES

par Jean Lhermitte *(Blond et Gay)*

Dans son introduction, le professeur Lhermitte fait remarquer « qu'il n'est guère de terme qui soit aujourd'hui employé plus mal à propos, plus galvaudé que celui de mystique ». Or le mot mystique possède un sens précis ; il répond à une attitude de l'esprit, à des réactions, à des tendances, à un élan de l'âme tout entière.

Après avoir précisé la mystique chrétienne, l'auteur envisage les accidents de la vie mystique (extases, auditions, visions), la stigmatisation et les stigmatisations frauduleuses, les contrefaçons de la vie mystique (hystérie fabulante et mythomanie, automatisme mental, psychose hallucinatoire chronique, schizophénie par dissociation psychologique).

La plus grande partie du volume est consacrée aux faux mystiques dont l'étude repose sur une documentation clinique.

A. T.

MÉDECINE ET MONDE MODERNE

par H. Péquignot *(Édit. de Minuit)*

Quelle est actuellement la nature exacte de l'acte médical, ce colloque singulier ? Quelles sont les servitudes techniques dont il ne peut se débarrasser ? Quelle est son évolution possible ? Telles sont les trois questions auxquelles H. Péquignot, professeur agrégé, tente de répondre.

Des écrans technique et administratif se sont disposés entre le médecin et le malade ; leur analyse fait l'objet de la première partie. La seconde partie étudie les réactions du médecin, du malade, des pouvoirs publics à l'égard de ces écrans. La troisième partie expose les perspectives d'avenir et l'orientation de la médecine moderne.

Cet essai d'un médecin des hôpitaux mérite l'attention. Une analyse objective et serrée montre que la médecine pré-scientifique, vieille de vingt siècles, a vécu. Elle doit être remplacée par une médecine moderne, efficace et psychologique.

A. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 180.)

LE MOIS A PARIS

La mort d'Henri Matisse. — Dès ses débuts, en lutte non seulement avec la misère mais avec ses propres dons, Matisse, homme de grande volonté et de grand courage, interrogea tous les systèmes et, grâce au régime fécond de la copie préconisé par son maître Gustave Moreau, s'initia à toutes les manières de peindre, échappant successivement à l'obsession des Impressionnistes, des Divisionnistes, de Van Gogh, de Gauguin, de Cézanne, jusqu'au jour où, face aux âpres paysages de Collioure, il conquit victorieusement sa personnalité et fut promu chef de l'*école fauve*.

Pendant plusieurs années, à partir de 1905, au Salon d'Automne, aux Indépendants, la jeunesse n'aura d'yeux que pour la « salle Matisse ». Jamais encore on ne s'était permis, même Cézanne, d'exposer des tableaux couverts de frottis aussi légers, d'arabesques aussi sommaires. *Luxe, Calme et Volupté*, la *Joie de Vivre*, la *Danse*, l'*Atelier*, autant de *toiles-manifestes*, de proclamations révolutionnaires. Bientôt ce leader prendra la direction d'un atelier où s'enrôleront en masse les jeunes que l'Europe centrale, l'Allemagne et les Pays scandinaves envoient à Paris faire leurs classes. Matisse et Picasso, rivaux qui s'admirent, se détestent et s'influencent mutuellement, seront les deux idées fixes de l'entre-deux guerres.

Au mépris de la perspective et du modelé traditionnels, les vastes compositions de Matisse, conçues comme des tapis ou comme des vitraux, suppriment toute hiérarchie entre les objets, font abstraction de leur densité réelle. Les visages construits à l'aide d'un trait dur, anguleux, refusent d'exprimer rien qui ressemble à une pensée ; les corps, contraints

d'obéir au rythme général, sont cruellement épannelés. Mais, en même temps, d'une intensité et d'une séduction extraordinaires, la couleur, malgré ces blessures, arrive à rendre presque aimables les formes martyrisées. La force explosive de la sensation, un goût exquis ont, par bonheur, empêché Matisse de trop perdre contact avec les apparences et de faire prévaloir la théorie. C'est vraisemblablement dans les merveilleux petits tableaux qu'il a peints à toutes ses époques, et en particulier à Nice, à Étretat, entre 1914 et 1930 — paysages, nus, chambres donnant sur la mer, danseuses, odalisques — qu'on peut voir se renouveler la grande tradition Delacroix-Manet-Cézanne-Renoir, et que se trouve réalisé le plus parfait équilibre entre l'instinct de Matisse, qui ne l'a jamais trompé, et cette volonté d'être à tout prix novateur qui l'a poussé parfois à des solutions systématiques.

L'admiration due à ce vieillard fou de peinture, fou de dessin, et qui n'a vécu que pour eux, ne permettait guère qu'avant sa mort on osât quelques réserves sur les « papiers découpés », variante des « papiers collés » cubistes, dont il enchanta ses ultimes années. Malgré leur vigueur et leur stridence, ils ressemblent un peu trop à des jeux d'enfant. Quant aux décorations pour la chapelle de Vence, elles manquent de ces résonances spirituelles ou de ces « suppléances de la foi » qui ont permis à des peintres même incroyants de nous conduire au seuil du mystère. Il y a chez Matisse une sorte d'inhumanité qui est comme la contrepartie de sa pureté. Sensible avant tout à des agencements de lignes, d'accords, de nuances, il aimait affubler ses modèles, et ses proches mêmes, de déguisements, réduisait les chambres et les paysages à n'être que décors. Cette indifférence d'un peintre qui disait préférer « *les matières et les couleurs qui remuent le fond sensuel des hommes* » ne saurait le faire redescendre du piédestal où l'admiration de ses contemporains et la spéculation internationale l'ont à juste titre porté. Mais elle permet qu'on différencie son art aussi bien de l'art d'un Rouault, son vieux camarade de l'atelier Moreau, qui porte sur ses épaules toute la misère du monde, que de l'art si tendre d'un Bonnard, maîtres chez lesquels toutes les recherches, toutes les expériences techniques demeurent au service du sentiment et de l'expérience humaine.

CLAUDE ROGER-MARX

Réception académique à Bruxelles. — Dans le Palais des Académies, belle construction élevée sur les hauteurs de Bruxelles, s'est déroulée le mois dernier avec un cérémonial assez différent de celui du quai Conti, la séance de réception d'Émilie Noulet et de Robert Goffin. Nos voisins ont un long passé académique. Dès 1772, une Académie des sciences et des lettres avait été

organisée par l'impératrice Marie-Thérèse sur le modèle de l'Institut de France, elle subsiste dans la Belgique actuelle. En 1900, le juriste Picard institua une Académie comprenant trente membres, qui porte son nom. Cependant vingt années plus tard fut fondée — sur le modèle de l'Académie de langue flamande [1] — *l'Académie royale de langue et de littérature françaises.* Anna de Noailles en 1922, puis Colette en 1933, y furent élues et introduites avec éclat.

Aujourd'hui, 23 octobre, le public se presse pour entendre Robert Goffin et Émilie Noulet — il faut deux nouveaux académiciens pour une séance de réception. Par un vestibule rond orné de bustes d'écrivains en marbre blanc, nous accédons à la longue salle décorée de colonnes corinthiennes et des peintures de Slingenayer, évocatrices des gloires nationales (Charlemagne et Charles Quint sont revendiqués par les Belges, le premier étant originaire de la Neustrie et le dernier, né à Gand).

Des loges garnies pour la circonstance de ministres, d'ambassadeurs, dominent le parterre. Quelques plantes vertes, mais point d'habits verts. Sur la vaste estrade, au fond, ont pris place les académiciens en veston. Nous apercevons aux premiers rangs Carlo Bronne, Pierre de Nothomb, Thomas Braun, Roger Bodart, Albert Guislain, le vicomte Davignon, et parmi ceux-ci les délégués de l'Académie canadienne, Simone Routier, François Hertel. Derrière une table recouverte d'un drap vert, se tiennent les cinq personnages principaux : Luc Hommel, secrétaire général de l'Académie, auteur d'une étude récente sur la *Toison d'Or* ; Marcel Thiry, directeur en titre, poète des *Iles Laquedives ;* Fernand Desonay, professeur à l'Université de Liège, chargé d'accueillir É. Noulet — et les récipiendaires.

La vie d'É. Noulet a été marquée par trois poètes : Verhaeren l'a rencontrée quand elle avait quinze ans, l'éminent Catalan Carner l'a épousée, Paul Valéry après avoir lu son étude parue dans le *Mercure de France,* lui a dédié *Fragments des Mémoires d'un Poème,* publié chez Grasset en 1938. Analyste savante, É. Noulet a expliqué Mallarmé par un article sur l'hermétisme que l'auteur d'*Hérodiade* avait écrit à vingt ans. L'Académie royale n'aura rien à envier aux académies valoisiennes qui recevaient des femmes : elle a fait une recrue de qualité.

A son tour, É. Noulet se lève, prononce l'éloge de son prédécesseur et maître Servais Estienne, elle rappelle opportunément l'opinion du philologue : « Homère et Shakespeare ont bien de la chance. Comme on ne sait rien d'eux, on regarde leur œuvre. »

Marcel Thiry reçoit ensuite Robert Goffin, avocat, historien d'Apollinaire, inspiré-inspirant, dont le poème des magnolias vient soudain intriguer l'assistance : « *Voici à l'heure dite rose et blanche, la grande invasion mondiale des magnolias.* » Robert Goffin succède à Charles Plis-

1. Créée en 1886.

nier qu'il a découvert en 1921 dans la revue *Ferveur* et qui devint son ami. On sait que le grand romancier belge, auteur de *Mariages*, lauréat avec *Faux-Passeports* du *Goncourt*, fut un homme multiple, à opinions diverses et généreuses. Communiste, révolté, socialiste, athée, anarchiste, Ch. Plisnier fut converti par un texte de François Mauriac sur Arthur Rimbaud traînant sa croix. Ce fut la dernière volte-face : cet être qui avait pris parti toute sa vie, se fit chrétien. Il reprit du service à la dernière guerre, devint mystique, se voua finalement à la poésie, livrant « les solitaires combats de l'essentiel ». Personnalité évoquée avec une éloquence grandiose et familière, Charles Plisnier revit intensément... Et quand R. Goffin se tait, au milieu des applaudissements, nous constaterons qu'il est beaucoup plus de cinq heures — mais, sur la « terre des Poètes », la séance de l'Académie royale de langue et de littérature françaises a réalisé ce miracle de paraître courte.

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

Littérature et cinéma. — *Le Rouge et le Noir* provoque des discussions philosophiques. Le cinéma sert-il la littérature ou lui nuit-il ? Le débat me semble un peu byzantin. Depuis ses débuts, le cinéma a fait des emprunts au roman et il faut bien qu'il trouve ses histoires quelque part.

Il ne raconte pas, il ne peut pas raconter comme le roman. Il est nécessairement un « digest », un schéma en même temps qu'une édition illustrée. Même dessinées par le plus grand artiste, les images nous gênent presque toujours dans les livres que nous aimons.

Toutes ces prémisses admises, j'ai éprouvé une surprise plutôt agréable en voyant *Le Rouge et le Noir*. Certes, les défauts du film sont évidents. Il est long et lent ; malgré sa durée assez exceptionnelle, il est superficiel et ne fait qu'égratigner les grands problèmes soulevés par Stendhal. Les personnages sont loin d'avoir toute leur épaisseur et leur diversité.

Et, malgré tout, un certain charme opère. On s'habitue au rythme et, honnêtement, on reconnaît la plupart des personnages. Pas tous, mais en tout cas Julien Sorel et madame de Rénal. Quelquefois, Mathilde de la Môle. Autant-Lara a agencé des images soignées, le texte d'Aurenche et de Bost est adroit et respectueux. De temps en temps, on rencontre même un beau passage, comme les hésitations de madame de Rénal devant la porte de Julien et les scènes du séminaire.

Il y a de moins bons moments, comme la vie mondaine à Paris et surtout l'épilogue du jugement (mais le procès est la partie faible du roman). Parmi les interprètes, j'accepte parfaitement l'excellente Danielle

Darrieux et souvent la belle Italienne Antonella Lualdi (doublée, mais très bien doublée). Quant à Gérard Philipe, quelques-uns lui ont reproché d'être trop vieux pour le rôle. Peut-être, mais il est aussi le seul artiste au monde qui puisse se permettre de prêter un visage et des sentiments à Julien Sorel.

Autre adaptation littéraire : *Les Lettres de mon Moulin* tournées par Marcel Pagnol. La gageure est ici plus forte encore, car il est plus difficile d'allonger que d'abréger, de paraphraser que de schématiser.

Il est hors de doute que Pagnol s'imposait pour évoquer les parfums de la Provence et pour mettre Daudet en images et en dialogues. Il a réussi avec *L'Elixir du Père Gaucher* (où il est remarquablement secondé par Rellys) et il y a aussi de jolies choses dans *Le Secret de Maître Cornille*, parmi pas mal de longueurs. Mais les longueurs apparaissent surtout dans *Les Trois Messes basses*. Là où Daudet n'était que réserve et allusions, le cinéma pèse, développe, montre. Je veux bien que l'odeur du souper passe dans l'esprit du bon curé. Cela me gêne qu'on fasse apparaître toutes ces dindes, toutes ces truffes, toutes ces gelinottes. Les images les plus vives sont souvent celles qui ne sont projetées que sur l'écran de notre esprit.

JEAN FAYARD

La musique. — Spectacle coupé à l'Opéra-Comique : une légende fantastique, *La Magicienne de la Mer* et une opérette bouffonne, *La Femme à Barbe*. Le drame a été froidement accueilli, la farce très applaudie.

M. Paul Le Flem est breton et passionné de sa province, il a mis en musique avec ferveur un livret qui essayait de rajeunir la légende d'Ys, non sans maladresse, qu'on en juge :

Premier tableau : la salle d'un cabaret au bord de la mer, des pêcheurs boivent, l'innocent du village, Yannick, chante la légende de Dahut, la magicienne qui attire les jeunes gens dans ses grottes et les rejette sur la grève au matin, étranglés. La porte s'ouvre et des marins ramènent, comme par hasard, le cadavre d'un jeune homme dont le cou porte une affreuse blessure. Et, tandis que les pêcheurs se précipitent, entre en scène, en passant derrière le comptoir, une femme blonde, habillée et coiffée comme une affiche de Mucha. C'est la Magicienne de la Mer, vous l'aviez deviné, mais elle l'explique en détail.

Second tableau : Une salle voûtée dans le château de Dahut, les pêcheurs sont là, ils ont même amené leurs tables et leurs pichets. Elle les envoûte par ses charmes, elle fait commettre à l'un d'eux un assas-

sinat, puis elle lui dit d'ouvrir les écluses qui protègent la ville, le flot monte. Rideau.

Troisième tableau : Tout cela c'était un rêve, et l'innocent Yannick se réveille au petit matin devant le bistro sur le port, et il voit passer, chantant joyeusement, les marins qu'il a vus, la nuit, mêlés à des scènes d'horreur. Mais non, il est sûr que c'était vrai, il tend le bras vers l'horizon, une ville ceinturée de tours apparaît dans les nuages : c'est Ys et Yannick, marchant, extatique, vers sa vision, entre dans la mer et s'y engloutit.

Ce pauvre livret porte, croyons-nous, la responsabilité de l'échec d'une œuvre dont l'écriture musicale méritait un autre sort. Le public de l'Opéra-Comique, qui préfère le clair de lune de *Werther* aux tempêtes bretonnes, a sans doute été choqué par certaines duretés de l'orchestration. Attendait-il, comme dans le *Roi d'Ys*, un folklore habilement parisianisé ? Peut-être. Bref, il y a eu des murmures. C'est assez injuste, la dernière scène, celle où Yannick obéit à l'appel de la légende et de la mer, est belle. Nous souhaiterions si l'œuvre abandonne prochainement l'affiche, comme on l'a dit, que cette scène au moins soit sauvée par la radio ou les concerts. Elle le mérite.

La Femme à Barbe n'est pas une nouveauté. On l'avait jouée en 1938, sans qu'elle fît grande impression. Il est vrai que sa réalisation, à Versailles, était assez minable. Cette fois-ci l'Opéra-Comique a fait un grand effort de décors et de mise en scène pour rendre hommage au compositeur Claude Delvincourt, récemment disparu.

Le livret de *La Femme à Barbe* ne vaut pas mieux que celui de *La Magicienne*, mais dans un autre genre. C'est une pantalonnade, farcie de calembours, dignes de l'*Almanach Vermot*. L'action se passe dans un Orient de pacotille. Un vieux sultan (M. Depraz, excellent comme toujours) a d'innombrables enfants, mais aucun ne peut lui succéder sur le trône, faute d'avoir barbe au menton. Après avoir consulté un devin, le Sultan envoie en mission en France ses principaux dignitaires, et ceux-ci croient bien faire en essayant de ramener en Arabie la femme à barbe, attraction n° 1 de la Foire de Montmartre (très drôlement jouée par M. Giraudeau). Après diverses péripéties saugrenues, on apprend par la télévision que le Sultan, bien qu'absent depuis plus d'un an de son harem, a été gratifié par le ciel d'un héritier barbu. La femme à barbe, qui était d'ailleurs une fausse femme à barbe, restera dans sa baraque. Le public rit, de peu, comme on voit.

Mais la musique est toujours habile, élégante et souvent drôle. Le chœur à bouches fermées du début, l'air du devin (M. Rialland), le tohubohu de la foire ont de la verve et le public a éclaté en applaudissements frénétiques au trio où l'Iman, le vizir et le grand (MM. Médus, Vieuille et Hérent) faisaient assaut de truculence. Ce trio parodie Bach en style

fugué, et j'ai eu l'impression que plus d'un auditeur prenait une sournoise revanche des cantates et des concertos brandebourgeois dévotieusement avalés en d'autres salles.

JEAN MISTLER

Une voie déserte : la Seine. — Alors que les rues de Paris sont de plus en plus engorgées, qu'on multiplie les sens uniques mal compris qui deviennent de nouvelles entraves à la circulation, on néglige tout à fait une voie naturelle qui fut jadis la plus animée : la voie d'eau, la Seine.

C'est aussi la plus belle, malgré tant de démolitions regrettables, malgré tant de constructions qui le sont tout autant. On ne verra plus les magnifiques jardins qui entouraient le château de Conflans, lui-même en grande partie démoli, ni toutes les maisons de plaisance qui se succédaient sur le coteau de Bercy, remplacées par des entrepôts vinaires, et de la patache d'eau qui venait s'amarrer à la Râpée avec d'un côté la Bastille et l'Arsenal, puis l'hôtel de Bretonvilliers à la pointe de l'île Saint-Louis et, sur la rive gauche, la porte et l'abbaye Saint-Victor, on avait une vue plus pittoresque que maintenant.

Mais celle que nous avons n'est pas pour cela à dédaigner avec l'île Saint-Louis et ses façades classiques, la Cité avec Notre-Dame, le Palais de Justice et la place Dauphine, et plus loin, le Louvre, le Panthéon, la Monnaie, l'Institut. C'est là une vision de Paris indispensable que nous aimerions renouveler souvent, mais qui nous est interdite depuis que les bateaux-mouches ont été supprimés. Il y a bien un service, le soir, destiné aux touristes étrangers et, tandis qu'ils savourent un dîner, d'ailleurs coûteux, ils peuvent, aussi, admirer un des plus beaux paysages du monde.

Mais pourquoi ce seul service onéreux ? La Seine se doit de participer à la vie de la cité, à ses joies comme à ses peines, à ses divertissements comme à sa besogne journalière. Il y a toujours sur le fleuve des remorqueurs et péniches, quoique beaucoup moins nombreux que ne l'étaient les barques jadis, mais il n'y a plus de barques fleuries et décorées, de joutes, de feux d'artifices comme il y en eut autrefois.

La municipalité l'a très bien compris puisqu'elle a fait aménager une vedette de luxe pour ses hôtes d'honneur ; pour son premier voyage, elle a promené l'empereur d'Éthiopie et Haïlé Sélassié s'est montré ravi.

A défaut de vedettes de luxe, nous serions, nous aussi, ravis d'être promenés, à nos frais, dans des vedettes rapides qui pourraient remplacer les bateaux-mouches d'avant-guerre peut-être trop grands et trop lents. Je songe, monsieur le préfet, je dis monsieur le préfet, car il faut tou-

jours s'adresser nommément à quelqu'un de qui la décision peut dépendre ; je songe à des vedettes dans le genre de ces *vaporettos* qui sillonnent à Venise le grand canal et qui iraient du Pont d'Ivry à Maisons-Laffitte. Elles rendraient de grands services, non seulement à ceux qui veulent admirer la beauté des rives de Paris et ses abords, mais aussi aux usagers qui auraient un moyen de locomotion aussi rapide que les autobus arrêtés par des embouteillages comme cela se produit maintenant, rive gauche, depuis que le boulevard Saint-Germain est à sens unique.

GEORGES PILLEMENT

L'Allemagne vue par les écrivains de la Résistance française. — En 1940, on pouvait croire à jamais aboli le rêve d'entente et de fraternité entre les peuples qu'avait concrétisé au lendemain de la Grande Guerre la Société des Nations. Les écrivains français, la plupart pacifistes et idéalistes convaincus, s'étaient vus cruellement déçus dans leurs illusions : cette Allemagne qu'ils avaient cru délivrée de ses démons grâce à la démocratie, voilà qu'elle était de nouveau la proie d'un régime autoritaire et d'un fanatisme abject. Elle n'en avait jamais connu de tel au cours de son histoire et l'on doutait presque qu'elle pût jamais y succomber. Mais le nazisme était un fait et Hitler régnait. Bien plus, il avait battu la France et le drapeau à croix gammée flottait à Paris. Il fallait bien y croire, tout inconcevable que cela parût. Comment nos écrivains allaient-ils réagir ? Se laisseraient-ils retomber dans cette haine mesquine et forcenée qui avait aveuglé leurs prédécesseurs entre 1914 et 1918 ? Ils y auraient eu quelque excuse, puisqu'ils se trouvaient dans des conditions nouvelles : l'occupation totale du territoire et le joug d'une mystique de la race et des instincts dont la vulgarité et la bêtise ne peuvent se comparer avec les visées impérialistes de Guillaume II.

Mais c'est l'honneur de nos écrivains de la Résistance d'avoir lutté contre ces tentations et, grâce à un effort bien méritoire vu les circonstances d'alors, d'avoir distingué l'Allemagne et le nazisme, le parti dirigeant et le peuple qui obéit, les idées et les hommes. Ils ont fait plus : ils ont enseigné aux Français à combattre sans haine. Ils ont essayé dans une époque d'horreur et de mépris de sauvegarder la dignité humaine. Leurs efforts méritaient un historien : c'est à quoi s'est employé Conrad F. Bieber dans sa thèse sur *L'Allemagne vue par les Écrivains de la Résistance française* (Droz, éditeur), à laquelle la préface d'Albert Camus donne une sorte d'imprimatur.

Après avoir rappelé que les livres comme ceux de Barbusse et de Dor-

gelès sur la première guerre avaient engendré un pacifisme issu non plus de théories abstraites, mais de l'expérience vécue, l'auteur montre par quelles étapes les écrivains sont passés de la stupeur et du silence à l'action par la parole. Grâce à la poésie d'abord. Et l'on sait quel renouveau d'inspiration les poètes connurent pendant les années noires, confirmant la prophétie de Diderot que le laurier d'Apollon a besoin de sang pour reverdir. Grâce à la prose ensuite, au court récit facile à imprimer et à diffuser clandestinement. C'est ainsi que se révèle Vercors avec son *Silence de la Mer* où l'on retrouve presque tous les thèmes qui occupaient la pensée intellectuelle d'alors. Ce récit qui parut à certains trop modéré préparait l'avenir. Il affirmait la nécessité du dialogue avec l'Allemagne. C'est ce que tenta de faire Albert Camus dans ses *Lettres à un Ami allemand* parues en 1948 pour mettre en garde vainqueurs et vaincus contre le fatalisme de l'histoire et pour faire prédominer l'idée d'humanisme et de justice sur les nouveaux mythes nés de la seconde guerre mondiale.

Une étude comme celle de Conrad F. Bieber vient à l'heure voulue. Elle possède les qualités de sérieux, d'information (pourquoi avoir omis Georges Politzer ?) et de pondération dans les jugements qu'on attend d'une thèse universitaire. Elle nous invite à regarder en arrière : nous voyons qu'au moment où l'humanisme occidental était en jeu, nos écrivains ont pris la défense de l'homme, de sa dignité et de son honneur. Il faut bien que les poètes se chargent de cette mission puisque ceux auxquels nous confions imprudemment notre destin terrestre ne s'en soucient pas.

MARCEL SCHNEIDER

Music-hall. — Sans vouloir mettre un accent trop prétentieux sur un nouveau compartiment de variétés au music-hall, on peut écrire qu'il y a depuis peu d'années un art nouveau : les ensembles vocaux.

Des Compagnons de la Chanson aux Quatre Jeudis, en passant par les Frères Jacques, le Trio des Quatre, les Garçons de la Rue, les Quatre Barbus et les Cinq Pères, il y a maintenant dans chaque programme un groupe de chanteurs fantaisistes, quand ce ne sont pas des chanteuses telles les Sœurs Étienne qui sont vraiment sœurs, et d'autres sœurs qui ne sont pas sœurs du tout, sans compter les Filles à Papa (celles-ci pleines de talent).

Ce sont les Compagnons de la Chanson qui ont donné le ton. Je les ai beaucoup appréciés, ils le savent. J'ai été le premier à dire du bien de leur sympathique formation et à leur prédire une étincelante et fructueuse carrière. Je suis peut-être aussi le premier à leur crier casse-cou

et à leur annoncer une rapide désaffection du public, s'ils ne reviennent pas très vite à l'aimable simplicité de leurs débuts. Ils ne m'en voudront pas si je leur avoue que leur numéro a tendance à devenir un tantinet prétentieux. Ce qui donnait de la valeur et du charme à leur ensemble, c'est que leur effort, au demeurant imperceptible, était volontairement collectif. Aujourd'hui, chacun de ces bons compagnons y va de son petit solo avec éclairage personnel. Chose plus grave, ce ne sont plus des chansons que l'on nous donne à entendre, ce sont des saynètes ou sketches à la Balieff, où les accessoires jouent un grand rôle, où les projecteurs sont rois. Et tout ceci est au détriment de la chanson pure. Elle se morcelle, elle s'émiette, elle perd en intensité. C'est dommage.

La même remarque s'applique à tous les autres compagnons, copains, frères ou cousins. Une chanson, c'est *un* artiste. Si plusieurs d'entre eux s'assemblent, il faut qu'ils nous donnent l'impression de n'être qu'un. Sinon, c'est une petite opérette qu'on nous joue en quatre minutes. Il ne suffit pas de changer de chapeau ou de canne ou de gants pour prouver qu'on est très original et qu'on a innové. La chanson ne doit pas être un dessin trop animé. On ne doit pas la porter à bout de bras. Et s'il faut se mettre à deux, à cinq ou à neuf pour l'imposer, en principe c'est qu'elle n'est pas bonne.

SERGE VEBER

Le Centenaire de Rimbaud. — Rimbaud se prête mal aux commémorations officielles, et les honneurs posthumes qu'on vient de lui accorder, tant à Attigny-Roche qu'à Charleville — en présence du ministre de l'Éducation Nationale, M. Jean Berthoin, dont le discours fut d'ailleurs d'une haute tenue — vont mal avec sa vie, son œuvre, sa légende. Comme Rimbaud a grandi depuis l'hôpital de Marseille ! Faut-il, pour autant, le confondre avec sa légende ou, comme l'écrit M. Etiemble, avec son « Mythe » ? Que de réputations contradictoires ! Pour avoir, le temps d'un sonnet, prêté des couleurs aux voyelles, on l'a d'abord loué d'avoir inventé « l'audition colorée ». Parce qu'il avait dénoncé les tabous de son époque on a salué en lui l'homme d'une perdition voulue et assumée, bien que sa sœur Isabelle ait affirmé qu'il est mort en chrétien, et que Paul Claudel l'ait vu comme un « mystique à l'état sauvage ».

N'ayant rien autre chose à révéler
sinon qu'il a retrouvé l'Éternité
N'ayant rien autre chose à révéler
sinon que nous ne sommes pas au monde...

Anarchiste ou chrétien, saint ou voyou, patriote ou défaitiste, Rimbaud se prête à ces interprétations contradictoires : il se prête, mais il ne se donne point. On ne sait même plus, depuis la thèse de M. de Bouillane de Lacoste, s'il faut attribuer à la *Saison* le sens d'un adieu à la littérature. Seul le refus de l'humaine condition, de ce bonheur « que nul n'élude », de cette vie « où chacun est un porc » semblent lui appartenir en propre. Il n'a pas seulement refusé la société bourgeoise, la famille, la patrie, l'amour, et, pour finir, la transfiguration poétique, mais « le malheur a été son dieu », il s'est « séché à l'air du crime ». Pourtant, quelle nostalgie de l'Éden un instant entrevu :

... Pleurant, je voyais de l'or — et ne pus boire.

Rimbaud s'est consumé, mais nous avons pu recueillir, sous la cendre, quelques diamants que le feu sacré avait épargnés : des vers très purs, comme un écho du Paradis, les rêves des *Illuminations*, les cris de rage d'*Une Saison* : des éclairs, chaque jour plus rares, tandis que la nuit s'épaissit. Mais avons-nous vraiment besoin de ces preuves ? Les poèmes s'oublient. Demeure le Voleur du Feu.

PIERRE DE BOISDEFFRE

Politique intérieure. — C'est chose bien établie : la majorité de M. Mendès-France est à l'image de la femme inconnue dont Verlaine rêvait :

« Et qui n'est chaque fois ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre... »

Lorsque, au lendemain de la rentrée parlementaire, la question de confiance fut posée à l'effet de mettre fin aux menées dilatoires qui risquaient d'entraver la discussion budgétaire, le M.R.P. est passé nettement de l'abstention à l'opposition où s'étaient déjà rangés les communistes. Quelques jours plus tard, à la veille même du voyage en Amérique du Président du Conseil, le contingent des opposants se gonflait de 212 à 272, tandis que les suffrages gouvernementaux s'amenuisaient de 320 à 312, le plus bas niveau depuis l'avènement au pouvoir de M. Mendès-France. Il s'agissait, cette fois, du renvoi des interpellations sur l'Algérie. Et les défections nouvelles provenaient des bancs du centre et d'une fraction appréciable des Républicains sociaux auparavant unis pour soutenir « l'expérience mendésienne ».

Ce n'est pas tout : dans le même temps, les socialistes réunis en Congrès extraordinaire faisaient échec, par leurs exigences, aux offres de participation dont ils avaient été très officiellement saisis.

Ainsi, la cote gouvernementale, en cette première quinzaine d'octobre, se « dégradait » sensiblement, selon l'expression la plus usitée du moment.

Les motifs sont divers. La politique européenne est quelque peu en cause. Bien que M. Mendès-France n'ait pas en définitive brisé les liens atlantiques, les Républicains populaires lui gardent grief d'avoir escamoté la C.E.D. Ils ne s'associeront pas à la ratification des accords de Paris. Mais le vote est néanmoins assuré, grâce à l'acceptation, déjà décidée, des socialistes.

Le malaise est plus grave de deux autres côtés.

Certains craignent que l'Indochine, à ce jour, soit perdue pour la France. Il restait, disent-ils, un faible espoir, au lendemain de la conférence de Genève. Mais le Sud-Vietnam se décompose, du fait des divisions politiques intestines, alors que s'y exerce intensément la propagande vietminh. Et la France ne fait rien, ou si peu, pour tenter sa dernière chance en Extrême-Orient. Va-t-elle, sans attendre les élections de 1956, s'en aller « sur la pointe des pieds », comme elle vient de le faire aux Indes, en abandonnant les vieux comptoirs ?

Contre cette démission, les protestations se font entendre au Palais-Bourbon. Le groupe républicain social (ex-R.P.F.) n'est pas le moins amer à cet égard.

De même pour l'Afrique du Nord. L'agitation terroriste déclenchée en Algérie dans la nuit de la Toussaint a révélé d'un coup l'étendue de la menace qui, de Gabès à Agadir, pèse sur notre politique méditerranéenne. Sans doute, le Président du Conseil et le ministre de l'Intérieur se sont-ils efforcés de dissocier les situations respectives de l'Algérie, du Maroc et de la Tunisie, il n'en reste pas moins qu'aux yeux de l'Assemblée, — communistes mis à part comme toujours ! — le danger est un. Quand le Néo-Destour encourage les fellagha tunisiens, quand les rebelles de l'Aurès multiplient les attentats, quand l'Istiqlal ordonne la grève générale dans l'Empire chérifien, partout c'est le même coup porté contre la présence française. C'est le refus des concessions promises personnellement par M. Mendès-France et pourtant jugées aventureuses en leur temps.

Ces très graves problèmes font passer à l'arrière-plan ceux d'ordre intérieur. Les budgets vont cahotant, voire trébuchant. M. Mendès-France fait appel aux fonds américains pour parfaire les besoins de la Défense Nationale. Ce sont là des situations anciennes, bien connues.

Gouverner, ce n'est pas toujours choisir.

MARCEL GABILLY

TABLE DU 2e SEMESTRE 1954

N° 7. — JUILLET 1954

Jules ROMAINS. — L'Auto et Sa Fortune.

Béatrix BECK. — Des Accommodements avec le Ciel (I).

Henri-Frédéric AMIEL. — Journal inédit (1851).

Marthe de FELS. — Escales indiennes.

James STERN. — Solfège de la Peur.

Robert DEBRÉ. — Où en est la médecine d'enfants ?

Paul GUTH. — Me Maurice Garçon et l'affaire Naundorff.

Jacques MORDAL. — Le Destin d'Erwin Rommel.

Marcel BRION. — René Grousset et le Musée Cernuschi.

Ed. GISCARD d'ESTAING. — Une Économie arthritique.

Jean de PANGE. — Le Statut européen de la Sarre.

Bernard de Fallois. — Retz ou le Dessous des Cartes.

Pierre AUDIAT. — L'Histoire sans Têtes.

Le Mois à Paris. Chronique Bibliographique.

N° 8. — AOUT 1954

Robert d'HARCOURT. — Positions allemandes devant la France.

Katherine MANSFIELD. — Lettres d'Ospedaletti.

J. PAUL-BONCOUR. — La Préparation de l'Entente cordiale.

Béatrix BECK. — Des Accommodements avec le Ciel (II).

Louis KŒLTZ. — La Leçon de Dien-Bien-Phu.

Aldous HUXLEY. — Après les Lis.

Pierre-Henri SIMON. — Le Cas Gurdjieff.

Pierre FRÉDÉRIX. — Les Cordillères du Pérou.

Jean PIVETEAU. — L'Age de l'Homme.

Marcel BRION. — Les Bronzes antiques de Sardaigne.

Denise BOURDET. — Images et Visages de Paris.

Thierry MAULNIER. — Un Festival d'Art dramatique.

Marcel THIÉBAUT. — Agneaux, Crocodiles et Anémones.

Le Mois à Paris. Chronique Bibliographique.

N° 9. — SEPTEMBRE 1954

Robert SCHUMAN. — Coexistence et Coopération.

Philippe HÉRIAT. — Colette, la Femme cachée.

Honoré de BALZAC. — Lettres à l'Étrangère (1848).

André CHAMSON. — L'Italienne aux Yeux prophétiques.

Jules LAROCHE. — Le Destin de la Seconde Pologne.

Claude-Roger MARX. — A la Recherche de Picasso.

Philippe SOUPAULT. — Au Monomotapa.

Béatrix BECK. — Des Accommodements avec le Ciel (fin).

André PARROT. — A Mari, il y a cinq mille ans.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE. — La Poésie de Henri Michaux.

Pierre ROUSSEAU. — Nouvelle Conception du Temps.

Denise BOURDET. — Festivals en Provence.

Pierre AUDIAT. — Princes et Bâtards.

Le Mois à Paris. Chronique Bibliographique.

N° 10. — OCTOBRE 1954

Robert d'HARCOURT. — Les deux Chemins.

Honoré de BALZAC. — La Révolution de 1848 (Lettres).

Jean COCTEAU. — La jeune Femme.

Georges BAYLE. — Le Pompiste et le Chauffeur (I).

Adrien DANSETTE. — Dix Ans après.

André DHOTEL. — La Haute Rivière.

Émile MIREAUX. — Homère et les Femmes.

Agnès CHABRIER. — Promenade à Manille.

R. P. TESSON. — L'Église et les Funérailles religieuses.

François-Régis BASTIDE. — En lisant Saint-Simon.

Paul GUTH. — André Chamson romancier.

Thierry MAULNIER. — Les « Cyclones » de Jules Roy.

Marcel THIÉBAUT. — Retour à Zola.

Le Mois à Paris. Chronique Bibliographique.

N° 11. — NOVEMBRE 1954

André MAUROIS. — Émily Dickinson, Poétesse et Recluse.
Jean ROSTAND. — La Conservation des Cellules vivantes.
Hervé BAZIN. — Monsieur le Conseiller du Cœur.
Comte MARCHAND. — Napoléon à Sainte-Hélène (Souvenirs).
Paul MORAND. — Boules de Neige.
Robert MERLE. — La Jeunesse d'Oscar Wilde.
Ed. GISCARD d'ESTAING. — Psychanalyse de l'Allemagne.
Georges BAYLE. — Le Pompiste et le Chauffeur (fin).
A. DUPONT-SOMMER. — Le Couvent essénien du Désert de Juda.
Bernard VILLARET. — Tubuaï, l'île la plus près du Ciel.
Raymond LACOSTE. — Chypre et l'Angleterre.
Marcel BRION. — L'Exposition des Automates.
Denise BOURDET. — Images de Paris.
Thierry MAULNIER. — Moisson d'octobre.
Pierre AUDIAT. — L'Artiste dans la Cité.
Le Mois à Paris. Chronique Bibliographique.

N° 12. — DÉCEMBRE 1954

Paul REYNAUD. — Mémoires du Général de Gaulle.
René MAYER. — Réflexions sur le Supranational.
Jacques PERRET. — Le Pique-Nique.
Comte MARCHAND. — Mort de Napoléon (Souvenirs).
Marc CHADOURNE. — Le Mal de Colleen (I).
Geneviève BIANQUIS. — Lou Andréas Salomé.
Emmanuel ROBLÈS. — Images du Salvador.
Pierre-Henri SIMON. — Laclos fut-il marxiste ?
R.-J. TRUPTIL. — L'Avenir des Sociétés d'Investissement.
Paul GUTH. — Jean Cassou.
J.-J. GAUTIER. — Tragédie classique.
Marcel THIÉBAUT. — De Proust à Monet.
Le Mois à Paris. Chronique Bibliographique.

Mort de Paul Hannaux

Notre collaborateur Paul Hannaux, qui a donné à la *Revue de Paris* maints dessins spirituels et aigus, est mort d'une congestion cérébrale il y a quelques semaines. Peintre de mérite, Paul Hannaux avait obtenu, au début de sa carrière, le grand Prix de Rome ; il avait été pensionnaire à la Villa Vélasquez. De Grèce, d'Espagne, d'Afrique du Nord, il a rapporté un important ensemble de toiles, riches de mouvement et de sensibilité, qui ont été présentées à plusieurs reprises dans des expositions à Paris et à l'étranger. Les amis de cet artiste, qui conserva toujours une merveilleuse jeunesse et fut l'animateur d'un groupe de peintres et de sculpteurs, ont été cruellement affectés par sa disparition.

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

L'HELLÉNISME DES ROMANTIQUES

par René Canat *(Marcel Didier, éditeur)*

Professeur à l'Ecole Normale Supérieure de Sèvres, professeur de Première Supérieure au Lycée Louis-le-Grand, René Canat se spécialisa dans l'étude de l'influence grecque sur la littérature française, en particulier sur celle du XIXe siècle. Jusqu'à la publication, il y a quatre ans, du premier tome de son ouvrage posthume, *L'Hellénisme des romantiques*, on croyait communément que le romantisme avait à peu près échappé à cette influence, tout absorbé qu'il était par le cosmopolitisme, l'exotisme, les littératures étrangères, le moyen âge, par un modernisme dégagé des traditions classiques. Avec une abondance de preuves, d'argumentations, qui ne va pas parfois sans quelque apparent enchevêtrement, René Canat nous démontre au contraire qu'il y eut, en France, non point seulement un hellénisme *pendant* le romantisme, mais un hellénisme *des* romantiques, de tous les romantiques, à quelques exceptions près.

Au début de la Restauration, la situation de la Grèce n'était pas brillante chez nous, dit René Canat. Pendant longtemps on avait été tout romain. Après avoir été dénigré par Voltaire, contrebattu par La Harpe, l'hellénisme avait eu pour ennemis Napoléon, presque tous les penseurs et littérateurs du régime, sans parler de madame de Staël, qui, avant de s'y convertir plus ou moins, en Allemagne, sous l'empire du vieux Gœthe olympien, lui avait témoigné du dédain. Cependant un Boissonade, un Fauriel, un Quatremère de Quincy, avaient sans relâche veillé sur l'antique terre délaissée qui ne survivait un peu, dans la mémoire de leurs contemporains, que grâce au pâle et charmant *Jeune Anacharsis* de l'abbé Barthélemy. Et dès le commencement de la Restauration, ces fidèles allaient entrer en lice, lutter pour un retour aux études grecques, approuvés en cela par Chateaubriand, par Joubert, par Fontanes, en cela aidés aussi bien par Lemercier, athée et républicain, qui succède à La Harpe dans sa chaire de l'Athénée, que par Ballanche, catholique et royaliste, qui écrit une *Antigone* destinée à réconcilier le paganisme et les croyances modernes. Soutenus par la *Muse française*, par le *Journal des Savants*, puis, à partir de 1924, par le *Globe*, les efforts de ces hommes de vaste science et de goût pur ne se relâcheraient pas un instant durant une dizaine d'années au bout desquelles la victoire ne serait pas encore assurée, mais en vue.

Le deuxième tome, qui vient de paraître, de cet important ouvrage, est sous-intitulé : *Le romantisme des Grecs*. En 1825, l'ardent et jeune *Globe*, constatait que la renaissance grecque était bien partie, mais déplorait qu'elle ne marchât pas assez vite. Les romantiques devaient s'en mêler, estimait-il. La cause de la Grèce était leur cause. Quel était leur programme ? Liberté sans limite des explorations ; vérité ; beauté. Mais précisément c'était à la faveur de cette liberté que les Grecs avaient cherché, trouvé, servi, la vérité et la beauté. Entre le romantisme et l'hellénisme, existait une harmonie préétablie. En quelque sorte, les Grecs avaient été romantiques. Ce thème de propagande allait être illustré pour les Beaux-Arts, la peinture, la statuaire, par des conférences de Raoul Rochette à la Bibliothèque du roi ; pour la littérature et notamment pour le théâtre par un cours de Villemain. Cependant, outre-Rhin, Gœthe tendait l'oreille, applaudissait. A Saint-Marc Girardin, à David d'Angers, à Cousin, à tous les pèlerins français qui venaient en lui saluer aujourd'hui l'auteur d'*Iphigénie* plus encore que l'auteur de *Faust*, le grand vieillard ne manquait pas de dire : « Les Grecs ! Toujours les Grecs ! Quand vous rentrerez à Paris, surtout ne manquez pas de le répéter à M. Hugo. » Et M. Hugo, qui s'était montré médiocrement informé sur la Grèce dans sa préface de *Cromwell*, M. Hugo lui-même, porté par le flot montant de tous les nouveaux découvreurs du réalisme dans Homère et Phidias, du mélange de familier et de sublime chez les tragiques grecs, de bouffon et de lyrique chez Aristophane, en bref de tout ce qui prêtait au romantisme un air de famille avec l'hellénisme, demanderait bientôt comme une légitimation de ses *Burgraves* à l'auteur de l'*Orestie*...

On regrette de ne pouvoir analyser que si sommairement cet *Hellénisme des romantiques* foisonnant de faits et de vues neuves.

MARTIAL-PIECHAUD

ESTHETIQUE DE LA MUSIQUE CONTEMPORAINE

par Antoine Goléa
(Presses Universitaires de France Ed.)

Antoine Goléa est courageux. Même si le lecteur ne le suit pas toujours dans ses excès, il lui faut reconnaître que ce livre est le fruit d'un travail extrêmement documenté et que sa franchise plaide en sa faveur. Avec Goléa, plus de musiciens « tabous » ; les plus puissants passent au crible de son jugement avec la même sérénité que s'il parlait d'un inconnu, ainsi l'étude sur l'évolution de Stravinsky laquelle, si elle outre le ton, est en tous cas passionnante. De même, dans l'autre sens, son admiration éperdue pour Messiaen est-elle analysée avec un souci professionnel scrupuleux.

« Ce livre, écrit Goléa, n'est pas une histoire de la musique, mais une considération esthétique des principaux courants de la musique contemporaine. » L'auteur passe en revue les « têtes » du XIXe siècle : Wagner, Bruckner, Vincent d'Indy, le post-romantisme, sa cristallisation néo-romantique, Richard Strauss, Malher. Les prémisses d'une ère nouvelle : Chabrier, Fauré, le jeune Debussy. Puis, ce sont Stravinsky et Hindemith et — pour Goléa — leur néfaste influence sur les jeunes, le dodécaphonisme à ses débuts : Schoenberg, Webern et Alban Berg. Solution française : Debussy, Ravel, Dukas, Albert Roussel. Recherche d'un nouvel humanisme musical : Manuel de Falla, Enesco, Bartok, Prokofiev, Milhaud, Honegger et Auric. Les plus jeunes : Dallapiccola, Chostakovitch, Jolivet, Messiaen et Boulez.

Toutes les tendances sont représentées (on peut regretter l'absence de quelques noms), elles sont analysées avec pertinence et Goléa, par sa foi dangereuse n'est pas loin de convaincre ses plus rudes adversaires.

HÉLÈNE JOURDAN-MORHANGE

LE DÉCLIN DE LA SAGESSE

par Gabriel Marcel *(Plon)*

On trouvera groupés sous ce titre trois textes qui s'apparentent à ceux qui ont déjà été publiés dans le volume intitulé *Les Hommes contre l'humain.*

Dans le premier, *Limites de la civilisation industrielle*, le grand philosophe se demande « s'il est possible de lutter efficacement contre cette espèce de loi de gravitation qui risque d'entraîner l'homme des techniques vers les excès de la technocratie ». Il pose le problème, non sans avoir affirmé sa conviction qu'une régression vers un stade pré-technique ne pourrait avoir que des conséquences catastrophiques.

Le second texte analyse la notion d'héritage spirituel. Mais l'héritier qui prend ainsi conscience du don qu'il a reçu ne peut éviter de se poser un nouveau problème dans la perspective commune à ces trois essais : les bénéficiaires de cet héritage sont une minorité dans le monde moderne. Une des obligations essentielles des héritiers est de chercher dans quelle mesure ils pourront amener les déshérités à partager à leur tour l'héritage spirituel.

Enfin la sagesse, dans les pages pénétrantes que lui consacre G. Marcel, apparaît comme un équilibre, un achèvement. Comment pourra-t-elle retrouver une place dans ce monde précipité avec une complaisance frénétique vers une évolution sans cesse accélérée ?

LOUIS AMAR

LIBRE HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

par André Thérive *(Stock)*

Dans la *Libre histoire de la langue française* d'André Thérive, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de la richesse d'information, de la sûreté de jugement, de la clairvoyante pénétration avec lesquelles il a su dégager les caractères dominants de notre langue, déterminer les influences successives qu'elle a subies, dessiner la courbe de son évolution. Esprit libre et nuancé qui, dans son indépendance, ne craint pas de temps à autre le paradoxe. André Thérive, disciple de Ferdinand Brunot, fait justice de certaines idées toutes faites, de certains préjugés mal fondés. Il défend éloquemment et spirituellement contre la langue écrite les droits du français parlé dont il regrette de ne pouvoir mieux connaître le passé. Il a un juste et délicat sentiment de notre langue ; et s'il se garde d'un purisme étroit, il ne favorise pas pour cela les entreprises subversives des plus récentes écoles littéraires.

Livre savant mais très vivant et qui jamais ne rebute, livre d'excellente vulgarisation, dirais-je, si ce mot ne comportait trop souvent une nuance péjorative. En tout cas intelligente et claire introduction à la linguistique moderne et survol passionnant du passé de notre langue.

RENÉ GEORGIN

L'ART GAULOIS

par Lancelot LENGYEL *(Corvina)*

QU'IL existe des formes de la maladresse, c'est certain, mais non qu'elles soient des tentatives d'adresse », écrit Malraux dans les *Voix du Silence* et il développe que l'art des monnaies celtiques permet de suivre la marche patiente d'une forme stylisée vers une signification nouvelle, marche attestée par la transformation graduelle chez les Gaulois des beaux statères de Macédoine, en pièces (souvent fort belles) d'un « *modernisme ambigu* ». C'est cet art des médailles gauloises qu'a longuement étudié Lancelot Lengyel et ses conclusions sont d'un extraordinaire intérêt. Dans l'ensemble ce que M. Lengyel tend à démontrer, c'est que partant en effet de modèles de monnaies grecques, l'imagination gauloise qui était d'une rare exubérance a conçu des représentations abstraites de plus en plus complexes symbolisant des convictions religieuses et philosophiques. Les exemples donnés sont extrêmement troublants. Chez les Baiocasses (Normandie), les artistes s'inspirant d'un aurige grec le disloquent en lignes abstraites, en masses cubistes et introduisent dans le puzzle désarticulé les signes des croyances de la tribu. Tous les Gaulois d'ailleurs ont fréquemment remplacé sur leurs monnaies la bouche, les oreilles, les cheveux des visages par des signes (triangles, poissons, boules) symbolisant leurs divinités solaires ou lunaires. Chez les Aulerques (Orne), le cheval grec troque sa tête contre une tête d'homme et s'entoure des signes du ciel ; une étrange ligne courbée surgit sous un cheval de style Picasso — ligne, paraît-il, de l'immortalité. Chez les Namnètes (Loire-Inférieure), un génie souterrain immobilise les jambes du cheval picassien. Tous les Armoricains se font remarquer par la prolifération des signes étranges, des désarticulations audacieuses. Les Parisii (à qui Paris *doit* son nom) retouchent le statère alexandrin pour composer des profils d'un style très 1954, les signes célestes s'insérant, eux aussi, avec une déconcertante élégance, dans ces étranges visages casqués. Le Pégase grec, soumis aux mêmes transformations, devient autour de Lutèce, un griffon astral. Chez les Veromandui (Artois), le coq gaulois se loge en un rapide élan au milieu de la roue solaire. On n'en finirait pas de dénombrer ces transformations. Peut-on aller aussi loin que l'auteur qui voit sur certaines médailles la figuration de l'âme quittant le corps, sur d'autres des cavaliers affirmant l'irréalité du monde ? Je ne saurais le dire, mais que nous soyons là en présence d'un art abstrait où pullulent les stylisations ingénieuses et que les agrandissements de ces petites médailles nous proposent quelques-unes des rares indications valables que nous possédions sur la religion des druides, cela ne paraît pas devoir être mis en doute. Une civilisation étrange ordonnée autour de prêtres gardiens d'une religion engagée dans la pensée du cosmos et la méditation de la mort a été détruite par les Romains — et les monnaies celtes sont à peu près seules à l'attester.

M. T.

LES LAPONS DES MONTAGNES SUÉDOISES

par Ernst MANKER *(N.R.F.)*

ON ignore encore l'origine des Lapons actuellement au nombre de 36 000 dont 8 500 en Suède et 6 000 dans les montagnes de ce pays. Quoi qu'il en soit leur caractère fort éveillé, paisible, rappelle l'astuce dilatoire des populations normandes. Par ailleurs, leur vocabulaire zootechnique est si riche qu'il leur est facile de reconnaître un renne dans un troupeau par sa seule description. Il faut ajouter que ces hommes, jusqu'aux temps contemporains, ont vécu l'âge du renne, cet animal dont ils tiraient leur subsistance, leurs vêtements, leurs tentes mêmes et qu'ils suivaient fidèlement de pâturage en pâturage. L'art de ces braves nomades, aujourd'hui fixés, fut toujours le dessin et la gravure d'aspect rupestre ; ils ont d'authentiques bardes qui ont chanté les montagnes, le ciel et les femmes comme tous les autres poètes de la terre. Enfin, leur religion très simple faisait partie de la mythologie nordique.

L'auteur de cet ouvrage est un savant d'une grande probité. Il a pensé écrire un manuel mais, en fait, il a rédigé une excellente encyclopédie.

GEORGES A. THOMAS D'ANNEBAULT.

GEORGES BERNANOS

par Louis CHAIGNE *(Éditions universitaires)*

LOUIS Chaigne observe que, depuis la mort de Bernanos, les malentendus qui éloignaient de celui-ci les autres hommes se sont effacés. Son audience est plus large aujourd'hui qu'hier ; ce qui

pouvait irriter dans son œuvre a disparu ou, du moins, on feint de le croire. Reste une œuvre d'un saisissant réalisme qui est, en même temps, une « plongée dans le surnaturel ». Cette œuvre contient un message dont Louis Chaigne dégage l'essentiel : l'appel impérieux aux forces de l'âme pour arracher l'être humain à la médiocrité.

SUZANNE DESTERNES

AU PREMIER CRI DE L'ENGOULEVENT

par Marjorie Kinnan Rawlings *(Albin Michel)*

La Floride, pays d'adoption de la romancière américaine Marjorie Kinnan Rawlings, qui vient d'y mourir récemment, forme le cadre de ces onze nouvelles ; non pas la Floride de Miami, mais celle des « pauvres blancs », paysans, chasseurs ou pêcheurs, distillateurs clandestins de whisky, qui mènent une vie rude, sinon misérable. Le journalier Lige s'acharne à cultiver son lopin de terre dans l'espoir toujours déçu de la récolte qui le libérera. Matt, le chasseur et sa femme errent, affamés, dans la forêt floridienne. Autres drames : l'effondrement des illusions de Matt Syles et de Wilson, et ce petit chef-d'œuvre de concision qu'est « Une maman à Mannville ». Mais jamais d'amertume, aucune atmosphère de désespoir. Le récit se termine toujours sur une note plus optimiste. Certaines nouvelles, d'ailleurs, sont purement humoristiques. Les aventures du père Ben, de sa vieille Ford et de ses sept chiens forment la plus réussie de ce groupe.

Ce recueil devrait faire connaître le talent si particulier de Marjorie Kinnan Rawlings. Ne nous attendons pas à trouver l'exquise délicatesse d'une Katherine Mansfield. Marjorie K. Rawlings n'échappe pas toujours à un certain sentimentalisme. Mais dans leur genre mineur ces nouvelles révèlent un réel talent de conteur, une chaude sympathie avec ceux qui souffrent unie à une verve humoristique.

La traduction essaie de rendre le parler terrien employé par l'auteur. Mais, — ce qui est malheureusement inévitable —, le langage des paysans de chez nous dans la bouche des « pauvres blancs » de Floride produit un léger décalage qui nous permet mal de juger la saveur du style original.

P. B.

LE COMMENCEMENT ET LA FIN DU MONDE

par Sir E Whittaker *(Albin Michel)*

Sir E. Whittaker est un mathématicien fort connu ; depuis quelques années, il s'est tourné vers les études philosophiques et a exposé une philosophie spiritualiste de l'Univers.

Le présent volume se compose de deux études. La première intitulée « le commencement et la fin du monde » comprend trois conférences prononcées en 1942, mais dont le texte a été récrit pour tenir compte des découvertes les plus récentes en astronomie et en physique. Appartenant au cycle des conférences Riddell, elles doivent obligatoirement traiter des relations entre la religion et le développement de la pensée contemporaine. Elles s'intitulent respectivement : I ce qu'il y a de permanent dans la nature ; II l'énergie de l'Univers et sa dégradation ; III le processus cosmique.

La seconde partie du volume est une conférence Guthrie (1943) ayant pour sujet : hasard, libre arbitre et nécessité dans la conception scientifique de l'Univers.

La lecture de ces conférences est passionnante même si l'on ne partage pas les idées philosophiques de l'auteur qui reconnaît une création *ex nihilo* et qui se demande « si la science est vraiment plus proche que la religion des perspectives déterministes ».

A. T.

NOTES INTER-ARTICLES

Corneille par lui-même, par Louis Herland, p. 13. — *Provence*, par Jean Giono, p. 124. — *Destination Tchoungking* et *Multiple Splendeur*, par Han Suyin, p. 130. — *Les Religieuses de Saint-Thomas de Villeneuve*, par Gaëtan Bernoville, p. 152. — *Mystiques et faux mystiques*, par Jean Lhermitte, p. 165. — *Médecine et Monde moderne*, par H. Pequignot, p. 165.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Krol, Grau Sala, Maicès, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Decaris et R. Caillaux.)

IMP. CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS. — 4956-11-54.

CRÉDIT LYONNAIS

FONDÉ EN 1863

1.400 AGENCES

LYON PARIS

en France, en Afrique du Nord, dans l'Union Française et à l'étranger

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

COFFRES-FORTS EN LOCATION

CHÈQUES DE VOYAGE

LES ANNALES

Sommaire de décembre

GEORGES DUHAMEL
de l'Académie française
La formation des élites en France et dans le monde

MAURICE GARÇON
de l'Académie française
Le Père Enfantin, ou le précurseur malheureux

JULIEN BERTHEAU
Comment on incarne un personnage

RENÉ LALOU
Fresques de l'actualité

FRANCIS AMBRIÈRE
La saison théâtrale

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 85 francs

J U L L I A R D

ÉTIENNE-JEAN DELÉCLUZE
(1781-1862)

DEUX ROMANS D'AMOUR CHEZ MADAME RÉCAMIER

texte présenté par LOUIS DESTERNES

Deux amours : celui de Delécluze, âgé de quarante-trois ans, pour Amélie Cyvoct, nièce de madame Récamier et celui du jeune J.-J. Ampère pour madame Récamier, alors âgée de quarante-six ans. Ces deux « romans » vécus dans le même temps et le cadre doublement romantique de Rome et du salon de la belle Juliette, nous les revivons à travers les lettres et les fragments inédits du célèbre Journal de Delécluze. On s'abandonne avec délices à la voix singulièrement chaleureuse, grave et convaincante de E.-J. Delécluze. On découvre en lui le peintre le plus délicat des intermittences du cœur.

COLLECTION « LETTRES NOUVELLES »
dirigée par Maurice NADEAU

RJ

GRASSET

Vient de paraître :

E.-R. CURTIUS

Essais sur la littérature européenne

Un vol. : **675 fr.**

DANIEL HALÉVY

Éloge de Jérôme Tharaud

Pages écrites pour un discours qui ne sera pas prononcé.

Un vol. : **285 fr.**

CHARLES PLISNIER

Le roman

Papiers d'un romancier.

Un vol. : **495 fr.**

F. de MIOMANDRE

L'œuf de Colomb

Un vol. : **480 fr.**

YVES KLEIN

Les fondements du Judo

Un vol. ill. : **1.320 fr.**

ÉTRENNES

BIBLIOTHÈQUE DES « BELLES ŒUVRES »

NOUVELLE ÉDITION

S. LAGERLOFF

LE MERVEILLEUX VOYAGE DE NILS HOLGERSSON

NOUVELLE ÉDITION SUR BEAU PAPIER

Dessins en noir de Roger REBOUSSIN
Huit planches en couleurs (nouvelles) de CANA

Un vol. 22,5 × 28, br. : **1.140 fr.** Relié : **1.490 fr.** Relié plaque : **1.700 fr.**

RÉIMPRESSION

Geneviève FAUCONNIER

TROIS PETITS ENFANTS BLEUS

Illustrations en noir et planches en couleurs d'Édy LEGRAND

Un vol. 22,5 × 28, broché : **1.000 fr.** Relié : **1.300 fr.**

AVENTURE ET JEUNESSE

NOUVEAUTÉS

Jacques MORAYNS

AU SERVICE DU ROI

Illus. noir et couleurs de H. ISELIN

René GUILLOT

AUX QUATRE VENTS D'AFRIQUE

Illus. noir et couleurs de P. ROUSSEAU

Chaque vol. 14,5 × 21,5, broché : **350 fr.** Relié, couvre-livre : **495 fr.**

BIBLIOTHÈQUE JUVENTA

NOUVEAUTÉS

BRUNEL-CHAINE

L'OR DE LA SANTA-MARIA

Ch. LE GOFFIC-N. SEVESTRE

LE ROMAN DU MONT SAINT-MICHEL

Chaque vol. 12 × 18,5, illus., broché : **145 fr.** Relié, couvre-livre : **230 fr.**

BIBLIOTHÈQUE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX

NOUVEAUTÉ

Albert DAUZAT

LE GUIDE DU BON USAGE

Un vol. 12 × 18,5, broché : **290 fr.**

DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT — PARIS-Ve

le cadeau de l'homme cultivé

un abonnement aux
NOUVELLES LITTÉRAIRES
artistiques, scientifiques ★ Toute la vie intellectuelle. Le jeudi : le numéro 30 F. Abonnement d'un an : 1 250 F.

un abonnement au **LAROUSSE MENSUEL**
documentation complète sur les grandes questions à l'ordre du jour. Le 15 du mois. Le numéro : 140 F. Abonnement d'un an : 1 400 F.

un abonnement à **VIE ET LANGAGE**
la seule revue " grand public " consacrée aux questions de mots et de langage. Le 15 du mois. Le numéro : 75 F. Abonnement d'un an : 770 F.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET LAROUSSE

Saint-Loup

LA PEAU DE L'AUROCHS

GRAND PRIX INTERNATIONAL POUR LA LITTÉRATURE
Saint-Vincent Val d'Aoste

525 fr.

Du même auteur :

LA NUIT COMMENCE AU CAP HORN

570 fr.

PLON

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, **PARIS**

CHOIX D'OUVRAGES SUR L'AFRIQUE

Général **Ed. Brémond**, ancien chef de la mission militaire au Hedjaz : *Berbères et Arabes*. La Berbérie est un pays européen ..... 500 fr.

Sir **Alan Burns**, ancien gouverneur et commandant en chef de la Côte de l'Or : *Le Préjugé de race et de couleur*, et en particulier le problème des relations entre les blancs et les noirs ..... 420 fr.

Raymond Furon, sous-directeur au Muséum National d'Histoire Naturelle : *Géologie de l'Afrique*. I. Géologie générale : échelle stratigraphique de l'Afrique et paléogéographie. II. Géologie régionale des 25 régions du continent noir. Avec 34 cartes ..... 1.380 fr.

Christine Garnier et **Jean Fralon**, administrateur des Colonies : *Le Fétichisme en Afrique Noire*. Togo-Cameroun. Avec 30 dessins ..... 480 fr.

Eugène Guernier, de l'Académie des Sciences Coloniales : *L'Apport de l'Afrique à la Pensée humaine*. Le rôle de l'Afrique dans l'histoire du monde. L'apport de l'Afrique Noire. L'apport des civilisations égyptiennes. L'apport de la Berbérie ..... 700 fr.

H. E. Hurst, conseiller scientifique du Ministère des Travaux Publics d'Egypte : *Le Nil*. Description générale du fleuve. Utilisation de ses eaux. Avec 19 cartes ..... 1.200 fr.

Ivan du Jonchay, ingénieur E. N. : *L'Industrialisation de l'Afrique*. Historique. Energie. Matières premières. Industries. Transports. Main-d'œuvre et infrastructure. Finances. Avec 8 cartes ..... 1.100 fr.

Ch.-André Julien, professeur à la Sorbonne : *Histoire de l'Afrique du Nord*. Tunisie-Algérie-Maroc.

I. — Des origines à la conquête arabe (647 ap. J.-C.). 2e édition revue et mise à jour par Christian Courtois, chargé d'enseignement à la Faculté des Lettres d'Alger. Avec 15 croquis et cartes ..... 960 fr.

II. — De la conquête arabe à 1830. 2e édition revue et mise à jour par Roger Le Tourneau, professeur à la Faculté des Lettres d'Alger. Avec 27 croquis et cartes ..... 1.200 fr.

G.-G. Lapeyre, ancien directeur du Musée Lavigerie à Carthage, et **A. Pellegrin**, membre correspondant de l'Académie des Sciences coloniales : *Carthage latine et chrétienne*. Avec 12 photographies ..... 600 fr.

J.-P. Lauer, architecte D.P.L.G., du service des Antiquités de l'Egypte : *Le problème des Pyramides d'Egypte*. Traditions et légendes. Exploration. Description. Théories. Science et croyance des constructeurs. Préface d'Etienne Drioton, directeur du service des Antiquités de l'Egypte. Avec 78 illustrations. 780 fr.

J.-P. Lebeuf, chargé de recherches du C.N.R.S., chef de la mission Logone-lac Fitri, et **Annie Masson-Detourbet** : *La Civilisation du Tchad*, suivi d'une étude sur les bronzes Sao par Raymond Lantier, membre de l'Institut. Avec 74 figures et 3 cartes ..... 480 fr.

J. Middleton, maître de conférences à l'Université de Londres : *Les Kikouyou et les Kamba du Kenia*. Etude scientifique sur les Mau Mau ..... 500 fr.

D.-P. de Pedrals, ancien administrateur des Colonies : *Manuel Scientifique de l'Afrique Noire*. Avec 11 cartes et 26 planches ..... 540 fr.

— *La Vie sexuelle en Afrique Noire* ..... 420 fr.

— *Archéologie de l'Afrique Noire*. Avec 68 dessins ..... 500 fr.

Arthur Pellegrin, membre correspondant de l'Académie des Sciences coloniales : *L'Islam dans le Monde* ..... 480 fr.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

La rentrée romanesque

RENÉE BURKHARDT

PICRATE

UN VOL. IN-16 : 420 F.

...ET SON BEAU-PÈRE !

NOËLLE GREFFE

LA CHARRETTE EN FLEURS

Au soleil de 4 jeunes filles en fleurs

UN VOL. IN-16 : 525 F.

JEAN ROUSSELOT

UNE FLEUR DE SANG

ET TIENS-TOI plus TRANQUILLE...

BAUDELAIRE

UN VOL. IN-16 : 420 F.

Éditions Albin Michel

Étrennes

★ 300 *reproductions*
24 *en couleurs*

LE MUSÉE IDÉAL DE LA PEINTURE

L'histoire des 17 plus grands musées du monde

Un fort volume 19×27, 450 pages, relié, jaquette, sous emboîtage. **3.300** fr.

par **H. TIETZE**

★

★ 126 *reproductions en couleurs*

LA PEINTURE VÉNITIENNE

La seule étude complète

Un volume in-8°, 280 pages, papier couché, relié, jaquette illustrée, vernissée, sous emboîtage .... **4.800** fr.

par **M. VALSECCHI**

★

★ 120 *photographies aériennes*

PARIS VU DU CIEL

Un album tiré en héliogravure, légendes en trois langues .... **1.920** fr.

par **R. HENRARD**

★

★ 400 *cartes* — 32.000 *noms*

ATLAS VIDAL-LABLACHE

historique et géographique

Un volume 29×39, montage de reliure à vis, reliure simili-cuir, jaquette..... **6.900** fr.

★ **POUR LES ENFANTS - COLIN MAILLARD**

Quatre nouveaux livres avec planches en couleurs hors-texte

AIMARD : Tonnerre sur les pampas.
CAPDEBOSCQ : Le mystère de la montagne.
Le Secret de J. SERVIOT
PRICE : Aventure en Amazone.

Chaque volume in-16, 256 pages, abondamment illustré, relié, sous jaquette en couleurs ..... **375** fr.

ARMAND COLIN

JEAN SAVANT

NAPOLÉON

RACONTÉ PAR LES TÉMOINS DE SA VIE

Des preuves formelles, des documents uniques étaient ce livre révélateur qui nous donne enfin de « l'histoire vraie », sans démenti possible, autrement passionnante que tous les films.

●

LOUIS ÉMIÉ

DIALOGUES AVEC MAX JACOB

Collection « MISES AU POINT » dirigée par Louis Perche

La « vérité » profonde de Max Jacob émerge de ces pages à travers des lettres et des méditations du poète, des commentaires qui les situent, des souvenirs personnels de Louis Emié qui inaugure avec cet important ouvrage une formule nouvelle : les mémoires critiques.

●

LÉON PIERRE-QUINT

PROUST ET LA STRATÉGIE LITTÉRAIRE

33 lettres importantes de PROUST avec une introduction et des commentaires

Comment Proust fit éditer DU COTÉ DE CHEZ SWANN et « lança » lui-même son livre.

●

RATTRAY TAYLOR

UNE INTERPRÉTATION SEXUELLE DE L'HISTOIRE

Traduit de l'anglais

A la lueur de la psychologie moderne, en analysant les événements et les personnalités (de César à Napoléon), l'auteur projette une lumière toute nouvelle sur l'histoire universelle.

●

N. J. BERRIL

Professeur à l'Université de Montréal

VIE SEXUELLE DES ANIMAUX ET DES PLANTES

Traduit de l'américain

Ce livre décrivant d'une manière scientifique les mœurs les plus étranges, découvrant à l'imagination un monde nouveau, effrayant et attirant à la fois, a remporté un énorme succès aux U.S.A.

ÉDITIONS D'HISTOIRE ET D'ART

RICHARD WAGNER

par RENÉ DUMESNIL

Une passionnante biographie en même temps qu'une étude remarquable des œuvres de Wagner dont l'auteur dégage l'origine et le sens profond.

Un volume (18×24) de la collection « Ars et Historia », illustré d'une centaine d'héliogravures. 1.500 fr.

Dans la même collection :

RENÉ DUMESNIL
HISTOIRE DU THÉATRE LYRIQUE
HISTOIRE DE LA MUSIQUE

PAUL DESCHAMPS et MARC THIBOUT
LA PEINTURE MURALE EN FRANCE

RENÉ GROUSSET
LA CHINE ET SON ART
L'INDE

LOUIS HAUTECŒUR
LOUIS XIV, ROI SOLEIL

ULYSSE MOUSSALLI
LE VRAI VISAGE DE BLAISE PASCAL

LÉANDRE VAILLAT
HISTOIRE DE LA DANSE

HISTOIRE DE LA MÉDECINE

PÈRE PAUL DONCŒUR
LE CHRIST DANS L'ART FRANÇAIS

OLIVER W. LARKIN
L'ART ET LA VIE EN AMÉRIQUE

PIERRE PRADEL
MICHEL COLOMBE
Le dernier imagier gothique

GONZAGUE TRUC
HISTOIRE DES LITTÉRATURES

JACQUES SILVESTRE DE SACY
LE COMTE D'ANGIVILLER
Dernier Directeur général des Bâtiments du Roi

THOMAS MERTON

SAINT BERNARD de CLAIRVAUX

Traduction de DANIEL DE MAUPEOU, O. S B.

Moine cistercien, écrivain de grand talent, Thomas Merton a écrit un livre neuf sur « le dernier des Pères ».

Un volume (14 × 19) de la collection « Tradition monastique »..... 390 fr.

DOM PAUL DELATTE

ABBÉ DE SOLESMES

par DOM AUGUSTIN SAVATON, Abbé de Saint-Paul de Wisques

La vie, la doctrine, la spiritualité d'un moine dont l'existence fut toute entière consacrée à Dieu.

Un volume (14 × 21) de 364 pages..... 900 fr.

LES ILES D'OR

AMIRAL AUPHAN

LES CONVULSIONS DE L'HISTOIRE

OU

LE DRAME de la DÉSUNION EUROPÉENNE

Un grand livre d'histoire et d'actualité.

Un volume (14 × 21) de 428 pages..... 960 fr.
40 exemplaires numérotés sur Alma des Papeteries du Marais..... 1.800 fr.

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière, PARIS-6e

HISTOIRE

Albert BUISSON
Membre de l'Institut

MICHEL DE L'HOSPITAL
(1503-1573)

«Un champion avancé de la libre pensée.»
(Nouvelles Littéraires)

★

Françoise de BERNARDY

CHARLES DE FLAHAUT
(1785-1870)

«Quel beau personnage de roman, et quelle sympathique famille allègrement illégitime.»
Gérard d'HOUVILLE
(Revue des Deux Mondes)

★

Pierre JACOMET

VICISSITUDES ET CHUTES DU PARLEMENT DE PARIS

«Des lumières nouvelles sur les grands procès du XVIIIe siècle.»
G. MONGRÉDIEN
(Nouvelles Littéraires)

★

MARTIAL-PIÉCHAUD

LA VIE PRIVÉE DE RACHEL

«Une vagabonde devenue Reine de la Tragédie.»
(Nouvelles Littéraires)

HACHETTE

Tout le monde est d'accord!

c'est le...

BULLETIN DE PARIS

qui publie les meilleurs

ÉCHOS POLITIQUES

Toutes les semaines lisez les chroniques

Joseph BARSALOU
René BELIN
CHAMINE
Pierre du COLOMBIER
Raymond LACOSTE
P.-E. FLANDIN
André FROSSARD
Stephen HECQUET
F.-F. LEGUEU
Jacques PERRET
Roger NIMIER
Emile VUILLERMOZ

PARAIT LE VENDREDI - EN VENTE PARTOUT

VOULEZ-VOUS SAVOIR POURQUOI ?

- *La Vénus de Milo est sans bras*
- *Cézanne se réfugia à Aix dans la solitude*
- *Nos vitrines remplacent les enseignes d'autrefois*
- *Montmartre devint le rendez-vous des artistes*
- *Michel-Ange dut peindre le plafond de la Sixtine*
- *Les grottes de la préhistoire renferment des chefs-d'œuvre*

VOULEZ-VOUS CONNAITRE ?

- *Le « MATISSE », peintre du bonheur*
- *Les joies et tristesses de Botticelli*
- *Les meilleurs mots de Degas*
- *Les secrets du métier d'antiquaire*
- *Comment la beauté est un produit d'échange*
- *La curieuse architecture du château de Compiègne*
- *La vie de l'écolier égyptien revélée par les œuvres d'art*

etc... etc...

Lisez

LE JARDIN DES ARTS

NOUVELLE REVUE D'ART DE LUXE IMPRIMÉE SUR BEAU PAPIER COUCHÉ
PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Nombreux articles - Plus de 100 reproductions en noir, 3 belles planches en couleurs

200 fr. seulement

EN VENTE PARTOUT **TALLANDIER**

le train roule à plus de 100 de moyenne et ses horaires sont commodes

Le train offre des possibilités que vous ne soupçonnez pas. Celle, par exemple, d'aller dans la journée jusqu'à 500 km de chez vous, de traiter vos affaires et de rentrer le soir.
Pour le vérifier, demandez l'horaire de poche : "Les trains d'affaires".

Écrivez à la S. N. C. F., 54 boul. Haussmann à Paris (IXe).

Yval 31-54

COTE DESFOSSÉS

BULLETIN ÉCONOMIQUE ET FINANCIER

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

BELLES ÉTRENNES

LIVRES ET COLLECTIONS
D'HISTOIRE
(FACILITÉS DE PAIEMENT)

CATALOGUE ILLUSTRÉ SUR SIMPLE DEMANDE

APERÇU DU CATALOGUE

OUVRAGES LITTÉRAIRES, D'ART, CHASSES, EXPLORATIONS, MŒURS
ŒUVRES COMPLÈTES, Édition numérotée
ANDRÉ MAUROIS - FRANÇOIS MAURIAC - GEORGES DUHAMEL, etc.

OFFICE TECHNIQUE DU LIVRE, 14, RUE BEZOUT, PARIS-14e

Jean Cocteau

CLAIR OBSCUR

poèmes inédits

30 exemplaires numérotés sur Madagascar (souscrits) ... 4.200 fr.
60 exemplaires numérotés sur pur fil ..... 2.400 fr.
150 exemplaires numérotés sur Alfa mousse ..... 1.200 fr.
In-8° soleil : 600 fr.

ÉDITIONS DU ROCHER
MONACO

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS :

LAJOS ZILAHY

L'ANGE DE LA COLÈRE

roman

Comme dans LES DUKAY, des personnages nombreux, vivants, fascinants qui vous introduisent au vif de l'histoire contemporaine.

750 fr.

ROSS SALMON

UN COW-BOY DANS LA JUNGLE

Traduit de l'anglais par J. GUICHARD DU PLESSIS

Ce livre, sain et vigoureux, plaira à tous ceux en qui sommeille le goût de l'aventure, à tous ceux qui ont rêvé ou rêvent d'une vie de cow-boy, à tous les jeunes.

Un volume de la collection " L'HOMME SUR LA TERRE ", 18 illustrations. . . . . 630 fr.

J.-E. BENECH

FAUVES DE FRANCE

Uue nouvelle édition revue et complétée par l'auteur, avec 27 illustrations photographiques.

Un volume de la collection " LES LIVRES DE NATURE ". . 510 fr.

Viennent de paraître

Georges G. TOUDOUZE

MONSIEUR DE VAUBAN

Rien ne manque à la gloire de cet homme universel

●

Henri PROST

DESTIN DE LA ROUMANIE

1918-1953

De la reine Marie à Anna Pauker. Une lente communisation

●

Général M. VERNOUX

WIESBADEN

1940-1944

La vérité sur la Commission d'armistice. Des révélations

●

Colonel G.-R. BOUVET

OUVRIERS DE LA PREMIÈRE HEURE

L'extraordinaire épopée des Commandos d'Afrique

Chacun de ces quatre volumes. **750 fr.**

● ●

Émile CALLOT

CIVILISATION et CIVILISATIONS

Une ou diverse ?

●

Francis ROY

LE MINEUR SARROIS

Chacun de ces deux volumes . **900 fr.**

BERGER - LEVRAULT

Dernières publications

Alice GRIALOU

LA SOKOULGANE

(L'Intruse)
ROMAN

«Si vous aimez vous laisser emporter par le romanesque, lisez « La Sokoulgane ». Il y a beaucoup de best-sellers américains qui ne valent pas ce roman. » **Marcel Prist**

In-8° écu, 448 pages..... 720 fr.

Dhan Gopal MUKERJI

VISITEZ L'INDE AVEC MOI

« Mukerji : un homme qui connaît son pays, qui le respire, qui en sait les secrets et les clés. » **Pierre Lagarde**

In-16 jésus, 16 ill. hors-texte. 720 fr.

Dr Armand JEANDIDIER
Lauréat de l'Institut

LE PANPSYCHISME VITAL

Préface de H. BARUK

« L'univers commence à ressembler davantage à une grande pensée qu'à une grande machine. » **Jeans**

Coll. Occident, in-8° écu ... 600 fr.

Paul BRUNTON

LA CRISE SPIRITUELLE DE L'HOMME

Traduit de l'anglais

La cause de nos maux est en nous-mêmes ; recherchons la lumière directrice dans le Moi Supérieur, parcelle de l'Esprit Universel.

Coll. Occident, in-8° écu ... 720 fr.

Dr Marie C. STOPES

LE COUPLE A L'AGE CRITIQUE

Traduit de l'anglais

Un ouvrage qui contient des conseils qu'on ne trouvera nulle part ailleurs sur des sujets vitaux, concernant celui et celle qui atteignent la maturité.

In-8° couronne..... 570 fr.

4, Rue Le Goff, PARIS-V^e

ÉDITIONS VICTOR ATTINGER

LE PLUS BEL OUVRAGE A OFFRIR

JULES ROMAINS
de l'Académie française

LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ

Édition intégrale en 4 volumes in-4°
illustrée de 120 aquarelles de

DIGNIMONT

Beau papier - Belle typographie - Reliure de GEORGES CRETTÉ

TIRAGE LIMITÉ A 8.500 EXEMPLAIRES TOUS NUMÉROTÉS

Les 4 vol. sous étui : **16.500** fr.

ANDRÉ CUISENIER

JULES ROMAINS ET LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ

Un vol. : **475** fr.

FLAMMARION

LES GRANDES BIOGRAPHIES

ANDRÉ BILLY
de l'Académie Goncourt

LES FRÈRES GONCOURT

Un vol. : 950 fr.

PAUL VIALAR

CINQ HOMMES DE CE MONDE

JOHN, FRITZ, FRANÇOIS, WILLIAM, IVAN

Roman

Un vol. : 950 fr.

COMTE DE SAINT-AULAIRE
Ambassadeur de France

AU MAROC AVEC LYAUTEY

Un vol. : 975 fr.

GEORGES CARPENTIER

MON MATCH AVEC LA VIE

Un vol. ill. : 500 fr.

L'AVENTURE VÉCUE

MARIE-LOUISE PLOVIER-CHAPELLE

UNE FEMME ET LA MONTAGNE

Un vol. ill. : 600 fr.

BIBLIOTHÈQUE D'ESTHÉTIQUE

LOUIS JOUVET

LE COMÉDIEN DÉSINCARNÉ

Un vol. : 600 fr.

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

TOUS LES ENFANTS LIRONT

PEARL BUCK

STOCK